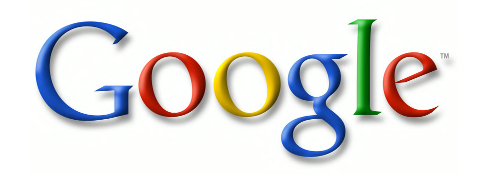






LA CHANSON

DE ROLAND.

Cette édition a été tirée à deux cents exemplaires numérotés, dont :

1 sur vélin,
9 sur papier de Chine,
15 sur papier de Hollande,
175 sur papier vélin.

N° 164.

IMPRIMERIE DE TERZUOLO,
RUE DE VAUGIRARD, N° 11.

LA CHANSON
DE ROLAND
OU
de Roncevaux

DU XIIe SIÈCLE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LE MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE A OXFORD

PAR FRANCISQUE MICHEL



PARIS
CHEZ SILVESTRE LIBRAIRE
RUE DES BONS-ENFANTS N° 30

1837

PRÉFACE.

Assez de gent sont mult dolant
De ce que l'en trahi Rollant
Et pleurent de fausse pitié (1).

Ce passage, qui, sans aucun doute, fait allusion au Roman de Roncevaux, tel que nous le publions, nous montre assez combien il étoit répandu au moyen-âge, et combien la lecture en étoit attachante pour nos aïeux.

(1) *La Complainte d'outremer*, Paris, 1834, in-8°, p. 15.

Voici deux autres passages où l'on parle de la *Chanson de Roncevaux*. Ils nous donnent de nouvelles preuves de sa popularité :

Oï avez d'Olivier le baron
Et de Rollant et del noble Charlon,
Des .xii. pers que traï Guenelon.
En Roncevax au roi Marsilion
Les vendi Guenes, cui dame Dé mal dont !
Pus en ot-il si mortel guierdon
Con vos orroiz ès vers de la chançon,
Qu'il en pendi à guise de larron :
Si doit-on fere de traïtor félon.

(*Les Enfances Vivienz*, Ms. de la Bibliothèque Royale, n° 6985, fol. 173, r°, col. 3, ligne 13.)

Menbre-vos ore de la perte de Karlle,
De Roncevax où fu la grant bataille.
Mort fu Rollant et Turpin et li autre
Et Olivier le chevalier mirable ;
Plus de .xx. m. i ot mort à glaive.
Pris fu Garin d'Anséune la large,
Si l'en mena .i. fel paien Marage.

(*Ibid.*, fol. 173, v°, col. 2, v. 36.)

Le fait principal sur lequel roule son action est la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne dans les Pyrénées en 778, alors qu'il revenoit de l'Espagne, qu'il avoit conquise : *Cum enim* [*Carolus*], dit Eginhard, *assiduo ac pæne continuo cum Saxonibus bello certaretur, dispositis per congrua confiniorum loca præsidiis, Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur, saltuque Pyrinei superato, omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in deditionem acceptis, salvo et incolomi exercitu revertitur; præter quod id ipso Pyrinei jugo Wasconiam perfidiam parumper in redeundo contigit experiri. Nam cum agmine longo, ut loci et angustiarum situs permittebat, porrectus iret exercitus, Wascones, in summi montis vertice positis insidiis* (*est enim locus ex opacitate silvarum, quarum ibi maxima est copia, insidiis ponendis oportunus*) *extremam impedimentorum partem, et eos qui novissimi agminis incedentes, subsidio præcedentes tuebantur, desuper incursantes, in subjectam vallem deiciunt, consertoque cum eis prælio, usque ad unum omnes interficiunt, ac direptis impedimentis, noctis beneficio, quæ jam instabat protecti, summa cum celeritate in diversa disperguntur. Adjuvabat in hoc facto Wascones et levitas armorum, et loci in quo res gerebatur situs; et contra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus reddidit impares. In quo prælio Eggihardus regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii, et Hruodlandus Britannici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur*(1). *Neque hoc factum ad*

(1) Après le récit de la bataille de Roncevaux, qui ne présente rien de plus que ce que nous apprend Eginhard, l'auteur de la chronique du Ms. du Roi, 10307-5, probablement écrite par un Viennois, dit : « En cesta batalia mori Engibaldus li prevoz de la tabbla le rei, e Anseumes comps de palais, e Rollanz de Loubara, comps de Bretagnie, e maint autra. » (Fol. 34, v°, c. 2.)

On y lit auparavant :

« Et fit paiz de Girbert e de Gerin e de Froumunt, puis s'en torna Pepins en France, e quant il fu lai, Magniez sis filz fu nez; e ot Berta de lui des filz e does

præsens vindicari poterat, quia hostis, re perpetrata, ita dispersus est, ut ne fama quidem remaneret, ubinam gentium quæri potuisset (1).

Écoutons maintenant ce que dit Charles-le-Chauve dans une charte émanée de lui, et datée du 12 des calendes de février 845 :.... *Magnus avus noster Carolus, fidelissimo Lupo duci... totam Vasconiæ partem beneficiario jure reliquit. Quam ille omnibus pejoribus pessimus, ac perfidissimus supra omnes mortales, operibus et nomine Lupus, latro potius quam dux dicendus, Vifarii patris scelestissimi, avique apostatæ Hunaldi improbis vestigiis inhærens, arripuit, jure (ut aiebat) Adelæ matris, fidelissimi nostri ducis Lupi filiæ. Attamen dum simulanter atrox nepos, sacramentum glorioso avo nostro Carolo multiplex dicebat, solitam ejus majorumque suorum perfidiam expertus, in reditu*

filies. Si commanda Pepins à xxx. barons de France que quant Magniez seroit temporaus qu'il en fissant rei; e commanda lo à garder à Rollant de Laubara, qui estoit dux de Bretagnia, e ses filies ensement et son autra fil. » (Ms. du Roi 10307-5, fol. 25, v°, col. 2 et suiv.)

Dans un autre passage on lit :

« E uns sous cardinaus fut seveliz à Mauretagnia par ço que li Sarrazin se reveloent contra Rollant son nevo. » (Ms. 10307-5, fol. 30, v°, c. 2.)

Voyez l'article Rollans de notre Glossaire.

(1) *Vita Karoli magni*, n° 9 (*Monumenta Germaniæ Historica*... Ed. G. H. Pertz. Script. t. II, p. 447-448). — *Rec. des Hist. des Gaules et de la France*, t. V, p. 92-93. Voyez aussi *Poetæ Saxonici Annales*, lib. I (*Rec. des Hist.*, vol. V, p. 142, E). — *Eginhardi Annales* (*ibid.*, 203, D). — *Les Chroniques de Saint-Denys*, liv. I, chap. VI (*ibid.*, 234, E). De plus, consultez le *Marca Hispanica sive Limes Hispanicus*... auct. Petro de Marca. Parisiis, apud Franciscum Muguet. MDCLXXXVIII, in-fol., col. 245-255, lib. III, cap. VI. En voici le *synopsis* : « I. Mors Pippini regis. Ibinalarabi Sarracenus se filio ejus Karolo M. dedit. II. Is erat præfectus Cæsaraugustæ. III. Ea capta est a Karolo, et Pompelo. IV. Osca Francorum dominio tradita. V. Insidiæ Karolo structæ in faucibus Pyrenæi. VI. Verba Eginhardi de ea clade. VII. Fabulæ Hispanorum de pugna illa. VIII. Fabulosarum historiarum origo ab Hispanis. Rodericus Toletanus talium fabularum pater et patronus. IX. Gerunda capta a copiis ejusdem Karoli. X. Gerundenses putant Karolum ipsum eam obsidionem fecisse. XI. Arnaldus episcopus Gerundensis instituit festum et officium S. Karoli M. »

Voy. aussi l'*Histoire de Charlemagne* par Gaillard, Paris, Blaise, M DCCC XIX, 2 vol. in-8°, vol. 1, p. 331-335.

ejus de Hispania, dum cum scara latronum comites exercitus sacrilegè trucidavit. Propter quod jam dictus Lupus captus, miserè vitam in laqueo finivit (1).

De l'autre côté des monts le récit est différent, et quoiqu'il soit bien postérieur aux événements, il mérite attention : « *E quando llego a los montes Pyreneos, do moravan aun unos pocos de christianos que escaparon de la espada de los Moros, ovieron aquellos christianos muy gran miedo del emperador : e llorando de los ojos pidieron merced a Dios que les diese acorro e los defendiesse de aquel tan gran emperador que sobre ellos venie, ca ellos non cuydavan mas bivir* (2)... *E los ricos omes del rey don Alfonso el Casto, quando sopieron lo porque fueron los mandaderos al emperador Carlos, pesoles mucho de coraçon : e consejaron al rey que revocase aquello que embiara dezir al emperador, synon que lo echarien del reyno, e que ellos catarien otro señor : ca mas querien morir libres que ser mal andantes por el e en servidumbre de los Franceses* (3).

Voici ce que l'histoire a laissé sur la fameuse bataille de Roncevaux. Voulons-nous plus? La fable nous fournira d'amples détails : lisons la chronique attribuée à Turpin, celle de Rodrigue de Tolède et autres, plusieurs romances espagnoles, et avant tout cela la *Chanson de Roland*, ou *Roman de Roncevaux*, que nous publions (4).

(1) *Histoire générale de Languedoc*, par DD. de Vic et Vaissette, t. 1, p. 430, n° LXXXI ; et preuves, col. 88.

(2) *Las quatro partes enteras dela cronica de España, que mando componer el serenissimo rey don Alonso llamado el Sabio.* Zamora, Augustin de Paz y Juan Picardo, 1541, in-folio, tercera parte, cap. X, fo. cc.xxvj, v°, col. 1, l. 9.

(3) *Ibid.*, fo. cc.xxvj, r°, col. 2, l. 11.

(4) Les fables de Roncevaux ont été répétées par Rodericus Toletanus, *Rer. in Hispania gestarum Chron.*, lib. IV, cap. X; dans Λαονικοῦ Χαλκοκονδύλου Ἀθηναίου ἀπόδειξις ἱςοριῶν δέκα. Parisiis, e typographia regia. M. DC. L. In-fol. p. 45, D 46, D (Il y est dit que Roland (Ὀρμάνδος) y mourut de soif, et ajouté : *καὶ*

C'est de celui-ci que nous allons maintenant parler.

En 1817, M. J. F. Conybeare, annonçant l'intention où il étoit de publier un ouvrage intitulé *Illustrations of the Early History of English and French Poetry*, et donnant le plan de son travail, disoit : *Among the notices on early French Poetry will be found some account of a poem on the well-known subject of the Rout of Roncesvalles, which from various circumstances of internal evidence, I am led to regard as the earliest specimen in this line at present known to exist among the Manuscript treasures of our libraries* (1). L'ouvrage n'a jamais été mis au jour.

Cette même année, M. de Musset donnoit une analyse du *Roman de Roncevaux*, et en annonçoit une édition qui n'a jamais paru (2).

En 1832, M. Paris disoit dans sa *Lettre à M. Monmerqué sur les romans des douze pairs de France :* « M. Bourdillon, qui, depuis long-temps, a senti toute l'importance littéraire et historique de la *Chanson de Roncevaux*, s'occupe d'en offrir enfin une édition (3). »

οὗτοι μὲν ταύτῃ κάλλιστα θέμενοι τὸν πόλεμον, ἐς τόδε ἀεὶ ὑμνοῦνται, ὡς ἄνδρες γενόμενοι ἀγαθοί. Καὶ Ὀρμᾶνδον μὲν τόν γε στρατηγὸν ὑπὸ δίψους ἐκπολιορκηθέντα ἀποθανεῖν.); par Mariana, *Hist. de Rebus Hispan.*, lib. VII, cap. XI. Elles ont été discutées et combattues par Baronius, *Annales Eccles.*, année 778, § I, II, p. 125, 126, vol. XIII, Lucæ, MDCCLIII ; et 812, § XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, p. 495-498 ; par Pagi, *Critica*, 778, § III, IV, V, VI, p. 125, 126 ; et dans l'*Histoire de Bearn*... par Mᵉ Pierre de Marca, à Paris, chez la Veuue Iean Camusat, M.DC.XL, in-fol. p. 152-154.

(1) *The Gentleman's Magazine*, August 1817, p. 103, col. 2.

(2) *Légende du bienheureux Roland, prince françois, par M. Louis de Musset.* — *Mémoires et Dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société royale des Antiquaires de France*, tome premier. Paris, M.DCC.XVII, p. 145-171. Voyez aussi tome X, p. 412-414.

De la page 151 à la page 160 se trouve l'analyse du *Roman de Roncevaux*, avec cette note, dont le renvoi est à la fin de la première ligne :

(1) Le Roman de Roncevals, manuscrit dont M. Guyot des Herbiers prépare une édition qui ne peut manquer d'être favorablement accueillie.

(3) *Li Romans de Berte aus grans piés*, p. xlij.

La même année, mais plus tard, parut une *Dissertation sur le Roman de Roncevaux* par H. Monin, élève de l'École Normale. (1) Nous tâchâmes de faire sentir tout le mérite de ce travail dans un article du *Cabinet de Lecture*, qui ensuite, corrigé et augmenté, fut tiré à part à cent exemplaires sous le titre d'*Examen critique de la Dissertation de M. Henri Monin sur le Roman de Roncevaux* (2). Cet article ne fut pas le seul; M. Raynouard en fit un dans le *Journal des Savants*, n° de juillet 1832; et M. Saint-Marc Girardin, quatre dans le *Journal des Débats*.

A la suite de tous ces comptes-rendus, M. Monin publia en quatre pages in-8° ses *corrections et additions*. C'est à cet ouvrage ainsi complété que nous renvoyons le lecteur pour la solution des principales questions que soulève le *Roman de Roncevaux :* l'élève de l'École Normale, maintenant professeur d'histoire au collége royal de Lyon, y a généralement répondu avec autant de talent que de bonheur. Nous nous bornerons donc à présenter quelques observations sur la version du manuscrit d'Oxford que nous publions, et sur notre travail d'éditeur.

L'existence du manuscrit Digby, coté 23, a été pour la première fois révélée par le savant Tyrwhitt, dans une de ses notes aux *Canterbury Tales* de Chaucer. Plus tard il fut, à ce que nous croyons, examiné par feu l'abbé de la Rue, qui ne publia qu'en 1834 ses observations sur le poème de Turold (3). Ces observations sont de telle nature que nous croirions manquer à un devoir si nous ne les examinions pas en détail.

M. de la Rue débute par assurer que la famille de Turold étoit normande, et qu'il figure lui-même sur la tapisserie de Bayeux. A cette assertion, nous opposons deux chartes, l'une

(1) Paris, Imprimerie royale, un vol. in-8° de (4)-116 pages.

(2) Paris, Silvestre, 1832, brochure in-8°.

(3) *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, t. II, p. 57-65.

de Kenulph, roi de Mercie, donnée en 806; l'autre de Witlaf, roi du même pays, en 833, et dans lesquelles il est question d'un Thorold, vicomte de Lincoln (1); et du don qu'il fait aux moines de l'abbaye de Croyland, de son manoir de Bokenhale. Nous répondrons ensuite à M. de la Rue, qu'il est tout au moins téméraire de poser en fait que le Turold auteur du poème que nous publions est le même que celui qui se trouve représenté sur la tapisserie de Bayeux (2). Sous le règne de Guillaume le Conquérant, il y avoit aussi à Peterborough un abbé normand du même nom (3), qui mourut en 1098 (4); et nous rencontrons encore un *Turoldus de Montanis* dans la chronique d'Orderic Vital, à l'année 1107 (5). Comme on le voit,

(1) *Historia Ingulphi*, recueil de Fell, t. 1, p. 6 et 9. Il est question d'un autre Anglo-Saxon nommé Thorold, sous le règne D'Æthelred, vers l'année 994, dans la chronique de J. Brompton. (*Hist. Angl. Script.*, *X*, col. 879, l. 55.)

(2) « . . . . Il s'étoit distingué avec ses fils à la journée d'Hastings. Richard, l'un d'eux, fut shérif du Lincolnshire, où il fonda le prieuré de Spalding. » Ceci est une erreur, comme l'on peut s'en convaincre en lisant Ingulphe : *Tunc inter familiares nostri monasterii, et benevolos amicos, erat præcipuus consiliarius quidam vicecomes Lincolniæ, dictus Thoroldus, quem multi adhuc superstites et regulares et seculares viderunt et noverunt, de genere et cognatione illius vicedomini Thoroldi, qui quondam nostro cœnobio amicissimus dedit nobis manerium suum de Bokenhale cum omnibus pertinentiis ejus. Sic iste Thoroldus... totum manerium suum de Spaldyng cum reditibus pertinentibus, et servitiis suis universis in perpetuam eleemosynam concessit, et inde chirographum suum fecit.* » Recueil de Fell, vol. I, p. 65. La charte se trouve p. 86-88, et dans le *Monasticon Anglicanum*, édit. de M.DC.LV-MDCLXXIII, t. I, p. 306, 307. Voyez aussi p. 95 du premier ouvrage.

(3) *Chronicon Saxonicum*, édit. d'Ingram, p. 273-276; *Historia Ingulphi*, recueil de Fell, vol. I, p. 71, an. 1701; p. 93 et 124; Wilhelmi Malmesburiensis, *de Pontificibus*, recueil de Thomas Gale, t. I, p. 372, ligne 16; *Joannis Lelandi antiquarii de Rebus Britannicis Collectanea*, Oxonii, 1715, in-8°, t. I, première partie, p. 13 et 14.

(4) *Chron.-Sax.*, p. 317.

(5) *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui*, ed. A. Du Chesne, p. 828, D, et 831, B. Voyez, pour d'autres personnes du même nom, le *Monasticon Anglicanum*, t. I, p. 44, col. 2, l. 43; p. 179, col. 1, ligne 25; p. 186, col. 2, ligne 9, et p. 331, col. 2, l. 50. Nous lisons dans une lettre que vient de nous adresser M. Thomas Wright : « The family of Thorold, probably of the same stock, has existed

le nom de notre trouvère n'étoit pas rare, et il me semble plus raisonnable de penser qu'il n'appartenoit pas exclusivement aux grands seigneurs que nous venons de nommer, plutôt que d'attribuer à l'un d'eux une œuvre qui, sans aucun doute, est celle d'un jongleur ou d'un rimeur roturier.

Poursuivons notre examen.

M. de la Rue prétend que notre trouvère prit le sujet de sa chanson dans la fabuleuse histoire de Charlemagne par Turpin. Avant l'apparition des *Essais historiques*, M. H. Monin avoit réfuté cette opinion. Voyez sa brochure, p. 75-76, et p. 74, où un passage tiré de l'épître du prieur de Vigeois au clergé de Limoges, en lui envoyant la chronique de Turpin (vers l'an 1100), nous prouve bien qu'on n'avoit pas besoin de Turpin pour chanter Roland et la bataille de Roncevaux, tout au moins au midi de la Loire. D'ailleurs, ce n'est pas le témoignage de l'archevêque que Turold invoque ; mais celui de Gilie :

Ço dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm.
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.

(P. 81, st. CLIII, v. 13.)

Quel étoit ce Gilie ? Malheureusement nos recherches ne nous ont rien appris sur lui.

M. de la Rue ajoute au sujet de Turold : « C'est le premier poète qui ait écrit en françois sur cette bataille, et nous le comptons parmi les trouvères qui écrivirent dans les trente premières années du XIIe siècle. » La première de ces opinions est bien tranchante, et auroit besoin de preuves ; quant à la se-

in Lincolnshire up to modern times. In Ms. Lansdowne, n° 207, C, we meet with Anthony Thorold, Esq. of Marston, in an old pedigree. And in the same volume we find that Anthony Thorold of Lincolnshire was knighted by Elisabeth, and that Sir John Thorold was knighted, among many others, by James I, on his way to the earl of Rutland. See p. 268, 270. »

conde, elle nous paroît fondée, et nous l'adoptons volontiers; mais nous ne pouvons que regretter de la trouver suivie d'une assertion entièrement fausse : « Si quelquefois il (Turold) écrit un alinéa en rimes consécutives, souvent aussi, au milieu d'une narration intéressante, il écarte subitement la rime, et continue son récit en vers non rimés. » Il suffit de jeter les yeux sur ce poème pour se convaincre que, comme le *Roman du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* (1), il n'est pas assujetti à la rime, mais continuellement à l'assonance. « J'appelle ASSONANCE, dit M. Raynouard (2), dans l'ancienne poésie françoise, la correspondance imparfaite et approximative du son final du dernier mot du vers avec le même son du vers qui précède ou qui suit, comme on a appelé RIME la correspondance parfaite du son identique final de deux vers formant le distique. » Je le répète, qu'on jette les yeux sur la chanson de Turold, qu'on ait soin de prononcer la fin des vers en appuyant sur la voyelle pleine, dominante et antérieure qui caractérisoit l'assonance, et l'on reconnoîtra partout la vérité de ce que je dis, excepté dans un petit nombre de cas où nous pouvons accuser le copiste ou notre ignorance de la prononciation de ces temps anciens.

M. de la Rue continue en donnant quelques extraits du poème de Turold; mais, chose singulière! il ne va jamais jusqu'au mot AOI qui termine presque toujours chaque tirade, et conséquemment il ne dit pas un mot de cette curieuse finale que nous n'avons rencontrée nulle autre part, et sur laquelle nous avons hasardé quelques conjectures dans nos notes.

(1) Cet ouvrage, que j'ai mis sous presse pendant mon séjour en Angleterre, paroîtra sous peu à Londres, chez William Pickering, en un volume post 8°.

(2) *Des formes primitives de la versification des trouvères dans leurs épopées romanesques.* — *Journal des Savants*, cahier de juillet 1833, p. 386, 387. Cet excellent article est à lire tout entier avant d'aborder la chanson de Turold. Il réfute complétement ce que dit l'abbé de La Rue, p. 59-60, au sujet du système de versification qui y est employé.

Plus loin, M. de la Rue assure que Turold place parmi les paladins de Charlemagne, sous le nom de *Gautier*, le fameux Gauwain, neveu du roi Arthur : d'où il conclut « qu'il faut reporter les fables de la Table Ronde à une époque beaucoup plus reculée que celle qu'on prétend faussement leur assigner. » Nous croyons qu'effectivement les fables de la Table Ronde sont au moins aussi anciennes que celles sur Charlemagne ; mais nous ne faisons pas découler cette conséquence du fait qu'avance l'abbé de la Rue, attendu qu'il ne se trouve pas dans la chanson composée par Turold, mais dans la version du manuscrit 7227-5 (1), version du XIII[e] siècle ; encore peut-on expliquer différemment le passage en appliquant à *Malarsus* les mots *Li niés Artus* qui se trouvent au vers suivant.

Dans l'avant-dernier paragraphe de l'article que nous examinons, je trouve une remarque singulière : M. de la Rue avance que Turold donne au vers un pied de plus quand la rime est féminine, et qu'il le fait aussi quelquefois quand elle est masculine. M. de la Rue a-t-il donc oublié qu'en tout temps l'E muet final n'a jamais compté pour un pied? En second lieu, si M. l'abbé a fait allusion à des vers semblables à ceux-ci :

Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne,
Li reis Marsilie la tient, ki Deu n'en aimet,

il a oublié ce que disoit M. Raynouard en 1833 : « Lorsque dans les vers de douze et de dix syllabes, l'hémistiche ou le repos offroit, à la sixième, à la quatrième, un mot terminé en E muet, cet E muet ne comptoit pas, et il en étoit de cette désinence de la césure comme de la désinence en E muet de la rime ou de l'assonance (2). » Ajoutons que le T final placé devant *aimet*, *recleimet*, *ateignet*, ne se prononçant pas, on avoit un vers

(1) Voyez la dissertation de M. Monin, p. 32, v. 7 et 8 ; et notre texte, p. 79, st. CL, v. 13 et 14.

(2) Article cité, *Journ. des Sav.*, p. 393, 394.

juste en lisant ainsi les vers que nous avons cités plus haut :

> Fors Sarragus, k'iest en une muntaigne.
> Li reis Marsill la tient, ki Deu n'en aime,

Le dernier paragraphe de l'article de M. l'abbé de la Rue est consacré à la dissertation de M. Henri Monin, dont il fait un éloge mérité.

C'est peut-être ici le moment de répondre à une interpellation que nous a adressée un maître de la science, dont nous recevons toujours les avis avec autant de respect que de reconnoissance. « Pourquoi, me disoit M. Raynouard, avez-vous donné au poème de Turold le titre de *Chanson de Roland*, alors qu'aucun manuscrit ne le porte ? » Nous n'avons, il est vrai, trouvé ni ce titre ni aucun autre dans les manuscrits du *Roman de Roncevaux*, et si nous l'avons pris, c'est que nous avons pensé qu'il convenoit beaucoup plus que tout autre au poème de Turold. En effet, c'est bien une *Chanson de Geste*, dont le héros le plus saillant est *Roland*, qui, par le conseil qu'il donne à Charlemagne, amène la trahison de Ganelon, sa propre mort et celle des douze pairs à Roncevaux.

On peut croire aussi que, par ces mots *Chanson de Roland*, nous avons voulu donner à penser que nous regardions le poème de Turold comme étant celui dont Taillefer chanta des morceaux à la bataille d'Hastings. Nous ne cacherons point que nous avons l'intime persuasion que le chant du jongleur normand étoit pris d'une chanson de geste (1) ; nous

(1) « The real chanson de Rolland was, unquestionably, a metrical romance, of great length, upon the fatal battle of Roncevaux, of wich Taillefer only chanted a part. » (Ritson, *Dissertation on Romance and Minstrelsy*, p. xxxvi.) Voyez aussi l'avertissement en tête du tome VII de l'*Histoire littéraire de la France*, p. lxxiij ; la préface du *Roman de Berthe aux grands pieds*, p. xxviij, xxix, où l'on attribue à M. de Châteaubriand une découverte faite long-temps avant lui. Voyez enfin l'ouvrage de l'abbé de La Rue, t. I, p. 131, 135. Ce qu'il dit en cet endroit a été réfuté par M. Le Roux de Lincy dans son *Analyse cri-*

dirons même que cette chanson pourroit bien être celle de Turold; car l'antiquité de son langage, qui ressemble à celui usité dans les lois de Guillaume-le-Bâtard, la conquête de l'Angleterre par Charlemagne rappelée dans la XXVII[e] tirade, l'oriflamme nommé étendard de Saint-Pierre, le mot AOI, qui étoit peut-être un cri de guerre, un hourra : toutes ces circonstances qu'on chercheroit vainement dans une autre chanson de geste, nous font regretter de n'avoir pas de preuves plus positives : quoi qu'il en soit, il est très-permis de croire que le poème

tique et littéraire du roman de Garin-le-Lohérain. Paris, Techener, 1835, in-12, p. 19-23.

Si quelqu'un doutoit encore que les anciens poèmes françois appelés *chansons de gestes* fussent chantés, ou d'usage ancien, les passages suivants détruiroient son incertitude. Le premier est tiré d'un ouvrage certainement composé avant 1225, puisqu'il est cité dans le *Roman de la Violette*, qui est de cette époque environ :

Or fu .G. as fenestres le ber,
Et li chetis ot le Rosne passé,
Monte les tertres, s'a les vax avalé;
De si à Nymes ne s'i est arestez :
Par la porte entre en la bone cité,
Trueve .G. desoz le pin ramé
En sa compaigne maint chevalier membré.
Desor .i. pin lor chantoit .i. jugler
Vielle chançon de grant antiquité;
Molt par fu bone, au conte vint à gré.

(*Roman de Guillaume au court nez,* Ms. du Roi, n° 6985, fol. 167, v° col. 1, v. 4).

« . . . . On appelle en France une simphonie l'instrument dont les aveugles jouent en chantans les chançons de geste, et a cest instrument moult doulx son et plaisant, se ce ne fust pour l'estat de ceulx qui en usent. »

(*Le Proprietaire en francoys*, traduit en 1372, de Frère Barthélemi de Glanville, par Frère Jehan Corbichon. Paris, pour Antoine Verard, sans date, in-folio, gothique, liv. XIX, chap. CXL. Ce passage n'est pas dans l'original.)

« A Jehan Torne, chanteur en place, qui payés li ont esté de don à li fait des graces de le ville, par courtoisie à li faite pour se paine et travail qu'il eut de canter en son romans des istoires des seigneurs anchiens, le jour des quaresmiaus deesrain passé, au bos d'Abbeville, paravant le cholle commenchié, v solz. » (Registre de la commune d'Abbeville, an. 1401, cité par M. Louandre, *Histoire ancienne et moderne d'Abbeville et de son arrondissement,* imprimerie de A. Boulanger, 1834-35, in-8°, pag. 226, note 1.)

de Turold est la *Chanson de Roland* qui, suivant Guillaume de Malmesbury (1), Alberic des Trois-Fontaines (2), Matthieu Paris (3), Ralph Higden (4), Matthieu de Westminster (5) et Wace (6), fut chantée au commencement de la bataille d'Hastings.

Nous savons bien que des auteurs modernes, tels que l'abbé Prévost (7), George Ellis (8), Sharon Turner (9), MM. de Sismondi (10), de Musset (11) et Thomas Wright (12) penchent

(1) *Rerum anglicarum Scriptores post Bedam præcipui*, ed. H. Savile, p. 101, ligne 16; *Rec. des Hist. des Gaules et de la France*, t. XI, p. 184, B.

(2) *Rec. des Hist. de France*, t. XI, p. 361, A.

(3) *Hist. Major.*, édit. de 1644, p. 3, col. 1, B.

(4) Rec. de Thomas Gale, t. I, p. 286.

(5) *Flores Historiarum*, Francofurti, typis Wechelianis, M.DCI, in-fol., p. 223, ligne 31.

(6) *Le Roman de Rou*, vol. II, p. 214-215. Voyez, au reste, Du Cange au mot Cantilena Rolandi.

(7) *Histoire de Guillaume-le-Conquérant*, à Amsterdam, M.DCC.LXXXIV, in-8, p. 213 : « Toute son armée s'ébranla.... en chantant une espèce d'air militaire, composé par Rollon, premier duc de Normandie. »

(8) *Specimens of early English metrical Romances*, London: printed for Longman, etc., 1811, trois vol. in-8., t. I, p. 30; mais, d'après ce qu'on lit p. 13 et 15, il y auroit plus loin faute d'impression.

(9) « *History of the Anglo-Saxons.* » Cette indication, donnée par l'abbé de La Rue, t. I, p. 134, nous paroît fautive : nous avons trouvé dans la seconde et dans la cinquième édition de l'Histoire des Anglo-Saxons (les seules que nous ayons à notre disposition) un passage totalement différent à l'endroit où il est question de la bataille d'Hastings.

(10) *Histoire des Français*, t. IV, Paris, Treuttel et Würtz, in-8°, p. 353.

(11) *Mém. des Antiq. de France*, t. I, p. 166.

(12) *The Foreign Quarterly Review*, N° *XXXI, published in October* 1835, in-8, p. 128, art. *On the French and English « Chansons de Geste.* » Après avoir exprimé cette opinion et rapporté le passage de Wace, M. Wright ajoute : « It is by no means unlikely, however, that the circumstance of Taillefer singing in the battle was an invention of the chroniclers, after the battle of Roncevaux had become itself a popular subjet of song — and that the ground of the story was his fame as a poet. The purpose of the anecdote is to show the bold recklessness of the warrior, who could amuse himself with his song-craft in the very face of the enemy. »

à croire, comme nous l'avons jadis cru nous-même (1), que les Normands chantèrent à Hastings, non pas la chanson de Roland, mais de Rollon leur premier duc ; nous savons bien aussi qu'il y a des chroniques qui appellent le second *Rollandus* (2); mais il faut d'autres preuves pour contrebalancer le texte si précis de Wace, et nous ne partagerons cette opinion qu'alors qu'on nous aura montré cette chanson de Rollon, ou tout au moins un passage authentique qui ne présente pas d'équivoque.

Nous ne parlerons pas ici des ridicules couplets imaginés par MM. de Paulmy et de Tressan (3) : ce sont de mauvaises plaisanteries auxquelles on a eu le tort de prêter plus d'attention qu'elles n'en méritent.

« La chanson de Roland, dit M. de Roquefort (4), étoit encore en usage dans nos armées sous la troisième race. Boethius rapporte même à ce sujet, dans son *Histoire d'Écosse*, une anecdote qui se trouve répétée dans la plupart des ouvrages qui traitent de l'histoire de la poésie ou de la musique. Le roi Jean, dit-il, mécontent de ses troupes, et entendant quelques soldats qui chantoient la chanson de Roland, s'écria qu'il y avoit long-temps qu'on ne voyoit plus de Rolands parmi les François. Un vieux capitaine, prenant cette plainte pour un reproche sanglant fait à la nation, dont le roi sembloit suspecter la valeur, lui répondit avec cette noble franchise qui forme le caractère d'un bon soldat : Sachez, sire, que vous ne manqueriez pas de Rolands, si les soldats voyoient encore un Charlemagne à leur tête. » Ici M. de Roquefort se joue étrange-

(1) *Examen critique du Roman de Berthe aux grands pieds*. Paris, 1832, in-12, p. 6.

(2) Willielmus Lungespeye, filii Rolandi, qui fuit primus dux Normannorum. — *Chron. Thomæ Wikes*, ap. Th. Gale, vol. II, p. 22, et Leland, *Collectanea*, t. II, part. I, p. 415.

(3) Voyez *de l'État de la Poésie françoise dans les XIIe et XIIIe siècles*, par B. de Roquefort, p. 362-367.

(4) *Ibid.*, p. 200.

ment du texte d'Hector Boys (1). Quoi qu'il en soit, le mot est beau; malheureusement il avoit été dit bien auparavant; en effet, dans un petit poème intitulé *de la Vie dou Monde* nous lisons la stance suivante :

Couvoitise vaut pis que ne fait uns serpens :
A tout honni le monde, dont je sui molt dolans.
Se Charles fust en France, encore i fust Rolans,
N'eussent pooir contre els Yaumons ni Agolans (2).

Et dans un autre ouvrage, de la même époque environ, nous rencontrons ces deux vers :

Mais s'encore fust Charle en Franche le roial,
Encore trouvast-on Roland et Percheval (3)

Venons maintenant à notre travail.

Nous avons cru devoir séparer chaque stance ou tirade par des chiffres, autorisé en cela par l'exemple de M. Paris, dans ses publications des romans de Berthe aux grands pieds et de Garin le Lorrain, et par le curieux passage suivant :

Lambers se painne d'Auberi engingnier,
Souvent li donne de son vin le plus chier;

(1) « Dum hæc in Scotia aguntur, Francorum regnum mirum in modum bello premebatur Anglorum regisque eos sui desiderium admodum augebat. Itaque legatos in Angliam mittunt cum filiis, quos pro patre obsides præbebant. Sed quum Joannes rex Parisios pervenisset, vocato senatu plurimum fatum suum ac regni calamitates lamentabili quærebatur voce, ac inter cætera exclamabat conquerens nullos modo se Rolandos aut Gavinos reperire. Ad quod unus ex majoribus natu, cujus aliquando virtus in juventa claruisset, ac propterea regiæ infensior ignaviæ, respondit non defuturos Rolandos, si adsint Caroli. » (*Scotorvm Historiæ.... libri XIX*, Hectore Boethio Deidonano auctore. Parisiis, vænundantur a Iacobo du Puys, 1574, in-fol., lib. XV, fol. 327, r°, l. 7.)

(2) Manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 7595, fol. DXXIIII, v°, col. 2, st. VIII; manuscrit du fonds de Notre-Dame, n° 198, fol. C.III, r°, col. 1, v. 13.

(3) Adam de le Halle, tome VII, p. 25, des *Chroniques nationales françaises*, de M. Buchon.)

Li dus en boit, qui ne s'i sot gaitier,
Et cil Lambers le prinst à arraisnier :
« Sire couzin, moult faitez à prisier.
Or chanterai pour voz esbannoier :
Je sai de geste les chansons commencier
Que nus jongleres ne m'en puet engingnier.
Je sai assez dou bon roi Cloevier,
De Floevent (1) et dou vassal Richier !
Dirai-vous-en volentiers sans trichier. »
Dont commensa Lambers à flabloier
Et à chanter hautement sanz dongier.
A chascun ver li fait le vin baillier.

(*Roman d'Auberi le Bourguignon*, Ms. 7227-5, f. 74, r°, col. 1, v. 29.)

Nous avons intercalé dans le texte les mots ou les lettres que le copiste semble y avoir omis et qui nous ont paru nécessaires au sens ou à la mesure. Plus loin nous avons, sous le titre d'*Observations sur le texte*, indiqué toutes les particularités qui se font remarquer dans le manuscrit d'Oxford, exposé quelques doutes sur sa lecture, et rectifié quelques-unes de nos erreurs ou omissions. A ce propos, nous ne devons pas manquer de faire remarquer que si, dans cette préface, nous n'avons rien dit sur l'antiquité du poème de Turold, et sur les affixes qui le distinguent, c'est que nous laissons ce soin à notre maître, M. Raynouard, qui ne manquera pas, sans doute, de traiter ce sujet à fond dans le *Journal des Savants*.

Quant aux autres manuscrits qui contiennent des remaniements postérieurs de la *Chanson de Roland*, nous avons, à la

(1) Qui de l'estoire au Saisnes veut dire por raison,
Des ancessors arière doit movoir la chançon.
Véritez fu provée, ce fu en la leçon,
Que cil qui tint de France premers la région
Ot à non Cloevis, que de voir le set-on ;
Pères fu Floovant, qui fist la mesprison
De sa fille la belle qui Heloïz ot non.

(*Chanson de Guiteclin de Saissoigne*, st. III, v. 1; Ms. 6985, fol. 121, r°, col. 1 et 2.)

suite de cette notice, indiqué et décrit tous ceux qui sont parvenus à notre connoissance, et nous en avons donné, autant que cela nous a été possible, des extraits d'une longueur suffisante pour mettre le lecteur à portée de juger à quel degré ils se rapprochent ou diffèrent du manuscrit Digby, qui, sans contredit, contient la version la plus ancienne. Qu'il nous soit permis d'ajouter, en passant, que l'existence de ces différentes rédactions prouve évidemment que la *Chanson de Roland* se trouvoit depuis long-temps dans la bouche du peuple avant d'être écrite.

Enfin notre volume est terminé par un index-glossaire et par un appendice dans lequel nous avons fait entrer un chant basque, un poème latin inédit, tiré d'un manuscrit du Musée Britannique, quelques romances espagnoles sur la bataille de Roncevaux, sur les hauts faits de Bernard de Carpio, de Roland et sur la douleur de sa maîtresse la belle Aude, et l'analyse ou l'indication des poèmes qui ont été composés sur la mort de Roland et des douze pairs, dans les diverses langues de l'Europe.

Nous devons des remercîments, et nous les adressons de grand cœur, à M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qui, en nous envoyant en Angleterre, nous a donné les moyens de transcrire le précieux poème de Turold; à M. le révérend W. Cureton, sous-bibliothécaire de la Bodléienne, qui, pendant tout le temps de notre séjour à Oxford, nous a obligeamment tenu compagnie dans le dépôt confié à ses soins, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à l'effet de nous permettre de transcrire et de collationner plus rapidement le manuscrit Digby; à notre ami M. Thomas Wright, à qui nous sommes redevable de la copie du poème latin et de l'analyse du poème anglois que nous donnons dans notre appendice; enfin à M. P. Chabaille, qui a bien voulu, comme dans la plupart de nos publications précédentes, revoir nos épreuves en dernier lieu, et à M. Henri Monin, qui nous a cédé les droits que sa dissertation lui donnoit sur la

publication de la *Chanson de Roland*, et qui nous a fait passer la copie d'une partie du manuscrit de Lyon, qu'il nous a assuré avoir transcrite et collationnée avec le plus grand soin.

Nous ne saurions terminer ces lignes sans faire éclater la joie que nous éprouvons de voir l'étude de notre ancienne littérature s'accroître de jour en jour, et le gouvernement se joindre au public pour encourager ceux qui se livrent aux pénibles investigations qu'elle exige; mais si beaucoup a été fait, beaucoup plus encore reste à faire. M. Paris a le premier abordé le cycle poétique carlovingien; élançons-nous dans la route qu'il a ouverte: le champ est presque vierge (1); si le cycle des traditions galloises et armoricaines nous sourit davantage, eh bien! marchons avec M. Le Roux de Lincy, l'éditeur du *Roman de Brut*; quelque ligne que nous suivions, les hommes d'élite nous tiendront compte de nos efforts.

(1) Nous comptons bientôt donner une édition de la *Chanson des Saisnes*, ou *Roman de Witichind de Saxe*, par Jean Bordiaus, d'après trois manuscrits, dont le plus complet appartient à M. Léon Lacabane, employé aux manuscrits de la Bibliothèque royale, qui a bien voulu nous en promettre la communication. M. Paris avait eu ce projet avant nous et a bien voulu s'en désister en notre faveur. Les savants regretteront qu'il n'ait pas mis à exécution sa première idée.

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

OU SE TROUVE

LA CHANSON DE ROLAND.

COD. COLB. 658, REG. 7227-5.

Ce manuscrit, qui a appartenu à Jacques-Auguste de Thou, comme il appert par sa signature tracée au bas du premier feuillet, et à Pithou, qui a mis la sienne au bas du dernier, se trouve maintenant à la Bibliothèque Royale. Il est écrit, sur deux colonnes, en lettres de forme du XIII[e] siècle. Il n'est pas paginé, et a perdu son commencement; il contient :

LE ROMAN DE RONCEVAUX.

Il commence ainsi :

. . . . is noz a fait moult pener;
. . par celui qui tout a à sauver!
. . ex en France me donne retorner,
M. . chierement li cuit guerredonner:
A roncins .iiij. le ferai traîner. »
Aprez cest mot font la messe chanter;
Li cuens Rollans i vait por escouter.

Quant Karlemaines ot son ost devisée,
Vers douce France à sa voie tornée,
L'arrière-garde ot Rollant commandée;
Et cil la fist, ne l'a pas refusée,
A .xx.m. homes dou mieus de la contrée.
Vait s'en la nuis, si est l'aube crevée;
Biaus fu li jors, clere la matinée,
Li solaus luist qui abat la rousée;
Cil oisel chantent en la selve rammée.
Li arcevesques a la messe chantée;
Li cuens Rollans l'a de cuer escoutée,

D'une once d'or l'a li ber honorée,
Saingna son chief, s'a l'ymaige anclinée ;
Ist dou monstier, s'a sa corpe clammée;
Vint au perron, si demanda s'espée :
Cil li aporte cui il l'ot commandée,
Et cil la ceinst, qu'en donna grans colées ;
A maint paien sera ancui privée.
Sor Viellantin à la crope triulée
Sailli li cuenssans nulle demorée ;
Pas avant autre, a l'angarde montée,
Soz son vert elme a sa teste anclinnée,
Contre son pis a sa targe sarrée,
Vit de paiens moult grant ost aünée ;
.Lx. mil en a premiers esmée ;
Par .iiij. sens ont porprins la vaiée,
Il les maudist de la Virge honorée :
« Dex, dist Rollans, qui fis la mer salée !
Mien anciant, ma mors est porparlée. »

Li cuens Rollans vint en l'angarde en som
Et vit aval maint Sarrazin félon ;
Grans .iiij. lieues, que de fi le seit-on,
Orent porprins entor et environ :
En premier chief le roi Marsillion,
Bien le connut Rollans li niés Charlon
As garnemens qu'il ot et au dragon ;
A une lieue ierent jà li glouton
Et porprennoient les terres environ.
Quant li niés Karle commensa s'orison :
« Dex ! dist li cuens, par ton saintisme non,
Qui en la Virge préis annuncion,
Saint Daniel délivras dou lyon
Et saint Jonas dou ventre dou poisson,
Et suscitas de mort saint Lazaron,
Et tu saint Pierre posas en Pré Noiron,
Et convertiz saint Pol son compaingnon,
Et ton saint cors livras à passion
Por pécheors venir à raenson,
Sainte Suzane garis dou faus tesmoing,

Et desrochas Simon matefelon,
Et à Marie féis-tu le pardon
Quant à vos piés se coucha à bandon ;
Merci cria, moult par fus dignes hom,
Tu li féis gente rédemption;
Et ses péchiés pardonnas au larron
Quant vos pendirent Gieu, culvert félon;
Si voirement com noz ice creons,
Vengier me lais dou conte Ganelon ;
Vendus noz a par male traison. »
A ces paroles descendi li frans hom.

Li cuens Rollans ot s'orison finée.
L'iaue dou cuer li est as iex montée.
Vers ceuls de France a sa resne tyrée,
Droit à son tref a sa voie tornée
Et vit Fransois qui s'arment par la prée :
.Xx. m. furent à l'enseigne dorée :
« Franc, dist Rollans, bonne gent honorée,
Sor toutes autres cremue et redoutée,
Com voz voi hui de seignor esgarée !
Tuit vendu iestez par male destinnée.
La traisons ne puet iestre célée,
Moult chièrement sera guerredonnée :
Bataille en iert plennière et adurée;
Ainz mais par home ne fu tex esgardée.
Dex ! c'or ne l' seit li ost qu'en est alée !
Mar i entrarent celle gent deffaée;
Mais, par Jhésu qui la m'a conmandée,
L'arme dou cors que Dex m'i a donnée,
Ainz qu'elle soit de mon cors dessevrée,
I ferrai tant de Durandart m'espée,
Dès ci as poins sera ensainglantée.
Aprez ma mort en iert France doutée. »

Li cuens Rollans descent dou tertre aval,
En mi la presse des Fransois rent estal,
Adont lor conte d'un angoissoz jornal,
Dou roi Marsille lor annemi mortal :

« Bien i férez à la guise champal.
As cops donner soienz tuit paryngal,
Qu'aprez no mort nus n'i puist dire mal.
En la grant presse m'orroiz crier Roial,
L'enseingne Karle mon seingnor natural. »
Li cuens Rollans a moult le cuer loial,
Desoz son elme a regart de vassal,
A haute vois escrie son cheval.

Le roman se termine ainsi :

« Sire emperères, dist Ogers li vassal,
Autre joïse vous ai trouvé plus mal :
Faitez le maitre en celle tor aval
Où il ne voie ne clarté ne solail
Fors la verminne qui istra dou terrail ;
De toutes pars ès flans et el costal
Si l'assaudront et li feront mouit mal ;
N'i boive ne menjut par nui home charnal :
Moult i aura et grant honte et grant mal ;
Pus l'amaingne-on el palais principal,
Li biaus mengiers li soit touz communal
Bien conreez et de poivre et de sal ;
De vin ne boive ne de l'iaue autretal :
De soif morra d'unne angoisse mortal,
Com fist Rollans li ber en Ronsceval. »
« Hé, Dex ! dist Karles, quel esgart de vassal !
Mais ne li voil plus prester mon ostal.
Seignors, dist Karles, franc chevalier loial,
Cist-ci me plaist ; mais encor sai plus mal :
C'om le detraie à coe de cheval.
Voisent monter mi conte et mi vassal,
Et istront fors mi baron conmunal,
Et verront dou félon le baptestal. »
Lors prennent Gane prévost et séneschal.

Charles li rois a fait son ban crier,
Que tuit s'en issent par defors la cité.
Karles meismez sor un murl affautré

Li vaillans rois s'en est isnel montez;
Et li borjois, qui tant l'ont désirré,
Si comme Karles l'ot dit et commandé,
Gane menarent de defors la cité.
Fors de la ville sunt tuit aprez alé,
Tout ainsiz l'ont mené le parjuré.
Ne sai quant bon cheval i ont mené,
.IIIj. yeuwes grans, ce saichiez par verté,
Qui sont sauvaiges et de grant cruauté;
Et Karlemaines a dit et commandé
Que sor chascune ait .i. garson monté.
As .iiij. coes ont piés et mains noé
Et pus a fait chascuns esporonner.
Qui dont véist Ganelon tressuer
Bien poïst dire que male hore fu nés.
Ce fu bons drois, qu'il traï le barné
Dont douce France fu en grant orphenté;
Et li garson sont si bien porpansé,
Les chevax font aler de trestouz lez
Por le glouton morir à grant vilté.
Que vous diroie? Tant l'ont detraïné,
L'arme s'en va, si l'emportent maufé.
Karles le voit, si en a Deu loé :
« Dex! dist li rois, vous soiez aourez
Quant j'ai vengié Rollant le très sené
Et Oliver et touz les .xij. pers!

« Baron, dist Karle, or ai quant que je voil,
Quant cel ai mort qui m'a tolu l'orgoil,
Rollant et Oliver par cui reposer soil;
Les .xij. pers a mis en mal aquoil :
Por tant com vive ne's verront mais mi oil.
Par euls conquis Jone et Tyre et Marsoil;
J'ai laissié la columbe et l'escharboucle à foil:
Bien le puet-on veoir jusques el val de doil.

LE ROMAN DE GAYDON.

Commencement:

Qui or voldroit entendre et escouter
Bonne chanson qui moult fait à loer,
C'onques traîtres ne pot nul jor amer,
Ne li fu bel qu'il en oïst chanter :
C'est de Gaydon, qui tant fist à loer,
Dou duc Naymon, qui tant fist à amer,
Et dou Danois, qui fut nés outremer,
Aprez de Charle nostre emperère ber
Qui en Espaingne fu tant por conquester
Qu'aprez les pères convint les fiuls aler,
Ne la pot toute panre ne aquiter;
La mors Rollant le fist molt reculer
Et mains conquerre et mains l'en fist douter.
Huimais orrez d'un fier glouton chanter :
C'est de Thiebaut qui d'Aspremont fu nés,
Frères fu Gane, dont tant oï avez,
Qu'en Ronscevauls traï les .xij. pers
Et les .xx. mil de chevaliers armez;
Et cil Thiebaus par fist molt à douter:
Suens fu Mont-Aspres, s'en tint les héritez,
Et Haute-Foille celle noble fretez;
En Alemaingne r'avoit grans poestez,
De par sa fame tenoit quatre citez
Et .x. chastiaus et autant fermetez;
Bien puet en ost .ij. mil homes mener
A cleres armes, à destriers séjornez.
.I. jor s'en vint fors de l'ost deporter
Par defors Nobles por les murs esgarder;
Li emperères i fist s'ost séjorner.
Bien furent .vij. de cel mal parenté
Qui tuit sont conte, duc et demainne et per;
Puient .i. tertre, s'ont un val avalé,
En un broillet là se sont aresté;

L'ost de France ont véu et esgardé,
Si com il sont à Nobles la cité.
De .iij. grans lieues ne sevent tant garder,
De nulle part par terre ne sor mer,
Que onques voient fors pavillons et trés.
Thiebaus les voit, si commence à panser,
Par maintes fois prinst coulor à muer.
Dist Auloris : « Or avez moult pansé.
Moult est li rois de grant nobilité. »
Thiebaus respont : « Je ne le puis amer;
Par maintes fois a fait mon cuer irer,
No lingnaige a honi et vergondé;
Gane mon frère fist ardoir en .i. ré
Sor roche pure et tout discipliner,
Et Pynabel mon neveu l'alosé
Fist-il à coes de chevax trainner.
Mal soionz-nous de si haut parenté
Quant ne l'avons murtri et estrainglé.
Qui no lingnaige auroit bien assamblé
Par touz les lieus où il a poesté,
Toz li plus povres qui mains porroit mander
Porroit en host .ij.m. homes mener
A cleres armes, à destriers séjornez. »
Dist Auloris : « Tout ce laissiez ester.
Ce fait Gaydons nostre annemis mortex,
Il et ses oncles dus Naymes li senez
Et li Danois, cui Dex puist mal donner !
Cil sont dou roi del tout issi privé
Que ses conseuls ne puet sans euls finer.
Veez lor tentes (touz les confonde Dés!)
Com il sont prez de cel demainne tref!
Mais qui porroit .i. bon conseil donner
Que poissiens Gaydon au roi mesler
Nostre annemi qui tant nous a grevé,
Si le noz die por Deu de majesté. »
Thiebaus a dit : « Or oiez mon pansé :
Quant fui petis, dès que je soi aler,
Mis fui as laittres pour iestre plus senez ;
A Saint-Denis fui bailliez à l'abé,

Le plus saige home de la crestienté ;
Mes oncles fu, si m'ot en grant cherté ;
Plus savoit d'art et de l'autorité,
De nyngremance plus que hom qui soit nés ;
Tant m'en aprinst que g'en soi à plenté ;
Car aprez lui cuida que fuisse abez
Ou à Paris à évesques posez.
Ganes mes frères ne le voit endurer,
En Espolisce me fist à lui mander ;
Là me fist-il chevalier adouber
Et me donna Mont-Aspre an hérité
Et Haute-Foille qui tant fait à loer.
Encor n'ai pas mon grant sen oublié,
Encor ai-je tele herbe mécinnel
En .i. escring en mon demainne tref,
Qui l'averoit en un mortier criblé
Et de blanc vin si l'éust destrempé,
On en porroit par mains si méciner,
Dex ne fist home qui de mère soit nés,
S'il en avoit .i. poi le col passé,
Confession li léust demander,
Les iex dou chief ne li face voler,
Le cuer dou ventre et partir et sevrer.
G'en ferai jà .i. bel présent porter
A Karlemaine nostre emperère ber
De par Gaydon, cui il puet tant amer.
Il n'i a home où miex se puist fier ;
Il l'aimme tant ne s'en porra garder
Qu'il n'en menjust, ce porra lui peser ;
Lors sera mors, ne porra plus durer.
Roi me ferez en France coronner,
Si vous donrai les riches héritez,
Orliens et Rains et Biauvais la cité.
Nostre annemi sont en mal an entré.
Ogers et Naymes seront ars en un ré ;
Gaydes sera à chevax trainnez. »
Et cil respondent : « Or avez bien parlé ;
Cist conseuls iert tenus et créantez. »
A ces paroles ont le pui avalé,

Isnellement en sont venu as trés.
Son séneschal a Thiebaus apellé :
« Amis, fait-il, mon tref me délivrez
Que n'i demort nus hom de mère nés,
Ne clers ne prestres ne moinnes ne abez,
Et vous meismez voz irez deporter;
Car tel mal ai que je ne puis durer. »
« Sire, fait cil, si com voz commandez. »
Li séneschaus fist le tref délivrer.
Li traïtor s'assistrentlez à lez,
Thiebaus lor va les herbes aporter;
En .i. mortier les ont fait pesteler
Et de blanc vin l'ont moult tost destrempé,
Trente par mains en ont si mécinez,
Dex ne fist home qui de mère soit nés,
S'il en avoit .i. poi le col passé,
Confession li léust demander,
Les iex dou chief ne li face voler,
Le cuer dou ventre et partir et sevrer.

Le roman se termine ainsi :

Li rois parole qui France a en baillie :
« Biaus amis Gayde, sauvé m'avez la vie.
Bien me cuidièrent ocirre par envie
Li traïtor, cui Jhésus maléie !
Se je vif longues, il morront à haschie ;
Je destruirai et euls et lor lingnie,
Et je vous doins par fine druerie
De douce France la grant séneschaucie. »
Et dist dux Naymes : « C'est assez cortoisie.
Merciiez-le voiant la baronnie. »
Et li dus Gaydes durement s'umelie,
Jà li baisast les piés, ne l' laissast mie ;
Mais Karlemaines ne li consentit mie :
Amont l'en dresce par moult grant druerie,
Se li pardonne son mautalent et s'ire.
Pus sont monté, sa gens est resbaudie,
Droit à Angers ont lor voie acoillie.

Li saint sonnarent par trestoute la ville.
Ou palais monte Karles de Saint-Denise,
Gaydon apelle, si li a prins à dire :
« Gayde, biax sire, ne l' me célez-vos mie,
Où est Claresme la bele, l'eschavie,
Que amenastez par force en ceste ville ?
Moult par est bele, cortoise et bien aprinse ;
Moult a grant terre, d'amis est enforcie :
Faisonz-en noces pour Deu le fil Marie. »
« Sire, dist Gaydes, je ne l' contredi mie. »
Dont l'amenarent en la sale voltie;
Vestue fu d'un paile d'Aumarie,
Moult par estoit bien faite et bien taillie,
Il n'ot si bele josqu'as pors de Roussie.
Li rois la prent, par la main l'a saisie :
« Ditez-moi, bele, ne l' me célez-vos mie,
Volez-vos Gayde qui tant a baronie ?
Meillor de lui ne poez avoir mie. »
« Sire, dist-elle, Jhésus vous bénéie !
Soie serai s'il le weult et otrie. »
Et dist li dus : « Il ne me desplaist mie. »
« Par Deu, dist Karle, il ne remanra mie
Pus que chascuns le créante et otrie. »
Au monstier vont o bele compaingnie ;
On les espeuse el non sainte Marie.
Grans fu la feste et la joie esbaudie ;
.Viij. jors dura icele compaingnie,
Et au nuevisme est la cors départie.
Karles en va en France la garnie,
Gaydon commande au fil sainte Marie
Qu'il li deffende son cors de vilonnie.
Andui plorèrent à cele départie :
Gaydes remest en Angers la garnie
Avec sa fame que il ne haoit mie ;
Mais moult petit dura lor compaingnie,
Qu'elle morut, ainz .i. an perdi vie.
Gaydes en ot grant duel, n'en doutez mie,
Ainz nus confors n'i valut une aillie ;
Ainz jura Deu le fil sainte Marie

Jamais nul jor ne tenroit seingnorie.
L'estoire dist, et la laitre le crie,
Qu'il en ala en une désertie,
Là fu hermites touz les jors de sa vie
Et servi Deu le fil sainte Marie.
Quant il morut, s'arme en ala florie
Devant le roi qui toute chose crie;
Pus fu Guis bien de Karle, n'en douz mie,
Par grant avoir et par losengerie
Et par sa geste qui moult fu enforcie;
Tant li donna li fel cuivers traitres
Que il refu dou miex de sa maisnie,
Et pus li fist mainte grant tricherie.
De Gaydon est ci la chansons fenie;
Jà n'iert nus hom qui avant vus en die
Se il n'i weult trouver nouvelerie.

Explicit li Romans de Gaydon.

LE ROMAN D'AMILE ET D'AMIS.

Commencement :

Or entendez, seignor, gentil baron,
Que Deus de gloire voz face vrai pardon!
De tel barnaige doit-on dire chanson
Que ne soit mie de noient la raison.
Ce n'est pas fable que dire vos volons,
Ansoiz est voirs autressi com sermon;
Car plusors gens à tesmoing en traionz,
Clers et provoires, gens de religion;
Li pélerin qui à Saint-Jaque vont
Le sevent bien se ce est voirs ou non.
Huimais orrez de .ij. bons compaingnons :
Ce est d'Amile et d'Amis le baron.
Engendré furent par sainte annuncion,
Et en .i. jor furent né li baron;
A Mortiers gisent, que de fi le seit-on.

Huimais orrez de ces .ij. compaingnons,
Com il servirent à Paris à Charlon
Par lor grant compaingnie.

Ansoiz qu'Amile et Amis fussent né
Si ot uns angres de par Deu devisé
La compaingnie par moult grant loiauté.
En une nuit furent-il engendré
Et en .i. jor baptizié et levé;
Et lor parrins, qui ot non Yzorez,
Fu apostoiles de Romme la cité;
Ses parrinnaiges fist forment à loer,
Or et argent lor donna à plenté,
Tyres et pailes des meillors d'outre-mer,
Et à chascun fist un hannap donner
Fait à mesure, et tant font à loer
Que en .i. mosle furent andui ouvré.
Dex ne fist home qui de mère soit nés
Qui le plus grant en séust deviser.
Amiles fu en Berri aportez,
Li cuens Amis en Auvergne autretel;
Pus ne se virent devant .xv. ans passez
Tant que il furent de nouvel adoubé:
Li uns de l'autre oï souvent parler.
Il s'entre-samblent de venir, de l'aler,
Et de la bouche et dou vis et dou nés,
Dou chevaucher et des armes porter,
Que nus plus biax ne puet-on deviser.
Dex les fist par miracle.

Il se termine ainsi :

De Blaivies issent par .i. main li baron,
Outre mer vont pour querre voir pardon;
Moult les convoient li chevalier baron :
Girars i est, qui est de grant renon.
Au départir i ot grant plorison;
Girars baisa son père le menton,
Pus s'en retournent à Blaivies el donjon.

Li .ij. conte oirrent à Deu bénéison,
Tant ont esré chascun jor le troton
Qu'au port de mer vindrent tout à bandon,
La mer passèrent au vent sans aviron,
Jusqu'au Sépulcre n'i font arrestison,
La sainte crois où souffri passion
Jhésus li sires baisièrent à bandon,
Pus s'en retornent arrière sans tanson;
Oultre la mer rapassent li baron.
Lors remonta chascuns en l'arragon,
Par mi Prouvence chevauchent à bandon
Li dui baron ensamble.

Quant li baron orent la mer passée,
Par Lombardie ont lor voie tornée;
Retorner voldrent arrière en lor contrée,
Par mi Mortiers ont lor voie tornée;
Jà lor prinst maus par bonne destinée;
Iluec transsirent, c'est véritez prouvée.
Li pélerin qui vont par mi l'estrée,
Cil sevent bien où lor tombe est posée.
Ici sera la chansons definée
Des .ij. barons qui a esté chantée:
Ce est d'Amile à la chière membrée,
D'Ami le conte qui ot tel renommée
Que touz jors mais nus sera ramembrée
Jusqu'en la fin dou monde.

LE ROMAN DE JOURDAIN DE BLAYE.

Il commence ainsi:

Oiez, seignor, que Dex vos bénéie
Li glorioz, li fiz sainte Marie!
Bonne chanson qui est vielle et antie;
Elle est molt bonne, si fait très bien à dire,
D'Ami define et dou preu conte Amile.

Oï avez com li baron transsirent,
A Mortiers gisent ès plains de Lombardie.
Huimais orrez avant de lor lingnie
Et de la geste qui des barons issirent.
Girars ot Blaivies, si tint cuite la ville,
Fiuls fu Ami le chevalier nobile;
Se li donna li rois Othes sa fille
Damme Hermenjart, qui fu preus et nobile;
  Pou durarent ensamble.

Oiez, seignor, franc chevalier honeste :
Girars tint Blaivies, si acuita la terre,
Hermenjart prinst la gentil damoiselle.
Cil dou païs en firent moult grant feste;
Grans sont les noces et la feste i est bele.
Molt s'entr'amèrent, ce raconte la geste,
.I. fil il orent, plus bel ne convint iestre;
Il le tramistrent Renier le fil Contelme;
Cil le leva des sains fons et de l'aigue.
Jordains ot non et tuit ainsiz l'apellent;
Pus crut l'anfant teuls dolors et teuls guerre,
Plus de .m. home en perdirent les testes,
  Dont la chansons commence.

Fin :

Coronnez fu l'emperères Alys.
Or rediron de Jordain le marchis
Qui fu à Blaivies, et Reniers li gentiz.
Ce fu .i. jour de feste Saint-Denis
C'uns messaigers li vint touz ademis,
Les degrez monte, sus en palais s'est mis;
Trouva Jordain à son mengier assiz.
Quant il le voit, si l'a à raison mis :
« Sire, fait-il, longuement vous ai quis,
De Marcasile sui sà à vous tramis.
Mors est li rois qui tant fu vostre amis.
Par moi vous mandent li baron dou païs
Que vous lor iestez trop longuement eschis.
Se n'alez là, de ce soiez bien fiz,

Perdu avez le roiaume à touz diz
Dont vous devez rois iestre. »

Quant li messaiges la nouvelle a contée,
A Jordain a une charte monstrée;
Et quant il l'a léue et esgardée,
Lors vit-il bien c'est véritez prouvée.
Oriabiax s'est forment desmentée
Por le sien père, qui tant l'avoit amée.
L'anfés Jordains plus n'i fist arrestée,
Ses homes a et sa gent assamblée;
Oiant euls touz a sa gent bien monstrée,
Renier apelle à la chière menbrée
Et sa marrinne la cortoise senée :
« Sire parrains, n'i a mestier célée;
Par Deu et vous est ma vie sauvée,
Pour moi avez mainte paingne endurée,
Jà n'en seroit la vertez acontée;
La grans amors que vous m'avez monstrée
Ne porroit pas iestre guerredonnée;
Mais pus c'or est la chose ainsiz alée
Que li rois Marques a sa vie afinée,
Cuite vous doins ceste cité loée;
Toute ma terre vous soit abandonnée,
Vostre soit lige : bien l'avez achatée. »
Reniers l'oi, forment li désagrée
Que d'euls sera faite la dessevrée,
Et sa marrinne en est moult adolée :
La nuit en ont mainte larme plorée;
Et lendemain quant vint à l'ajornée,
Jordains s'en part et sa gens honorée
Et sa moilliers la cortoise senée.
Sa marrinne a Jordains moult acolée
Et son parrain à la chière menbrée;
Atant s'en part sans plus de demorée.
Que vous feroie longuement arrestée?
Tant ont esré chascun jor ajornée
Par bois, par plain et par mi mer salée,
Qu'à Morimonde vindrent une vesprée.

Par la contrée en vait la renommée
Que Jordains a sa fame ramenée
Oriabel, qui tant ot renommée.
Li saint en sonnent par la cité loée,
Ainz n'i ot rue ne fust encortinnée.
Encontre euls est toute la gent alée.
Jordains en monte en la sale pavée.
Ansoiz que fust la semainne passée,
Quant dou païs fu la gens assamblée,
A Jordain ont la corone posée
Et sa moilliers fu roïnne clammée.
Cel jor i ot grant joie demenée;
Onques n'i ot huis ne porte fermée:
Mengier i porrent tuit cil cui il agrée.
Mainte richesce i ot cel jor donnée.
A tele antrée com vous ai devisée
Fu rois Jordains de toute la contrée
Et sa moilliers roïnne coronnée.
Ceste chansons est ci endroit finée,
Jà plus n'en orrez dire.

Ce roman n'est qu'une branche du précédent; ils se trouvoient tous deux dans la bibliothèque de Charles V (1). Celui-ci a été traduit en prose et publié sous ce titre: *Les Faitz et prouesses du noble et vaillant chevalier Jourdain de Blaves, fils de Girard de Blaves, lequel en son vivant conquesta plusieurs royaulmes sur les Sarrazins.* Paris, Michel Le Noir, 1520, petit in-folio gothique; et Jehan Bonfons, sans date, in-4 gothique. Quant au *Roman de Miles et d'Amile,* traduit en prose, il a été imprimé à Paris pour Antoine Vérard, vers 1503, en un petit volume in-folio; à Lyon, par Olivier Arnoullet, le ix$_e$ jour d'août 1531, in-4; à Paris, par Alain Lotrian, sans date, in-4; et par Jean Bonfons, sans date aussi, et in-4.; par Nicolas Bonfons, petit in-4, sans date, avec figures sur bois; enfin à Rouen, chez la veuve de Louys Coste, sans date, mais vers 1620, in-4. Il a été traduit en vers anglois au nombre de deux mille quatre cent quatre-vingt-quinze, et publié en cet état dans le volume II des *Metrical Romances* de Henry Weber, p. 359-473. On en a fait aussi une traduction italienne qui a été imprimée à Milan par Giov. Angelo Scizenzeler, en 1513, in-4. Il existe sur le même sujet un poème latin du XIVe siècle, en vers hexamètres, au nombre d'environ douze cent quatre-vingts, conservé en manuscrit à la Bibliothèque du Roi sous

(1) Voyez la nouvelle édition que vient de donner le vénérable M. Van Praet de l'inventaire de Gilles Mallet, à Paris, chez de Bure frères, en un volume petit in-8, p. 80, n° 410. Nous regrettons d'y lire, au sujet du *Roman de Jourdain* de Blayes, que: « Il n'est connu jusqu'ici, en vers françois, dans aucune bibliothèque. »

les nos 3718 et 3550. Enfin l'on trouve dans le manuscrit du fonds de Cangé, n° 14, fol. 1-14, une pièce dramatique avec le titre suivant : *Cy commence i. miracle de Nostre Dame d'Amis et d'Amile, lequel Amille tua ses .ij. enfans pour guirir Amis son compaignon qui estoit mesel ; et depuis les resuscita Nostre Dame.*

ROMAN D'AUBERI LE BOURGUIGNON.

Il commence ainsi :

Oiez, seignor, por Deu le criator,
Que Dex voz gart par la soie dousour !
Bonne chanson ; ainz n'oïstez meillor.
Elle est escripte en la geste Francor ;
Oïr la doivent roi et duc et contor,
Dames, pucelles et gentil vavassor,
Dou duc Basin qui moult ot de valor
Et d'Auberi son fil le poingneor
Qui tant souffri de painne et de dolor ;
Hom de son tans n'en souffri tant nul jor.
Tuit li faillirent si parent li meillor
Et envers lui devindrent traïtor ;
Mais dam le Dex li donna tel valor
Que tuit le tindrent en la fin à seignor.
Moult tint Bazins ses pères grant honor,
Nés fu de Genves la fort cité major.
Huimais commence chansons de grant valor,
D'amors, de dames, de pitié, de dousor,
De mortel guerre et de mortex estors ;
N'orroiz meillor chanson par jougleor.

Seignor baron, assez l'avez oï
Que traïsons a maint home honni
Et loiautez maint preudomme gari.
Voirs fu que Charles au coraige hardi
Fu à Paris en palais seignori
Où repairoit volentiers à touz dis.
Souvent li orent mestier si bon ami
Com vous orroiz se la chanson voz di,

Que vers Girart ot grant chaple acoilli
De Roussillon au coraige hardi
Qui tante painne et tant grant mal souffri;
Bien en avez par maintes fois oï.
Mais en la fin le desconfit-il si
Que de la terre d'Euffrate s'en fui
Moult esgarez et forment esbahis;
Povres d'avoir ne fu onques mais si.
Charles Martiaus, seignor, que je voz di,
Cil qui l'avoient ès grans estors servi
Le lor service richement lor meri,
Moult lor donna ainz qu'en fuissent parti,
Chevax et armes et deniers autressi;
Bazin ama et durement chieri
Que pour s'ammor ot maint estor forni,
Mainte bataille au brant d'acer forbi;
Tant le servi qu'il le tint à ami,
Donna lui fame et grant tere autressi.
De grant honor li rois le revesti
Que de Borgoingne en droit fié le saisi.
Tuit li haut home ont juré et plevi
Qu'en foi li ierent et il euls autressi;
Moult l'amontèrent et moult l'ont conjoï.
Dame Erembors prinst le duc à mari,
Gentiz famme iere, s'ot le cors eschevi;
Elle l'ama et li dus Bazins li;
Mais .i. frère ot qu'il onques ne chieri,
Hoedes ot non, de Laingres fu saisiz;
Le duc Bazin durement enhaï
Dedens son cuer, ne l' tint pas por ami,
Por la grant terre dont Charles l'ot saisi
Qui fu son père Herchembaut le flori;
Par celui iere encore si mal baillis
Que en la fin sera son annemi.
Bien tint sa terre Bazins au cuer hardi,
Que n'en perdi la monte d'un espi;
Avec sa fame fu .v. ans et demi,
Si engendra le Borgoing Auberi:
Ne fu p[l]us preu, si com je l'entendi.

Damme Erembors de cest siècle parti,
Trop tost morut à son fil Auberi.
Hé, las! dolans! et por quoi la perdi?
Bazins meismez en fu moult mal baillis.
Huimais orroiz des painnes qu'il souffri
Li Borgoingnons à coraige hardi.

Quant morte fu Herembors as crins blois,
Dolans en fu Bazins li Gennevois.
D'iluec après ne tarda que .ij. mois
Qu'an l'assailli de .ij. pars ou de .iij.
Hoedes de Laingres li volt maitre defois
Toute la terre dont Auberis iert oirs;
Mais Bazins fu et saiges et cortois,
Envers son frère maintint moult bien ses drois
Que n'en perdi vaillant .i. estampois
Jusqu'à .i. jor que voz dire m'orroiz
Que Hoedes fu moult iriez et destrois:
En son coraige forment se desmentoit
Dou duc Bazin qui est desor son pois
En la contrée dont déust iestre oirs.
Huimais commence ses diaus et ses annois.

La première branche se termine ainsi :

« Gascelin sire, moult vos doi avoir cher,
Fait la pucelle où n'ot que enseingner,
Que vos m'aidastez comme g'en oi mestier
Et conquesistez au fer et à l'acier.
Vous me poez vendre et engaigier
Séurement comme vostre destrier;
Mais d'unne chose vous pus-je moult priier,
Que pour nulle autre ne me doiez laissier. »
— « Je vous affi loiaument sans trichier
Qu'à autre fame ne querrai dosnoier
Ne par amors acoler ne baisier. »
Ce s'entr'afient loiaument sans trichier,
Pus se commandent à Deu le droiturier;
Et Gascelins va son oncle proier

De Seneheut s'amie au cors entier,
Que bien la gart jusqu'à son repairier;
Et Auberis li prent à fiancier
Que mal n'aura de quoi la pust aidier.
Gascelins monte esrant sanz atargier,
Et Amaurris, o euls maint chevalier.
Au départir vont Auberi baisier,
Et Gascelins pense de chevauchier;
Seneheut laisse s'amie au cuer entier,
Ne la verra, si aura destorbier;
Que ainz qu'il l'ait à per et à moillier,
Li convenra mainte lance brisier,
Et s'en estut morir maint chevalier
Et mainte terre gaster et escillier;
Nés Auberi, qui tant fait à prisier,
En fu moult prez de la teste à tranchier
Et de son cors honnir et vergoingnier
Par .i. vassal qui le volt engingnier :
Ce fu Lambers d'Oridon au vis fier;
En tout le mont n'ot plus larron murtrier:
Tant sot de mal, nus ne s'en pot gaitier;
Et si avoit grant terre à justicier
Et Oridon qui siet sor le rochier
Dedens Ardenne le boschaige plenier.
Icil Lambers fist moult à resoingnier,
De Seneheut avoit oï plaidier
Qu'il n'ot tant bele dès ci à Monpellier,
Por li avoir fist tel plait commencier
Dont pus morurent .iiij^{m}. chevalier.
De Gascelin vous voil ici laissier,
A cel Lambert nous estuet repairier
Dont la chansons commence à enforcier,
Com se dut faire por Seneheut paumiers
Et engingna Auberi le guerrier.

Auberis fu en Baivière remez:
De touz les princes estoit asséurez;
Trestuit le servent et font ses volentez;
Et Gascelins s'en vait touz abrievez,

Cerche Borgoigne environ et en lez;
De par son oncle saisi les héritez.
Des fors chastiaus li bailla-on les clés.
Entor son père n'est mie séjornez:
En Genevois est Gascelins entrez,
Assez i treuve de grans adversitez
Et grans batailles et fors estors champés;
Mais, Deu merci, bien s'en est acuitez.
De Genevois a les barons mandez
Tant qu'il en ot .xv^c^. assamblez.
Jusqu'à Pavie ne s'est pas arrestez,
As Lombars est par grant ire meslez;
Et Desiiers a ses os assamblez.
Grans fu l'estors desoz Pavie ès prés;
Moult en i ot de mors et de navrez.
Sor les Lombars en est li pis tornez;
A Desiier i fu li chiés copez.
Forment s'i est Gascelins esprouvez;
Pavie est prinse et li païs gastez.
En .i. monstier iert Bazins enterrez;
En .i. sarqueul estoit ses cors gietez
Et par desus estoit ses nons posez.
Quant li cors fu par Gascelin trouvez,
Tout droit à Genves a les os aportez;
Iluecques gist, ce dist l'autoritez.
Gascelins est moult preus et moult senez:
Des barons a prinses les feautez,
En Genevois est .vij. mois séjornez
Et en Borgoingne est aprez retornez.
De lui laironz. S'il vous plaist, entendez
Dou Borgoingnon com il fu enchantez
Qui bien cuidoit iestre touz eschapez,
Ne cuidoit mais par home iestre grevez;
Mais si sera, com vous oïr porrez,
Par cel vassal qui Lambers est nommez
Et d'Oridon sires et avoez.
Par ses espies fu Auberis irez,
De Seneheut souzprins et enchantez.

A la suite vient la seconde branche, qu'on peut désigner par le nom de Branche de Lambert d'Oridon : en voici le commencement :

Or vous dirai d'unne bonne chanson,
Com Auberis fu menez à bricon
Par .i. vassal qui Lambers ot à non;
Fiuls fu Thiebaut le plus maistre larron
Qui ainz emblast vaillant .i. esporon.
Ou bois d'Ardenne ot un recet félon
Entre .ij. eves dont je sai bien les nons :
Ce est Samois et l'autre a non Folon,
En Mueze chient de merveillouz randon;
Là où assamblent demainnent tel tanson
Que il n'i vait ne nef ne aviron;
Nus hom n'i passe ne à gué ne à pont,
Et li bourjois mainnent en quarreingnon
Enz en une isle de la Roche Sanson.
.Xxx^{m}. sont, chascuns an sa maison :
Par .ij. chaucies lor vient la garisons;
Bien sont fondées de chaus et de sablon.
A seulement le giet à un baston
Fu li chastiax et la tors environ;
Bien fu assise par grant devision :
De nulle part habiter n'i puet-on
Fors d'unne part, si comme nous cuidonz;
Là est l'antrée et par là i va-on.
Pont tornéiz et barre à quarreillon,
Selve i ot vielle dès le tans Salemon;
Bien fu garnie de riche venoison.
Lez la rivière sont créu li frès jon
Et l'erbe drue que coillent li garson.
Li marois sont entor et environ
Et li fossé qui forment sont parfont;
Li mur de maubre, de chaus et de sablon,
Et les tornelles où mainnent li baron,
Et li vivier où furent li poisson.
Si fort chastel ne vit onques nus hom;
Là dedens ot sa sale et son donjon
Et sa chapelle par devant sa maison.

Qui laienz est, bien est à garison.
Lambers la tient, que n'en sert se lui non.
Oï avez dou chastel la fason,
Or vous dirai dont Lambers fu larrons :
De grans tressors que orent li baron :
Il n'iere mie seuls ne sanz compaingnon,
Maint home a mis à grant destruction
Et mainte damme tolue à son baron
Qu'il enmenoit avec lui en prison.
Il en prennoit si dure raenson
Qu'il le metoit à grant destruction.

Moult se doit-on de Lambert merveillier
Qui .iiij. tans savoit de son mestier
Que li siens père; qui mouit ot avoir chier :
Les lontains règnes faisoit querre et cerchier,
Et en septembre viennent li messaigier
Icil qui vont les tressors espier,
Et il i va en yver sans targier;
Mais ne va mie touz seuls à cel mestier,
Que avec lui enmainne maint murtrier;
.V^c. enmainne, n'i a cel n'ait destrier,
Et haubers ont et bons elmes d'acier,
Espées ceintes, escus poins à or mier
Et lances roides et confanons moult chiers,
Espiés tranchans qui font à resoingnier.
Et aprez ceuls reviennent li archier
Et li serjant et li aubalestrier
Qu'il fait ès mons et ès vauls embuschier,
Qui sont tost fors quant il en a mestier.
Il va avant, soi tierz, por pesoier;
Ne doute pierre o chaus ne o mortier
Que il ne face par devant lui percier,
Et les escrins et huges pesoier
Pus que se puet dedens l'ostel fichier.
Et tex le sieult, mieus li venroit laissier
Que il l'enmainne avec soi prisonnier;
E si le fait en prison trébuchier,
Se l' fait raiembre jusqu'à .i. seul denier;

Et si n'est mie tant povres ne laniers
Que .I. home ne l' servent au mengier,
Fil de barons qui tuit sont chevalier :
Trestouz li pires a grant terre à baillier ;
Et il les fait moult bien appareillier
De riches armes, de pailes de quartier,
Et moult les fait richement haubergier,
Les elmes fait richement vernissier
Et les escus par guises entaillier
Et les haubers par mailles roujoier.
Ne vous devez pas de ce merveillier,
Que il est dus, grant terre a à baillier ;
Trestoute Ardenne avoit à justicier,
Autres n'en tint la monte d'un denier.
Il n'a voisin qui s'ost à lui corcier
Que il ne voille isnellement plaisier,
Dou tout en tout honnir et vergoingnier ;
N'à son chastel ne puet nus approchier
Se il n'i entre par le maistre portier;
Il n'a si fort dès ci à Montpellier,
Ne n'ot si riche cuens ne dus ne princiers.
Ez-vous .i. més qui li vint de Baiviers,
Si atorné com autres pautonniers.
Onques li glouz ne se volt atargier
Ne son bordon ne sa paume laissier,
Ansoiz s'en va à Lambert conseillier ;
A une part s'en vait enz an vergier,
Arreste soi d'encoste le princier.

Le roman et le manuscrit se terminent ainsi :

Ce dist Guibors la roïnne au vis fier :
« Gascelin sire, por Deu le droiturier,
Quant voldrez-vous mouvoir et chevauchier ? »
— « Damme, dist-il, par le cors saint Richier !
Jusqu'à .iij. jors, mentir ne vous en quier,
Sera li jors, vraiement le saichiez ;
Et mestier n'ai, damme, de detriier :
Ostaigié m'ont de France li princier.

En tel manière me doinst Dex esploitier
Que mes lingnaiges n'i ait nul reprouvier ! »
Guibors l'entent, se l' prinst à arraisnier :
« Gascelin sire, por Deu le droiturier,
G'irai en France, que ne vous voil laissier,
Et si menrai Seneheut ta moillier ;
Le roi verrai qui France a à baillier. »
Dist Gascelins : « Bien le voil otroier ;
Pus que vous plaist, refuser ne le quier. »
A icest mot montèrent le planchier,
Et Ammauris o Forquere le fier,
Et li bons abés qui tant fist à prisier.
Par ces ostex cil autre chevalier
La nuit se firent servir et aaisier.
De touz les mès ne vous voil anuncier.
Aprez souper font les tables drescier ;
Traveillié furent, si alèrent couchier ;
La nuit dormirent dès ci à l'esclairier
Que s'atornèrent li nobile guerrier.
.Iij. jors séjornent là dedens en Baivier ;
Quant vint au quart que vint à l'esclairier,
Vestir se vont, font euls appareillier
Par le commant Gascelin au vis fier.
Sa gent manda et avant et arrier,
Et il li vindrent, que n'i voldrent targier :
Venu i sont li baron chevalier
[Et] li s[erjant] et li aubalestrier,
[T]ant en i ot que furent .v^{m}.
Gascelins prinst Guiborc à arraisnier :
« Dame, dist-il, por Deu le droiturier,
Cui pourronz-nous en cest païs laissier
Qui le gardast jusqu'à no repairier ? »
Et dist Guibors : « Sire, par saint Richier !
Nous i laironz Ammaurri le guerrier
Et Forquere qui moult fait à prisier. »
Ammaurris l'oit, n'ot en lui qu'aïrier :
« Damme, dist-il, par le cors saint Richier !
N'i remanroie por la teste à tranchier. »
— « Ne je, par foi ! dist Forquerez li fiers ;

Que savonz-nous s'il en aura mestier? »
Gascelins l'oit, si prinst à larmoier;
Que moult l'ammoit Forquerez et tint chier :
« Damme, dist-il, nos i laironz Gautier
Cel de Vimeu, qui moult fait à prisier. »
Aprez cest mot se vont aharneschier;
.Ij. murlés font esrant appareillier
Por les .ij. dammes monter et chevauchier.
L'abés monta et tuit li chevalier.
Atant s'en partent, que n'i voldrent targier.
Gascelins oirre encoste sa moillier,
Et Ammaurris lez Guiborc au vis fier.
De lor jornées ne vous sai anuncier;
Tant ont esré li baron chevalier
Qu'an France vinrent, dont il ont desirrier.
A Saint-Denis dont partirent l'autr'ier
En sont venu baron et chevalier;
En l'abéie descendent li princier
Et Seneheus et Guibors au vis fier,
Et par la ville serjant et escuier,
Et les .ij. dammes alèrent au monstier
Et la coronne et le saint clou baisier,
Et prient Deu, qui tout a à jugier,
Que Gascelin deffande d'encombrier.
Ainsiz remest dès ci à l'esclairier;
Au matinnet quant il dut esclairier,
A Saint-Denis vint Oedes li guerriers
Il et Raouls et o euls maint princiers.
Que d'uns que d'autres furent .iiij^{m}.;
Defors la ville prinrent à chevauchier,
Par mi les champ se sont prins à logier;
Où assambler durent li chevalier
Tantes i font et paveillons drescier.
Or se puet bien Gascelins affichier
Que se li rois le voloit forjugier
Plus i porroit perdre que gaaingnier.
Droit à Paris s'en vint .i. messaigiers
Au roi Pepin la nouvelle nuncier;
Quant il le voit, se l' print à arraisnier :

« Sire, dist-il, à céler ne l' vous quier;
A Saint-Denis dont partistes l'autr'ier
Sont Borgoingnons qui moult font à prisier,
Touz li lingnaiges Gascelin au vis fier
Que vous volsistez por Lambert escillier,
Et de Baivière i sont li chevalier;
Ensamble sont plus de .ij. millier.
Or se puet bien Elynans affichier
Que pezant aubre li estuet esraigier;
Tornoi aura, s'il l'ose ancommencier. »
Pepins l'entent, prinst s'en à merveillier.

Quant l'emperères a ces mos entenduz
Que Gascelins fu à son jor venuz
A tant barons, moult en fu irascus;
Or seit moult bien que l'estors iert tenus:
Il en arresne ses chevaliers membruz,
Armer les fait, moult en sont irascus,
Tant que il furent .iiij^{m}. fervestuz.
Ès chevax montent li chevalier membruz,
Isnellement sont de Paris issuz,
Vers Saint-Denis iert lor chemins tenus.
En mi la place an est li rois venus
Là où doit iestre li fors estors tenus.
Elynans s'est prez d'iluec arrestuz,
Dou Borgoingnon a ies efforz véuz,
Dedens son cuer en fu moult irascus.
Pepins li rois en fu moult esperduz,
Que paor a que ne soit décéuz;
Iluec s'arreste anviron lui ses drus,
As barons mande de Paris les cremus
Qu'il s'appareillent, que n'i atargent plus,
Se mestiers est que il soit secorruz;
Et il si font, nus n'en est arrestuz,
Que il estoient coraijouz et membruz.
As armes est esrant chascuns corruz;
Mais ne se sont li baron reméuz.
A Saint-Denis en est .i. més venus
A l'abéie là où Gascelins fu,

Qui li conta par moult fière vertu
Que ses père est et sa mère venu,
Oedes ses oncles et maint baron cremu;
Defors la ville se sont arrestéu,
Lor pavillon i sont mis et tendu.
Gascelins l'oit, grant joie en a éu.

Ici se termine le manuscrit, auquel manquent les deux ou trois derniers feuillets. La Bibliothèque royale possède deux autres manuscrits du *Roman d'Auberi*, celui du fonds de Baluze, n° 7227-2, et celui du fonds de la Vallière, n° 40 olim 2731 (Catal., t. II, p. 213-214, où se trouvent rapportés le début et la fin). D'après une note écrite ici sur la marge du recto du troisième folio, par Fauchet, on voit que cet antiquaire avoit un autre manuscrit d'Auberi. Nous en ignorons le sort. Immanuel Bekker, en tête de son *Fierabras*, a publié une partie de ce roman.

Manuscrit du comte Garnier,

conservé maintenant dans le cabinet de M. Bourdillon.

Il existe à la Bibliothèque du Roi une copie complète de ce manuscrit, donnée à cet établissement par M. Guyot des Herbiers, le 14 décembre 1818, ainsi qu'il résulte d'une note écrite sur un des feuillets de garde du volume. Cette copie porte dans le supplément françois le n° 254-21. En outre, en tête du manuscrit 7227-5, il y a huit feuillets in-folio sur papier, d'une écriture moderne à deux colonnes, contenant le commencement du roman qui manque au manuscrit de la Bibliothèque royale, d'après celui du comte Garnier. En voici les premières tirades :

Charlle li rois à la barbe grifaigne
Six anz toz plenz aesté en Espaigne,
Conquis la terre jusqe la mer altegne :
En meint estor fu véue ses enseigne.
Ne trove borc ne castel q'il n'enplagne,
Ne mur tant aut q'à la terre n'enfragne,
Fors Saragoze au chef d'une montaigne;
Là est Marsille qi la loi Dex n'en dagne,
Mahomet sert, molt faict folle gaagne.
Ne poit durer que Charles ne le taigne;
Car il n'a hom que lui servir se faigne,

Fors Gainelon, qe il tint por engeigne;
Jamais n'est jor qe li rois ne s'en plegne.

En Saregoze ert Marsille li ber;
Soz une olive se sist por déporter,
Environ lui si demeinc et si per;
Sor un peron que il fist toz lister
Monte li rois, si comence à parler :
« Oyez, signor, que je vous vei mostrer;
Consiliez-moi coment porai esrer,
Desrendez-moi de honte et d'affoler.
Ben a set anz, ne sunt mie à paser,
Li emperère c'on puet tant redoter,
En cest païs entra por conquister;
Ars a nus castiax, nus terres fait gaster :
Cité n'avons qui vers lui peust durer;
Mais à vous toz consel vel demander
Par quel enging porai vers lui aler. »

— « Mal soit de cel que i ousast mot sonner
Ne qi levassent son seignor conseiller,
Fors Blankardin, cil ne se volt céler.
D'en tot le mont, si com orez nomer,
N'enverez hom tant sages mesajer. »

Quant Blancardins oit payens conseiller,
De vasalage fist asez à proisier;
Prodome i est por son seignor aidier;
Dist à Marsille : « Ne vous qier esmaier;
Mandez Charlion l'orgoillos et lo fier
Foi et salu por vostre mesajer.
Tremetez-li meint auferant destrier,
Faucons muez por aller rivoier,
Meuites de chiens li donez por chachier,
Ours et lions por li estranier,
Cinquente chars li faictes caroier
Qui comblé soient de fins bezans d'or mer
Don il pora loer meint soldoier;
Aut s'en en France, ben se doit repairer.

Vos le jurez, à feste sainct Micher
Ses hom serez s'il le velt otroier;
Trestote Espaigne en terez à bailier.
S'il velt estajes, faites-li envoier
Ou .xv. o vingt por lui miex afaitier,
Et je i tremetrai lo fil de ma moillier
Por nen douare sans autre recovrer;
Mex vel li rois le face detrenchier
Que nos sofrons d'Espagne cel dangner. »
Payen escrient : « Bien fait à otrier. »

Dist Blankardins li proz et li senez :
« Par me poing destre que vos ici veez
Et par ma barbe dont li pels est meslez,
L'ost des François lors deffaire verez :
Chaschun ira el reigne dont il fu nez,
Charlles à Ais et ses riches barnez
Ou à Estampes ou à Paris delez.
A Seint-Michel ne soit le jor donez,
Trespassera li termes qi nus sera donez,
N'osra de nos novelles ne vertez.
Li emper[èr]es est mot de grant fiertez,
Que nos ostages auroit lore degolez;
Assez est mex que vos les i perdez
Qe nos perdons d'Espagne los reignez
Ne q'i sofrons les dox ne les lastez. »
Dient paien : « Bon conseiller avez. »

Li rois Marsille son conseil fait finer,
Il en apele Clarin de Balaguer
Et Priamus, Gualane et Babuer
Et Stomarin et Orebe son per
Et Loenel et Marprenant de mer
Et Blankardin por sa raison monstrer.
Ce dist Marsille : « Or, baron, del erer;
El sèje à Cordes porez Karllon trover.
Branches d'olives devez o vos porter,
Pais senefient, se l' volent creanter.
Se m'i poez par enging acorder,

Terres et fiez vos ferai molt doner,
Argent et or quenqe porez mener. »
Payens respondent : « Bien s'en doit hom pener. »

Li rois Marsille a ses conseax finez,
Dist à ses homes : « Baron, or atendez.
Al sèje à Cordes sera li rois trovez ;
Branches d'olives en vos meins porterez :
Pais senefie, ço est la véritez.
De moie par l'emperaor direz
Par le suen Deo qu'i ait de moi pitez ;
Q'à lui irai ou meis de mes casez,
Crestiens serai batizez et levez.
Jontes mes meins serai siens comandez,
Servirai lo tant qe je serai finez. »
Dist Blankardins : « Bons mesages avez. »

Dis blanches mules fist amener li rois
Qe li tramist un amiral cortois;
Freins ont à or, les resnes sunt d'or frois,
Seles d'argent, li estrier d'or grezois.
Cil montèrent qi sajes sunt des lois ;
Blanches d'olives portèrent, ce fu voirs :
Pais senefie entre paiene lois.
Par ce fu Charlles coroceux et destrois.
Dex ! qe dolors en France creu le mois
A Monleon, à Chartres et à Blois
Et an Anjou et par tout Hurepoix !

Il se termine ainsi :

« Par ma foi ! emperère, dist Bone al cor vaillant,
Je vos ensegnerai un juise pesant :
Comandez à vo hom tost et isnelemant
De vers albes espines à faire un feu ardant,
Puis i faites jeter le gloton sosduiant,
Et environ lui soient trestot vostre serjant. »
— « Per ma foi ! dist li rois, ci a mot fort tormant ;
L'arme en partira par merveillos sanblant.

Icestui prendron-nos se ne trovons plus grant. »
— « Par ma foi ! emperère, dist le cons Salemons,
Uns plus aspre juise par tens vos eslirons.
Or faites jejuner très ors et deus lions,
Al terc jor si lor soit délivrez lo glotons,
Toz nuz soit despoillez ses corz et sa fazons.
Lors ert fait de son cors si grant destrucions,
Dévorer lo vesroiz par mil devisions,
Ne remanra entiers cuirs ne os ne brohons;
Car ainsi doit-on faire de ces traitor félons. »
— « Seignor, ce dist le rois, ce me sanble raisons;
Mais je n'ai pas corage qe plus lo respitons. »

Après parla Ogier li bers al cor vasal :
« Fere destruction vus sai del desloial.
Sire, faites-lo metre en cele tor aval,
Ne jor ne nuit n'i ait solaux ne nul ostal
Fors que sol la vermine qi istra del terral;
Tot environ son cors ben ert parti igal.
Jà n'i menjust de pain par nul home carnal.
Quant venra al terc jor, asez i aura mal;
Toz i morra de feim, sofrira grant traval.
Lors le feroiz forstraire el palais principal,
Se li aparalt-on lo mengier comunal,
Si soit ben conreez et de poivre et de sal;
Ne jà ne vin ne aive n'ait qe plein meral,
Donqes mosra de soi et d'angoisse mortal
Ensi com fist Rollant lo quens en Ronceval. »
— « A ! Dex! ce dist li rois, qel esgart de vasal !
Mais je ne l' vel oimais qe ge li prest ostal ! »

— « Droiz emperère, dist Neime le Baver,
Un fier joïse vos sai à enseigner :
Faites-lo, sire, trestot vif eschorcer,
Et lo cuir en ale pendre, lo cors à solel [c]ler.
De mel lo faites oindre et devant et derier,
Après lo faites, sire, à set chèvres leschier :
Lors lo vesrez destroit et forment fresceller
Et por la grant angoisse tos les denz reqigner.

Jà de plus aspre mort ne l' poez justisier. »
— « Per foi! dist Karles, bien fait à otrier.
Icestui ferons-nos si ne trovons plus fers. »
— « Droiz emperère, dist li comte Otoier,
Jà n'e-ce mie cor seinz à deviser;
Se faites ce qe vos sai ensegner,
Nus hom de char ne poet mex deviser.
Icil traitor me faites amener,
Qatre chivaus mi faites anseler
Les plus coranz qe l'on porra trover,
Et per desus un pautoner monter,
Portent coreges por lor mex effrei[e]r;
Les poinz li faites et lier et serer,
Et puis as coes des chevaus bien noer;
Lors verrez-vos son cors tot dessirer. »
— « Certes, dist Karle, ne l' doit-on refuser :
Jà ert ciz faiz compliz sans demorer.

« Seignor, dist Karles, franc chevalier loial,
Li jugement soient tot par igal;
Cestui prendrons, car je n'i voi plus mal.
Or i parra qi a tirant chival.
Alez monter, mi duc et mi vasal;
Issons-nos-en là fors en celi gal,
Se li ferons son juise mortal;
De son service recevra batistal. »
Guenelon prenent prevost et seneschal,
Fors de la vile lo menent comunal.

Li baron montent, si ont le cri levé.
Karlles méisme sor un mulet monté,
Et le borzois qi mot l'ont désiré.
Chascuns fait joie, les dames à lor tré,
De la venjance lor seignor naturé.
Guenelon ont de la vile jeté,
Fors de la presse en sunt aval alé.
Iloqes sunt li cheval aporesté
Per cel marché qe Ganes ot achevé;
Sor chascun ot un pautoner monté.

Lo traïtor ont as coes bien noé,
Mot durement et lié et serré.
Li pautoner furent tot enragé,
Chascuns fiert bien son cheval abrivé ;
Trestot ont Guenes destruit et dévoré,
En poi de terme l'ont tot deciplinė.
A la persone le ont toz escrié :
« Cuvert traïtor, or avez comparé
La traïson qe vos avez mené,
La male foi qe vos avez porté
As .xij. pers qe mort furent geté ;
Et por le mal qe vous avez pensé
Sera plus vil tot vostre parenté. »
Tex n'en sot mot qi en a plus ploré.

« Baron, dist Karlles, or ai qanqe je vel
Quant cil est morz qi m'a tolu l'orguel,
Rolant le comte par che repouser suel.
Les .xij. pers a mis en mal esvel.
Tant com je vive ne l' vesrai mas itel.
Per als conquis-je Rome, Valence et Morel,
Palerne lonz jusq'el val de Siduel. »

Quant Karlles fu en la sale montez
Après ice qe il fu retornez
De Guenellon qi si fu tormentez,
Toz ses barons a devant lui mandez,
Mot belement les a araisonez
Et doucement les a toz acolez ;
Congié demandent, et il lor a donez.
Li rois sospire, de Rolant s'est membrez ;
Et cil s'en tornent, s'avalent les degrez ;
Et Charlle remest dolanz et abosmez.
De cest romein nus n'en seit plus chantez.
Cil vos béneie q'en la croiz fu penez
Et au terz jor de mort resuscitez.

Deo gratias.

Amen.

Explicit Roncisvals e de R. e d'Oliver e de Aude.

Manuscrit N° 984, olim 649, de la Bibliothèque publique de la ville de Lyon.

Ce manuscrit sur vélin est des premières années du XIV° siècle. Il commence par les dix vers suivants, qui appartiennent au *Roman du Chevalier au Lion*, par Chrestien de Troyes :

Li boins rois Artus de Bretaigne
La sien proesce nos enseigne
Que nous séons prou et cortois,
Tient cort siriche come rois
A cele feste qui tant coste
Com doit coûter la Pentecoste.
La corz fu là où dist, en Gaies.
Après mengier parmi ces sales
Li chevalier se desportoient
Lal où dames les apeloient.

Et les compaignes de Sarrazins sont granz,
De la grant traïson que i fist Agolanz.
Bel fu li jors et li soleouz luisanz
Et la paroi des vers hyaumes luisanz.
Sor les enseignes i est veñuz Rollanz ;
Granz fu et fors, orgoillous et puissanz,
Ardiz et fiers et de férir mananz,
Sor Valentin qui fu fors et coranz ;
Les cengles valent .iiij. mile besanz.
L'enseigne Charle ot fermée Rollanz
Desor le fer dont maint rois fit dolanz.
Ses hyaumes fu clers et reflanboians,
Et ses aubers fu fors et bien tenanz ;
Espée ot bone dont bien tranche li brans ;
Aste ot de France, biauz fu li fers devant.
A son col mist .i. confanon tot blanc,
Les lengues d'or li sont as poinz batant.
Color ot bele l'escu vert et luisant.
Totes ses janz sont après lui seganz,
Et cil de France dient : « C'est l'organanz. »
Vers Sarrazins fu fierz et combatanz

Et vers François humiz et sopiranz;
Si lor a dit .ij. moz mout avenanz :
«Seignor baron, or nos séons soffranz;
Car paien vont lor martire querrant;
Ancui ferons une gaine si grant,
Nuns honz de France ne fist ainz si vaillanz.
Chivalerie Dieu! ce dist li cuens Rollanz,
Traï nos a Gaines li soduanz;
Mais Diex de gloire nous puet estre garanz,
Et nos-méisme as espées tranchanz.»
A ces paroles vait les siens ajostanz.

Dist Oliviers : « N'ai cure de gaber:
Vostre oriflant ne deignâtes soner;
Loing nos est Charles, tart est au retorner.
Cil qui sont las ne font pas à gaber.
S'un sol baron poons del chan torner,
L'enseigne Charle ne devons oblier.
De la mort Dieu nos devroit remembrer,
Des couz férir et reçoivre et doner.»
A ces paroles font les ost assambler.
Qui lor oïst Monjoie réclamer,
Cors et buisines et ces grailes soner,
A grant mervoille li poï remembrer.
Les destriers brochent, senz point de demorer,
Si vont férir, senz point del arester.
Mais Sarrazin ne volent refuser :
Frans et paiens orroiz huimais mêler.

Granz fu la noise de la gent paiuie,
François chevauchent à joie et à baudie.
Li niés Marsile ne s'aséura mie,
Toz premiérains devant sa conpaignie
Va demander pris de chivalerie;
Mout fièrement à aute voiz s'escrie :
« Félon François, Mahomès vos maudie!
Faus est vos rois et plains de grant boidie.
Tra (*sic*) vos a Gaines, tuit i perdrez la vie;
Gaines en ot de par lui la balie,

Qui en a l'or et la grant manantie.
Vos morrez tuit; jà n'i auré aïe :
Chiers fu venduz li ors d'Esclavonie. »
Rollans l'entent, li cuers li en soplie;
Le cheval broche, des esperons le guie;
Ganchit l'escu, s'a l'enarme saisie,
Brandit la lance où l'enseigne balie,
Fiert le paien en la targe florie;
Desor la bocle li a frainte et froissie,
La vielle broine desrote et desertie;
Par mi le cors son fort espié li guie,
Mort le trabuche l'arme s'en est partie,
Puis li a dit .ij. moz par cortesie :
« Outre, cuvert! ta geste soit honie!
Prouz est nos rois et de grant seignorie.
Jà douce France n'iert par toi agastie.
Férez, François! Jhésus vos bénoïe!
Cest premier coup vos doin-je en aïe. »
Après cestui plus de .m. en outrie :
N'i garira la gent de pute vie.

Un duc i ot c'apellont Fauseron,
Frère Marsille; si fu mout gentis hon;
Entre les ieuz ot si large le front,
Grant dimi-pié mesurer i puet l'on.
Vit son nevou gésir sor le sablon,
Ist de la presse, si se mist à bandon,
Vers François broche par fière contençon,
Il escria hautemant à cler son:
« Hui perdra Charles de ses loz grant perçon! »
Oliviers l'ost cele fière raison,
Le destrier broche par mout grant contençon,
Par tel vertu va férir le gloton,
Escu n'aubers ne li vaut .j. boton;
Ou cors li met le pendant confanon,
Mort le trabuche devant lui el sablon.
L'arme enportent li dyable félon.

Corsabrins fu un rois de grant aïr,

De Barbarie doit la gent mantenir;
Paiens apelle, com jà porroiz oïr :
« Ceste bataille bien la poons soffrir,
De ceuz de France i poez po véir;
Hui est li jors qu'il les covient morir,
Que jamais Charles ne's porra garantir. »
Torpins l'entent, del sent cuida issir;
L'espié estraint, le sot bien retenir,
Par tel vertu va le paien férir,
Enpaint le bien, si le fait jus chaïr;
Garde à la terre, voit le gloton gésir :
« Utre, cuvers ! bien savez voir mentir;
Vos compaignons ferons les cuers partir;
Novele mort lor covient à soffrir.
Baron françois! pensez del envaïr;
Cist premier cop sont à vostre plaisir. »

Gerins fu prous, s'ot mout le cuer loial;
Il laisse corre tot le pendant d'un val,
Brandit la lance au pennon de cendal,
Si va férir Manprine de Gerbal.
Ses forz escuz ne li valut .j. al,
Tote li fant la bocle de cristal,
L'auberc li tranche, le clamit mist à mal,
Le cur li part; mort l'abat dou chival.
Dyable n' ont l'arme, s'en font grant batistal.

Gilbers fu prouz, si fist mout à prisier;
Brandit la lance au fer carré d'acier,
Fiert Lamaroine en l'escu de quartier :
Aubers ne broins ne li vaut .j. denier,
Son confanon li fist el cors baignier,
Mort le trabuche par desoz un rochier.
L'arme de lui enportent avarsier.

Estouz fu prouz et plains de grant vertu,
Bien voit l'effort des paiens, qui là fu :
« Diex, dist-il, père, par la toe vertu
Haï Rollant; ne serons secoru. »

Per les enarmes se covri del escu
Et laisse corre à plain frain estendu;
Brandit la haste del fort espié molu,
Fiert l'amacor par desor son escu,
Desoz la bocle li a fraint et fendu;
Le roit espié li met par mi le bu,
Mort le trabuche del auferrant cremu :
« Outre, cuvert! que maudiz soies-tu!
Je ne di mie que Charles n'ait perdu;
Mout a grant pièce, Gaines nos a vendu. »

Anséis fit mout formant à loer;
Le destrier broche des esperons dorez,
Brandist la lance, vait Estorgant joster
(Duc de Tolouse se façoit apeler).
Desor l'escu li vait grant cop doner;
Tanz ne blaçons ne li puet destorner,
Ne li aubers garantir ne tanser.
Par mi le cors li fait le fer passer,
Tant com tint l'aste le fist mort crevanter.
L'arme s'en va en enfer osteler.

Dans Angeliers li Gascons de Bordele
A laissié corre le destrier de Castele,
Fiert Erremet en la targe novele,
Desoz la bocle li fraint et escartele,
L'auber li fausse de desoz la gonele,
Empaint le bien, mort l'abat de la sele.

Huez fu prouz, mout ot le cuer joiant;
Le destrier broche, mout le va demenant,
Brandit la aste dou fort espié tranchant;
Si a véu un paien, Estordant;
Sor son escu ne l'esparnie noiant,
Tainz ne blaçons ne li valut un gant,
El cors li met l'enseigne baloyant,
Une parole li dist moult avenant :
« Outre, cuvert! n'auras de mort garant. »

Berengiers fu corajous et ardiz;
Le destrier broche le pendant d'on larriz,
Brandit la lance del for espié bruni,
Fiert un paien. Non ot Estormarriz;
Desor la bocle le fiert en mi le piz,
Que l'aubers est faussez et desertiz;
Ou cors li met le penon de samit,
Mort le trabuche entre les Arrabiz,
Dist tel parole, dont très bien fut oiz :
« Outre, cuvers! de Dieu soies honiz! »
Des .xij. pers en sont li .x. ociz,
Ne mas que .ij. n'en i a remés viz;
Ce est Corsubles et li rois Margariz.

En Margaris ot mout bon chivalier
Et fort et bel et corant et légier.
Le destrier broche des esperons d'or mier,
Brandit la lance au fer quarrel d'acier,
Sor son escu va férir Olivier;
Desor la bocle li fait fraindre et percier,
Et son auber desronpre et desmaillier;
Lez le costé li fist le fer glacier.
Diex le gari, qu'en char ne l'a tochié;
La lame brise; ne le puet jus gitier.

La bataille est [et] mervoillouse et dure.
Li cuens Rollans mie ne s'aséure,
Fiert de l'espié tant com aste li dure;
Puis trait l'espié, de séjorner n'a cure;
Fiert un paien de mout grant estature;
Non ot Corsuble, nez d'une terre dure.
Tot le porfant jusque à la vestéure,
Le chief li tranche, qu'onques ne quist jointure,
Tot abat mort sor l'erbe, à la froidure.
Une parole li dist à desmesure :
« Outre, cuvert! tu aies male aventure!
De la bataille n'auras-tu jamais cure! »

Rollans fu prouz et de mout fier corage;

Tient Durandart par mout très fier barnage,
Des Sarrazins lor fit mout grant domage;
Cel jor prova mout bien son vaselage.
Qui l'atendit mout par fist grant folage;
La teste en prist, n'i demande autre gage:
Sanc et cervele fist voler en l'erbage,
Tot ensenglante son cors et son visage.
Et Oliviers de férir ne se targe.
Li .xij. pers qui sont de aut parage
Fièrent et chaplent par mout ruste barnage:
Muerent palen à duel et à domage.
Dist l'arcevesques: « Nostre gent sont mout sage;
Bien se deffendent à ces destroiz passage:
S'i fust li rois cui avons fait homage,
Car pléust Dieu que lor doint bon corage! »

Oliviers fu cortois et enseignez
Et de bataille ardiz, bien le sachiez:
Fiert Fauseron sor l'yaume qu'est vergiez,
Tel col li done del tronçon del espié,
For de la teste li a les ieuz sachiez,
Et la cervele li abat à ses piez.
Quant il l'ot mort, s'en fu joians et liez.
Puis a ocis .ij. autres renoiez;
C'est Maucuidanz, un viez outrecuidiez.
Voit le Rollans, si s'en est mervoilliez:
« Sire compains, estes-vos enragiez,
Qui de baston en estor vos aidiez?
Où est ore Auteclère? por quoi ne la traiez? »
Dit Oliviers: « N'en [sui] mie aisiez,
Car de férir sui mout enbesoigniez. »

La bataille est plenère et adurée,
Granz fu li chaples de la jant deffaée.
Li cuens Rollans a la char tressuée,
La soif l'argue, s'a la boche crevée
(Hauz fu li jors, jà fust tierce sonée);
Et Oliviers a la color muée,
Ignelement mit la main à l'espée

Que ses compains li avoit demandée,
Si va férir Justin de Valfondrée :
Tot le perfant de ci qu'en la corée ;
Li brans cola sor la sele dorée.
Le chival tranche droit par mi la corée ;
Tot abat mort devant lui en la prée.
Voit le Rollans, mervoille li agrée ;
A Olivier a dit raison menbrée :
« Li emperères de France la loée
Par itez couz nos a s'amor donée. »
De totes pars fu Monjoie escriée.

Li cuens Gerins sist ou chival morel,
Et ses conpainz Garins sor le plus bel.
Ambedui poignent le pendant d'un vacel ;
Si vont ferir .j. paien, Timordel,
Loing en l'escu par delez le chantel,
Ou cors li met son espié ainel.
Torpins de Rains i gita mort Gocel
L'enchanteour, qui, par son grant revel,
Fu en enfer parfaire son bordel :
Par .j. maufé le conduit Jupiter.
Dist l'arcevesques : « Férez, nostre donsel ! »
Rolans escrie : « Ci a riche cembel. »

La bataille est et merveillouse et granz ;
Malement fièrent li paien et li Franz :
Li .j. assaut, li autre est deffendanz.
La véissiez mainz vers yaumes luisanz
Et tant escuz d'or reflamboiant,
Tant bons aubers noelez à argant
Et tant destriers lors regnes trainanz
Et tant espiez acerez et tranchanz,
Dont li vassal gisent mort par les chanz.
Diex ! tant prodome perdi illuc son tans
Qui puis ne virent ne fames ne enfanz,
Ne lor amis qui sont au porz passanz.
Li rois de France en sera trop dolanz,
Cui chaut de ce que ne lor vaut noiant.

Traî les a Gaines li soduianz!
Mauvais servise lor fist à celui tanz
Que soi-méisme vendi as mécréanz;
Puis en morut moult doleyrousemant,
Ensemble, ou lui de ses apartenanz
.Xx. en i ot; s'en fist li rois comant.
A la bataille contre paîne jant
Fiert .j. Rollanz par mout grant ardemant,
Et Oliviers s'i prove duremant,
Et l'arcevesques plus de .m. couz i rent,
Et li François s'i provent duremant;
Morent paîen come chaiti, dolant.
Qui ne s'en fuit tot i pert son jovant.
François i perdent maint riche garnement,
Tant bons espiez noelez à argant.
De lor espées furent sanglant li branc,
E s'i perdirent maint chivalier vaillant.
E lai comance et tonoires et vant,
Chaisoient foudres et espars et tormant,
Pleuvoit, greloit demesuréémant.
Cui chaut de ce que ne lor vaut noiant:
Ne verront mais ne amis ne parant.
En France en a si doleirous tormant,
Par demostrance moult merveillous samblant.
De Saint-Michel jusqu'as Rains ansimant
N'i a cité que li mur ne crevant,
Home n'i a qui ne s'en espavant,
Et dient tuit que c'est lor jugemant;
Il ne le sevent, se dient voiremant,
Ainz sont li signe de la mort de Rollant.
Fort sont li signe et li orage grant;
En France en a mainte chose aparant:
Deis lo meidi jusqu'au soloil cuchant
Fu nuiz oscure, ne virrent tant ne quant;
Jors ne soloil n'i fit clarté luisant.
Home n'i a, ne cuit morir atant.
Bien poent estre en cel règne dolant;
Car li bon muerent, à cui sont atendant.
A Saint-Denise, que Diex par ama tant,

Le trove l'on, en l'estoire lisant,
Ceste dolor par amor de Rollant
E d'Olivier le ardi conbatant.
Mieudre de lor n'iet (*sic*) sor chival montant ;
Por chivalier ne chistrent d'auferrant.
Diex ait les armes par son digne comant !

La bataille est plenière et adurée.
Fièrent François au tranchant de l'espée ;
N'i a celui ne l'ait ensanglantée.
François i ont mainte male colée ;
Grant fu li chaples de la jant defaée.
La véist-on mainte broine fausée,
Tant piez, tant poinz, tantes testes copées,
Dont li vassal gisent mort en la prée.
Paien s'enfuent aval par mi la prée ;
Franc les enchaucent de la terre sauvée.

Paine jant dolante et irascue
Droit ver Espagne ont lor voie tenue.
Là véisset (*sic*) la plaigne si vestue,
Tant yaumes frainz, tante teste tolue.
Franc les enchaucent de la terre solue ;
Mais encor tient chascons s'espée nue.
Tanz poinz, tant piés, tante teste tolue,
Dont li vassal gissent en l'erbe drue.
Ceste bataille ont li François vencue ;
Deispuis lor est si granz poine créue,
En grant dolor en est France chéue.

Nostre François ont féru à baudour,
Paiens ont mort par lor ruste vigour.
Dist l'arcevesques : « Nos jant ont grant valor.
Il est escrit en la geste Francor
Que vassal soient avec l'emperaor :
(Dist l'arcevesques) soiez donc poignéor. »
.Lx.m.ou les branz de color
Il i férirent par lor ruste vigor.
« Franc, dist Torpins, n'aiez mie paor.

Qui hui morra, jamais n'aura error,
Que s'arme ira as piés Nostre Seignor,
En paradis devant le créator. »
François l'entendent, si reçoivent vigor;
Ignelemant vont reserchier l'estor.
Monjoie escrient autemant à clamor.

Li cuens Rolanz fu chivalier menbrez
Et prouz as armes, ardiz et alosez,
Et Olivier fu ardiz et senez.
Li .xij. pers i sont de grant bontez.
François i fièrent par moult ruste fierté.
Sarrazin sont à martire livré:
De c.m. homes n'en est .j. eschapez,
For Margaris : fuiant s'en est alez.
Se il s'enfuit n'en doit estre blasmez,
De .iiij. espiez est en son cors navrez.
Devers Espaigne, ce m'est vis, est tornez;
Au roi Marsille a toz ses faiz contez.

Li rois Marsilie s'en est moult merveilliez.
Sa lance est frainte et ses escuz perciez,
Ensor la bocle li est tort (*sic*) despiciez;
Frainz est ses yaumes et ses escus perciez,
Et ses aubers desros et desmailliez,
Et il maismes de .iiij. espiez plaiez.
Il vient dou chan où li chaples est griez,
Astivement li est chéuz as piez :
« Bons rois d'Espaigne, vistemant chivauchiez;
La gent de France troveroiz à meschiez,
La nostre gent i sont tuit marturiez;
Perdu i on man chivalier prisiez,
Et li remanz est bien afebloiez:
Bon sont à vaincre, se vos le comanciés;
Car les pluis forz troveroiz esmaiez. »
Marsile l'ot, tot en fu corrociés :
Dont fu Mahons réclamez et huchiez.
A fort chivauchent les larris et les biez;
Et nos Francos (*sic*) furent droit sur lor piez,

A vois escrient : « Sire Rollans, voiez!
Li .xij. per, car venez nos aidier! »
Li arcevesques parla come afaitiez :
« Li home Dieu, or ne vos esmaiez ;
Sainz paradis vos est apareilliez :
Diex vos metra corones en vos chiez. »
François en ont lor cuers antendroiez,
L'uns plore l'autre par moult grant amistiez,
Par cherité se sont entrebaisiez.
Torpins de Rains fu moult bien enseigniez;
De Dieu les seigne, qui fu crucifiez.
Rolians a dit : « Barons, ne vos targiez ;
Li rois Marsille chevauche toz rangiez. »

Marsile i vint par mi une valée
A la grant ost qui là fu asamblée.
Là véist-on tante enseigne fermée
Et tant escu, tante sele dorée.
A .vij.m. graile font corner la menée;
Trestote en font retentir la valée.
Li cuens Rolans dist parole menbrée :
« Oliviers frère, c'est nostre destinée.
La traïson ne puet estre célée ;
Moult richemant sera guiardonée.
La bataille est plenière e adurée ;
Ainz mais par moi ne fu si granz mostree.
Je i ferrai de Durandart m'espée
Tant que as poinz sera ensanglentée.
E vos, compainz, de la vostre loée.
Diex ! tantes terres en avons aquitée,
Tante bataille vencue et afinée!
Male chançons n'iert jà par nos chantée. »

Quant François voient d'Espaigne tant de gent
(Cuvert en sont li pui et li pendant),
Donques reclament Olivier et Rollant :
« Li .xij. per, car nos soiez aidant! »
Li arcevesques parla mout hautemant,
Mout noblemant les ala sermonant :

« Li home Dieu, ne soiez esmaiant;
Bon chivalier, n'alez mie pensant;
Que nus prodons male chançon ne chant :
Assez vaut mieuz que morons conquérant.
Envers paiens ne seions reculant,
Que trop vil chose seroit d'aler fuiant.
Promis nos est, bien en soiez creant,
Jà puis cest jor ne serons mès fuiant.
En paradis serons toz jorz manant;
Jhésu de gloire nos fera bel semblant. »
François l'entendent, moult se vont rebaudant;
Les chivauz brochent, si s'en corent avant;
N'i a celui bataille ne demant.
Mout s'en en vont Monjoie réclamant.

Li rois Marsiles fit formant à loer,
Dist as paiens : « Je vos doi bien amer.
Li cuens Rollans fait forment à loer.
Qui le mal voit mout se covient pener.
Nos homes faites partir et desevrer
Per .v. eschieles; si les porrons mater :
Li autre .x. aillant as Frans joster.
Hui perdra Karles l'orguel qu'il sout mener;
A mout grant onte verré François torner. »
.I. confano qu'il ot fait adober
Dona Guidoine por les autres guier;
Et cil lo prist, qui mout se vout pener
De nos François destruire et afoler.

Va s'en Guidoine, il et si compaignon,
Par mi un val à coite d'esperon.
Guidoine broche (n'a cure de sarmon)
Desor .j. pui, il e Marsilion;
Et sus sa lance ot fermé un pennon.
A voiz escrie : « Car chivauchiez, baron. »
.M. grailles sonent, mout en son grant li son.
Dient François : « Diex père! que feron?
Si mal véimes le comte Ganelon,
Vandu nos a par male traïson. »

Li arcevesques a parlé par raison :
« Li home Dieu, recevez hui le don,
En paradis auroiz bénoïcon;
Mais li cuart n'i auront jà pardon,
S'il ne deffendent la loy Dieu et son non. »
François respondent : « Comunemant feron,
Que per la loy essaucier combaton.
Jà Dieu ne place que cest péchié façon,
Que nos son règne perdon par mesprison. »
Torpins de Rains par bone entencion
Lor fist de Dieu jante bénoïçon;
Puis remontèrent irié come lion,
Vers paiens brochent par fiere astison,
Ensamble escrient : « Monjoie la Karlon ! »

Li rois Marsiles a fait sa jant partir,
En deus moitiez chivauchier et tenir,
Les .x. retient per son cors garantir.
.M. graille sonent, bien se firent oïr.
Dient François : « Que porrons devenir ? »
Li arcevesques ne se pot plus tenir :
« Li home Deu, ne dotez jà morir;
Hui vos ferai coroner et florir
En paradis loialment, senz mentir;
Mais li cuart n'i porront jà venir. »
François respondent : « Nos n'i devons faillir.
Car chascun jor pansons de lui servir.
Po avons jant; mais mout ont grant aïr.
Comant qu'il pregne, alon les envaïr. »
Jhésu de gloire qui tot a à baillir
Lor fait à toz tel ardemant coillir,
Jamais par home ne les verroiz foïr;
A ces paroles le porrent bien véir.
Les destriers brochent, si sont alé férir.
Quant François voient lor enemis venir,
Par la Dieu grace, qui en chascon fu mis,
Fu chascons prous, courajous et ardiz.
Par les enarmes furent li escu pris;
Ardiement ont paiens envaïs,

Granz couz lor donent sor les escus bruniz;
Desor les bocles furent frains et croissiz;
Li blanc auber desrot et desertiz,
Fus et enseignes lor passent par les piz.
Par mi les cors des destriers arrabiz
En sont li .xiij. abatu el larriz.
Mais d'une chose soiez séurs et fiz
Qu'al assambler ot tel noise et tel criz,
Desor le pui est li monz retantiz.
Mout fu apers (qui ne fu esbaïs!)
Cumunelmant et li huz et li cris.

Voici les deux derniers couplets :

« Baron, ce a dit Charles, or ai ce que je voil
Quant or est mors li gloz qui m'a tolu l'orgoil,
Rolant le vaillant conte per cui reposer soil.
Dès or vos en irois, baron, car je le voil. »

François preignent congié dou roi mout bonement,
Lendemain se départent par le Charlon comant.
Or est mor Ganelons, qui la dolor ot grant,
E Pynabels ses niés refu morz ansemant.
Puis en ot-il en France mout doleirous tormant;
E de ce muit la guerre de Grifonel l'enfant.
Ci fenit la chançons des .xij. conbatant.

Explicit la desconfite de Roncevauz.

Suivent, dans le manuscrit, la légende de sainte Marguerite, en vers de huit syllabes, et la *Pleure-chante* (1), puis des litanies et oraisons en latin.

Manuscrit du Trinity College, a Cambridge, R. 3. 32.

Ce manuscrit forme un volume in-4, sur papier, du XVIe siècle; il est sur une colonne de 27 vers à la page, non paginé, et médiocrement bien écrit. En voici le commencement :

Ly gentilz Roullant apella Charlon :
« Donnez-moy suz le gant et le baton;

(1) Ce petit poème a été publié par M. Henri Monin en 1834, et imprimé à Lyon, chez Gabriel Rossary, en une brochure in-8 de 16 pages.

Je vous plevis jamès ne sera hom
Qui tant me haige comme fait Guennelon.
Jà ly faulx homs de mauvès renon
A esméu plait vers Marsilion. »
Ly emperière en tint le chief enbron,
Tire sa barbe donc blons sont ly floton;
Pleure ly roy des beaulx œilx de son front,
Grant paour a de Roullant le baron.

Fin :

La court est départie et li baron s'en vont;
Argent assez leur donne à ceulx qui prou n'en ont.
Se Charles a besoing, arrière revendront,
Et quanque lui plaira volentiere feront;
Car oncques n'eut tiel roy soubz la cape du mond.
Adieu barons! alez voir que vos amis font.

Deo gracias.

Le Livre des .xij. Pairs est ci finé :
Don loenge soit à la sainte Trinité!

Suivent les lettres de Prêtre-Jean à l'empereur Frédéric.

Dans la bibliothèque de Saint-Marc de Venise se trouve quatre manuscrits ainsi décrits dans le catalogue (1) :

Codice IV.

In-foglio, di carta pecora, di fogli 97.
Carlo Magno, ovvero la Rotta di Roncisvalle, romanzo in versi.

Codice V.

In-4. di carta pecora, di fogli 140.
Carlo Magno, ovvero la Rotta di Roncisvalle, romanzo in versi.

(1) *Latina et italica D. Marci Bibliotheca codicum manuscriptorum per titulos digesta.* MDCCXLI. Apud Simonem Occhi, in-folio, p. 257, codici francesi.

CODICE VI.

In-foglio, di carta pecora, di fogli 69.

Carlo Magno, ovvero la Rotta di Roncisvalle, romanzo in versi, differente dal sovraccennato. Nel fine si legge essere stato scritto il Codice nel MCCCLXXI. addi di giugno.

CODICE VII.

In-8. di carta pecora, di fogli 140.

Carlo Magno, ovvero la Rotta di Roncisvalle. È diverso dagli altri due descritti di sopra.

Il est peut-être curieux de mentionner aussi le manuscrit suivant :

CODICE XXI.

In-foglio min. di carta pecora, di fogli 304.

La Conquista della Spagna fatta da Carlo Magno [di Nicolais].

On trouve dans une liste de manuscrits autrefois conservés dans la cathédrale de Péterborough, la mention suivante :

K xiv. *De bello Valle Runciæ cum aliis gallice* (1).

Nous lisons le passage suivant dans un mémoire de Galland, inséré dans le second volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* :

« Fauchet attribuë seulement à Jehan Bodel d'Arras une petite œuvre, dit-il, en forme d'adieu. Mais M. Foucault a un roman de la bataille de Roncevaux, en vers Alexandrins d'un auteur inconnu, qui marque que Jean Bodiaux, c'est le mesme que Jean Bodel, a traité aussi la mesme bataille en roman. Cet auteur dit à la fin :

Mais dit vous en avons la plus grande partie;
Et encore furent tant que j'aye ass.....
L'estoire, tout ainsi comme il m'est chargié;
Car n'estoit que par moy soit de tout abbregié,
Que cele que j'ay dit fust de tout enlardie,

(1) *The history of the church of Peterburgh : by Symon Gunton, and set forth by Symon Patrick.* London, printed for Richard Chiswell, M DC LXXXVI, in-folio, p. 219.

Que Jean Bodiaux fist, que les langue ot polie,
De biaux savoir parler et de science aquiscé.

» Voilà en mesme temps une éloge de Jean Bodiaux, et un témoignage qui asseûre qu'il avoit traité auparavant le mesme sujet en vers (1).

» A la fin de la bataille de Roncevaux de l'auteur inconnu, on lit : *Cy fine les bataille de Roncesvaux, où Roll. et Olr. et leurs compagnons moururent, et Guenelon les Venetian; Roy Marsile* (2), *et en fu pendu et detrait à chevaux.* »

» Ensuite par une autre écriture fort ancienne, on apprend que ce manuscrit a appartenu à Jean de Flandres, seigneur de Crevecœur : *Chez Romam est Monsieur Jean de Flandres seigneur de Crevecœur que Dieu gard. Amen, amen.* » — Page 736.

Nous n'avons rien à dire du manuscrit d'Oxford que nous avons suivi, sinon qu'il portoit autrefois, dans la bibliothèque Bodléienne, le n° 1624, sous lequel il est désigné par Tyrwhitt, et qu'il est maintenant rangé parmi les manuscrits Digby sous le n° 23. C'est un in-8, sur vélin, fatigué, et relié avec un traité de Platon traduit en latin. Son écriture nous paroît être de la fin du douzième siècle ; au reste, on en peut juger par le *fac simile* d'une page entière du manuscrit que nous donnons, en regard des premiers vers du poème de Turold.

(1) Galland se trompe. Jean Bodiaux ou Bordiax est l'auteur de la *Chanson des Saisnes*, dont nous avons parlé, et dans le second couplet de laquelle on lit ces vers :

Seignor, ceste chançons ne muet pas de fabliax,
Mais de chevalerie, d'amors et de cembiax.
Cil bastart jugleor qi vont par cez vilax
A ces grosses vieles as depennez forriax
Chantent de Guiteclin si com par asenax ;
Mès cil qi plus an set, ses dires n'est pas biax ;
Qar il ne sevent mie les riches vers noviax
Ne la chançon rimée que fist *Jehanz Bordiax*.
(Manuscrit de M. Lacabane, fol. 1, recto et verso.)

(2) *Sic.* Lisez : *Les vendi au roy Marsile*, etc.

FIN DE LA DESCRIPTION DES MANUSCRITS.

LA CHANSON
DE ROLAND.

LA CHANSON

DE ROLAND.

I.

Carles li reis, nostre emperère magne,
Set anz tuz pleins ad ested en Espaigne,
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne;
N'i ad castel ki devant lui remaigne,
Mur ne citet n'i est remés à fraindre
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu n'en aimet :
Mahummet sert e Apollin recleimet.
Ne s' poet guarder que mals ne li ateignet. Aoi.

II.

Li reis Marsilie esteit en Sarraguce,
Alez en est en un verger suz l'umbre,
Sur un perrun de marbre bloi se culche,
Envirun lui plus de vint milie humes.
Il en apelet e ses dux e ses cuntes :
« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret :
Li enperères Carles de France dulce

En cest païs nos est venuz [cu]nfundre.
Jo n'en ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue deru[m]pet.
Cunseilez-mei cume mi saive hume,
Si me guarisez e de mort e de hunte. »
N'i ad paien ki un sul mot respundet
Fors Blancandrins de castel de Val Funde.

III.

Blancandrins fut des plus saives paiens,
De vasselage fut asez chevaler,
Prozdom i out pur sun seignur aider,
E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez;
Mandez Carlun, al orguillus, al fier,
Deuz servises e mult granz amistez :
[V]os li durrez urs e léons e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs muers,
D'or e d'argent .iiii. c. muls cargez,
Cinquante carre qu'en ferat carier :
Bien en purrat luer ses soldeiers;
En ceste tere ad asez osteiet,
En France ad Ais s'en deit ben repairer.
Vos le suirez à la feste seint Michel,
Si receverez la lei de chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez
U dis .u. vint pur lui afiancer,
E nueius u les filz de noz muillers;
Par nun d'ocire i envererai le men.
Ascz est melz qu'il i perdent le chefs,

Que nus perduns l'onur ne la deintet,
Ne nus seiuns cunduiz à mendeier. » Aoi.

IV.

Dist Blancandrins : « Pa[r] ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet,
L'ost des Franceis verrez sempres deffere :
Francs s'en irrunt en France la lur tere.
Quant cascuns ert à sun meillor repaire,
Carles serat ad Ais à sa capele,
A Seint-Michel tendrat mult halte feste.
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N'orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers, e sis curages pesmes,
De noz ostages ferat tre[n]cher les testes ;
Asez est mielz qu'il i perdent les testes,
Que nus perduns clere Espaigne la bele,
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. »
Dient paien : « Issi poet-il ben estre. »

V.

Li reis Marsilie out sun cunseill finet,
Si'n apelat Clarun de Balaguet,
Estamarin e Eudropin sun per,
E Priamun e Guarlan le barbet,
E Machiner e sun uncle Maheu,
E Joüner e Malbien d'ultre-mer,
E Blancandrins, por la raisun cunter ;
Des plus féluns dis en ad apelez :
« Seignurs baruns, à Carlemagnes irez ;

Il est al siége à Cordres la citet.
Branches d'olives en voz mains porterez :
Ço senefiet pais e humilitet.
Par vos saveirs s'em puez acorder,
Jo vos durrai or e argent asez,
Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
Dient paien : « De ço avum-nus asez. »

VI.

Li reis Marsilie out finet sun cunseill,
Dist à ses humes : « Seignurs, vos en ireiz;
Branches d'olive en voz mains portereiz,
Si me direz à Carlemagne le rei
Par le soen Deu qu'il ait mercit de mei;
Jà einz me verrat passer cest premer meis
Que je l' suivrai od mil de mes fedeilz,
Si receverai la chrestiene lei,
Serai ses hom par amur e par feid.
S'il voelt ostages, il en averat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en avereiz. » Aoi.

VII.

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive;
Vindrent à Charles ki France ad en baillie,
Ne s' poet guarder que alques ne l' engignent. Aoi.

VIII.

Li emperères se fait e balz e liez,
Cordres a prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les Turs en abatied.
Mult grant eschech en unt si chevaler
D'or e d'argent e de guarnemenz chers.
En la citet n'en ad remés paien
Ne seit ocis u devient chrestien.
Li emperères est en un grant verger,
Ensembl' od lui Rollans e Oliver,
Sansun li dux e Anséis li fiers,
Gefreid d'Anjou le rei gunfanuner;
E si i furent e Gerin e Gerers.
Là ù cist furent, des altres i out bien;
De dulce France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siedent cil cevalers,
As tables juent pur els esbaneier,
E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler léger.
Desuz un pin, delez un eglenter,
Un faldestoed i unt fait tut d'or mer :
Là siet li reis qui dulce France tient,
Blanche ad la barbe e tut flurit le chef,
Gent ad le cors e la cuntenance fier.
S'est ki l' demandet, ne l' estoet enseigner;
E li message descendirent à pied,
Si l' saluèrent par amur e par bien.

IX.

Blancandrins ad tut premereins parled,
E dist al rei : « Salvet seiez de Deu
Le glorius que déus aürez!
Iço vus mandet reis Marsilies li bers :
Enquis ad mult la lei de salvetez,
De sun aveir vos voelt asez duner,
Urs e léuns e veltres enchaignez,
Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
D'or e d'argent .iiii. cenz muls trussez,
Cinquante care que carier en ferez :
Tant i averat de besanz esmerez
Dunt bien purrez vuz soldeiers luer.
En cest païs avez estet asez,
En France ad Ais devez bien repairer.
Là vos suirat, ço dit mis avoez. »
Li emperères tent ses mains vers Deu,
Baisset sun chef, si cumencet à penser. Aoi.

X.

Li emperères en tint sun chef enclin,
De sa parole ne fut mie hastifs,
Sa custume est qu'il parolet à leisir ;
Avant se redrecet, mult par out fier lu vis,
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
Li reis Marsilies est mult mis enemis.
De cez paroles que vos avez ci dit
En quel mesure en purrai estre fiz? »
— « Voet par hostages, ço dist li Sarrazins,

Dunt vos aurez u dis u quinze u vint.
Pa[r] num de ocire i metrai un mien filz,
E si'n averez, ço quid, de plus gentilz.
Quant vus serez el palais seignurill
A la grant feste seint Martin del péril,
Mis avoez là vos suirat, ço dit;
Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist,
Là vuldrat-il chrestiens devenir. »
Charles respunt : « Uncore purrat guarir. » Aoi.

XI.

Bels fut li vespres e li soleiz fut cler;
Les dis mulez fait Char[l]es establer.
El grant verger fait li reis tendre un tref,
Les dis messages ad fait enz hosteler;
Xii. serjanz les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li emperères est par matin levet;
Messe e matines ad li reis escultet.
Desuz un pin en est li reis alez,
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer,
Par cels de France voelt-il del tut errer. Aoi.

XII.

Li emperères s'en vait desuz un pin,
Ses baruns mandet par son cunseill fenir :
Le duc Oger e l'arcevesque Turpin,
Richard li velz e sun ne[vuld] Henri,
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin;

E si i furent e Gerers e Gerin,
Ensembl' od els li quens Rollant i vint
E Oliver li proz e li gentilz;
Des Francs de France en i ad plus de mil.
Guenes i vint, ki la traïsun fist;
Dès or cumencet le cunseill que mal prist. Aoi.

XIII.

« Seignurs baruns, dist li emperère Carles,
Li reis Marsilie m'ad tramis ses messages;
De sun aveir me voelt duner grant masse,
Urs e léuns e veltres caeignables,
Set cenz cameilz e mil hosturs muables,
Quatre cenz mulz cargez del or d'Arabe,
Avoec iço plus de cinquante carc;
Mais il me mandet que en France m'en alge,
Il me suirat ad Ais à mun estage,
Si receverat la nostre lei plus salve;
Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches;
Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde. » Aoi.

XIV.

Li emperères out sa raisun fenie.
Li quens Rollans, ki ne l' otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire.
Il dist al rei : « Jà mar crerez Marsilie.
Set anz pleins que en Espaigne venimes;
Jo vos cunquis e Noples e Commibles,
Pris ai Valterne e la terre de Pine,

E Balasgued e Tuele e Sezilie.
Li reis Marsilie i fist mult que traïtre,
De ses paien veiat quinze [milies];
Chaucuns portout une branche d'olive;
Nuncèrent vos ces paroles méisme.
A voz Franceis un cunseill en presistes;
Loèrent vos alques de legerie.
Dous de voz cuntes al paien tramesistes :
L'un fut Basan e li altres Basilies;
Les chef en prist ès puis desuz Haltilie.
Faites la guer cum vos l'avez enprise,
En Sarraguce menez vostre ost banie,
Metez le sége à tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire. » Aoi.

XV.

Li emperère en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitad sun gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fièrement cumencet sa raisun
E dist al rei : « Jà mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
Quant ço vos mandet li reis Marsiliun
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
Puis receverat la lei que nus tenum,
Ki ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nus muriuns.

Cunseill d'orguill n'est dreiz que à plus munt.
Laissum les fols, as sages nus tenuns. » Aoi.

XVI.

Après iço i est Neimes venud,
Meillor vassal n'aveit en la curt nul;
E dist al rei : « Ben l'avez entendud,
Guenes li quens ço vus ad respondud
Se veir i ad, mais qu'il seit entendud.
Li reis Marsilie est de guere vencud,
Vus li avez tuz ses castels toluz,
Od voz caables avez fruiset ses murs,
Ses citez arses e ses humes vencuz :
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,
Pecchet fereit ki dunc li fesist plus,
U par ostage vos en voelt faire sours;
Ceste grant guerre ne deit munter à plus. »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux. » Aoi.

XVII.

« Seignurs baruns, qui i enveieruns
En Sarraguce al rei Marsiliuns ? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai par vostre dun ;
Liverez-m'en ore le guant e le bastun. »
Respunt li reis : « Vos estes saives hom ;
Par ceste barbe e par cest men gernun !
Vos n'irez pas uan de mei si luign ;
Alez sedeir quant nuls ne vos sumunt.

XVIII.

« Seignurs baruns, qui i purruns enveier
Al Sarrazin ki Sarraguce tient? »
Respunt Rollans : « Jo i puis aler mult ben. »
— « Nu ferez certes, dist li quens Oliver ;
Vostre curages est mult pesmes e fiers :
Jo me crendreie que vos vos m'eslisez.
Se li reis voelt, jo i puis aler ben. »
Respunt li reis : « Ambdui vos en taisez ;
Ne vos ne il n'i porterez les piez.
Par ceste barbe que veez blarcher,
Li duze per mar i serunt jugez ! »
Franceis se taisent, as-les-vus aquisez.

XIX.

Turpins de Reins en est levet del renc
E dist al rei : « Laisez ester voz Francs.
En cest païs avez estet set anz,
Mult ont oüd e peines e ahans.
Dunez-m'en, sire, le bastun e le guant,
E jo irai al Sarazin en Espaigne,
Si 'n vois vedeir alques de sun semblant. »
Li emperères respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc ;
N'en parlez mais, se jo ne l' vos cumant. Aoi.

XX.

« Francs chevalers, dist li emperère Carles,
Car m'eslisez un barun de ma marche

Qu'à Marsilium me portast mun message. »
Ço dist Rollans : « Ço ert Guenes, mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire;
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables :
De sun col getet ses grandes pels de martre,
E est remés en sun blialt de palie.
Vairs out [les iex] e mult fier lu visage,
Gent out le cors e les costez out larges.
Tant par fut bels, tuit si per l'en esguardent.
Dist à Rollant : « Tut fol pur quei t'esrages ?
Ço set hom ben que jo sui tis parastres.
Si as juget qu'à Marsiliun en alge.
Se Deus ço dunet que jo de là repaire,
Jo t'en muvera[i] un si grant contr[a]ire
Ki durerat à trestut ton edage. »
Respunt Rollans : « Orgoill oi e folage.
Ço set hom ben, n'ai cure de manace;
Mai[s] saives hom il deit faire message.
Si li reis voelt, prez sui por vus le face. »

XXI.

Guenes respunt : « Pur mei n'iras-tu mie. Aoi.
Tu n'ies mes hom ne jo ne sui tis sire.
Carles comandet que face sun servise :
En Sarraguce en irai à Marsilie,
Einz i f[e]rai un poi de [le]gerie
Que jo n'esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollans, si cumençat à rire. Aoi.

XXII.

Quant ço veit Guenes que ore s'en rit Rollans,
Dunc ad tel doel, pur poi d'ire ne fent,
A ben petit que il ne pert le sens,
E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient;
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperère, veiz me ci en présent,
Ademplir voeill vostre comandement.

XXIII.

« En Sarraguce sai ben aler m'estoet. Aoi.
Hom ki là vait repairier ne s'en poet.
Ensurquetut si ai-jo vostre soer,
Si 'n ai un filz, jà plus bel n'en estoet :
Ço est Baldewin, ço dit, ki ert prozdoem.
A lui lais-jo mes honurs e mes fieus.
Gua[r]dez-le bien, jà ne l' verrai des oilz. »
Carles respunt : « Tro avez tendre coer.
Puis que l' comant, aler vus en estoet. »

XXIV.

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant; Aoi.
Si recevez le bastun e lu guant.
Oït l'avez, sur vos le jugent Franc. »
— « Sire, dist Guenes, ço ad tut fait Rollans;
Ne l' amerai à trestut mun vivant,
Ne Oliver por ço qu'il est si cumpainz;
Li duze per, por qu'il l'aiment tant,
Desfi les en, sire, vostre veiant. »

Ço dist li reis : « Trop avez mal talant.
Or irez-vos certes quant jo l' cumant. »
— « Jo i puis aler; mais n'i aurai guarant; Aoi.
Nul out Basilies ne sis frères Basant. »

XXV.

Li emperères li tent sun guant le destre;
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre :
Quant le dut prendre; si li caït à tere.
Dient Franceis : « Deus! que purrat ço estre?
De cest message nos avendrat grant perte. »
— « Seignurs, dist Guenes, vos en orrez noveles.
Sire, dist Guenes, dunez-mei le cungied;
Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li reis : « Al Jhésu e al mien! »
De sa main destre l'ad asols e seignet,
Puis li liverat le bastun e le bref.

XXVI.

Guenes li quens s'en vait à sun ostel,
De guarnemenz se prent à cunreer
De ses meillors que il pout recuverer :
Esperuns d'or ad en ses piez fermez,
Ceint Murglies s'espée à sun costed,
En Tachebrun sun destrer est munted;
L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
Là véisez tant chevaler plorer
Ki tuit dient : « Tant mare fustes, ber!
En la cort al rei mult i avez ested;
Noble vassal vos solt hom clamer.

Ki ço jugat que doüsez aler,
Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez.
Li quens Rollans ne l' se doüst penser,
Que estrait [est] de mult grant parented. »
Enprès li dient : « Sire, car nos menez. »
Ço respunt Guenes : « Ne placet dane-Deu !
Mielz est que sul moerge que tant bon chevaler.
En dulce France, seignurs, vos en irez,
De meie part ma muiller saluez
E Pinabel mun ami e mun per,
E Baldewin mun filz que vos savez,
E lui aidez, e pur seignur le tenez. »
Entret en sa veie, si s'est achiminez. Aoi.

XXVII.

Guenes chevalchet suz une olive halte,
Asemblet s'est as sarrazins messag[es];
Mais Blancandrins, ki envers lu s'atarget,
Par grant saveir parolet li uns al altre.
Dist Blancandrins : « Merveillus hom est Charles
Ki cunquist Pulle e trestute Calabre :
Vers Engletere passat-il la mer salse,
Ad oès seint Pere en cunquist le chevage
Que nus requert çà en la nostre marche. »
Guenes respunt : « Itels est sis curages,
Jamais n'ert hume ki encuntre lui vaille. » Aoi.

XXVIII.

Dist Blancandri[ns] : « Francs sunt mult gentilz home;
Mult grant mal funt e [cil] duc e cil cunte

A lur seignur, ki tel cunseill li dunent;
Lui e altrui travaillent e cunfundent. »
Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume
Ne mès Rollant ki uncore en averat hunte.
Er matin sedeit li emperère suz l'umbre;
Vint i ses niés, out vestue sa brunie,
E out preet dejuste Carcasonie,
En sa main tint une vermeille pume :
« Tenez, bel sire, dist Rollans à sun uncle,
De trestuz reis vus présent les curunes. »
Li soens orgoilz le devereit ben cunfundre,
Kar chascun jur de mort s'abandunet.
Seit ki l' ociet, tute pais puis averiumes. » Aoi.

XXIX.

Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollans
Ki tute gent voelt faire recreant
E tutes teres met en chalengement.
Par quele gent quiet-il espleiter tant? »
Guenes respunt : « Par la franceise gent;
Il l'ament tant ne li faldrunt nient.
Or e argent lur met tant en présent,
Muls e destrers e palies e guarnemenz.
L'emperères méismes ad tut à son talent,
Cunquerrat li les teres d'ici qu'en orient. » Aoi.

XXX.

Tant chevalchèrent Guenes e Blancandrins
Que l'un à l'altre la sue feit plevit
Que il querreient que Rollans fust ocis;

Tant chevalchèrent e veies e chemins
Que en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoet out suz l'umbre d'un pin,
Envolupet fut d'un palie alexandrin;
Là fut li reis ki tute Espaigne tint;
Tut entur lui vint milie Sarrazins :
N'i ad celoi ki mot sunt ne mot tint
Pur les nuveles qu'il vuldreint oïr.
Atant as-vos Guenes e Blanchandrins.

XXXI.

Blancandrins vint devant l'emperéur,
Par le pui[n]g tint le cunte Guenelun
E dist al rei : « Salvez seiez de Mahum
E d'Apollin, qui seintes leis tenuns!
Vostre message fesime[s] à Charlun,
Ambes ses mains en levat cuntremunt,
Loat sun Deu, ne fist altre respunt;
Ci vos enveiet un sun noble barun
Ki est de France, si est mult riches hom;
Par lui orrez si aurez pais u nun. »
Respunt Marsilie : « Or diet, nus l'orrum. » Aoi.

XXXII.

Mais li quens Guenes se fut ben purpenset,
Par grant saver cumencet à parler
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu
Li glorius qui devum aürer!
Içο vus mandet Carlemagnes li ber :

Que recevez seinte chrestientet,
Demi Espaigne vos voelt en fin duner.
Se cest acorde ne vulez otrier,
Pris e liez serez par poested;
Al siége ad Ais en serez amenet,
Par jugement serez iloec finet,
Là murrez-vus à hunte e à viltet. »
Li reis Marsilies en fut mult esfreed,
Un algier tint ki d'or fut enpenet,
Férir l'en volt se n'en fust desturnet. Aoi.

XXXIII.

Li reis Marsilies ad la culur muée,
De sun algeir ad la hanste crollée.
Quant le vit Guenes, mist la main à l' espée;
Cuntre dous deie l'ad del furrer getée,
Si li ad dit : « Mult estes bele e clère;
Tant vus averai en curt à rei portée.
Jà ne l' dirat de France li emperère
Que suls moerge en l'estrange cuntrée,
Einz vos averunt li meillor cumparée. »
Dient paien : « Desfaimes la meslée. »

XXXIV.

Tuit li prièrent li meillor Sarrazin
Qu'el faldestoed s'es[t] Marsilies asis.
Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit,
Que li Franceis asmastes à férir;
Vos le doussez esculter e oïr. »
— « Sire, dist Guenes, mei la vent à suffrir.

Jo ne lerreie por tut l'ort que Deus fist
Ne por tut l'aveir ki seit en cest païs
Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
Que Charles li mandet li reis poesteifs;
Par mei li mandet sun mortel enemi. »
Afublez est d'un mantel sabelin
Ki fut cuvert d'un palie alexandrin,
Getet le à tere, si l' receit Blancandrin;
Mais de s'espée ne volt mie guerpir,
En son puign destre par l'orié punt la tint.
Dient paien : « Noble baron ad ci. » Aoi.

XXXV.

Envers le rei s'est Guenes aprismet,
Si li ad dit : « A tort vos curuciez;
Quar ço vos mandet Carles ki France tient
Que recevez la lei de chrestiens :
Demi Espaigne vus durat-il en fiet,
L'altre meitet durat Rollant sis niés,
Mult orguillus, parçuner e averez.
Si ceste acorde ne volez otrier,
En Sarraguce vus vendrat aseger;
Par poestet serez pris e liez,
Menet serez dreit à Ais le siet;
Vus n'i averez palefreid ne destrer
Ne mul ne mule que puissez chevalcher,
Getet serez sur un malvais sumer;
Par jugement iloec perdrez le chef.
Nostre emperère vus enveiet cest bref. »
El destre poign al paien l'ad liveret.

XXXVI.

Marsilies fut esculurez de l' ire,
Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref tut la raisun escrite :
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre de la dolur e de l' ire;
Ço est de Basan e de sun frère Basilie
Dunt pris les chefs as puis de Haltoïe.
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li envei mun uncle l'algalife :
Altrement ne m'amerat-il mie. »
Après parlat ses filz envers Marsilies,
E dist al rei : « Guenes ad dit folie.
Tant ad erret, n'en est dreiz que plus muet;
Liverez-le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espée en ad branlie;
Vait s'apuier suz le pin à la tige.

XXXVII.

Enz el verger s'en est alez li reis,
Ses meillors humes enmeinet ensembl' od sei;
E Blancandrins i vint al canud peil,
E Jurfaret ki est ses filz e ses heirs,
E l'algalifes sun uncle, e sis fedeilz :
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis,
De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
Ço dist li reis : « E vos li ameneiz. »
E Guenes l'ad pris par la main destre ad deiz,
Enz el verger l'enmeinet josq'al rei.

Là purparolent la traïsun seinz dreit. Aoi.

XXXVIII.

« Bel sire Guenes, ço li ad dit Marsilie,
Jo vos ai fait alques de legerie
Quant por férir vus démustrai grant ire.
Guaz vos endreit par cez pels sabelines,
Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz liveres.
Einz demain noit en iert bele l'amendise. »
Guenes respunt : « Jo ne l' désotrei mie.
Deus, se lui plaist, à bien le vos mercie ! » Aoi.

XXXIX.

Ço dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez,
En talant ai que mult vos voeill amer ;
De Carlemagne vos voeill oïr parler.
Il est mult vielz, si ad sun tens uset ;
Men escient, dous cenz anz ad passet ;
Par tantes teres ad sun cors demened,
Tanz [cols] ad pris sur sun escut bucler,
Tanz riches reis cunduit à mendisted,
Quant ert-il mais recreanz d'osteier ? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels.
N'est hom ki l' veit e conuistre le set,
Que ço ne diet que l'emperère est ber.
Tant ne l' vos sai ne preiser ne loer
Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
Sa grant valor ki l' purreit acunter ?
De tel barnage l'ad Deus enluminet,
Meilz voelt murir que guerpir sun barnetz. »

XL.

Dist li paiens : » Mult me puis merveiller
De Carlemagne ki est canuz e vielz :
Men escientre, dous cenz anz ad e mielz;
Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz cols ad pris de lances e d'espiez,
Tanz riches reis cunduiz à mendistict,
Quant ert-il mais recreanz d'osteier? »
— « Coment? dist Guenes, tant cum vivet ses niés :
N'at tel vassal suz la cape del ciel;
Mult par est proz sis cumpainz Oliver.
Les .xii. pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes à .xx. milie chevalers;
Soürs est Carles, que nuls home ne crent. » Aoi.

XLI.

Dist li Sarrazins : « Merveille en ai grant
De Carlemagne ki est canuz e blancs :
Mien escientre, plus ad de .ii.c. anz;
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
Tanz riches reis morz e vencuz en champ,
Quant ier[t]-il mais d'osteier recreant? »
— « Ce n'iert, dist Guenes, tant cum vivet Rollans :
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient;
Mult par est proz Oliver sis cumpainz.
Li .xii. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes à .xx. milie de Francs;
Soürs est Carlles, ne crent hume vivant. » Aoi.

XLII.

— « Bel sire Guenes, dist Marsilies li reis,
Jo ai tel gent, plus bel ne verreiz;
Quatre cenz milie chevalers puis aveir,
Puis m'en cumbatre à Carlle et à Franceis. »
Guenes respunt : « Ne vus à ceste feiz;
De voz paiens mult grant perte i avereiz.
Lessez la folie, tenez-vos al saveir;
L'empereúr tant li dunez aveir,
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Par .xx. hostages que li enveiereiz,
En dulce France s'en repairerat li reis;
S'arère-guarde lerrat derère sei,
Iert i sis niés li quens Rollans, ço crei,
E Oliver li proz e li curteis :
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit.
Carlles verrat sun grant orguill cadeir,
N'aurat talent que jamais nus guerreit. » Aoi.

XLIII.

« Bel sire Guenes, con faitement purrai Rollant ocire? »
Guenes respont : « Ço vos sai-jo ben dire :
Li reis serat as meillor porz de Fizer,
S'arère-guarde averat detrès sei mise;
Iert i sis niés Rollans li riches
E Oliver en qui il tant se fiet;
.Xx. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez .c. milie,
Une bataille lur i rendent cil primes,

La gent de France iert blecée e blesmie.
Ne l' di por ço des voz iert là martirie.
Altre bataille lur liverez de méisme.
De quel que seit Rollans n'estoestrat mie :
Dunc averez faite gente chevalerie,
N'averez mais guere en tute vostre vie. Aoi.

XLIV.

« Chi purreit faire que Rollans i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors;
Si remeindreient les merveilluses oz,
N'asemblereit jamais Carles si grant esforz :
Tere major remeindreit en repos. »
Quant l'ot Marsilie, si l' ad baiset el col;
Puis si cumencet à venir ses trésors. Aoi.

XLV.

Ço dist Marsilies, qu'en parlereient-il plus?
« Cunseill n'est proz dunt hume n'est seuus :
La traïsun me jurrez de Rollant, si il li est. »
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist. »
Sur les reliques de s'espée Murgleis
La traïsun jurat, e si s'en est forsfait. Aoi.

XLVI.

Un faldestoed i out d'un olifant.
Marsilies fait porter un livere avant,
La lei i fut Mahum e Tervagan.
Ço ad juret li Sarrazins Espans,
Se en rère-guarde troevet le cors Rollant,

Cumbatrat sei à trestute sa gent;
E, se il poet, murrat-i veirement.
Guenes respunt : « Ben seit vostre comant! » Aoi.

XLVII.

Atant i vint uns paiens Valdabruns;
Icil en vait al rei Marsiliun,
Cler en riant l'ad dit à Guenelun :
« [T]enez m'espée, meillur n'en at nuls hom;
[E]ntre les helz ad plus de mil manguns :
Par amistiez, bel sire, la vos duuns
Que vos aidez de Rollant le barun,
Qu'en rère-guarde trover le poüsum. »
— « Ben serat fait », li quens Guenes respunt;
Puis se baisèrent ès vis e ès mentuns.

XLVIII.

Après [i] vint un paien Climorins,
Cler en riant à Guenelun l'ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi;
Si nos aidez de Rollant li marchis
Par quel mesure le poüssum hunir. »
— « Bien serat fait », Guenes respundit;
Puis se baisèrent ès buches e ès vis. Aoi.

XLIX.

Atant [i] vint la reine Bramimunde :
« Jo vos aim mult, sire, dist-ele al cunte,
Car mult vos priset mi sire e tuit si hume :
A vostre femme enveierai dous nusches,

Bien i ad or, matices e jacunces;
Eles valent mielz que tut l'aveir de Rume :
Vostre emperère si bones n'en out unches. »
Il les ad prises, en sa hoese les butet. Aoi.

L.

Li reis apelet Malduiz sun trésorer :
« L'aveir Carlun est-il apareilliez ? »
E cil respunt : « Oïl, sire, asez bien :
.Vii.c. cameilz d'or e argent cargiez
E .xx. hostages des plus gentilz desuz cel. » Aoi.

LI.

Marsilie tint Guen par l'espalle,
Si li ad dit : « Mult par es ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
Guardez de nos ne turnez le curage.
De mun aveir vos voeill dunner grant masse :
.X. muls cargez del plus fin or d'Arabe;
Jamais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large,
Le grant aveir en présentez al rei Carles,
Pois me jugez Rollant arère-guarde.
Se l' pois trover à port ne à passage,
Liverrai-lui une mortel bataille. »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe. »
Pois est munted, entret en sun veiage. Aoi.

LII.

Li emperères aproismet sun repaire,

Venuz en est à la citet de Galne;
Li quens Rollans il l'ad e prise e fraite :
Puis icel jur en fut cent anz déserte.
De Guenelun atent li reis nuveles
E le tréud d'Espaigne la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. Aoi.

LIII.

Li emperères est par matin levet,
Messe e matines ad li reis escultet;
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.
Rollans i fut e Oliver li ber,
Neimes li dux e des altres asez;
Guenes i vint li fels, li parjurez,
Par grant veisdie cumencet à parler,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu !
De Sarraguce ci vos aporte les clefs,
Mult grant aveir vos en faz amener
E .xx. hostages, faites-les ben guarder;
E si vos mandet reis Marsilies li ber,
Del algalifes ne l' devez pas blasmer;
Kar à mes oilz vi .iiii. c. milie armez,
Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espées as punz d'or neielez,
Ki l'en cunduistrent tresqu'en la mer;
De Marcilie s'en furent, por la chrestientet
Que il ne l' voelent ne tenir ne guarder.
Einz qu'il oüssent .iiii. liues siglet,
Si's aquillit e tempeste e ored.

Là sunt neiez, jamais ne's en verrez;
Se il fust vif, jo l' oüsse amenet.
Del rei paien, sire, par veir creez;
Jà ne verrez cest premer meis passet
Qu'il nous suirat en France le régnet,
Si receverat la lei que vos tenez;
Jointes ses mains, iert vostre comandet,
De vos tendrat Espaigne le régnet. »
Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus!
Ben l'avez fait, mult grant prod i averez. »
Par mi cel ost funt mil grailles suner,
Franc désherbergent, funt lur sumers trosser;
Vers dulce France tuit sunt achiminez. Aoi.

LIV.

Carles li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, les citez violées.
Ço dit li reis que sa guere out finée.
Vers dulce France chevalchet l'emperère.
Li quens Rollans ad l'enseigne fermée
En sum un tertre cuntre le ciel levée.
Franc se herbergent par tute la cuntrée;
Paien chevalchent par cez greignurs valées,
Halbercs vestuz e très bien fermeez,
Healmes lacez e ceintes lur espées,
Escuz as colz e lances adubées;
En un bruill par sum les puis remestrent.
.iiii.c. milie atendent l'ajurnée.
Deus! quel dulur que li Franceis ne l' sevent! Aoi.

LV.

Tresvait le jur, la noit est aserie.
Carles se dort, li emperères riches;
Sunjat qu'il eret al greignurs porz de Fizcr,
Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine;
Guenes li quens l'ad sur lui saisie,
Par tel aïr l'at estrussée e brandie
Qu'envers le cel en volent les escicles.
Carles se dort qu'il ne s'esveillet mie.

LVI.

Après iceste, altre avisium sunjat
Qu'il en France ert à sa capele ad Ais.
El destre braz li morst uns vers si mals;
Devers Ardene vit venir uns leuparz,
Sun cors démenie, mult fièrement asalt.
Dens de sale uns veltres avalat
Que vint à Carles le galops e les salz,
La destre oreille al premer ver trenchat,
Iréement se cumbat al lépart.
Dient Franceis que grant bataille i ad,
Il ne sevent li quels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat. Aoi.

LVII.

Tresvait la noit, e apert la clere albe,
Par mi cel host suvent e menu reguarded.
Li emperères mult fièrement chevalchet:
« Seigneurs barons, dist li emperère Carles,

Veez les porz e les destreiz passages,
Kar me jugez ki ert en l'arère-guarde. »
Guenes respunt : « Cist miens fillastre;
N'avez baron de si grant vasselage. »
Quant l'ot li reis, fièrement le reguardet,
Si li ad dit : « Vos estes vifs diables;
El cors vos est entrée mortel rage.
E ki serat devant mei en l'ans-guarde? »
Guenes respunt : « Oger de Denemarche;
N'avez barun ki mielz de lui la facet. »

LVIII.

Li quens Rollans, quant il s'oït juger, Aoi.
Dunc ad parled à lei de chevaler :
« Sire parastre, mult vos dei aveir cher :
L'arère-guarde avez sur mei jugiet;
N'i perd[r]at Carles li reis ki France tient,
Men escientre, palefreid ne destrer,
Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
N'em perdrat ne runcin ne sumer
Que as espées ne seit einz eslegiet. »
Guenes respunt : « Veir dites, jo l' sai bien. » Aoi.

LIX.

Quant ot Rollans qu'il ert en l'arère-guarde,
Iréement parlat à sun parastre :
« Ahi! culvert, malvais hom de put aire,
Qui as le guant me caïst en la place,
Ou me fist à tei le bastun devant Carle. Aoi.

LX.

« Dreiz emperère, dist Rollans le barun,
Dunez-mei l'arc que vos tenez el poign ;
Men escientre, ne l' me reproverunt
Que il me chedet cum fist à Guenelun
De sa main destre que reçut le bastun. »
Li emperères en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe e detuerst sun gernun,
Ne poet muer que des oilz ne plurt.
Anprès iço i est Neimes venud,
Meillor vassal n'out en la curt de lui,
E dist al rei : « Ben l'avez entendut.
Li quens Rollans il est mult irascut :
L'arère-guarde est jugée sur lui ;
N'avez baron ki jamais là remut.
Dunez-li l'arc que vos avez tendut,
Si li truvez ki très bien li ajut. »
Li reis li dunet, e Rollans l'a reçut.

LXI.

Li emperères apelet ses niés Rollant :
« Bel sire niés, or savez veirement,
Demi mun host vos lerrai en présent :
Retenez-les, ço est vostre salvement. »
Ço dist li quens : « Jo n'en ferai nient ;
Deus me confunde se la geste en desment,
.Xx. milie Francs retendrai ben vaillanz.
Passez les porz trestut soürement,
Jà mar crendrez nul hume à mun vivant. »

LXII.

Li quens Rollans est muntet el destrer.
Cuntre lui vient sis cumpainz Oliver,
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,
E vint Joces, si i vint Berengers,
E vint Jastors e Anseis li veillz,
Vint i Gerart de Rossillon li fiers,
Venuz i est li riches dux Gaifiers.
Dist l'arcevesque : « Jo irai par mun chef!
— « E jo od vos, ço dist li quens Gualters;
Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir. »
Entre s'eslisen[t] .xx. milie chevalers. Aoi.

LXIII.

Li quens Rollans Gualter del luin apelet :
« Pernez mil Francs de France nostre tere,
Si purpernez les deserz e les tertres
Que l'emperère nisun des soens n'i perdet. » Aoi.
Respunt Gualter : « Pur vos le dei ben faire. »
Od mil Franceis de France la lur tere
Gualter desrenget les destreiz e les tertres;
N'en descendrat pur malvaises nuveles.
Enceis qu'en seient .vii.c. espées traites,
Reis Almaris del règne de Belferne
Une bataille lur liverat le jur pesme.

LXIV.

Halt sunt li pui, li val ténébrus,
Les roches bises, les destreiz merveillus.

Le jur passèrent Franceis od grant dulur,
De .xv. lius en ot hom la rimur.
Puis que il venent à tere majur,
Virent Guascuigne la terre lur seignur;
Dunc le remembret des fius e des honurs
E des pulcele e des gentilz oixurs:
Cel n'en i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus,
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevold :
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt. Aoi.

LXV.

Li .xii. per sunt remés en Espaigne,
.Xx. milie Francs unt en lur cumpaigne,
N'en unt poür ne de murir dutance.
Li emperère s'en repairet en France,
Suz sun mantel en fait la cuntenance.
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet
E dit al rei : « De quei avez pesance? »
Carles respunt : « Tort fait ki l' me demandet.
Si grant doel ai ne puis muer ne l' pleigne.
Par Guenelun serat destruite France :
Enoit m'avint un avisium d'angele
Que entre mes puinz me depeçout ma hanste.
Ci'n ad juget mis nés à l'arère-guarde;
Jo l' ai lesset en une estrange marche.
Deus! se jo l' pert, jà n'en aurai escange. » Aoi.

LXVI.

Carles li magnes ne poet muer n'en plurt.

.C. milie Francs pur lui unt grant tendrur,
E de Rollant merveilluse poür.
Guen[e]s li fels en ad fait traïsun;
Del rei paien en ad oüd granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,
Muls e chevals, e cameilz e léuns.
Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almacurs,
Les amirafles e les filz as cunturs;
.Iiii.c. milie en ajustet en .iii. jurz,
En Sarraguce fait suner ses taburs;
Mahumet lèvent en la plus halte tur.
N'i ad paien ne l' prit e ne l' aort;
Puis si chevalchent par mult grant cuntençun
La tere Certeine e les vals e les munz,
De cels de France virent les gunfanuns,
L'arère-guarde des .xii. cumpaignuns
Ne lesserat bataille ne lur dunt.

LXVII.

Li niés Marsilie il est venuz avant
Sur un mulet, od un bastun tuchant,
Dist à sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vos ai servit tant,
Si'n ai oüt e peines e ahans,
Faites batailles e vencues en champ;
Dunez mun feu : ço est le colp de Rollant;
Jo l' ocirai à mun espiet trenchant;
Se Mahumet me voelt estre guarant,
De tute Espaigne aquiterai les pans

Des porz d'Espaigne entresqu'à Durestant.
Lasserat Carles, si recrerrunt si Franc:
Jà n'averez mais guere en tut vostre vivant. »
Li reis Marsilie l'en ad dunet le guant. Aoi.

LXVIII.

Li niés Marsilies tient le guant en sun poign,
Sun uncle apelet de mult fière raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun.
Eslisez-mei .xii. de voz baruns,
Si m' cumbatrai as .xii. cumpaignuns. »
Tut premerein l'en respunt Falsaron;
Icil ert frère al rei Marsiliun :
« Bel sire niés, e jo e vos irrum,
Ceste bataille veirement la ferum;
L'arère-guarde de la grant host Carlun,
Il est juget que nus les ocirum. » Aoi.

LXIX.

Reis Corsalis il est del altre part,
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet à lei de bon vassal,
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard.
As-vos poignant Malprimis de Brigant,
Plus curt à piet que ne fait un cheval,
Devant Marsilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals;
Se truis Rollant, ne lerrai que ne l' mat. »

LXX.

Uns amurafles i ad de Balaguez,
Cors ad mult gent e le vis fier e cler;
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter;
De vasselage est-il ben alosez;
Fust chrestiens, asez aüst barnet.
Devant Marsilie cil en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors juer ;
Se truis Rollant, de mort serat finet
E Oliver e tuz les .xii. pers;
Franceis murrunt à doel e à viltet.
Carles li magnes velz est e redotez,
Recreanz ert de sa guerre mener :
Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilie l'en ad mult merciet. Aoi.

LXXI.

Un almacurs i ad de Moriane,
N'ad plus félun en la tere d'Espaigne,
Devant Marsilie ad faite sa vantance :
« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
.Xx. milie ad escuz e à lances.
Se trois Rollant, de mort lui duins fiance :
Jamais n'ert jor que Carles ne se pleignet. » Aoi.

LXXII.

D'altre part est Turgis de Turteluse;
Cil est uns quens, si est la citet sue,

De chrestiens voelt faire male uode;
Devant Marsilie as altres si s'ajust;
Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches.
Plus valt Mahum que seint Pere de Rume;
Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.
En Rencesvals à Rollant irai juindre,
De mort n'aurat guarantisun pur hume.
Veez m'espée ki est e bone e lunge,
A Durendal jo la metrai encuntre :
Asez orrez la quele irat desure.
Franceis murrunt, si à nus s'abandunent;
Carles li velz averat e deol e hunte,
Jamais en tere ne porterat curone. »

LXXIII.

Del altre part est Escremiz de Valterne,
Sarrazins est, si est sue la tere;
Devant Marsilie s'escriet en la presse :
« En Rencesvals irai l'orgoill desfaire :
Se trois Rollant, n'enporterat la teste;
Ne Oliver ki les altres cadelet.
Li .xii. per tuit sunt jugez à perdre,
Franceis murrunt, e France en ert déserte.
De bons vassals averat Carles suffraite. » Aoi.

LXXIV.

D'altre part est uns paiens Esturganz,
Estramariz i est un soens cumpainz;
Cil sunt félun traïtur suduiant.
Ço dist Marsilie : « Seignurs, venez avant;

En Rencesvals irez as porz passant,
Si aiderez à cunduire ma gent. »
E cil respundent : « Sire, à vostre comandement.
Nus asaldrum Oliver e Rollant.
Li .xii. per de mort [n'i unt] guarant;
Noz espées sunt bones e trenchant,
Nus les feruns vermeilles de chald sanc.
Franceis murrunt, Carles en ert dolent.
Tere Majur vos metrum en présent;
Venez-i, reis, si l' verrez veirement.
L'empereor vos metrum en présent. »

LXXV.

Curant i vint Margariz de Sibilie;
Cil tient la tere entre qu'Ascaz marine.
Pur sa beltet dames lui sunt amies;
Cele ne l' veit, vers lui n'esclargisset;
Quant ele le veit, ne poet muer ne riet.
N'i ad paien de tel chevalerie;
Vint en la presse, sur les altres s'escriet
E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie.
En Rencesvals irai Rollant ocire,
Ne Oliver n'en porterat la vie;
Li .xii. pers sunt remis en martirie.
Veez m'espée ki d'or est enheldie,
Si la tramist li amiralz de Primes :
Jo vos plevis qu'en vermeill sanc ert mise.
Franceis murrunt e France en ert hunie ;
Carles li velz, à la barbe flurie,
Jamais n'ert jurn qu'il n'en ait doel e ire.

Jusqu'à un an averum France saisie,
Gésir porrum el burc de Seint-Denise. »
Li reis paiens parfundément l'enclinet. Aoi.

LXXVI.

Del altre part est Chernubles de Munigre,
Josqu'à la tere si chevoel li balient,
Greignor fais portet par giu quant il s'enveiset
Que .iiii. mulez ne funt quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dunt il esteit,
Soleill n'i luist, ne blet n'i poet pas creistre,
Pluie n'i chet, rusée n'i adeiset,
Piere n'i ad que tute ne seit neire;
Dient alquanz que diables i meignent.
Ce dist Chernubles : « Ma bone espée ai ceinte,
En Rencesvals jo la teindrai vermeille;
Se trois Rollans li proz en mi ma veie,
Se ne l' asaill, dunc ne faz-jo que creire;
Si cunquerrai Durendal od la meie.
Franceis murrunt, e France en ert déserte. »
A icez moz li .xii. salient,
Itels .c. milies Sarrazins od els meinent
Ki de bataille s'arguent e hasteient,
Vunt s'aduber desuz une sapide.

LXXVII.

Paien s'adubent des osbercs sarazineis,
Tuit li plusur en sunt Saraguzeis;
Dublez en treis lacent lor elmes mult bons sarraguzeis,
Ceingnent espées del acer vianeis,

Escuz unt genz, espiez valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz;
Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Ès destrers muntent, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz, e bels fut li soleilz;
N'unt guarnement que tut ne reflambeit;
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit :
Granz est la noise, si l' oïrent Franceis.
Dist Oliver : « Sire cumpainz, ce crei,
De Sarrazins purum bataille aveir. »
Respont Rollans : « E Deus le nus otreit!
Ben devuns ci estre pur nostre rei.
Pur son seignor deit hom suffrir destreiz,
E endurer e granz chalz e granz freiz;
Si'n deit hom perdre e del quir e del peil.
Or guart chascuns que granz colps l'empleit,
Que malvaise cançun de nus chantet ne seit.
Paien unt tort e chrestiens unt dreit.
Malvaise essample n'en serat jà de mei. » Aoi.

LXXVIII.

Oliver est desur un pin haut muntez,
Guardet suz destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent paienur,
Si'n apelat Rollant sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius.
Icist ferunt nos Franceis grant irur;
Guenes le sout, li fel, li traïtur,
Ki nus jugat devant l'emperéur. »

— « Tais, Oliver, li quens Rollans respunt;
Mis parrastre est, ne voeill que mot en suns. »

LXXIX.

Oliver est desur un pin muntet,
Or veit-il ben d'Espaigne le régnet
E Sarrazins ki tant sunt asemblez.
Luisent cis elme, ki ad or sunt gemmez,
E cil escuz e cil osbercs safrez,
E cil espiez, cil gunfanun fermez.
Sul les escheles ne poet-il acunter :
Tant en i ad que mesure n'en set,
E lui-méisme en est mult esguaret;
Cum il einz pout del pin est avalet,
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.

LXXX.

Dist Oliver : « Jo ai paiens véuz,
Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus :
Cil devant sunt .c. milie ad escuz,
Helmes laciez e blancs osbercs vestuz,
Dreites cez hanstes, luisant cil espiet brun.
Bataille aurez, unches mais tel ne fut.
Seignurs baruns, de Deu aiez vertut,
El camp estez que ne seium vencuz. »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit!
Jà pur murir ne vus en faldrat uns. » Aoi.

LXXXI.

Dist Oliver : « Paien unt grant esforz,

De noz Franceis mi semblet aveir mult poi;
Cumpaign Rollans, kar sunez vostre corn;
Si l' orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollans : « Jà fereie que fols,
En dulce France en perdreie mun los;
Sempres ferrai de Durendal granz colps,
Sanglant en ert li branz entresqu'al or.
Félun paien mar i vindrent as porz;
Jo vos plevis, tuz sunt jugez à mort. » Aoi.

LXXXII.

« Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez;
Si l' orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurrat nos li reis od tut sun barnet. »
Respont Rollans : « Ne placet damne-Deu
Que mi parent pur mei seient blasmet,
Ne France dulce jà cheet en viltet!
Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espée que ai ceint al costet;
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Félun paien mar i sunt asemblez;
Jo vos plevis, tuz sunt à mort liverez. » Aoi.

LXXXIII.

« Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan;
Si l' orrat Carles qui est as porz passant;
Je vos plevis, jà returnerunt Franc. »
— « Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Ne pur paien que jà seie cornant!

Jà n'en aurunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant
E jo ferrai e mil colps e .vii. cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent.
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment;
Jà cil d'Espaigne n'averunt de mort guarant. »

LXXXIV.

Dist Oliver : « D'iço ne sai-jo blasme,
Jo ai véut les Sarrazins d'Espaigne,
Cuverz en sunt li val e les muntaignes
E li lariz e trestutes les plaignes :
Granz sunt les oz de cele gent estrange;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollans : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet danne Deu ne ses angles
Que jà pur mei perdet sa valur France!
Melz voeill murir que huntage me venget.
Pur ben férir, l'emperère plus nos aimet. »

LXXXV.

Rollans est proz e Oliver est sage.
Ambedui unt me[r]veillus vasselage;
Puis que il sunt as chevals e as armes,
Jà pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
Félun paien par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollant, veez-en alques :
Cist nus sunt près; mais trop nus est loinz Carles;
Vostre olifan suner vos ne l' deignastes.

Fust i li reis, n'i oüssum damage!
Guardez amunt devers les porz d'Espaigne,
Veeir poez; dolente est l'arère-guarde.
Ki ceste fait, jà mais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage.
Mal seit del coer ki el piz se cuardet!
Nus remeindrum en estal en la place;
Par nos iert e li colps e li caples. » Aoi.

LXXXVI.

Quant Rollans veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que léon ne leupart;
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz amis, ne l' dire jà.
Li emperère ki Franceis nos laisat,
Itels .xx. milie en mist à une part;
Sun escientre, en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals,
E endurer e forz freiz e granz chalz;
Si'n deit hom perdre del sanc e de la char;
Fier de lance e jo de Durendal,
Ma bone espée que li reis me dunat.
Se jo i moerc, dire poet ki l' averat
E purrunt dire que ele fut à noble vassal. »

LXXXVII.

D'altre part est li arcevesques Turpin,
Sun cheval broche e muntet un lariz;
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci.

Pur nostre rei devum-nus ben murir;
Chrestientet aidez à sustenir.
Bataille averez, vos en estes tuz fiz;
Kar à voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit,
Asoldrai-vos pur voz anmes guarir:
Se vus murez, esterez seinz martirs;
Siéges averez el greignor paréis. »
Franceis descendent, à tere se sunt mis;
E l'arcevesque de Deu les benéist,
Par pénitence les cumandet à férir.

LXXXVIII.

Franceis se drecent, si se metent sur piez,
Ben sunt asols e quites de lur pecchez;
E l'arcevesque de Deu les ad seignez,
Puis sunt muntez sur lur curanz destrers;
Adobez sunt à lei de chevalers,
E de bataille sunt tuit apareillez.
Li quens Rollans apelet Oliver:
« Sire cumpainz, mult ben le saivez
Que Guenelun nos ad tuz espiez;
Pris en ad or e aveir e deners;
Li emperère nos devreit ben venger.
Li reis Marsilie de nos ad fait marchet;
Mais as espées l'estuverat esleger. » Aoi.

LXXXIX.

As porz d'Espaigne en est passet Rollans.
Sur Veillantif sun bon cheval curant,

Portet ses armes : mult li sunt avenanz;
Mais sun espiet vait li bers palmeiant,
Cuntre le ciel vait l'amure turnant,
Laciet en su[m] un gunfanun tut blanc;
Les renges li batent josqu'as mains;
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
Sun cumpaignun après le vait suiant,
E cil de France le cleiment à guarant;
Vers Sarrazins reguardet fièrement,
E vers Franceis humeles e dulcement;
Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs barons, suef pas alez tenant.
Cist paien vont grant martirie quérant;
Encoi averum un eschec bel e gent :
Nuls reis de France n'out unkes si vaillant. »
A cez paroles vunt les oz ajustant. Aoi.

XC.

Dist Oliver : « N'ai cure de parler.
Vostre olifan ne deignastes suner
Ne de Carlun mie vos n'en avez;
Il n'en set mot, n'i ad culpes li bers.
Cil ki là sunt ne funt mie à blasmer;
Kar chevalchez à quanque vos puez.
Seignors baruns, el camp vos retenez;
Pur Deu vos pri, en seiez purpensez
De colps férir, de receivere e de duner.
L'enseigne Carle n'i devum ublier. »
A icest mot sunt Franceis escriet.
Ki dunc oïst Munjoie demander,

De vasselage li poüst remembrer ;
Puis si chevalchent, Deus! par si grant fiertet,
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
Si vunt férir. Que fereient-il el ?
E Sarrazins ne's unt mie dutez.
Francs e paiens as-les-vus ajustez.

XCI.

Li niés Marsilie, il ad num Aelroth,
Tut premereins chevalchet devant l'ost,
De noz Franceis vait disant si mals moz :
« Féluns Franceis, hoi justerez as noz ;
Traït vos ad ki à guarder vos out.
Fols est li reis ki vos laissat as porz.
Enquoi perdrat France sun los,
Charles li magnes le destre braz del cors. »
Quant l'ot Rollans, Deus ! si grant doel en out,
Sun cheval brochet, laiset curre à esforz ;
Vait le férir li quens quanque il pout,
L'escut li freint e l'osberc li desclot,
Trenchet le piz, si li briset les os,
Tute l'eschine li deseveret del dos ;
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort ;
En dous meitiez li ad briset le col,
Ne leserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ultre, culvert, Carles n'est mie fol !
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu'il nus laisad as porz :

Oi n'en perdrat France dulce sun los.
Ferés-i, Francs! nostre est li premers colps.
Nos avum dreit; mais cist glutun unt tort. » Aoi.

XCII.

Un dux i est, si ad num Falsaron;
Icil ert frère al rei Marsiliun,
Il tint la tere d'Atliun e Balbiun;
Suz cel n'en at plus encrismé félun;
Entre les dous oilz mult out large le front :
Grant demi-pied mesurer i pout hom.
Asez ad doel quant vit mort sun nevold,
Ist de la prese, si se met en bandun
E s'escriet l'enseigne paienor,
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s'onur! »
Ot le Oliver, si'n ad mult grant irur;
Le cheval brochet des oriez esperuns,
Vait le férir en guise de baron :
L'escut li freint e l'osberc li dérumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns;
Guardet à tere, veit gésir le glutun,
Si li ad dit par mult fière raison :
« De voz manaces, culvert, jo n'ai essoign.
Férez-i, Francs! kar très ben les veintrum. »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carlun. Aoi.

XCIII.

Uns reis i est, si ad num Corsablix,

Barbarins est d'un estra[n]ge païs,
Si apelad le altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir;
Kar de Franceis i ad asez petit.
Cels ki ci sunt devum aveir mult vil,
Jà pur Charles n'i ert un sul guarit.
Or est le jur que l's estuverat murir. »
Bien l'entendit li arcevesques Turpin,
Suz ciel n'a hume que voeillet haïr,
Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,
Par grant vertut si l' est alet férir;
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le cors li mist;
Empeint le ben que mort le fait brandir,
Pleine sa hanste l'abat mort el chemin;
Guardet arère, veit le glutun gésir,
Ne laisserat que n'i parolt, ço dit :
« Culvert paien, vos i avez mentit.
Carles mi sire nus est guarant tuz dis;
Nostre Franceis n'unt talent de fuir.
Voz cumpaignuns feruns trestuz restifs.
Nuveles vos di, mort vos estoet suffrir.
Férez, Franceis, nul de vus ne s'ublit!
Cil premier colp est nostre, Deu mercit! »
Munjoie escriet por le camp retenir.

XCIV.

Engelers fiert Malprimis de Brigal;
Sis bons escuz un dener ne li valt :
Tute li freint la bucle de cristal,

L'une meitiet li turnet cuntreval;
L'osberc li rumpt entresque à la charn,
Sun bon espiet enz el cors li enbat.
Li paiens chet cuntreval à un quat;
L'anme de lui enportet Sathanas. Aoi.

XCV.

E sis cumpainz Gerers fiert l'amurafle,
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li ment en la curaille;
Empeint le bien, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el camp pleine sa hanste.
Dist Oliver : « Gente est nostre bataille. »

XCVI.

Sansun li dux il vait férir l'almacur,
L'escut li freinst ki est à flurs e ad or;
Li bons osbercs ne li est guarant prod;
Trenchet li le coer, le firie e le pulmun
Que l'abat, qui qu'en peist u qui nun.
Dist l'arcevesque : « Cist colp est de baron. »

XCVII.

E Anséis laiset le cheval curre,
Si vait férir Turgis de Turteluse;
L'escut li freint desus l'orée bucle,
De sun osberc li dérumpit les dubles,
Del bon espiet el cors li met l'amure;
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet.

Ço dist Rollans : « Cist colp est de produme. »

XCVIII.

Et Engelers li Guascuinz de Burdele
Sun cheval brochet, si li laschet la resne ;
Si vait férir Escreiniz de Valterne,
L'escut del col li freint e escantelet,
De sun osberc li rumpit la ventaille ;
Si l' fiert el piz entre les dous furceles,
Pleine sa hanste l'abat mort de la sele,
Après li dist : « Turnet estes à perdre. » Aoi.

XCIX.

E Gualter fie[r]t un paien Estorgans
Sur sun escut en la pene devant
Que tut li trenchet le vermeill e le blanc,
De sun osberc li ad rumput les pans ;
El cors li met sun bon espiet tre[n]chant
Que mort l'abat de sun cheval curant,
Après li dist : « Jà n'i aurez guarant. »

C.

E Berenger il fiert Astramariz,
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist ;
Sun fort escut par mi le cors li mist
Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
Des .xii. pers li .x. en sunt ocis,
Ne mès que dous n'en i ad remés vifs :
Ço est Chernubles e li quens Margariz.

CI.

Margariz est mult vaillant chevalers,
E bels e forz, e isnels e légers;
Le cheval brochet, vait férir Oliver;
L'escut li freint suz la bucle d'or mer,
Lez le costet li conduist sun espiet.
Deus le guarit, qu'ell cors ne l' ad tuchet:
La hanste fruisset, mie n'en abatiet,
Ultre s'en vait qu'il n'i ad desturber.
Sunet sun gresle pur les soens ralier.

CII.

La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollans mie ne s'asoüret,
Fiert del espiet tant cume hanste li duret,
A .xv. cols l'a fraite e perdue;
Trait Durendal sa bone espée nue,
Sun cheval brochet, si vait férir Chernuble;
L'elme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet le cors e la cheveléure;
Si li trenchet les oilz e la faiture,
Le blanc osberc dunt la maile est menue,
E tut le cors tresqu'en la furchéure
Enz en la sele, ki est à or batue.
El cheval est l'espée arestéue,
Trenchet l'eschine, hunc n'i out quis. . .
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue,
Après li dist: « Culvert, mar i moüstes,
De Mahumet jà n'i aurez ajude.

Par tel glutun n'ert bataille vencue. »

CIII.

Li quens Rollans par mi le champ chevalchet,
Tint Durendal ki ben trenchet e taillet,
Des Sarrazins lur fait mult grant damage.
Ki lui véist l'un geter mort sul altre,
Li sanc tuz clers gésir par cele place,
Sanglant en ad e l'osberc e brace,
Sun bon cheval le col e les espalles;
E Oliver de férir ne se target.
Li .xii. per n'en deivent aveir blasme,
E li Franceis i fierent e si caplent;
Moerent paien e alquant en i pasment;
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnage! »
Munjoie escriet : ço est l'enseigne Carle. Aoi.

CIV.

E Oliver chevalchet par l'estor;
Sa hanste est frait, n'en ad que un trunçun,
E vait férir un paien Malun;
L'escut li freint ki est ad or e à flur,
Fors de la teste li met les oilz andous,
E la cervele li chet as piez. . .
Mort le tresturnet od tut .vii.c. des lur;
Pois ad ocis Turgis e Estragus,
La hanste briset e eschoet josqu'as poinz.
Ço dist Rollans : « Cumpainz, que faites-vos?
En tel bataille n'ai cure de bastun :
Fers e acers e deit aveir valor.

U est vostre espée ki Halteclere ad num?
D'or est li helz e de cristal li punz. »
« Ne la poi traire, Oliver li respont;
Kar de férir oi-jo si grant bosoign. » Aoi.

CV.

Danz Oliver trait ad sa bone espée
Que ses cumpainz Rollans ad tant demandée,
E il li ad cum chevaler mustrée;
Fiert un paien Justin de Val Ferrée,
Tute la teste li ad par mi severée,
Trenchet le cors e bronie safrée,
La bone sele ki à or est gemmée,
E al ceval a l'eschine trenchée;
Tut abat mort devant loi en la prée.
Ço dist Rollans : « Vos receif-jo, frère.
Por itels colps nos eimet li emperère. »
De tutes parz est Munjoie escriée. Aoi.

CVI.

Li quens Gerins set el ceval sorel,
E sis cumpainz Gerers en Passe-cerf;
Laschent lor reisnes, brochent amdui à ait,
E vunt férir un paien Timozel,
L'un en l'escut e li altre en l'osberc;
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,
Mort le tresturnent très en mi un guaret.
Ne l' oï dire ne jo mie ne l' sai,
Li quels d'els dous en fut li plus isnels.
Espue's icil fut filz Burdel;

E l'arcevesque lor ocist Siglorel
L'encantéur ki jà fut en enfer :
Par artimal li cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait. »
Respunt Rollans : « Vencut est le culvert.
Oliver frère, itels colps me sunt bels. »

CVII.

La bataille est adurée en dementres :
Franc e paien merveilus colps i rendent;
Fièrent li un, li altre se défendent.
Tant hanste i ad e fraite e sanglente,
Tant gunfanun rumpu e tant enseigne;
Tant bon Franceis i perdent lor juvente,
Ne reverrunt lor mères ne lor femmes
Ne cels de France ki as porz les atendent. Aoi.

CVIII.

Karles li magnes en plurant si se démente;
De ço qui calt, n'en aurunt securance.
Malvais servis le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnée alat vendre;
Puis en perdit e sa vie e ses membres,
El plait ad Ais en fut juget à pendre,
De ses parenz ensembl'od lui tels trente,
Ki de murir n'en ourent espérance. Aoi.

CIX.

La bataille est merveilluse e pesant,
Mult ben i fiert Oliver e Rollant.

Li arcevesques plus de mil colps i rent.
Li .xii. pers ne s'en targent nient,
E li Franceis i fièrent cumunément.
Moerent paien à millere e à cent;
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent;
Voillet o nun, tut i laisset sun tens.
Franceis i perdent lor meillors guarnemenz,
Ne reverrunt lor pères ne lor parenz,
Ne Carle magne ki as porz les atent.
En France en ad mult merveillus turment,
Orez i ad de tuneire e de vent,
Pluies e gresilz desmesuréement.
Chiedent i fuldres e menut e suvent,
E terremoete ço i ad veirement.
De seint Michel de Paris josqu'as Seinz,
De Besentun tresqu'as [porz] de Guitsand,
N'en ad recet dunt del mur ne cravent.
Cuntre midi ténébres i ad granz;
N'i ad clartet se li cels ne n'i fent;
Hume ne l' veit ki mult ne s'esspa[e]nt.
Dient plusor : « Ço est li définement,
La fin del sècle ki nus est en présent. »
Il ne l' sevent ne dient veir nient :
Ço est li granz dulors por la mort de Rollant.

CX.

Franceis i unt férut de coer e de vigur.
Paien sunt morz à millers e à fuls :
De cent millers n'en poent guarir dous.
Rollans dist : « Nostre hume sunt mult proz,

Suz ciel n'ad home plus en ait de meillors.
Il est escrit en la geste francor
Que vassals est li nostre emperéur. »
Vunt par le camp, si requerent les loz;
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Por lor parenz par coer e par amor.
Li reis Marsilie od sa grant ost lor surt. Aoi.

CXI.

Marsilie vient par mi une valée
Od sa grant ost que il out asemblée.
.Xx. escheles ad li reis anumbrées.
Lacent cil elme as perres d'or gemmées
E cil escuz e cez bronies sasfrées.
.Vii. milie graisles i sunent la menée :
Grant est la noise par tute la contrée.
Ço dist Rollans : « Oliver, compaign, frère,
Guenes li fels ad nostre mort jurée;
La traïsun ne poet estre célée :
Mult grant venjance en prendrat l'emperère.
Bataille averum e forte [e] adurée;
Unches mais hom tel ne vit ajustée.
Jo i ferrai de Durendal m'espée,
E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
En tanz lius les avum-nos portées,
Tantes batailles en avum afinées;
Male chançun n'en deit estre cantée. » Aoi.

CXII.

Marsilies veit de sa gent le martirie,

Si fait suner ses cors e ses buisines,
Puis si chevalchet od sa grant ost banie.
Devant chevalchet un Sarrazin, Abisme;
Plus fel de li n'out en sa cumpagnie,
Tetches ad males e mult granz félonies,
Ne creit en Deu le filz sancte Marie;
Issi est neirs cume peiz ki est demise :
Plus aimet-il traïsun e murdrie
Que il ne fesist trestut l'or de Galice;
Unches nuls hom ne l' vit juer ne rire;
Vasselage ad e mult grant estultie :
Por ço est drud al félun rei Marsilie;
Sun dragun portet à qui sa gent s'alient.
Li arcevesque ne l' amerat jà mie :
Cum il le vit, à férir le desiret;
Mult quiement le dit à sei-méisme :
« Cel Sarraz[ins] me semblet mult hérite;
Mielz est mult que jo l' alge ocire.
Unches n'amai cuard ne cuardie. » Aoi.

CXIII.

Li arcevesque cumencet la bataille,
Siet el cheval qu'il tolit à Grossaille :
Ço ert uns reis qu'il ocist en Denemarche.
Li destrers est e curanz e aates,
Piez ad copiez e les gambes ad plates,
Curte la quisse e la crupe bien large,
Lungs les costez e l'eschine ad bien halte,
Blanche la cue e la crignete jalne,
Petites les oreilles, la teste tute falve.

Beste n'en est nule ki encontre lui alge.
Li arcevesque brochet par tant grant vasselage,
Ne laisserat qu'Abisme n'en asaillet;
Vait le férir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, amétistes e topazes,
Esterminals e carbuncles ki ardent;
En Val Metas li dunat uns diables,
Si li tramist li amiralt Galafes.
Turpins i fiert, ki nient ne l' esparignet;
Enprès sun colp ne quid que un dener vaillet.
Le cors li trenchet très l'un costet qu'al altre
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage :
En l'arcevesque est ben la croce salve. »

CXIV.

Franceis veient que paiens i ad tant,
De tutes parz en sunt cuvert li camp,
Suvent regretent Oliver e Rollant,
Les .xii. pers qu'il lor seient guarant;
E l'arcevesque lur dist de sun semblant :
« Seignors barons, n'en alez mès pensant.
Pur Deu vos pri que ne seiez fuiant
Que nuls prozdom malvaisement n'en chant;
Asez est mielz que moerium cumbatant.
Pramis nus est, fin prendrum aïtant;
Ultre cest jurn ne serum plus vivant;
Mais d'une chose vos soi-jo bien guarant :
Seint paréis nos est abandunant,
As innocenz vos en serez séant. »

A icest mot si s'esbaldissent Franc ;
Cel n'en i ad Munjoie ne demant. Aoi.

CXV.

Un Sarrazin i out de Sarraguce ;
De la citet l'une meitet est sue :
Ço est Climborins, ki pas ne fut produme ;
Fiance prist de Guenelun le cunte,
Par amistiet l'en baisat en la buche,
Si l' en dunat s'espée e s'escarbuncle.
Tere Major, ço dit, metrat à hunte,
A l'emperère si toldrat la curone ;
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche :
Plus est isnels que esprever ne arunde ;
Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait férir Engeler de Guascoigne ;
Ne l' poet guarir sun escut ne sa bronie :
De sun espiet el cors li met l'amure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre ;
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet,
Après escriet : « Cist sunt bon à cunfundre ;
Férez, paien, pur la presse dérumpre ! »
Dient Franceis : « Deus ! quel doel de prodome ! » Aoi

CXVI.

Li quens Rollans en apelet Oliver :
« Sire cumpainz, jà est mort Engeler ;
Nus n'avium plus vaillant chevaler. »
Respont li quens : « Deus le me doinst venger ! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,

Tient Halteclere, sanglent en est l'acer,
Par grant vertut vait férir le paien;
Brandist son colp, e li Sarrazins chiet:
L'anme de lui enportent aversers.
Puis ad ocis le duc Alphaien;
Escababi i ad le chef trenchet.
.Vii. Arrabiz i ad deschevalcet;
Cil ne sunt proz jamais pur guerreier.
Ço dist Rollans : « Mis cumpainz est irez,
Encuntre mei fait asez à preiser;
Pur itels colps nos ad Charles plus cher.
Aucaz escriet : « Férez-i, chevaler! » Aoi.

CXVII.

D'altre part est un paien Valdabrun;
Celoi levat le rei Marsiliun,
Sire est par mer de .iiii.c. drodmunz;
N'i ad eschipre qu'il cleimt se par loi nun;
Jérusalem prist jà par traïsun,
Si violat le temple Salomon,
Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelon,
Il li dunat s'espée e mil manguns;
Siet el cheval qu'il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que n'en est uns falcuns;
Brochet le bien des aguz esperuns,
Si vait férir le riche duc Sansun,
L'escut li freint e l'osberc li dérumpt,
El cors li met les pans del gunfanun;
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns:

« Férez, paien, car très ben les veintrum! »
Dient Franceis : « Deus! quel doel de baron! » Aoi.

CXVIII.

Li quens Rollans, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out;
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz,
Tient Durendal qui plus valt que fin or;
Vait le férir li bers quanque il pout
Desur sun elme ki gemmet fut ad or;
Trenchet la teste e la bronie e le cors,
La bone sele ki est gemmet ad or;
E al cheval parfundément el dos;
Ambure ocit, ki qu'el blasme ne qu'il l'ot.
Dient paient : « Cist colp nus est mult fort. »
Respont Rollans : « Ne pois amer les voz;
Devers vos est li orguilz e li torz. » Aoi.

CXIX.

D'Affrike i ad un African venut :
Ço est Malquiant le filz al rei Malcud;
Si guarnement sunt tut à or batud.
Cuntre le ciel sur tuz les altres luist,
Siet el ceval qu'il cleimet Salt-Perdut;
Beste n'en est ki poisset curre à lui.
Il vait férir Ansćis en l'escut,
Tut li trenchat le vermeill e l'azur,
De sun osberc li ad les pans rumput,
El cors li met e le fer e le fust.
Morz est li quens, de sun tens n'i ad plus.

Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! »

CXX.

Par le camp vait Turpin li arcevesque ;
Tel coronet ne chantat unches messe,
Ki de sun cors féist tantes proecces ;
Dist al paien : « Deus tut mal te tramette !
Tel ad ocis dunt al coer me regrette. »
Sun bon ceval i ad fait esdemetre,
Si l' ad férut sur l'escut de Tulete
Que mort l'abat desur le herbe verte.

CXXI.

Del altre part est un paien Grandonies
Filz Capuel le rei, de Capadoce neez ;
Siet el cheval que il cleimet Marinorie,
Plus est isnels que n'est oisel ki volet ;
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait férir Gérin par sa grant force ;
L'escut vermeill li freint, de col li portet,
Après li ad sa bronie desclose ;
El cors li met tute l'enseingne bloie
Que mort l'abat en une halte roche ;
Sun cumpaignun Geres ocit uncore
E Berenger e Guiun de Seint-Antonie ;
Puis vait férir un riche duc Austorie,
Ki tint Valeri e Envers sur le Rosne ;
Il l'abat mort, paien en unt grant joie.
Dient Franceis : « Mult déchéent li nostre. »

CXXII.

[L]i quens Rollans tint s'espée sanglente,
Bien ad oït que Franceis se démentent;
Si grant doel ad que par mi quiet fendre,
Dist al paien : « Deus tut mal te consente!
Tel as ocis que mult cher te quid vendre. »
Sun ceval brochet ki ort del cuntence;
Ki que l' cumpert, venuz en sunt ensemble.

CXXIII.

Grandonie fut e prozdom e vaillant
E vertuus e vassal cumbatant;
En mi sa veie ad encuntret Rollant,
Enceis ne l' vit, si l' recunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent
E al reguart e al contenement:
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent,
Fuir s'en voel[t], mais ne li valt nient.
Li quens le fiert tant vertuusement,
Tresqu'al nasel tut le elme li fent,
Trenchet le nés e la buche e les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,
Del orée sele se dous alues d'argent
E al ceval le dos parfundément,
Ambure ocist seinz nul recoeverement;
E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent. »
La bataille est e merveillose e grant;
Franceis i ferent des espiez brunisant.

Là véissez si grant dulor de gent,
Tant hume mort e naffret e sanglent :
L'un gist sur l'altre e envers e adenz.
Li Sarrazin ne l' poeit susfrir tant;
Voelent u nun, si guerpissent le camp :
Par vive force les encacèrent Franc. Aoi.

CXXIV.

La bataille est me[rv]illuse e hastive;
Franceis i ferent par vigur e par ire,
Tren[chen]t cez poinz, cez costez, cez eschines,
Cez vestemenz entresque as chars vives ;
Sur l'erbe verte l[i] cler sancs s'en afilet.
Tere Major, Mahummet te maldie !
Sur tute gent est la tue hardie.
Cel n'en i ad ki ne criet : « Marsilie,
Cevalche, rei, bosuign avum d'aïe. »

CXXV.

Li quens Rollans apelet Oliver :
« Sire cumpaign, se l' volez otrier,
Li arcevesque est mult bon chevaler,
N'en ad meillor en tere ne suz cel,
Ben set férir e de lance e d'espiet. »
Respunt li quens : « Car li aluns aider. »
A icest mot l'unt Francs recumencet;
Dur sunt li colps e li caples est grefs ;
Mult grant dulor i ad de chrestiens.
Ki puis véist Rollant e Oliver
De lur espées e férir e capler.

Li arcevesque i fiert de sun espiet.
Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preiser :
Il est escrit ès cartres e ès brefs,
Ço dist la geste, plus de .iiii. milliers.
As quatre turs lor est avenut ben;
Li quint après lor est pesant e gref.
Tuz sunt ocis cist Franceis chevalers,
Ne mès seisante que Deus i ad esparniez :
Einz que il moergent se vendrunt mult cher.

CXXVI.

Li quens Rollans des soens i veit grant perte, Aoi.
Sun cumpaignun Oliver en apelet :
« Bel sire, chers cumpainz, pur Deu que vos en haitet!
Tanz bons vassals veez gésir par tere.
Pleindre poums France dulce, la bele :
De tels barons cum orre meint déserte.
E! reis amis, que vos ici n'en estes!
Oliver frère, cumment le purrum-nus faire?
Cum faitement li manderum nuveles? »
Dist Oliver : « Jo ne l' sai cument quere;
Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite. » Aoi.

CXXVII.

Ço dist Rollans : « Cornerai l'olifant;
Si l' orrat Carles ki est as porz passant :
Jo vos plevis, jà returnerunt Franc. »
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant
E reprover à trestuz voz paranz;
Iceste hunte dureit al lur vivant.

Quant je l' vos dis, n'en féistes nient;
Mais ne l' ferez par le men loement :
Se vos cornez, n'ert mie hardement.
Jà avez-vos ambs dous les braz sanglanz. »
Respont li quens : « Colps j'ai fait mult genz. » Aoi.

CXXVIII.

Ço dit Rollans : « Forz est nostre bataille ;
Jo cornerai, si l' orrat li reis Karles. »
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage;
Quant je l' vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
S'i fust li reis, n'i oüsum damage.
Cil ki là sunt n'en deivent aveir blasme. »
Dist Oliver : « Par ceste meie darbe!
Se puis veeir ma gente sorur Alde,
Ne jerreiez jamais entre sa brace. » Aoi.

CXXIX.

Ço dist Rollans : « Porquei me portet ire ? »
E cil respont : « Cumpainz, vos le féistes;
Kar vasselage par sens n'en est folie,
Mielz valt mesure que ne fait estultie;
Franceis sunt morz par vostre légerie :
Jamais Karlon de nus n'aurat servise.
Se me creisez, venuz i fust mi sire;
Ceste bataille oüsum faite u prise,
U pris u mors i fust li reis Marsilie :
Vostre parecce, Rollant, mar là uemes.
Karles li magnes de nos n'averat aïe;
N'ert mais tel home desqu'à Deu juise.

Vos i murrez, e France en ert hunie.
Oi nus défalt la leial cumpaignie;
Einz le vespere mult ert gref la départie. » Aoi.

CXXX.

Li arceves[ques] les ot cuntrarier,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'à els, si's prist à castier :
« Sire Rollant, e vos, sire Oliver,
Pur Deu vos pri ne vos cuntraliez;
Jà li corners ne nos aureit mester;
Mais nepurquant si est-il asez melz,
Venget li reis, si nus purrat venger.
Jà cil d'Espaigne ne s'en deivent turner liez;
Nostre Franceis i descendrunt à pied,
Truverunt nos e morz e détrenchez,
Leverunt nos en bières sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet;
Enfuerunt en aitres de musters,
N'en mangerunt ne lu, ne por, ne chen. »
Respunt Rollans : « Sire, mult dites bien. » Aoi.

CXXXI.

Rollans ad mis l'olifan à sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge,
Granz .xxx. liwes l'oïrent-il respundre.
Karles l'oït e ses cumpaignes tutes;
Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume. »
E Guenelun li respundit encuntre;

S'altre le desist, jà semblast grant mençunge. Aoi.

CXXXII.

Li quens Rollans par peine e par ahans,
Par grant dulor, sunet sun olifan;
Par mi la buche en salt fors li cler sancs,
De sun cervel le temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant;
Karles l'entent, ki est as porz passant;
Naimes li duc l'oïd, si l' escultent li Franc.
Ce dist li reis : « Jo oi le corn Rollant :
Unc ne l' sunast se ne fust en cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est-il nient;
Jà estes veilz e fluriz e blancs,
Par tels paroles vus resemblez enfant.
Asez savez le grant orgoill Rollant :
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Jà prist-il Noples sanz le vostre comant;
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz.
Sis cuins i tinrent al bon vassal Rollant,
Puis od les ewes lavat les prez del sanc;
Pur cel le fist, ne fust Inrissant.
Pur un sul levere vatz tute jur cornant,
Devant ses pers vait-il ore gabant.
Suz cel n' ad gent ki osast requerre;
Car chevalerz, pur qu' alez arestant?
Tere Major mult est loinz çà devant. » Aoi.

CXXXIII.

Li quens Rollans a la buche sanglente,

De sun cervel rumput en est li temple;
L'olifan sunet à dulor e à peine,
Karles l'oït, e ses Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge alcine. »
Respont dux Neimes : « Baron i fait la peine?
Bataille i ad par le men escientre.
Adubez-vos, si criez vostre enseigne,
Si sucurez vostre maisnée gente;
Asez oez que Rollans se démentet. »

CXXXIV.

Li emperères ad fait suner ses corns;
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs e de helmes e d'espées à or;
Escuz unt genz e espiez granz e forz
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Ès destrers muntent tuit li barun del ost,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoi al altre ne parolt :
« Se véissum Rollant einz qu'il fust mort,
Ensembl'od lui i durriums granz colps. »
De ço qui calt? car demuret i unt trop.

CXXXV.

Esclargiz est li vespres e li jurz,
Cuntre le soleil reluisent cil adub,
Osbercs e helmes i getent g[rant fl]a[m]bur,
E cil escuz ki ben sunt peinz à flurs,
E cil espiezz, cil oret gunfanun.
Li emperères cevalchet par irur,

E li Franceis dolenz e curius;
N'i ad celoi ki durement ne plurt,
E de Rollant sunt en [mult] grant poür.
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Si l' cumandat as cous de sa maisun,
Tut li plus maistre en apelet Besgun :
« Ben le me guarde, si cume tel félon
De ma maisnée ad faite traïsun. »
Cil le receit, si met .c. cumpaignons
De la quisine, des mielz e des pejurs;
Icil li peilent la barbe e les gernuns.
Morz est Turpin le guerreier Charlun.
Cascun le fiert .iiii. colps de sun puign.
Ben le batirent à fuz e à bastuns,
E si li metent el col un caeignun,
Si l' encaeinent altresi cum un urs;
Sur un sumer l'unt mis à déshonor,
Tant le guardent que l' rendent à Charlun.

CXXXVI.

Halt sunt li pui e ténébrus e grant, Aoi.
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle e derere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li emperères chevalchet iréement,
E li Franceis curius e dolent;
N'i ad celoi n'i plurt e sei lement,
E prient Deu que guarisset Rollant
Josque il vengent el camp cumunément;
Ensembl'od lui i ferrunt veirement.

De ço qui calt? car ne lur valt nient;
Demurent trop, n'i poedent estre à tens. Aoi.

CXXXVII.

Par grant irur chevalchet li reis Charles;
Desur sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France;
N'i ad icel ne déméint irance
Que il ne sunt à Rollant le cataigne
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne;
Si est blecet, ne quit que anme i remaigne.
Deus! quels seisante humes i ad en sa cumpaigne!
Unches meillurs n'en out reis ne c[at]aignes. Aoi.

CXXXVIII.

Rollans reguardet ès munz e ès lariz,
De cels de France i veit tanz morz gésir,
E il les pluret cum chevaler gentill :
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit!
Tutes voz anmes otreit-il paréis!
En seintes flurs il les facet gésir!
Meillors vassals de vos unkes ne vi.
Si lungement tuz tens m'avez servit,
A oés Carlon si granz païs cunquis;
Li emperères tant mare vos nurrit!
Tere de France, mult estes dulz païs;
Oi désertet à tant rubofll exill.
Barons Franceis, pur mei vos vei murir,
Jo ne vos pois tenser ne guarantir :
Aït vos Deus ki unkes ne mentit.

Oliver frère, vos ne dei-jo faillir;
De doel murra[i] se altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i reférir. »

CXXXIX.

Li quens Rollans el champ est repairet,
Tient Durendal, cume vassal i fiert;
Faldrun de Pin i ad par mi trenchet
E .xxiiii. de tuz les melz preisez;
Jamais n'iert home plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
Devant Rollant si s'en fuient paiens.
Dist l'arcevesque : « Asez le faites ben;
Itel valor deit aveir chevaler.
Ki armes portet e en bon cheval set,
En bataille deit estre forz et fiers
U altrement ne valt .iiii. deners;
Einz deit moine estre en un de cez mustiers,
Si prierat tuz jurz por noz peccez. »
Respunt Rollant : « Férez, ne's esparignez ! »
A icest mot l'unt Francs recumencet :
Mult grant damage i out de chrestiens.

CXL.

Home ki ço set que jà n'averat prisun,
En tel bataill fait grant défension :
Pur ço sunt Francs si fiers cume léuns.
As-vus Marsilie en guise de barunt,
Siet el cheval qu'il apelet Gaignun;
Brochet le ben, si vait férir Bevon :

Icil ert sire de Belne e de Digun ;
L'escut li freint e l'osberc li dérumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun.
Puis ad ocis Yvoeries e Ivon,
Ensembl'od els Gérard de Russillun.
Li quens Rollans ne li est guaires loign,
Dist al paien : « Dannes Deus mal te duinst !
A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns;
Colp en averas einz que nos départum,
E de m' espée enquoi saveras le nom. »
Vait le férir en guise de baron,
Trenchet li ad li quens le destre poign,
Puis prent la teste de Jurfaleu le blund :
Icil ert filz al rei Marsiliun.
Paien escrient : « Aïe-nos, Mahum !
Li nostre deu, vengez-nos de Carlun !
En ceste tere nus ad mis tels féluns,
Jà pur murir le camp ne guerpirunt. »
Dist l'un al altre : « E ! car nos en fuiums ! »
A icest mot tels .c. milie s'en vunt,
Ki que's rapelt jà n'en returnerunt. Aoi.

CXLI.

De ço qui calt se? fuit s'en est Marsilies;
Remés i est sis uncles Marganices
Ki tint Kartagene al frère Margalie
E Ethiope une tere maldite,
La neire gent en ad en sa baillie;
Granz unt les nés e lées les oreilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie.

Icil chevalchent fièrement e à ire,
Puis escrient l'enseigne paenime.
Ço dist Rollans : « Ci receverums ma[r]tyrie,
E or sai ben n'avons guaires à vivere;
Mais tut seit fel cher ne se vende primes.
Férez, seignurs, des espées furbies!
Si calengez e vos mors e voz vies
Que dulce France par nus ne seit hunie.
Quant en cest camp vendrat Carles mi sire,
De Sarrazins verrat tel discipline,
Cuntre un des noz en truverat morz .xv.,
Ne lesserat que nos ne bénéisse. » Aoi.

CXLII.

Quan[t] Rollans veit la contredite gent
Ki plus sunt neirs que n'en est arrement
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les denz,
Ço dist li quens : « Or sai-jo veirement
Que hoi murrum par le mien escient.
Férez, Franceis! car jo l' vos recumenz. »
Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz! »
A icest mot Franceis se fièrent enz.

CXLIII.

Quant paien virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orgoil e cunfort;
Dist l'un al altre : « L'empereor ad tort. »
Li Marganices sist sur un ceval sor,
Brochet le ben des esperuns à or;
Fiert Oliver derère en mi le dos,

Le blanc osberc li ad descust el cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors,
E dit après : « Un col avez pris fort.
Carles li magnes mar vos laissat as porz;
Tort nos ad fait, n'en est dreiz qu'il s'en lot;
Kar de vos sul ai ben venget les noz. »

CXLIV.

Oliver sent que à mort est férut,
Tient Halteclere dunt li acer fut bruns,
Fiert Marganices sur l' elme à or agut,
Flurs e cristaus en acraventet jus,
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz;
Brandist sun colp, si l'a mort abatut,
E dist après : « Paien, mal aies-tu !
Iço ne di que Karles n'i ait perdut,
Ne à muiler ne à dame qu'aies véud
N'en vanteras el règne dunt tu fus
Vaillant à un dener que m'i aies tolut
Ne fait damage ne de mei ne d'altrui. »
Après escriet Rollant qu'il li ajut. Aoi.

CXLV.

Oliver sent qu'il est à mort naffret,
De lui venger jamais ne li ert lez;
En la grant presse or i fiert cume ber,
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers,
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui véist Sarrazins desmembrer,
Un mort sur altre geter,

De bon vassal li poüst remembrer.
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier,
Munjoie escriet e haltement e cler;
Rollant apelet sun ami e sun per :
« Sire cumpaign, à mei car vus justez.
A grant dulor ermes hoi deseverez. » Aoi.

CXLVI.

Rollans reguardet Oliver al visage :
Teint fut e pers, desculuret e pale.
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet;
Encuntre tere en cheent les esclaces :
« Deus! dist li quens, or ne sai-jo que face.
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage!
Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet.
E! France dulce, cun hoi remendras guaste,
De bons vassals cunfundue e chaiete!
Li emperère en averat grant damage. »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. Aoi.

CXLVII.

As-vus Rollant sur sun cheval pasmet
E Oliver ki est à mort naffret;
Tant ad seinet ki li oil li sunt trublet,
Ne loinz ne près ne poet vedeir si cler
Que reco[no]istre poisset nuls hom mortel.
Sun cumpaignun, cum il l'at encuntret,
Si l' fiert amunt sur l'elme à or gemet;
Tut li detrenchet d'ici qu'al nasel;
Mais en la teste ne l' ad mie adeset.

A icel colp l' ad Rollans reguardet,
Si li demandet dulcement e suef :
« Sire cumpain, faites-le-vos de gred?
Jà est-ço Rollans ki tant vos soelt amer;
Par nule guise ne m'aviez desfiet. »
Dist Oliver : « Or vos oi-jo parler,
Jo ne vos vei : veied vus danne-Deu!
Férut vos ait : car le me pardunez. »
Rollans respunt : « Jo n'ai nient de mal;
Jo l' vus parduins ici et devant Deu. »
A icel mot l'un ad l'altre clinet;
Par tel amur as-les-vus desevered.

CXLVIII.

Oliver sent que la mort mult l'engoisset :
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oïe pert e la véue tute;
Descent à piet, al tere se culchet,
Durement en halt si recleimet sa culpe;
Cuntre le ciel ambesdous ses mains juintes,
Si priet Deu que paréis li dunget
E bénéist Karlun e France dulce,
Sun cumpaignun Rollant sur tuz humes.
Falt li le coer, le helme li embrunchet,
Trestut le cors à la tere li justet.
Morz est li quens que plus ne se demuret;
Rollans li ber le pluret, si l' duluset.
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume.

CXLIX.

Or veit Rollans que mort est sun ami,
Gésir adenz, à la tere sun vis,
Mult dulcement à regreter le prit :
« Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz !
Ensemble avum estet e anz e dis ;
Ne m' fesis mal, ne jo ne l' te forsfis.
Quant tu es mor, dulur est que jo vif. »
A icest mot se pasmet li marchis
Sur son ceval que cleimet Veillantif,
Afermet est à ses estreus d'or fin ;
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr.

CL.

Ainz que Rollans se seit apercéut,
De pasmeisuns guariz ne revenuz,
Mult grant domage li est aparéut :
Morz sunt Franceis, tuz les i ad perdut.
Senz l'arcevesque e senz Gualter del Hum,
Repairez est des muntaignes jus,
A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz.
Mort sunt si hume, si's unt paiens vencut ;
Voeillet illi o nun, desuz cez vals s'en fuit ;
Si reclaimet Rollant qu'il li ajut :
« E ! gentilz quens, vaillanz hom, ù ies-tu ?
Unkes n'en oi poür là ù tu fus.
Ço est Gualter ki conquist Maelgut,
Li niés Droun al viell e al canut,
Pur vasselage suleie estre tun drut.

Ma hanste est fraite e percet mun escut,
E mis osbercs desmailet e rumput;
Parmi le cors hot une lance férut.
Sempres murrai; mais cher me sui vendut. »
A icel mot l'at Rollans entendut,
Le cheval brochet, si vient poignant vers lui. Aoi.

CLI.

Rollans ad doel, si fut mal talentifs,
En la grant presse cumencet à férir;
De cels d'Espaigne en ad get[et] mort .xx.,
Et Gualter .vi., e l'arcevesque .v.
Dient paien félun : « Féluns humes ad ci;
Guardez, seigneurs, qu'il n'en algent vif.
Tut par seit fel ki ne 's vait envaïr,
E recreant ki les lerrat guar[ir]! »
Dunc recumencent e le hu e le cri;
De tutes parz le revunt envaïr. Aoi.

CLII.

Li quens Rollans fut noble guerrer,
Gualter de Hums est bien bon chevaler,
Li arcevesque prozdom e essaiet;
Li uns ne volt l'altre nient laisser :
En la grant presse i fierent as paiens.
Mil Sarrazins i descendent à piet,
E à cheval sunt .xl. millers.
Men escientre, ne 's osent aproismer;
Il lor lancent e lances e espiez
E wigres e darz e museras e agiez e gieser,

As premers colps i unt ocis Gualter.
Turpins de Reins tut sun escut percet,
Quasset sun elme, si l' unt naffret el chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors naffret de .iiii. espiez;
De desuz lui ocient sun destrer.
Or est grant doel quant l'arcevesque chiet. Aoi.

CLIII.

Turpins de Reins quant se sent abatut,
De .iiii. espiez par mi le cors férut,
Isnelement le ber resailit sus;
Rollant reguardet, puis si li est curut;
E dist un mot : « Ne sui mie vencut;
Jà bon vassal n'en ert vif recréut. »
Il trait Almace s'espée de acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus,
Puis le dist Carles qu'il n'en esparignat nul;
Tels .iiii. cenz i troevet entur lui,
Alquanz nafrez, alquanz par mi férut,
Si out d'icels ki les chefs unt perdut :
Ço dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber Gilie por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm.
Ki tant ne set ne l' ad prod entendut.

CLIV.

Li quens Rollans genteme[n]t se cumbat;
Mais le cors ad tressuet e mult chalt,
En la teste ad e dulor e grant mal,

Rumput est li temples por ço que il cornat;
Mais saveir volt se Charles i vendrat,
Trait l'olifan, fieblement le sunat.
Li emperère s'estut, si l' escultat:
« Seignurs, dist-il, mult malement nos vait:
Rollans mis niés hoi cest jur nus défalt;
Jo oi al corner que gua[i]res ne viverat;
Ki estre i volt, isnelement chevalzt.
Sunez voz grasles tant que en cest ost ad. »
Seisante milie en i cornent si halt,
Sunent li munt e respondent li val;
Paien l'entendent, ne l' tindrent mie en gab;
Dit l'un al altre : « Karlun averum-nus jà. »

CLV.

Dient paien : « L'emperère repairet. Aoi.
(De ces de France oent suner les graisles.)
Se Rollans vit, nostre guerre novelet;
Perdud avuns Espaigne nostre terre. »
Tels .iiii. cenz s'en asemble[nt] à helmes
E des meillors ki el camp quient estre,
A Rollant rendent un estur fort e pesme:
Or ad li quens endreit sei asez que faire. Aoi.

CLVI.

Li quens Rollans, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fiers e maneviz
Ne lur lerrat, tant cum il serat vif;
Siet el cheval qu'om cleimet Veillantif,
Brochet le bien des esperuns d'or fin,

En la grant presse les vait tuz envaïr,
Ensem[b]l'od lui arcevesques Turpin.
Dist l'un al altre : « Çà vus traiez, ami.
De cels de France les corns avuns oït;
Carles repairet, li reis poestéifs. »

CLVII.

Li quens Rollans unkes n'amat cuard
Ne orguillos ne malvais hume de male part,
Ne chevaler se il ne fust bon vassal,
Li arcevesques Turpin en apelat :
« Sire, à pied estes, e jo sui à ceval;
Pur vostre amur ici prendrai estal,
Ensemble auruns e le ben e le mal,
Ne vos lerrai pur nul hume de car.
Encui rendruns à paiens cest asalt;
Les colps des mielz cels sunt de Durendal. »
Dist l'arcevesque : « Fel seit ki ben n'i ferra!
Carles repairet ki ben nus vengerat. »

CLVIII.

Paien dient : « Si mare fumes nez!
Cum pes[mes] jurz nus est hoi ajurnez!
Perdut avum noz seignurs e noz pers.
Carles repeiret od sa grant ost, li ber;
De cels de France odum les graisles clers :
Grant est la noise de Munjoie escrier.
Li quens Rollant est de tant grant fiertet,
Jà n'ert vencut pur nul hume carnel;
Lançuns à lui, puis si l' laissums ester. »

E il si firent darz e wigres asez,
Espiez e lances e museraz enpennez;
Le l'escut Rollant unt frait e estroet,
E sun osberc rumput e desmailet;
Mais enz el cors ne l' ad mie adeset;
Mais Veillantif unt en .xxx. lius nafret,
Desuz le cunte si li unt mort laisset.
Paien s'en fuient puis, si l' laisent ester.
Li quens Rollans i est remés à pied. Aoi.

CLIX.

Paien s'en fuient curuçus e irez,
Envers Espaigne tendent del espleiter.
Li quens Rollans ne 's ad dunc encalcer,
Perdut i ad Veillantif sun destrer;
Voellet o nun, remés i est à piet.
Al arcevesque Turpin alat aider,
Sun elme ad or li deslaçat del chef,
Si li tolit le blanc osberc léger,
E sun blialt li ad tut détrenchet,
En ses granz plaies les pans li ad butet,
Cuntre sun piz puis si l' ad enbracet,
Sur l'erbe verte puis l'at suef culchet,
Mult dulcement li ad Rollans preiet :
« E ! gentilz hom, car me dunez cunget.
Noz cumpaignuns, que oümes tanz chers,
Or sunt-il morz; ne's i devuns laiser.
Jo es voell aler querre e entercer,
De devant vos juster e enrenger. »
Dist l'arcevesque : « Alez e repairez.

Cist camp est vostre, mercit Deu! [e le] mien. »

CLX.

Rollans s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz,
Hoec truvat Gerin e Gerer sun cumpaignun,
E si truvat Berenger e Atuin,
Iloec truvat Anséis e Sansun,
Truvat Gérard le veill de Russillun;
Par uns e uns les ad pris le barun,
Al arcevesque en est venuz atut,
Si 's mist en reng de devant ses genuilz.
Li arcevesque ne poet muer n'en plurt,
Lievet sa main, fait sa bé[né]içun,
Après ad dit: « Mare fustes, seignurs!
Tutes voz anmes ait Deus li glorius!
En paréis les metet en se[i]ntes flurs!
La meie mort me rent si anguissus,
Jà ne verrai le riche emperéur. »

CLXI.

Rollans s'en turnet, le camp vait recercer;
Sun cumpaignun ad truvet Oliver,
Encuntre sun piz estreit l'ad enbracet;
Si cum il poet al arcevesques en vent,
Sur un escut l'ad as altres culchet;
E l'arcevesque les ad asols e seignet.
Idunc agreget le doel e la pitet.
Ço dit Rollans: « Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes filz al duc Reiner

Ki tint la marche del val de Runers;
Pur hanste freindre e pur escuz peceier,
Pur orgoillos veintre e esmaier
E pur prozdomes tenir e cunseiller
E pur glutun veintre e esmaier
En nule tere n'ad meillor chevaler. »

CLXII.

Li quens Rollans, quant il veit mort ses pers
E Oliver qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet à plurer,
En sun visage fut mult desculurer,
Si grant doel out que mais ne pout ester :
Voeillet u nun, à tere chet pasmet.
Dist l'arcevesques : « Tant mare fustes ber! »

CLXIII.

Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant;
Tendit sa main, si ad pris l'olifan.
En Rencesvals ad un ewe curant :
Aler i volt, si'n durrat à Rollant.
Sun petit pas s'en turnet cancelant,
Il est si fieble qu'il ne poet en avant,
N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc;
Einz que om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant;
La sue mort li vait mult angoissant.

Li quens Rollans revient de pasmeisuns,
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur;
Guardet aval e si guardet amunt,
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
Là veit gésir le nobilie barun :
Ço est l'arcevesque que Deus mist en sun num;
Cleïmet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
S[i] priet Deu que paréis li duinst.
Par granz batailles e par mult bels sermons
Cuntre paiens sur tuz tens campiuns,
Deus li otreit la sue seinte bénéiçun! Aoi.

CLXIV.

Li quens Rollans veit l'ar[ce]vesque à tere,
Defors sun cors veit gésir la buele,
Desuz le frunt li buillit la cervele;
Desur sun piz, entre les dous furceles,
Cruisiedes ad ses blanches [mains], les beles;
Forment le pleignet à la lei de sa tere :
« E! gentilz hom, chevaler de bon aire,
Hoi te cumant al glorius céleste;
Jamais n'ert hume plus volenters le serve,
Dès les Apostles ne fut hom tel prophète
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Jà la vostre anme n'en ait sufraite!
De paréis li seit la porte uverte! »

CLXV.

Ço sent Rollans que la mort li est près,

Par les oreilles fors se ist la cervel;
De ses pers priet Deu que 's apelt,
E pois de lui al angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espée en l'altre main;
D'un arbaleste ne poet trajre un quarrel;
Devers Espaigne en vait en un guaret,
Muntet sur un tertre desuz un arbre bele;
Quatre perruns i ad de marbre faite;
Sur l'erbe verte si est caeit envers,
Là s'est pasmet; kar la mort li est près.

CLXVI.

Halt sunt li pui e mult halt les arbres,
Quatre perruns i ad luisant de marbre.
Sur l'erbe verte li quens Rollans se pasmet;
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,
Si se feinst mort, si gist entre les altres,
Del sanc luat sun cors e sun visage,
Met sei en piez e de curre s'astet;
Bels fut e forz e de grant vasselage :
Par sun orgoill cumencet mortel rage,
Rollant saisit e sun cors e ses armes,
E dist un mot : « Vencut est li niés Carles :
Iceste espée porterai en Arabe. »
En cel tirères li quens s'aperçut alques.

CLXVII.

Ço sent Rollans que s'espée li tolt,
Uverit les oilz, si li ad dit un mot :

« Men escientre ! tu n'ies mie des noz. »
Tient l'olifan, que unkes perdre ne volt,
Si l' fiert en l'elme ki gemmet fut à or,
Fruisset l'acer e la teste e les os,
Amsdous les oilz del chef li ad mis fors,
Jus à ses piez si l' ad tresturnet mort,
Après li dit : « Culvert paien, cum fus unkes si os
Que me saisis ne à dreit ne à tort?
Ne l' orrat hume ne t'en tienget pur fol.
Fenduz en est mis olifans el gros,
Ça juz en est li cristals e li ors. »

CLXVIII.

Ço sent Rollans la véue a perdue,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui od une perre byse,
.X. colps i fiert par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint n'esgruignet;
E dist li quens : « Sancte Marie, ajue !
E ! Durendal bone, si mare fustes !
Quant jo mei prod de vos n'en ai mès cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues
E tantes teres larges escumbatues
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
Ne vos ait hume ki pur altre fuiet.
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue ;
Jamais n'ert tel en France la solue. »

CLXIX.

Rollans férit el perrun de sardonie;
Cruist li acer, ne briset ne n'esgrunie.
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei-méisme la cumencet à pleindre :
« E! Durendal, cum es bele e clere e blanche!
Cuntre soleill si luises e reflambes!
Carles esteit ès vals de Moriane
Quant Deus del cel li mandat par sun a[n]gle
Qu'il te dunast à un conte cataigne.
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes;
Jo l'en cunquis Namon e Bretaigne,
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne
E Lumbardie e trestute Rormaine,
Jo l'en cunquis Baiver e tute Flandres
E Burguigne e trestute Puillanie,
Costentinnoble, dunt il out la fiance,
E en Saisonie fait-il ço qu'il demandet;
Jo l'en cunquis e Escoce, Guales, Islonde
E Engleterre que il teneit sa cambre;
Cunquis l'en ai païs e teres tantes
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espée ai dulor e pesance,
Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne.
Deus père, n'en laiseit hunir France! »

CLXX.

Rollans férit en une perre bise,
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espée cruist, ne fruisset ne ne brise,
Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst à sei-méisme :
« E! Durendal, cum es bele e seintisme!
En l'oriet punt asez i ad reliques :
La dent seint Pere e del sanc seint Basilie,
E des chevels mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie;
Il n'en est dreiz que paiens te baillisent :
De chrestiens deverez estre servie.
Ne vos ait hume ki facet cuardie!
Mult larges teres de vus averai cunquises
Que Carles tent, ki la barbe ad flurie;
E li emperères en est ber e riches. »

CLXXI.

Ço sent Rollans que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte si est culchet adenz;
Desuz lui met s'espée e l'olifan en sumet,
Turnat la teste vers la paiene gent,
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent
Li gentilz quens qu'il fut mort cunquérant,

Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez Deu recleimet, en puroffrid lo guant. Aoi.

CLXXII.

Ço sent Rollans de sun tens n'i ad plus;
Devers Espaigne est en un pui agut,
A l' une main si ad sun piz batud :
« Deus ! meie culpe vers les tues vertuz
De mes pecchez, des granz e des menuz,
Que jo ai fait dès l'ure que nez fui
Tresqu'à cest jur que ci sui consoüt. »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut;
Angles del ciel i descendent à lui. Aoi.

CLXXIII.

Li quens Rollans se jut desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis;
De plusurs choses à remembrer li prist :
De tantes teres cum li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne sun seignor ki l' nurrit.
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt;
Mais lui-méisme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire patene, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des lions guaresis,
Guar[is] de mu l'anme de tuz périlz
Pur les pecchez que en ma vie fis. »
Sun destre grant à Deu en puroffrit,

Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin,
Juntes ses mains est alet à sa fin.
Deus tramist sun angle chérubin
E seint Michel del péril,
Ensemble od els se[i]nt Gabriel i vint:
L'anme del cunte portent en paréis.
Morz est Rollans : Deus en ad l'anme ès cels !
Li emperère en Renceval parvient.
Il n'en i ad ne veie ne senter
Ne voide tere ne alne [ne] plein pied
Que il n'i ait o Franceis o paien.
Carles escriet : « U estes-vos, bels niés?
U est l'arcevesque e li quens Oliver?
U est Gerins e sis cumpainz Gerers?
U est Otes e li quens Berengers,
Ive e Ivorie, que jo aveie tant chers?
Que est devenuz li gascuinz Engeler,
Sansun li dux e Anséis li bers?
U est Gérard de Russillun li veilz,
Li .xii. per que jo aveie laiset? »
De ço qui chelt, quant nul n'en respundiet,
« Deus, dist li reis, tant me pois esmaer
Que jo ne fui al estur cumencer ! »
Tiret sa barbe cum hom ki est iret;
Plurent des oilz si baron chevaler,
Encuntre tere se pasment .xx. millers,
Naimes li dux en ad mult grant pitet.

CLXXIV.

Il n'en i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt;
Plurent lur filz, lur frères, lur nevolz
E lur amis e lur lige seignurs;
Encuntre tere se pasment li plusur.
Naimes li dux d'iço ad fait que proz,
Tuz premereins l'ad dit l'emperéur :
« Veez avant de dous liwes de nus,
Veer puez les granz chemins puldrus,
Que qu'asez i ad de la gent paienur :
Car chevalchez, vengez ceste dulor. »
« E Deus ! dist Carles, jà sunt-il jà si luinz;
Cunseilez-mei e dreit e honur;
De France dulce m'unt tolud la flur. »
Li reis cumandet Geluun e Otun,
Tedbalt de Reins e le cunte Milun :
« Guardez le champ e les vals e les munz,
Lessez gésir les morz tut issi cun il sunt
Que n'i adeist ne beste ne lion
Ne n'i adeist esquier ne garçun;
Jo vus défend que n'i adeist nuls hom
Josque Deus voeile que en cest camp revengum. »
E cil respundent dulcement par amur :
« Dreiz emperère, cher sire, si ferum. »
Mil chevaler i retenent des lur. Aoi.

CLXXV.

Li emperères fait ses graisles suner,

Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.
De cels d'Espaigne unt lur les dos turnez,
Tenent l'enchalz, tuit en sunt cumunel.
Quant veit li reis le vespres décliner,
Sur l'erbe verte descent li reis en un pred;
Culchet sei à tere, si priet damne Deu
Que li soleilz facet pur lui arester,
La nuit targer e le jur demurer.
Ais-li un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad comandet :
« Charles, chevalche; car tei ne faudrad clartet.
La flur de France as perdut, ço set Deus;
Venger te poez de la gent criminel. »
A icel mot est l'emperère muntet. Aoi.

CLXXVI.

Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz;
Car li soleilz est remés en estant.
Paien s'en fuient, ben les [en]chalcent Franc;
El Val Ténébrus, là les vunt ateignant.
Vers Sarraguce les enchalcent Franc,
A colps pleners les en vunt ociant,
Tolent lur veies e les chemins plus granz.
L'ewe de Sèbre el lur est de devant,
Mult est parfunde, merveill[us]e e curant;
Il n'en i ad barge ne drodmund ne caland;
Paiens recleiment un lur deu Tervagant,
Puis saillent enz; mais il n'i unt guarant.
Li adubez en sunt li plus pesant;
Envers les funz s'en turnèrent alquanz;

Li altre en vunt cuntreval flotant.
Li miez guariz en unt boüd itant,
Tuz sunt neiez par merveillus ahan.
Franceis escrient : « Mare fustes, Rollans ! » Aoi.

CLXXVII.

Quant Carles veit que tuit sunt mort paiens,
Alquanz ocis e li plusur neiet,
Mult grant eschec en unt si chevaler,
Li gentilz reis descendut est à piet;
Culchet sei à tere, si'n ad Deu graciet;
Quant il se drecet, li soleilz est culchet.
Dist l'emperère : « Tens est del herberger,
En Rencesvals est tart del repairer.
Noz chevals sunt e las e ennuiez;
Tolez-lur les seles, le[s] freins qu'il unt ès chefs;
E par cez prez les laisez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vos dites bien. » Aoi.

CLXXVIII.

Li emperère ad prise sa herberge :
Franceis descendent en la tere déserte,
A lur chevals unt toleites les seles,
Les freins à or, e metent jus les testes,
Liverent lur prez, asez i ad fresche herbe,
D'altre cunreid ne lur poent plus faire.
Ki mult est las il se dort cuntre tere ;
Icele noit n'unt unkes escalguaite.

CLXXIX.

Li emperère s'est culcet en un pret,
Sun grant espiet met à sun chef li ber;
Icele noit ne se volt-il désarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc saffret,
Laciet sun helme ki est à or gemmet,
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per,
Ki cascun jur muet .xxx. clartez.
Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffret.
Carles en ad l'amure, mercit Deu!
En l'oret punt l'ad faite manuverer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet,
Li nums Joiuse l'espée fut dunet.
Baruns franceis ne l' deivent ublier,
Enseigne en unt de Munjoie crier :
Pur ço ne 's poet nule gent cuntrester.

CLXXX.

Clere est la noit e la lune luisante.
Carles se gist; mais doel ad de Rollant,
E de Oliver li peiset mult forment,
Des .xii. pers e de la franceise gent,
En Rencesvals ad laiset morz san genz :
Ne poet muer n'en plurt e ne s' desment,
E priet Deu qu'as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant;
Endormiz est, ne pout mais en avant.
Par tuz les prez or se dorment li Franc.

N'i ad cheval ki puisset ester en estant ;
Ki herbe voelt, il la prent en gisant :
Mult ad apris ki bien conuist ahan.

CLXXXI.

Karles se dort cum hume traveillet.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet,
L'emperéur li cumandet à guarder ;
Li angles est tute noit à sun chef.
Par avisiun li ad anunciet
D'une bataille ki encuntre lui ert,
Senefiance l'en démustrat mult gref.
Carles guardat amunt envers le ciel,
Veit les tuneires e les venz e les giels
E les orez, les merveillus tempez,
E fous e flambes i est apareillez,
Isnelement sur tute sa gent chet.
Ardent cez hanstes de fraisnes e de pumer
E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier ;
Fruisez cez hanstes de cez trenchanz espiez ;
Cruissent osbercs e cez helmes d'acer.
En grant dulor i veit ses chevalers ;
Urs e leuparz les voelent puis manger,
Serpenz e guiveres, dragun e averser,
Grifuns i ad plus de trente millers :
N'en i ad cel à Franceis ne s'agiet,
E Franceis crient : « Carlemagne, aïdez ! »
Li reis en ad e dulur e pitet,
Aler i volt ; mais il ad desturber.
Devers un gualt uns granz léons li vint,

Mult par ert pesmes e orguillus e fiers;
Sun cors méismes i asalt e requert,
E prenent sei à braz ambesdous por loitier;
Mais ço ne set li quels abat ne quels chiet :
Li emperère n[e s]'est mie esveillet.

CLXXXII.

Après icel li vien[t] un altre avisiun :
Qu'il ert en France ad Ais à un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun;
De vers Ardene veeit venir .xxx. urs,
Cascun parolet altresi cume hum;
Diseient li : « Sire, rendez-le nus;
Il n'en est dreiz que il seit mais od vos.
Nostre parent devum estre à sucurs. »
De sun paleis vers les altres acurt,
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte ultre ses cumpaignuns.
Là vit li reis si merveillus estur;
Mais ço ne set li quels veint ne quels nun :
Li angles Deu ço ad mustret al barun.
Carles se dort tresqu'al demain al cler jur.

CLXXXIII.

Li reis Marsilie s'en fuit en Sarraguce,
Suz un olive est descendut en l'umbre;
S'espée rent e sun elme e sa bronie,
Sur la verte herbe mult laidement se culcet;
La destre main a perdue trestute,
Del sanc qu'en ist se pasmet e angoiset;

De devant lui sa muiller Bramimunde
Pluret e criet, mult forment se doluset.
Ensembl'od li plus de .xx. mil humes :
Si maldient Carlun e France dulce,
Ad Apolin encurent en une crute,
Tencent à lui, laidement le despersunent :
« E! malvais Deus! por quei nus fais tel hunte?
C'est nostre rei : por quei [l'] lessas cunfundre?
Ki mult te sert, malvais luer l'en dunes. »
Puis si li tolent se sceptre e sa curune,
Par les le pendent sur une culumbe,
Entre lur piez à tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e defruisent,
E Tervagan tolent sun escarbuncle,
E Mahumet enz en un fosset butent,
E porc e chen le mordent e defulent.

CLXXXIV.

De paismeisuns en est venuz Marsilies,
Fait sei porter en sa cambre voltice;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites;
E Bramimunde le pluret la réine,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive,
Al altre mot mult haltement s'escriet :
« E! Sarraguce, cum ies oi desguarnie
Del gentil rei ki t'aveit en baillie!
Li nostre Deu i unt fait félonie,
Ki en bataille ui matin le faillirent.
Li amiralz i ferat cuardie
S'il ne cumbat à cele gent hardie

Ki si sunt fiers, n'unt cure de lur vies.
Li emperère od la barbe flurie
Vasselage ad e mult grant estultie;
S'il ad bataille il ne s'en fuirat mie.
Mult est grant doel que n'en est ki l' ociet. »

CLXXXV.

Li emperère par sa grant poestet
.Vii. anz tuz pleins ad en Espaigne estet;
Prent-i chastels e alquantes citez.
Li reis Marsilie s'en purcaeet asez,
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet :
Ço est l'amiraill le viel d'antiquitet,
Tut survesquiet e Virgilie e Omer;
En Sarraguce alt sucurre li ber;
E, s'il ne l' fait, il guerpirat ses deus
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si receverat sancte chrestientet,
A Charlemagne se vuldrat acorder.
E cil est loinz, si ad mult demuret,
Mandet sa gent de .xl. régnez,
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
Eschiez e barges e galies e nefs.
Suz Alixandre ad un port juste mer,
Tut sun navilie i ad fait aprester.
Ço est en mai, al premer jur d'ested,
Tutes ses oz ad empeintes en mer.

CLXXXVI.

Granz sunt les oz de cele gent averse,
Siglent à fort e nagent e guvernent.
En sum ces maz e en cez altes vernes
Asez i ad carbuncles e lanternes;
Là sus amunt pargetent tel luiserne,
Par la noit la mer en est plus bele;
E cum il vienent en Espaigne la tere,
Tut li païs en reluist e esclairet :
Jesqu'à Marsilie en parvunt les nȯveles. Aoi.

CLXXXVII.

Gent paienor ne voelent cesser unkes :
Issent de mer, venent as ewes dulces;
Laisent Marbrose e si laisent Marbrise,
Par Sèbre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles,
Tute la noit mult grant clartet lur dunent;
A icel jur venent à Sarraguce. Aoi.

CLXXXVIII.

Clers est li jurz e li soleilz luisant.
Li amiralz est issut del calan,
Espaneliz fors le vait adestrant :
.Xvii. reis après le vunt siwant,
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz;
Suz un lorer, ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc,
U[n] faldestoed i unt mis d'olifan;

Desuz s'asiet li paien Baligant;
Tut li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premer parlat avant :
« Oiez ore, franc chevaler vaillant;
Carles li reis, l'emperère des Francs,
Ne deit manger se jo ne li cumant.
Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant;
En France dulce le voeil aler querant,
Ne finerai en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recréant. »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

CLXXXIX.

Puis qu'il l'ad dit, mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel
Que il ainz ad Ais o Carles soelt plaider.
Si hume li loent, si li unt cunseillet.
Puis apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan e l'autre Clarien :
« Vos estes filz al rei Maltraien,
Ki messages soleit faire volenters.
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algez;
Marsiliun de meie part li nunciez,
Cuntre Franceis li sui venut aider.
Se jo truis ó, mult grant bataille iert;
Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcer;
Si li portez cest uncel d'or mer,
E à mei venget pur reconoistre sun feu.
En France irai pur Carle guerreier;

S'en ma mercit ne se culzt à mes piez
E ne guerpisset la lei de chrestiens,
Jo li toldrai la corune del chef. »
Paien respundent : « Sire, mult dites bien. »

CXC.

Dist Baligant : « Car chevalchez, barun;
L'un port le guant, li alt[r]e le bastun. »
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalchèrent que en Sarraguce sunt,
Passent .x. portes, traversent .iiii. punz,
Tutes les rues ù li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur;
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor,
Pleignent lur deus Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie n'en unt.
Dit cascun al altre : « Caitifs! que devendrum?
Sur nus est venue male confusiun,
Perdut avum le rei Marsiliun,
Li quens Rollans li trenchat ier le destre poign,
Nus n'avum mie de Jurfalen le Blunt.
Trestute Espaigne iert hoi en lur bandun. »
Li dui message descendent al perrun.

CXCI.

Lur chevals laisent de desuz un olive,
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent,
E li message par les mantels se tindrent,

N oz cheualers i unt lesset ocire.
C est mien seignur en bataille faillirent.
L e destre poign ad perdut nen ad mie.
S i li trenchat li quens Rollant li riches.
T restute Espaigne aurat Carles en baillie.
Q ue deuendrai duluruse caitiue.
E lasse que nen ai un hume ki mociet. AOI.
D ist Clarien dame ne parlez mie itant.
M essages sumes al paien Baligant.
M arsiliun co dit serat guarant.
S i len enueiet sun bastun 7 sun guant.
E n Sebre auum .IIII. milie calant.
E schiez 7 barges 7 galees curant
D romunz i ad ne uos sai dire quanz.
L i amiralz est riches 7 puisant.
E n France irat Carlemagne querant.
R endre le quidet u mort o recreant.
D ist Bramimunde mar en irat itant.
P lus pres dici purrez truuer les Francs.
E n ceste tere ad estet ia .vii. anz.
L i emperere est ber 7 cumbatant.
M eilz uoelt murir que ia fuiet de camp.
S uz ciel nad rei quil prist a un enfant.
C arles ne creint nuls hom ki seit uiuant.
L aissez co ester dist Marsilies li reis.
D ist as messages seignurs parlez a mei.
J a ueez uos que a mort sui destreit.
J o si nen ai filz ne fille ne heir

Puis sunt muntez sus el paleis altisme.
Cum il entrèrent en la cambre voltice,
Par bel amur malvais saluz li firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie,
E Tervagan e Apollin nostre sire
Salvent le rei e guardent la réine ! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie :
Cist nostre Deu sunt en recréantise,
En Rencesval muaves vertuz firent,
Noz chevalers i unt lesset ocire,
Cest mien seignur en bataille faillirent :
Le destre poign ad perdut, n'en ad mie ;
Si li trenchat li quens Rollans li riches.
Trestute Espaigne averat Carles en baillie.
Que devendrai duluruse caitive?
E! lasse! que n'en ai un hume ki m'ociet! » Aoi.

CXCII.

Dist Clarien : « Dame, ne parlez mie itant.
Messages sumes al paien Baligant;
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
En Sèbre avum .iiii. milie calant,
Eschiez e barges e galées curant ;
Drudmunz i ad ne vos sai dire quanz.
Li amiralz est riches e puisant,
En France irat Carlemagne quérant,
Rendre le quidet u mort o recréant. »
Dist Bramimunde : « Mar en irat itant !
Plus près d'ici purrez truver les Francs ;

En ceste tere ad estet jà .vii. anz.
Li emperère est ber e cumbatant,
Meilt voel murir que jà fuiet de camp;
Suz ciel n'ad rei qu'il prist à un enfant.
Carles ne creint nuls hom ki seit vivant. »

CXCIII.

— « Laissez ço ester », dist Marsilies li reis;
Dist as messages : « Seignurs, parlez à mei.
Jà veez-vos que à mort sui destreit;
Jo si n'en ai filz ne fille ne heir;
Un en aveie, cil fut ocis her-seir.
Mun seignur dites qu'il me vienge veeir.
Li amiraill ad en Espaigne dreit;
Quite li cleim, se il la voelt aveir;
Puis la défendet encuntre li Franceis.
Vers Carlemagne li durrai bon conseill;
Cunquis l'averat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li portereiz,
Pui li dites il n'en irat, si l' me creit. »
Cil respundent : « Sire, vus dites veir. » Aoi.

CXCIV.

Ço dist Marsilie : « Carles l'emperère
Mort m'ad mes homes, ma tere déguastée,
E mes citez fraites e violées;
Il jut anuit sur cel ewe de Sèbre;
Jo ai cunté n'i ad mais que .vii. liwes.
L'amirail dites que sun host i amein;
Par vos li mand, bataille i seit justée. »

De Sarraguce les clefs li ad liverées.
Li messager ambedui l'enclinèrent,
Prennent cinget, à cel mot s'en turnèrent.

CXCV.

Li dui message ès chevals sunt muntet,
Isnelement issent de la citet,
Al amiraill en vunt esfreedement,
De Sarra[gu]ce li présentent les clés.
Dist Baligant : « Que avez-vos truvet?
U est Marsilie que jo aveie mandet? »
Dist Clarien : « Il est à mort naffret.
Li emperère fut ier as porz passer,
Si s'en vuolt en dulce France aler;
Par grant honur se fist rereguarder :
Li quens Rollans i fut remés, sis niés,
E Oliver e tuit li .xii. per,
De cels de France .xx. milie adubez.
Li reis Marsilie si cumbatit, li bers;
Il e Rollans el camp furent remés.
De Durendal li dunat un colp tel,
Le destre poign li ad del cors severet;
Sun filz ad mort qu'il tant suleit amer,
E li baron qu'il i out amenet;
Fuiant s'en vint, qu'il n'i pout mès ester;
Li emperère l'ad enchacet asez.
Li reis vos mandet que vos le sucurez,
Quite vus cleimet d'Espaigne le régnet. »
E Baligant cumencet à penser,
Si grant doel ad, por poi qu'il n'est desvet. Aoi.

CXCVI.

« Sire amiralz, dist Clariens,
En Rencesvals une bataille out ier.
Morz est Rollans e li quens Oliver,
Li .xii. per que Carles aveit tant cher;
De lur Franceis i ad mort .xx. millers.
Li reis Marsilie le destre poign i perdit,
E l'emperère asez l'ad enchalcet.
En ceste tere n'est remés chevaler
Ne seit ocis o en Sèbre neiet;
Desur la rive sunt Franceis herbergiez,
En cest païs nus sunt tant aproeciez :
Se vos volez, li repaires ert grefs. »
E Baligant le reguart en ad fiers,
En sun curage en est joüs e liet;
Del faldestod se redrecet en piez,
Puis escriet : « Baruns, ne vos targez,
Eissez des nefs, muntez, si chevalciez.
S'or ne s'en fuit Karlemagne li veilz,
Li reis Marsilie enqui serat venget;
Pur sun poign destre l'en liverai le chés. »

CXCVII.

Paien d'Arabe des nefs se sunt eissut,
Puis sunt [muntet] ès chevals e ès muls,
Si chevalchèrent : que fereient-il plus?
Li amiralz, ki trestuz les esmut,
Si'n apelet Gemalfin un sun drut :
« Jo te cumant de tute mes oz l'aünade. »

Puis en sun destrer munte Bestrun;
Ensembl'od lui emmeinet .iiii. dux,
Tant chevalchat qu'en Sarraguce fut;
A un perron de marbre est descenduz,
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut,
Par les degrez el paleis muntet sus;
E Bramidame vient curant cuntre lui,
Si li ad dit : « Dolente! si mare fui!
A itel hunte, sire, mun seignor ai perdut! »
Chet li as piez, li amiralz la reçut :
Sus en la chambre ad doel en sunt venut. Aoi.

CXCVIII.

Li reis Marsilie cum il veit Baligant,
Dunc apelat dui Sarrazin espans :
« Pernez mas braz, si me drecez en séant. »
Al puign senestre ad pris un de ses guanz;
Ço dist Marsilie : « Sire reis amiralz,
Terestutes ici rengnes vos rendemas
E Sarraguce e l'onur qui apent.
Mei ai perdut e [tres]tute ma gent. »
E cil respunt : « Tant sy-jo plus dolent;
Ne pois à vos tenir lung parlement,
Jo sai asez que Carles ne m'atent,
E nepurquant de vos receif le guant. »
Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant. Aoi.

CXCIX.

Par les degrez jus del paleis descent,
Muntet el ceval, vient à sa gent puignant,

Tant chevalchat qu'il est premers devant,
De uns ad altres si se vait escriant :
« Venez, paien, car jà s'en fuient Frant ! » Aoi.

CC.

Al matin, quant primes pert li albe,
Esveillez est li e[m]perère Carles.
Sein[s] Gabriel, ki de part Deu le guarde,
Levet sa main, sur lui fait sun signacle.
Li reis descent, si ad rendut ses armes.
Si se désarment par tute l'ost li altre,
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veiez lunges e cez chemins mult larges ;
Si vunt veeir le merveillus damage
En Rencesvals là o fut la bataille. Aoi.

CCI.

En Rencesvals en est Carles venuz,
Des morz qu'il troevet cumencet à plurer,
Dist à Franceis : « Segnu[r]s, le pas tenez ;
Kar mei-méisme estoet avant aler
Pur mun néud que vuldreie truver.
A Eis esteie à une feste anoel ;
Si se vantt[ei]ent mi vaillant chevaler
De granz batailles, de forz esturs pleners ;
D'une raisun oï Rollant parler :
Jà ne murreit en estrange régnet
Ne trespassast ses hume e ses pers,
Vers lur païs avereit sun chef turnet,
Cunquerrantment si finereit li bers. »

Plus qu'en ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.

CCII.

Quant l'emperères vait querre son nevold,
De tantes herbes el pré truvat les flors
Ki sunt vermeilz del sanc de noz barons;
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres parvenuz est li reis,
Les colps Rollant conut en treis perruns,
Sur l'erbe verte veit gésir sun nevuld :
N'en est merveille se Karles ad irur,
Descent à pied, aled i est pleins curs,
Entre ses mains ansdous le priest suus,
Sur lui se pasmet : tant par est anguissus.

CCIII.

Li emperères de pasmeisuns revint.
Naimes li dux e li quens Acelin,
Gefrei d'Anjou e sun frère Henri
Prenent le rei, si l' drecent suz un pin.
Guardet à la tere, veit sun nevod gésir,
Tant dulcement à regreter le prist :
« Amis Rollans, de tei ait Deus mercit !
Unques nuls hom tel chevaler ne vit
Por granz batailles juster e defenir.
La meie honor est turnet en déclin ! »
Carles se pasmet, ne s'en pout astenir. Aoi.

CCIV.

Carles li reis se vint de pasmeisuns,
Par les mains le tienent .iii. de ses barons,
Guarde à tere, ves gésir sun nevuld :
Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, mult li sunt ténébros.
Carles le pleint par feid e par amur :
« Ami Rollans, Deus metet t'anme en flors
En paréis entre les glorius!
Cum en Espaigne venis mal, seignur!
Jamais n'ert .i. jur de tei n'aie dulur.
Cum decarrat ma force e ma baldur!
Ne n' aurai jà ki sustienget m'onur.
Suz ciel ne quid aveir ami un sul ;
Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz. »
Trait ses crignels pleines ses mains amsdous.
Cent milie Franc en unt si grant dulur,
N'en i ad cel ki durement ne plurt. Aoi.

CCV.

« Ami Rollans, jo m'en irai en France ;
Cum jo serai à Loün en ma chambre,
De plusurs règnes vendrunt li hume estrange ;
Demanderunt ù est li quens cataignes.
Jo lur dirrai qu'il est morz en Espaigne,
A grant dulur tendrai puis mun reialme,
Jamais n'ert jur que ne plur ne n'en pleigne.

CCVI.

« Ami Rollans, prozdoem, juvente bele,
Cum jo serai à Eis en ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles;
Je 's lur dirrai merveilluses e pesmes :
Morz est mis niés ki tant me fist cunquere.
Encuntre mei revelerunt li Seisne
E Hungre e Bugre e tante gent diverse,
Romain, Puillain e tuit icil de Palerne,
E cil d'Affrike e cil de Califerne;
Puis encrerrunt mes peines e mes suffraites.
Ki guierat mes oz à tel poeste,
Quant cil est [morz] ki tuz jurz nos cadelet?
E! France, cum remeines déserte!
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre. »
Sa barbe blanche cumencet à detraire,
Ad ambes mains les chevels de sa teste.
Cent milie Francs s'en pasment cuntre tere.

CCVII.

« Ami Rollans, de tei ait Deus mercit!
L'anme de tei seit mise en paréis!
Ki tei ad mort, France ad mis en exill.
Si grant dol ai que n'i voldereie vivere,
De ma maisnée ki pur mei est ocise.
Ço duinset Deus, le filz sancte Marie,
Einz que jo vienge as maistres porz de Sirie,
L'anme del cors me seit oi départie.
Entre les lur aluée e mise,

E ma car fust delez els enfuie ! »
Pluret des oilz, sa blanche bar[b]e tiret;
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire. » Aoi.

CCVIII.

« Sire emperère, ço dist Gefrei d'Anjou,
Ceste dolor ne démenez tant fort,
Par tut le camp faites querre les noz
Que cil d'Espaigne en la bataille unt mort,
En un carnel cumandez que hom les port. »
Ço dist li reis : « Sunez-en vostre corn. » Aoi.

CCIX.

Gefreid d'Anjou ad sun greisle sunet :
Franceis descendent, Carles l'ad comandet.
Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet,
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad évesques e abez,
Muines, canonies, proveires coronez,
Si 's unt asols e seignez de part Deu;
Mirre e timoine i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez,
A grant honor pois les unt enterrez,
Si 's unt laisez : qu'en fereient-il el? Aoi.

CCX.

Li emperère fait Rollant costéir
E Oliver e l'arcevesque Turpin,
Devant sei les ad fait tuz uverir
E tuz les quers en paile recuillir.

Un blanc sairau de marbre sunt enz mis,
E puis les cors des barons si unt pris,
En quirs de cerf les seignurs unt mis;
Ben sunt lavez de piment e de vin.
Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,
Milun le cunte e Otes le marchis;
En .iii. carettes très ben les [unt] guicz.
Bien sunt cuverz d'un palie galazin. Aoi.

CCXI.

Venir s'en volt li emperère Carles
Quant de paiens li surdent les enguardent.
De cels devant i vindrent dui messages,
Del amiraill i nuncent la bataille:
« Reis orguillos, n'en est fins que t'en alges;
Veiz Baligant ki après tei chevalchet;
Granz sunt les oz qu'il ameinet d'Arabe.
Encoi verrum se tu as vasselage. » Aoi.

CCXII.

Carles li reis en ad prise sa barbe,
Si li remembret del doel e [del] damage,
Mult fièrement tute sa gent reguardet,
Puis si s'escriet à sa voiz grand e halte :
« Barons franceis, as chevals e as armes! » Aoi.

CCXIII.

Li emperères tuz premereins s'adubet,
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,

Ki pur soleill sa clartet n'en muet,
Prent à sun col un escut de Biterne,
Tient sun espiet, si 'n fait brandir la hanste,
Entencendur sun bon ceval puis muntet :
Il le cunquist ès guez desuz Marsune,
Si 'n getat mort Malpalin de Nerbone;
Laschet la resne, mult suvent l'esperonet,
Fait sun eslais véant cent mil humes. Aoi.
Recleimet Deu e l'apostle de Rome.

CCXIV.

Par tut le champ cil de France descendent,
Plus de cent milie s'en adubent ensemble,
Guarnemenz unt ki ben lor atalentet,
Cevals curanz e lur armes mult gentes;
Puis sunt muntez e unt grant science.
Si l' trovent oi, bataille quident rendre.
Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
Quant Carles veit si beles cuntenances,
Si 'n apelat Jozeran de Provence,
Naimon li duc, Antelme de Maience :
En tels vassals deit hom aveir fiance,
Asez est fels ki entr'els se demet :
« Si Arrabiz de venir ne se repentent,
La mort Rollant lur quid chèrement rendre. »
Respunt dux Neimes : « E Deus le nos consente! » Aoi.

CCXV.

Carles apelet Rabe e Guineman;
Ço dist li reis : « Seignurs, jo vos cumant

Seiez ès lius Oliver e Rollant.
L'un port l'espée e l'altre l'olifant,
Si chevalcez el premer chef devant,
Ensembl'od vos .xv. milies de Franceis,
De bachelers de noz meillors vaillanz.
Après icels en averat altretant,
Si 's guierat Gibuins e Guinemans,
Naimes li dux e li quens Jozerans. »
Icez eschieles ben les vunt ajustant;
Si l' troevent oi, bataille iert mult grant. Aoi.

CCXVI.

De Franceis sunt les premères escheles,
Après les dous establisent la terce :
En cele sunt li vassal de Baivere,
A .xx. [milies] chevalers la preisèrent.
Jà devers els bataille n'ert lessée.
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chère,
Fors cels de France ki les règnes cunquerent.
Li quens Oger li Daneis, li puinneres,
Les guierat; kar la cumpaigne est fière. Aoi.

CCXVII.

Treis escheles ad l'emperère Carles,
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels barons qu'asez unt vasselage :
Alemans sunt e si sunt d'Alemaigne.
Vint milie sunt, ço dient, tuit li altre;
Ben sunt guarniz e de chevals e d'armes,
Jà por murir ne guerpirunt bataille,

Si 's guierat Hermans li dux de Trace,
Einz i murat que cuardise i facet. Aoi.

CCXVIII.

Naimes li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans :
.Xx. milie sunt, ço dient tuit li Franc;
Armes unt beles e bons cevals curanz,
Jà pur murir cil n'erent recréanz;
Suz ciel n' ad gent ki plus poissent en camp.
Richard li velz les guierat el camp,
Il i ferrat de sun espiet trenchant. Aoi.

CCXIX.

La siste eschele unt faite de Bretuns,
.Xxx. milies chevalers od els unt.
Icil chevalchent en guise de baron,
Peintes lur hanstes, fermez lur gunfanun;
Le seignur d'els est apelet Oedun.
Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, je vos en faz le dun. » Aoi.

CCXX.

Li emperère ad .vi. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sedme
De Peitevins e des barons d'Alverne.
.Xl. milie chevalers poeent estre,
Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els en un val suz un tertre,

Si 's bénéist Carles de sa main destre.
Els guierat Jozerans e Godeselmes. Aoi.

CCXXI.

E l'oidme eschele ad Naimes establie,
De Flamengs est [e] des barons de Frise;
Chevalers unt plus de .xl. milie :
Jà devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist fereint mun servise.
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chevalerie. »

CCXXII.

Entre Naimon e Jozeran le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdomes,
De Loherengs e de cels Borgoigne;
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes laciez e vestues lor bronies;
Espiez unt forz, e les hanstes sunt curtes.
Li Arrabiz de venir ne demurent.
Cis les ferrunt, s' il à els s'abandunent.
Si 's guierat Tierris li dux d'Argone. Aoi.

CCXXIII.

La disme eschele est des baruns de France,
Cent milie sunt de noz meillors cataignes,
Cors unt gaillarz e fières cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Osbercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espées franceises e d'Espaigne,

Escuz unt genz de multes cunoisances,
Puis sunt muntez, la bataille demandent,
Munjoie escrient. Od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe,
Seint Piere fut, si aveit num Romaine;
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. Aoi.

CCXXIV.

Li empcrère de sun cheval descent,
Sur l'erbe verte se est culchet adenz,
Turnet su[n] vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement:
« Veire paterne, hoi cest jor me défend,
Ki guarcsis Jonas tut veirement
De la baleine ki en sun cors l'avcit,
E esparignas le rei de Niniven,
E Daniel del merveillus turment
Enz la fosse des léons o fut enz,
Les .iii. enfanz tut en un fo[r]n ardant.
La tue amurs me seit hoi en présent.
Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
Que mun nevold poïs venger Rollant. »

CCXXV.

Cum ad oret si se drecet en estant,
Seignat sun chef de la vertut poisant;
Muntet li reis en sun cheval curant,
L'estreu li tindrent Neimes e Jocerans,
Prent sun escut e sun espiet trenchant;
Gent ad le cors, gaillart e ben séant,

Cler le visage e de bon cuntenant;
Puis si chevalchet mult afichéement.
Sunent cil greisle e derère e devant;
Sur tuz les altres bundist li olifant.
Plurent Franceis pur pitet de Rollant.

CCXXVI.

Mult gentement li emperère chevalchet,
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe;
Pur sue amor altretel funt li altre :
Cent milie Francs en sunt reconoisable;
Passent cez puis e cez roches plus haltes
E cez parfunz valées, cez destreiz anguisables;
Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alez en la marche,
En un emplein unt prise lur estage.
A Baligant repairent ses enguardes,
Uns Sulians ki ad dit sun message :
« Véud avum li orguillus reis Carles.
Fiers sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent;
Adubez-vus : sempres averez bataille. »
Dist Baligant : « Or oi grant vasselage.
Sunez voz graisles que mi paien le sace[n]t. »

CCXXVII.

Par tute l'ost funt lur taburs suner
E cez buisines e cez greisles mult cler.
Paien descendent pur lur cors aduber.
Li amiralz ne se voelt demurer,
Vest une bronie dunt li pan sunt saffret,

Lacet sun elme ki ad or est gemmet,
Puis ceint s'espée al senestre costet,
Par sun orgoill li ad un num truvet
Par la spée Carlun dunt il oït parler :
Ço ert s'enseigne en bataille campel;
Ses chevalers en ad fait escrier.
Pent à sun col un soen grant escut let :
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet;
Tient sun espiet, si l' apelet Maltet :
La hanste [fut] grosse cume uns tinel,
De sul le fer fust uns mulez trusset.
En sun destrer Baligant est muntet;
L'estreu li tint Marcules d'ultre mer.
La forchéure ad asez grant li ber,
Graisles ès flancs e larges les costez,
Gros ad se piz, belement est mollet,
Lées les espalles e le vis ad mult cler,
Fier le visage, le chef recercelet,
Tant par ert blancs cume flur en estet;
De vasselage est suvent esprovet.
Deus! quel baron, s'oüst chrestientet!
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers;
Fait sun eslais, si tressalt un fosset;
Cinquante pez i poet hom mesurer.
Paien escrient : « Cist deit marches tenser.
N'i ad Franceis, si à lui vent juster,
Voeillet o nun n'i perdet sun edet.
Carles est fols que ne s'en est alet. » Aoi.

CCXXVIII.

Li amirals ben resemblet barun,
Blanche ad la barbe ensement cume flur,
E de sa lei mult par est saives hom,
E en bataille est fiers e orgoillus.
Ses filz Malpramis mult est chevalerus,
Granz est e forz e trait as ces anceisurs,
Dist à sun père : « Sire, car cevalchum.
Mult me merveill se jà verrum Carlun. »
Dist Baligant : « Oïl, car mult est proz,
En plusurs gestes de lui sunt granz honurs ;
Il n'en at mie de Rollant sun nevold,
N'averat vertut que s' tienget cuntre nus. Aoɪ.

CCXXIX.

« Bels filz Malpramis, ço li dist Baligant,
Li altr'er fut ocis le bon vassal Rollans
E Oliver li proz e li vaillant,
Li .xii. per qui Carles amat tant,
De cels de France .xx. milie cumbatanz :
Trestuz les altres ne pris-jo mie un guant.

CCXXX.

« Li emperères repairet veirement,
Si l' m'a nunciet mes més li Sulians.
.X. escheles en vunt mult granz.
Il est mult proz ki sunet l'olifant,
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz,
E si cevalcet el premier chef devant

Ensembl'od els .xv. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfans;
Après icels en i ad bien altretanz.
Cil i ferrunt mult orgoillusement. »
Dist Malpramis : « Le colp vos en demant. » Aoi.

CCXXXI.

« Filz Malpramis, Baligant li ad dit,
Jo vos otri quanque m'avez ci quis :
Cuntre Franceis sempres irez férir,
Si i merrez Torleu le rei persis
E d'Apamort un altre rei leutis.
Le grant orgoill se jà puez matir,
Jo vos durrai un pan de mun païs
Dès Cheriant entresqu'en Val Marchis. »
Cil respunt : « Sire, vostre mercit! »
Passet avant, le dun en requeillit :
Ço est de la tere ki fut al rei Flurit.
A itel ore unches puis ne la vit
Ne il n'en fut ne vestut ne saisit.

CCXXXII.

Li amiraill chevalchet par cez oz;
Sis fiz le suit, ki mult ad grant le cors,
Li reis Torleus e li reis d'Apamort;
.Xxx. escheles establissent mult tost,
Chevalers unt à merveillus esforz;
En la menur .c. milie en out.
La premère est de cels de Butentrot,
E l'altre après de Micenes as chefs gros.

Sur les eschines qu'il unt en mi les dos
Cil sunt seret ensement cume porc. Aoi.

CCXXXIII.

E la terce est de Nubles e de Blos,
E la quarte est de Bruns e d'Esclavoz,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jéricho,
E l'oitme est de Nigres, e la noef de Gros,
E la disme est de Balide la fort :
Ço est une gent ki unches ben ne volt. Aoi.

CCXXXIV.

Li amiralz en juret quanqu'il poet
De Mahumet les vertuz e le cors:
« Karles de France chevalchet cume fols;
Bataille i ert, se il ne s'en destolt;
Jamais n'averat el chef corone d'or. »

CCXXXV.

Dis escheles establisent après :
La premère est des Canelius, les laiz;
De Val Fuit sun[t] venuz en traver[s];
L'altre est de Turcs, e la terce de Pers,
E la quarte est de Pinceneis e de Pers,
E la quinte est de Solteras e d'Avers,
E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel,
L'oidme est de Bruise, et la noefme de Clauers,

E la disme est d'Occiant la désert :
Ço est une gent ki danne Deu ne sert,
De plus féluns n'orrez parler jamais ;
Dur unt les quirs ensement cume fer :
Pur ço n'unt soign de elme ne d'osberc ;
En la bataille sunt féluns e engrès. Aoi.

CCXXXVI.

Li amiralz .x. escheles ad justedes :
La premère est des Jaianz de Malperse,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,
E la quarte est de Baldise la lunge,
E la quinte est de cels de Val Penuse,
E la siste est de [la gent de] Maruse,
E la sedme est de Ieuse d'Astri monies,
L'oidme est d'Argoilles, e la noef de Clarbone,
E la disme est des barbez de Fronde :
Ço est une gent ki Deu n'en amat unkes.
Geste Francor .xxx. escheles i numbrent.
Granz sunt les oz ù cez buisines sunent.
Paien chevalchent en guise de produme. Aoi.

CCXXXVII.

Li amiralz mult par est riches hoem,
De davant sei fait porter sun dragon
E l'estandart Tervagan e Mahum
E un ymagene Apolin le félun.
Des Canelius chevalchent envirun,
Mult haltement escrient un sermun :
« Ki par noz deus voelt aveir guarison,

Si 's prit e servet par grant afflictiun. »
Paien i bassent lur chefs e lur mentun,
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient F[r]anceis : « Sempres murrez, glutun;
De vos seit hoi male confusiun!
Li nostre deu, guarantisez Carlun.
Ceste bataille seit juicget en sun num. » Aoi.

CCXXXVIII.

Li amiralz est mult de grant saveir,
A sei apelet sis fiz e les dous reis :
« Seignurs barons, devant chevalchereiz,
Mes escheles tutes les guiereiz;
Mais des meillors voeill-jo retenir treis :
L'un ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis,
E la terce est des Jaianz de Malpreis.
Cil d'Ociant ierent ensembl'ot mei,
Si justerunt à Charles e à Franceis.
Li emperère, s' il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit :
Trestut seit fiz, n'i averat altre dreit. » Aoi.

CCXXXIX.

Granz sunt les oz e les escheles beles.
Entr'els n'en at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois, asconse n'i poet estre;
Ben s'entre-veient en mi la pleine tere.
Dist Baligant : « La meie gent averse,
Car chevalchez pur la bataille quere. »
L'enseigne portet Amboires d'Oluferne.

Paien escrient, Préciuse l'apelent.
Dient Franceis : « De vos seit hoi grant perte ! »
Mult haltement Munjoie renuvelent.
Li emperère i fait suner ses greisles
E l'olifan ki trestuz les esclairet.
Dient paien : « La gent Carlun est bele.
Bataille averum e adurée e pesme. » Aoi.

CCXL.

Grant est la plaigne e large la cuntrée.
Luisent cil elme as perres d'or gemmées
E cez escuz e cez bronies safrées
E cez espiez, cez enseignes fermées.
Sunent cez greisles, les voiz en sunt mult cleres,
Del olifan haltes sunt les ménées.
Li amiralz en apelet sun frère :
Ço est Canabeus li reis de Floredée,
Cil tint la tere entresqu'en Val Severée ;
Les escheles Charlun li ad mustrées :
« Veez l'orgoil de France la loée.
Mult fièrement chevalchet li emperère,
Il est darère od cele gent barbée ;
Desuz lur bronies lur barbes unt getées
Altresi blanches cume neif sur gelée.
Cil i ferrunt de lances e d'espées :
Bataille averum e forte e adurée ;
Unkes nuls hom ne vit tel ajustée.
Plus qu'on ne lancet une verge pelée
Baligant ad ses cumpaignes trespassées,
Une raisun lur ad dit e mustrée :

« Venez, paien, kar jo 'n irai en l'estrée. »
De sun espiet la hanste en ad branlée,
Envers Karlun l'amure en ad turnée. Aoi.

CCXLI.

Carles li magnes, cum il vit l'amiraill
E de dragon l'enseigne e l'estandart,
De cels d'Arabe si grant force i par ad,
De la cuntrée unt purprises les parz,
Ne mès que tant scirc l'emperères en ad.
Li reis de France s'en escriet mult halt :
« Barons Franceis, vos estes bons vassals,
Tantes batailles avez faites en camps,
Veez paien, félun sunt e cuart,
Tutes lor leis un dener ne lur valt.
S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qu'i calt?
Ki errer voelt, à mei venir s'en valt. »
Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .iiii. salz.
Dient Franceis : « Icist reis est vassals.
Chevalchez, bers, nul de nus ne vus falt. »

CCXLII.

Clers fut li jurz e li soleilz luisanz,
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justées sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans
Lascent les resnes à lor cevals curanz,
Brochent à eit, dunc laisent curre Francs,
Si vunt férir de lur espiez trenchanz. Aoi.

CCXLIII.

Li quens Rabels est chevaler hardiz,
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait férir Torleu le rei persis :
N'escut ne bronie ne pout sun colp tenir;
L'espiet ad or li ad enz el cors mis
Que mort l'abat sur un boissun petit.
Dient F[r]anceis : « Dannes Deus nos aït!
Carles ad dreit, ne li devom faillir. » Aoi.

CCXLIV.

E Guineman justet à un rei l'entrée,
Tute li freint la targe ki est flurie,
Après li ad la bronie descunfite,
Tute l'enseigne ad enz el cors mise
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u ki 'n riet.
A icest colp cist de France s'escrient :
« Férez, baron, ne vos targez mie.
Carles ad dreit vers la gent resnie.
Deus nus ad mis al plus verai juise! » Aoi.

CCXLV.

Malpramis siet sur un cheval tut blanc,
Cunduit sun cors en la presse des Francs,
Devn[t] les altres granz colps i vait férant,
L'un mort sur l'altre suvent vait trescevant.
Tut premereins s'escriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung temps.
Veez mun filz, Carlun le vait quérant,

A ses armes tanz barons calunjant.
Meillor vassal de lui jà ne demant :
Succurez-le à voz espiez trenchant. »
A icest mot paien venent avant,
Durs colps i fièrent : mult est li caples granz.
La bataille est merveilluse e pesant,
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens. Aoi.

CCXLVI.

Granz sunt les oz e les cumpaignes fières,
Justées sunt trestutes les escheles,
E li paien merveillusement fièrent.
Deus ! tantes hanstes i ad par mi brisées,
Escuz fruisez e bronies desmaillées !
La véisez la tere si junchée,
L'erbe del camp ki est verte e delgée.
Li amiralz recleimet sa maisnée :
« Férez, baron, sur la gent chrestiene. »
La bataille est mult dure e afichée.
Unc einz ne puis ne fut si fort ajustée,
Josqu'à la [mort] n'en ert fins otriée. Aoi.

CCXLVII.

Li amiralz la sue gent apelet :
« Férez, paien, por el venud n'i estes.
Jo vus durrai muillers gentes e beles,
Si vos durai feus e honors e teres. »
Paien respundent : « Nus le devuns ben fere. »
A colps pleners de lor espiez i perdent,
Plus de cent milie espées i unt traites.

Ais-vos le caple e dulurus e pesmes.
Bataille veit cil ki entr'els volt estre. Aoi.

CCXLVIII.

Li emperère recleimet ses Franceis :
« Seignors barons, jo vos aim, si vos crei ;
Tantes batailles avez faites pur mei,
Règnes cunquis e desordenet reis :
Ben le conuis que gueredun vos en dei
E de mun cors, de teres e d'aveir.
Vengez voz fiz, voz frères e voz heirs
Qu'en Rencesvals furent morz l'altre seir.
Jà savez-vos cuntre paiens ai dreit. »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir. »
Itels .xx. miliers en ad od sei,
Cumunément l'en prametent lor feiz,
Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit.
Ne n' i ad cel sa lance n'i empleit.
De lur espées i fièrent demaneis.
La bataille est de merveillus destreit. Aoi.

CCXLIX.

E Malpramis par mi le camp chevalchet,
De cels de France i fait mult grant damage.
Naimes li dux fièrement le reguardet,
Vait le férir cum hume vertudable,
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret,
El cors li met tute l'enseigne ralue
Que mort [il l'ad] entre .vii.c. des altres.

CCL.

Reis Canabeus, le frère al amiraill,
Des esporuns ben brochet sun cheval,
Trait ad l'espée, le punt est de cristal,
Si fiert Naimun en l'elme principal,
L'une meitiet l'en fruissed d'une part,
Al brant d'acer l'en trenchet .v. des laz.
Li capelers un dener ne li valt;
Trenchet la coife entresque à la char,
Jus à la tere une pièce en abat.
Granz fut li colps; li dux en estonat,
Sempres caïst se Deus ne li aidast;
De sun destrer le col en enbraçat.
Se li paiens une feiz recuverast,
Sempres fust mort li nobilies vassal.
Carles de France i vint ki l' succurrat. Aoi.

CCLI.

Naimes li dux tant par est anguissables,
E li paiens de férir mult le hastet.
Carles li dist: « Cuvert, mar le baillastes! »
Vait le férir par sun grant vasselage,
L'escut li freint, cuntre le quoer li quasset,
De sun osberc li desrumpt la ventaille
Que mort l'abat. La sele en remeint guaste.

CCLII.

Mult ad grant doel Carlemagnes li reis
Quant Naimun veit nafret devant sei,

Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.
Li emperères li ad dit à cunseill :
« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei
Morz est li gluz ki en destreit vus teneit,
El cors li mis mun espiet une feiz. »
Respunt li dux : « Sire, jo vos en crei.
Se jo vif alques, mult grant prod i aureiz. »
Puis sunt justez par amur e par feid,
Ensembl'od els tels .xx. milie Franceis.
N'i ad celoi que n'i fierge o n'i capleit. Aoi.

CCLIII.

Li amiralz chevalchet par le camp,
Si vait férir le cunte Guneman,
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li dérumpit les pans,
Les dous costez li deseiveret des flancs
Que mort l'abat de sun cheval curant;
Puis ad ocis Gebuin e Lorain R,
Richart le veill li sire des Normans.
Paien escrient : « Préciuse est vaillant.
Férez, baron, nus i avom guarant. » Aoi.

CCLIV.

Ki puis véist li chevaler d'Arabe,
Cels d'Occiant e d'Argoillie e de Bascle.
De lur espiez bien i fièrent e caplent.
E li Franceis n'unt talent que s'en algent.
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'al vespre est mult fort la bataille.

Des francs barons i ad mult gran[t] damage.
Doel i averat enceis qu'ele departed. Aoi.

CCLV.

Mult ben i fièrent Franceis e Arrabit,
Fruissent cil hanste e cil espiez furbit.
Ki dunc véist cez escuz si malmis,
Ces blancs osbercs ki dunc oïst frémir,
E cez escuz sur cez helmes cruisir;
Cez chevalers ki dunc véist caïr,
E humes braire, contre tere murir,
De grant dulor li poüst suvenir.
Ceste bataille est mult fort à suffrir.
Li amiralz recleimet Apolin
E Tervagan e Mahumet altresi :
« Mi damne Deu, jo vos ai mult servit;
Tutes tes ymagenes ferai d'or fin. » Aoi.
As-li devant un soen drut Gemalfin,
Males nuveles li aportet e dit :
« Baliganz sire, mal este[s] oi baillit,
Perdut avez Malpramis vostre filz,
E Canabeus vostre frère est ocis.
A dous Franceis belement en avint;
Li emperères en est l'uns, ço m'est vis,
Granz ad le cors, ben resenblet marchis,
Blanc ad la barbe cume flur en averill. »
Li amiralz en ad le helme enclin,
E en après si 'n enbrunket sun vis,
Si grant doel ad, sempres qui[d]ad murir;
Si 'n apelat Jangleu l'ultre-marin.

CCLVI.

Dist l'amiraill : « Jangleu, venez avant;
Vos estes proz e vostre saveir est grant.
Vostre conseill ai oc evud tuz tens.
Que vos en semblet d'Arrabiz e de Francs?
Averum-nos la victorie del champ? »
E cil respunt : « Morz estes, Baligant.
Jà vostre deu ne vos erent guarant.
Carles est fiers, e si hume vaillant;
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant;
Mais réclamez les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiz e Jaianz.
Ço que estre en deit ne l' alez demurant. »

CCLVII.

Li amiraill ad sa barbe fors mise
Altresi blanche cume flur en espine;
Cument qu'il seit, ne s'i voelt céler mie,
Met à sa buche une clere buisine,
Sunet la cler que si paien l'oïrent.
Par tut le camp ses cumpaignes ralient.
Cil d'Ociant i braient e henissent,
Arguille si cume chen i glatissent.
Requerent Franc par si grant estultie,
El plus espès se's rumpent e partissent,
A icest colp en jetent mort .vii. milie.

CCLVIII.

Li quens Oger cuardise n'out unkes

Meillor vassal de lui ne vestit bronie.
Quant de Franceis les escheles vit rumpre,
Si apelat Tierri le duc d'Argone,
Gefrei d'Anjou e Jozeran le cunte,
Mult fièrement Carle en araisunet :
« Veez paien, cum ocient voz humes.
Jà Deu ne placet qu'el chef portet corone,
S'or n'i férez pur venger vostre hunte ! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet,
Brochent ad eit, lor cevals laissent cure,
Vunt les férir là o il les encuntrent.

CCLIX.

Mult ben i fiert Carlemagnes li reis, Aoi.
Naimes li dux e Oger li Daneis,
Geifreid d'Anjou ki l'enseigne teneit;
Mult par est proz danz Ogers li Daneis,
Puint le ceval, laisset curre ad espleit,
Si vait férir celui ki le dragun teneit
Qu'ambure cravente en la place devant sei
E le dragun e l'enseigne le rei.
Baligant veit sun gunfanun cadeir
E l'estandart Mahumet remaneir,
Li amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.
Paien d'Arabe s'en turnent plus .c.
Li emperère recleimet ses parenz :
« Dites, baron, por Deu, si m'aidereiz. »
Respundent Francs : « Mar le demandereiz.
Trestut seit fel ki n'i fierget à espleit. » Aoi.

CCLX.

Passet li jurz, si turnet à la vesprée.
Franc e paien i fièrent des espées.
Cil sunt vassal ki les oz ajustèrent.
Lor enseignes n'i unt mie ubliées.
Li amiranz Préciuse ad criée,
Carles Munjoie l'enseigne renumée.
L'un conuist l'altre as haltes voiz e as cleres.
En mi le camp amdui s'entr'encuntrèrent,
Si se vunt férir, granz colps s'entre-dunèrent
De lor espiez en lor targes roées,
Fraites les unt desuz cez bucles lées,
De lor osbercs les pans en deseverèrent,
Dedenz cez cors mie ne s'adesèrent;
Rumpent cez cengles, e cez seles versèrent :
Cheent li rei, se trabechèrent,
Isnelement sur lor piez relevèrent,
Mult vassalment unt traites les espées.
Ceste bataille n'en ert mais destornée,
Seinz hume mort ne poet estre achevée. Aoi.

CCLXI.

Mult est vassal Carles de France dulce,
Li amiralz il ne l' crent ne ne dute.
Cez lor espées tutes nues i mustrent,
Sur cez escuz mult granz colps s'entre-dunent,
Trenchent les quirs e ces fuz ki sunt dubles.
Cheent li clou, se peceient les bucles;
Puis fièrent-il nud à nud sur lur bronies :

Des helmes clers li fuus en escarbunet.
Ceste bataille ne poet remaneir unkes
Josque li uns sun tort reconuisset. Aoi.

CCLXII.

Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpenses,
Si pren cunseill que vers mei te repentes.
Mort as mun filz; par le men escient[r]e,
A mult grant tort mun païs me calenges :
Deven mes hom, en fedeltet voeill rendre
U en mei servir d'ici qu'en Oriente. »
Carles respunt : « Mult grant viltet me sembl[e].
Pais ne amor ne dei à paien rendre.
Receif la lei que Deus nos a présentet,
Chrestientet; e pui te amerai sempres;
Puis serf e crei le rei omnipotente. »
Dist Baligant : « Malvais sermun cumences. »
Puis vunt férir des espées qu'unt ceintes. Aoi.

CCLXIII.

Li amirals est mult de grant vertut,
Fier[t] Carlemagne sur l'elme d'acer brun,
Desur la teste li ad frait e fendut,
Met li l'espée sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme e plus :
Iloec endreit remeint li os tut nut.
Carles cancelet, por poi qu'il n'est caüt;
Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut.
Seint Gabriel est repairet à lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais-tu? »

CCLXIV.

Quant Carles oït la sainte voiz del angle,
N'en ad poür ne de murir dutance.
Repairet loi vigur e remembrance;
Fiert l'amiraill del espée de France,
L'elme li freint o li gemme reflamblent,
Trenchet la teste pur la cervele espandre,
T[rest]ut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuverance;
Munjoie escriet pur la reconuisance.
A icest mot venuz i est dux Neimes,
Prent Tencendur; muntet i est li reis magnes.
Paien s'en turnent, ne volt Deus qu'il i remainent.
Or sunt Franceis à icels qu'il demandent.

CCLXV.

Paien s'enfuient cum damnes Deus le volt,
Encalcent Franc e l'emperère avoec.
Ço dist li reis : « Seignurs, vengez voz doels,
Si esclargiez voz talenz e voz coers;
Kar oi matin vos vi plurer des oilz. »
Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet. »
Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet,
Poi s'en estoertrent d'icels ki sunt iloec.

CCLXVI.

Granz est li calz, si se levet la puldre.
Paien s'en fuient, e Franceis les anguissent;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.

En sum la tur muntée est Bramidonie,
Ensembl'od li si clerc e si canonie
De false lei que Deus n'en amat unkes;
Ordres n'en unt ne en lor chefs corones.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A halte voiz s'escrie : « Aïez-nos, Mahum.
E! gentilz reis, jà sunt vencuz noz humes,
Li amiralz ocis à si grant hunte. »
Quant l'ot Marsilie, vers sa pareit se turnet;
Pluret des oilz, tute sa chère enbrunchet,
Morz est de doel. Si cum pecchet l'encumbret,
L'anme de lui as vifs diables dunet.

CCLXVII.

Paien sunt morz alquant cunfundue,
E Carles ad sa bataille vencue,
De Sarraguce ad la porte abatue,
Or set-il ben que elle n'est mais défendue.
Prent la citet, od sa gent i est venue;
Par poestet icele noit i jurent.
Fiers est li reis à la barbe canue,
E Bramidonie les turs li ad rendues;
Les dis sunt grandes, les cinquantes menues.
Mult ben espleitet qui dannes Deus ajuet.

CCLXVIII.

Passet li jurz, la noit est aserie,
Clers est la lune, e les estoiles flambient.
Li emperère ad Sarraguce prise.
A mil Franceis funt ben cercer la vile,

Les sinagoges e les mahumeries;
A mailz de fer e à cuignées qu'il tindrent,
Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles :
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
Li reis creit en Deu, faire voelt sun servise,
E si évesque les eves bénéissent,
Meinent paien ent[r]esqu'al baptisterie.
S'or i ad cel qui Carle voillet cuntredire,
Il le fait prendre o ardeir ou ocire.
Baptizet sunt asez plus de .c. milie
Veir chrestien, ne mais sul la réine;
En France dulce iert menée caitive:
Ço voelt li reis, par amur cunvertisset.

CCLXIX.

Passet la noit, si apert le cler jor.
De Sarraguce Carles guarnist les turs,
Mil chevalers i laissat puigné rs;
Guardent la vile à oés l'empereor.
Mandet li reis e si hume trestuz,
E Bramidonie qu'il meinet en sa prisun;
Mais n'ad talent que li facet se bien nun.
Repairez sunt à joie e à baldur,
Passent Nerbone par force e par vigur,
Vint à Burdeles la citet de [valur];
Desur l'alter seint Severin le baron
Met l'oliphan plein d'or e de manguns;
Li pélerin le veient ki là vunt.
Passet Girunde à mult granz nefs qui sunt,
Entresque à Blaive ad cunduit sun nevold

E Oliver sun nobilie cumpaignun
E l'arcevesque, ki fut sages e proz;
En blancs sarcous fait metre les seignurs.
A Seint-Romain là gisent li baron.
Francs les cumandent à Deu e à ses nuns.
Carles cevalchet e les vals e les munz,
Entresqu'à Ais ne volt prendre sujurn;
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.
Cume il est en sun paleis haltur,
Par ses messages mandet ses jugeors,
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns,
De cels de France des plus saives que sunt.
Dès ore cumencet le plait de Guenelun.

CCLXX.

Li emperères est repairet d'Espaigne
E vient à Ais al meillor sied de France,
Muntet el palais, est venut en la sale.
As-li Alde venue, une bele damisele;
Ço dist al rei : « O est Rollans le catanie,
Ki me jurat cume sa per à prendre? »
Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tirret sa barbe blance :
« Soer, cher amie, de hume mort me demandes.
Jo t'en durai mult esforcet eschange :
Ço est Loewis, mielz ne sai à parler;
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange.

Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles,
Après Rollant que jo vive remaigne ! »
Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte : Deus ait mercit del anme !
Franceis barons en plurent e si la pleignent.

CCLXXI.

Alde la bel[e] est à sa fin alée;
Quidet li reis que el se seit pasmée,
Pitet en ad, si 'n pluret l'emperère;
Prent la as mains, si l' en ad relevée ;
Desur les espalles ad la teste clinée.
Quant Carles veit que morte l'ad truvée,
Quatre cuntesses sempres i ad mandées :
A un muster de nuneins est portée ;
La noit la guaitent entresqu'à l'ajurnée,
Lunc un alter belement l'enterrèrent ;
Mult grant honur i ad li reis dunée. Aoi.

CCLXXII.

Li emperère est repairet ad Ais.
Guenes li fels en caeines de fer
En la citet est devant le paleis ;
A une estache l'unt atachet cil serf,
Les mains li lient à curreies de cerf,
Très ben le batent à fuz e à jamelz :
N'ad deservit que altre ben i ait ;
A grant dulur iloec atent sun plait.
Il est escrit en l'anciene geste
Que Carles mandet humes de plusurs teres.

Asemblez sunt ad Ais à la capele.
Halz est li jurz, mult par est grande la feste,
Dient alquanz, del baron seint Silvestre.
Dès ore cumencet le plait e les noveles
De Guenelun ki traïsun ad faite.
Li emperère devant sei l'ad fait traire. Aoi.

CCLXXIII.

« Seignors barons, dist Carlemagnes li reis,
De Guenelun car me jugez le dreit :
Il fut en l'ost tresque en Espaigne od mei,
Si me tolit .xx. milie de mes Franceis,
E mun nevold que jamais ne verreiz,
E Oliver li proz e li curteis ;
Les .xii. pers ad traït por aveir. »
Dist Guenelon : « Fel seie, se jo l' ceil !
Rollans me forfist en or e en aveir
Pur que jo quis sa mort e sun destreit ;
Mais traïsun nule n'en i otrei. »
Respundent Franc : « Ore entendrum cunseill. »

CCLXXIV.

Devant le rei là s'estut Guenelun :
Cors ad gaillard, el vis gente color ;
Si fust leials, ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugéurs,
De ses parenz .xxx. ki od lui sunt,
Puis s'escriat haltement à grant voeiz :
« Pur amor Deu ! car m'entendez, barons.
Seignors, jo fui en l'ost avoec l'empereur,

Serveie-le par feid e par amur.
Rollans sis niés me coillit en haür,
Si me jugat à mort e à dulur.
Message fui al rei Marsiliun,
Par mun saveir vinc-jo à guarisun,
Jo desfiai Rollant le poigneor
E Oliver e tuz lur cumpaignun;
Carles l'oïd e si nobilie baron.
Venget m'en sui, mais n'i ad traïsun. »
Respundent Francs : « A conseill en irums. »

CCLXXV.

Quant Guenes veit que ses granz plaiz cumencet,
De ses parenz ensemble i out trente.
Un en i ad à qui li altre entendent :
Ço est Pinabel del castel de Sorence,
Ben set parler e dreite raisun rendre,
Vassals est bons por ses armes défendre. Aoi.

CCLXXVI.

Ço li dist Guenes : « En vos, ami, [me fie].
Getez-mei hoi de mort e de calunie. »
Dist Pinabel : « Vos serez guarit sempres.
N'i ad France[i]s ki vos juget à pendre,
U l'emperère les noz dous cors en asemblent,
Al brant d'acer que jo ne l' en desmente. »
Guenes li quens à ses piez se présente.

CCLXXVII.

Bavier e Saisnes sunt alet à conseill,

E Peitevin e Norman e Franceis;
Asez i ad Alemans e Tiedeis.
Icels d'Alverne i sunt li plus curteis,
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'un al altre : « Bien fait à remaneir.
Laisum le plait, e si preium le rei
Que Guenelun cleimt quite ceste feiz,
Puis si li servet par amur e par feid.
Morz est Rollans, jamais ne l' revereiz,
N'ert recuveret por or ne por aveir.
Mult sereit fols ki aa se cumbatreit. »
N'en i ad celoi ne l' graant e otreit,
Fors sul Tierri le frère dam Geifreit. Aoi.

CCLXXVIII.

A Charlemagne repairent si barun,
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,
Puis si vos servet par feid e par amor.
Vivre le laisez, car mult est gentilz hoem;
Jà por murir n'en ert véud Gerun,
Ne por aveir jà ne l' recuverum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi félun. » Aoi.

CCLXXIX.

Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chère e le vis;
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais-li devant uns chevalers [gentilz],
Frère Gefrei à un duc angevin;

Heingre out le cors e graisle e eschewid,
Neirs les chevels e alques bruns ;
N'est guères granz ne trop n'en est petiz,
Curteisement al emperère ad dit :
« Bels sire reis, ne vos desmentez si.
Jà savez-vos que mult vos ai servit :
Par anceisurs dei jà tel plait tenir.
Queque Rollans à Guenelun forfesist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir.
Guenes est fels d'iço qu'il le traït,
Vers vos s'en est parjurez e mal mis :
Pur ço le juz-jo à prendre e à murir
E sun cors metre si cume fel ki félonie fist.
Se or ad parent ki m'en voeille desmentir,
A ceste espée que jo ai ceinte ici
Mun jugement voel sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez-vos ben dit. »

CCLXXX.

Devant lu rei est venuz Pinabel;
Granz est e forz e vassals e isnel.
Qu'il fiert à colp, de sun tens n'i ad mais;
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiz;
Car cumandez que tel noise n'i ait.
Ci vei Tierri ki jugement ad fait;
Jo, si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Met li el poign de cerf le destre guant.
Dist li emperères : « Bons pleges en demant. »
.Xxx. paienz li plevissent leial.
Ço dist li reis : « E jo l' vos recr[e]rai. »

Fait cels guarder tresque li dreiz en serat. Aoi.

CCLXXXI.

Quant veit Tierri qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad présentet Carle.
Li emperère le recreit par hostage,
Puis fait porter .iiii. bancs en la place.
Là vunt sedeir cil ki s' deivent cumbatre,
Ben sunt malez par jugement des altres.
Si l' purparlat Oger de Denemarche,
E puis demandent lur chevals e lur armes.

CCLXXXII.

Puis que il sunt à bataille justez, Aoi.
Ben sunt cunfès e asols e seignez;
Oent lur messes e sunt acuminiez,
Mult granz offrendes metent par cez musters;
Devant Carlun andui sunt repairez,
Lur esperuns unt en lor piez calcez,
Vestent osberc blancs e forz e légers,
Lur helmes clers unt fermez en lor chefs,
Ceinent espées enheldées d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez,
Puis sunt muntez en lur curanz destrers.
Idunc plurèrent .c. milie chevalers,
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set asez cument la fins en ert.

CCLXXXIII.

De desuz Ais est la prée mult large.
Des dous baruns justée est la bataille;
Cil sunt produme e de grant vasselage,
E lur chevals sunt curanz e aates;
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent.
Par grant vertut vait férir l'uns li altre,
Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,
Lur osbercs rumpent e lur cengles depiècent.
Les alues turnent, les seles cheent à tere.
.C. mil humes i plurent ki 's esguardent.

CCLXXXIV.

A tere sunt ambdui li chevaler, Aoi.
Isnelement se drecent sur lur piez.
Pinabels est forz e isnels e légers.
Li uns requiert l'altre, n'unt mie des destrers,
De cez espées enheldées d'or mer
Fièrent e caplent sur cez helmes d'acer.
Granz sunt les colps as helmes détrencher;
Mult se démentent cil franceis chevaler :
« E Deus ! Carles, le dreit en esclargiez! »

CCLXXXV.

Dist Pinabel : « Tierri, car te recreiz :
Tes hom serai par amur e par feid,
A tun plaisir te durrai mun aveir;
Mais Guenelun fai acorder al rei. »
Respont Tierri : « Jà n'en tendrai cunseill.

Tut seie fel, se jo mie l'otrei!
Deus facet hoi entre nus dous le droit! » Aoi.

CCLXXXVI.

Ço dist Tierri : « Pinabel, mult ies ber;
Granz ies e forz e tis cors ben mollez;
De vasselage te conoissent ti per,
Ceste bataille car la laisses ester,
A Carlemagne te ferai acorder.
De Guenelun justise ert faite tel,
Jamais n'ert jur que il en seit parlet. »
Dist Pinabel : « Ne placet danne Deu!
Sustenir voeill trestut mun parentet,
N'en recrerrai pur nul hume mortel,
Mielz voeill murir que il me seit reprovet. »
De lur espées cumencent à capler
Desor cez helmes ki sunt à or gemez;
Cuntre le ciel en volet li fous tuz clers :
Il ne poet estre qu'il seient désevrez.
Seinz hume mort ne poet estre afinet. Aoi.

CCLXXXVII.

Mult par est proz Pinabel de Sorence,
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence :
Salt en li fous que l'erbe en fait esprendre;
Del brant d'acer l'amure li présentet,
Desur le frunt li ad faite descendre,
[En] mi le vis li ad faite descendre :
La destre joe en ad tute sanglente,
L'osberc del dos josque par sum le ventre.

Deus le guarit que mort ne l' acraventet. Aoi.

CCLXXXVIII.

Ço veit Tierris que el vis est férut,
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbus;
Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun,
Jusqu'al nasel li ad f[r]ait e fendut;
Del chef li ad le cervel espandut,
Brandit sun colp, si l' ad mort abatut.
A icest colp est li esturs vencut.
Escrient Franc : « Deus i ad fait vertut.
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent ki plaidet unt pur lui. » Aoi.

CCLXXXIX.

Quant Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li emperère Carles
Ensembl'od lui de ses baruns quarante :
Naimes li dux, Oger de Danemarchè,
Geifrei d'Anjou e Willalme de Blaive.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,
Tert lui le vis od ses granz pels de martre,
Celes met jus, puis li afublent altres,
Mult suavet le chevaler désarment,
[Munter l'unt] fait en une mule d'Arabe;
Repairet s'en à joie e à barnage;
Vienent ad Ais, descendent en la place;
Dès ore cumencet l'ocisiun des altres.

CCXC

Carles apelct ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu'ai retenuz?
Pur Guenelun erent à plait venuz,
Pur Pinabel en ostage renduz. »
Respundent Franc : « Jà mar en viverat uns. »
Li reis cumandet un soen veier Basbrun :
« Va, si 's pent tuz al arbre de mal fust.
Par ceste barbe, dunt li peil sunt canut!
[S'] uns en escapet, morz ies e cunfunduz. »
Cil li respunt : « Qu'en fereie-jo el? »
Od .c. serjanz par force les cunduit;
.Xxx. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Ki hume traïst, sei ocit e altroi. Aoi.

CCXCI.

Puis sunt turnet Baiver e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuit li altre l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan :
Quatre destrers funt amener avant,
Puis si li lient e les piez e les mains;
Li cheval sunt orgoillus e curant,
Quatre serjanz les acoeillent devant
Devers un ewe ki est en mi un camp.
Guenes est turnet à perdiciun grant;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant,
E tuit li membre de sun cors dérumpant;
Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.

Guenes est mort cume fel recreant.
Hom ki traïst altere, n'en est dreiz qu'il s'en vant.

CCXCII.

Quant li emperères ad faite sa venjance,
Si 'n apelat les évesques de France,
Cels de Bavière e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun ad une caitive franche,
Tant ad oït e sermuns e essamples,
Creire voelt Deu, chrestientet demandet.
Baptizez-la pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit faite par marrenes
Asez cruiz e linées dames. »
As bainz ad Ais mult sunt granz les c[umpaignes];
Là baptizent la réine d'Espaigne,
Truvée li unt le num de Juliane.
Chrestiene est par veire conoisance.

CCXCIII.

Quant l'emperère ad faite sa justise,
E esclargiez est la sue grant ire,
En Bramidonie ad chrestientet mise.
Passet li jurz, la nuit est aserie,
Culcez s'est li reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, semun les oz de tun empire,
Par force iras en tere d'Èbre,
Reis Vivien si succuras en Imphe
A la citet que paien unt asise.
Li chrestien te recliment e crient. »

Li emperère n'i volsist aler mie :
« Deus! dist li reis, si penuse est ma vie! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.
Ci falt la geste que Turoldus declinet.

FIN.

OBSERVATIONS

SUR

LE TEXTE.

Pages.	Stances.	Vers.	
1	I	5.	Le manuscrit porte : Mur ne citet ni est' rèmes a fraindre.
	II	6.	Au-dessus du second jambage de l'*h* le Ms. porte un point.
2	II	8.	Ce qui est entouré de crochets a été gratté dans le Ms.
		10.	On lit *derupet* au Ms. Peut-être un signe d'abréviation étoit-il au-dessus de l'*u* : maintenant on n'en voit plus.
	III	4.	On lit plutôt *on* que *ore* au Ms.
		7.	La première lettre de ce vers est effacée dans le Ms.
		18.	*Sic.*
		19.	Dans le Ms. il ne reste qu'un jambage de l'*u* du mot *u*.
3	III	22.	A la fin de ce vers se trouve, dans le Ms., une espèce de signe semblable a un λ dont la tête un peu courbe touche la base du *t*.
	IV	1.	Le Ms. porte *pa*.
		11.	Le copiste a oublié l'abréviation qui, mise sur le premier *e* de *trecher*, en aurait fait *trencher*.
	V	9.	*Carlemagnes* est en toutes lettres dans le Ms.
4	VI	5.	On lit au Ms. *merercit*, car la première lettre de *mercit* y est surmontée d'une abréviation qui remplace généralement *er* ou *ar*, après une lettre autre qu'un *p*, qui dans ce cas a la queue barrée.

Pages.	Stances.	Vers.	
5	VIII	3.	Lisez *turs*, qui signifie *tours*, et non *Turs*, comme on l'a imprimé par erreur. Ce dernier mot voudroit dire *Turcs*.
		7.	A la place d'*u*, le Ms. porte un *v* surmonté d'un accent aigu.
6	IX	3.	Le mot que nous avons traduit par *déus* est dans le Ms. exprimé par un *d* et un *s* surmonté d'une tilde.
		5.	La première lettre d'*Enquis* porte une abréviation que l'*n* qui suit rend inutile.
		12.	On lit aussi bien *voz* que *vuz* dans le Ms.
7	X	10.	Tous les mots *u* de ce vers sont surmontés d'un accent aigu; le premier est précédé et suivi, et le second précédé seulement d'un point.
		11.	Le Ms. porte *pa*.
	XI	1.	Le Ms. *soleilz*. Ainsi corrigez l'imprimé.
		2.	Le Ms. porte *chares*.
	XII	4.	Ce que nous avons suppléé entre crochets est effacé dans le Ms.
8	XIII	7.	Le Ms. porte *ico'*.
9	XIV	11.	Il y a *chancuns* au Ms.
12	XX	3.	L'accent grave de la troisième lettre a été brisé au tirage.
	XXI	5.	Le Ms. porte :
			Einz i frai un poi degerie.
13	XXIII	7.	*Guadez*, Ms.
		8.	*Sic*.
	XXIV	7.	Il faut ici corriger le manuscrit et lire :
			Li duze per, por ce qu'il l'aiment tant.
		2.	L'*u* de *tu* est fermé.
		8.	Le troisième mot, à moitié effacé, est douteux.
14	XXVI	7.	Le Ms. porte *estren*.
15	XXVI	13.	Le troisième mot est suivi d'une façon d'*s* longue isolée.
		14.	*Nel fe*, Ms.

Pages.	Stances.	Vers.	
	XXVIII	1.	Le second jambage de l'*n* et l'*s* sont effacés dans le Ms.
17	XXX	7.	Dans le manuscrit il y a un point au-dessous du premier jambage de l'*n* d'*envotupet*.
	XXXI	2.	Le Ms. porte *puig*, sur l'*i* duquel l'abréviation a été oubliée.
18	XXXII	8.	Lisez *en fiu*, en fief, à la place de *en fin*.
		13.	Le Ms. porte sur l'*m* de *murrez* une abréviation inutile. Si elle étoit observée, il faudroit lire *mururrez*.
	XXXIII	9.	Sur le premier *e* du dernier mot l'original a un accent aigu.
		10.	La seconde lettre de *desfaimes* est surmontée d'un point dans le Ms.
19	XXXV	11.	Entre le second et le troisième mot il s'en trouvoit un autre qui a été effacé sans doute à dessein.
22	XLI	13.	*Ne cre crent*, Ms.
23	XLIII	1.	Le Ms. porte *ofaitement* avec un signe au-dessus de l'*o*, à peu près semblable à celui-ci : ◡ .
24	XLIII	13.	La partie de la page où se trouve *nestoestrat* est tachée : ce qui rend le mot presque illisible.
	XLV	1.	Le Ms. porte *parlererent*.
		2.	Entre la dernière et la pénultième lettre du dernier mot, il y a dans le Ms. un trait ressemblant à une virgule.
25	XLVII	4 et 5.	Les deux lettres qui sont ici entre crochets manquent par suite d'une trouure arrivée au Ms.
26	LI	10.	Ne faudroit-il pas lire *à rère-guarde*? Comparez avec le vers 13 de la st. LXV, p. 33.
29	LV	7.	Sous l'*e* de *cel* le Ms. a un signe ressemblant un peu à celui qu'on employoit dans l'imprimerie vers la fin du XVI[e] siècle pour désigner les *æ*.
	LVI	6.	Il nous semble qu'il faudroit lire :

D'eus de la sale uns veltres avalat.

Pages.	Stances.	Vers.
30	LVIII	1. Le mot Aoi est peut-être à la fin de ce vers au lieu de terminer le précédent, parce qu'il y a dans le Ms. une déchirure primitive de *ansguarde* à *facet*.
		5. Nous avons enfermé à tort le second *r* de *perdrat* entre crochets : il se trouve dans le Ms.
32	LXIII	1. Ne faut-il pas lire plutôt *Gualter del Lum*, ou *Gualter del Hum*, comme au vers 5 de la stance CL, p. 79?
33	LXV	2. *Frrancs*, Ms.
		13. On peut également lire au Ms. *chi* à la place de *ci'n*.
34	LXVII	7. Il faut, ce me semble, lire : *Dunez m'un feu*, etc.
36	LXX	14. Nous avons traduit par *si* des caractères ressemblant assez à 21.
41	LXXIX	1. On peut lire dans le Ms. *pui* à la place de *pin*.
		10. Même observation.
46	LXXXIX	6. L'abréviation qui devoit être sur l'*u* a été oubliée.
48	XCII	9. Le Ms. porte : *E sesescriet*.
51	XCVIII	1. Le Ms. porte réellement *Et*.
		3. A la place d'*Escreiniz*, lisez *Escremiz*, comme au v. 1 de la st. LXXIII.
	C	3. Le Ms. porte *escut;* mais il est évident qu'il faut lire *espiet*, épieu.
52	CII	6. Il y a *cheruuble* au Ms.
		14. La fin de ce vers est entièrement illisible. Il faut suppléer, ce me semble, *demure*.
53	CIV	5. Le dernier mot est presque complètement effacé.
		6. La fin de ce vers est illisible. On peut y suppléer *çà juz*. Voyez st. CLXVII.
54	CV	10. *Sic*.
55	CVII	7. Le Ms. porte *Nie* avec un point sous l'*i*, ce qui indique nullité.
56	CIX	18. Le Ms. porte réellement *besentun*.
		19. Le mot que nous traduisons par *dunt* est

Pages.	Stances.	Vers.	
			représenté dans le Ms. par un *d* et un *t* surmonté d'une tilde, comme celle du *n* dans *señor*.
		21.	Au mot *cels* le Ms. est troué.
		25.	Le dernier mot est douteux.
59	CXIV	9.	Il y a dans le Ms. un accent aigu sur l'*i* et sur l'*u* de *moerium*.
60	CXV	17.	Le Ms. porte : *aounfundre*.
61	CXVI	16.	Terminez ce vers par des guillemets.
	CXVII	4.	Le mot *qu'il* est douteux dans le Ms.
62	CXVII	17.	*Sic*.
	CXVIII	10.	Lisez ainsi ce vers : Ambure ocit, ki que l' blasme ne qui l' lot.
		11.	*Sic*.
	CXIX	4.	L'*e* de *ciel* porte la même abréviation inférieure dont nous avons déjà parlé.
63	CXXI	2.	Le Ms. a un point après *capadoce*.
64	CXXII	1.	L'initiale de ce vers a été oubliée par le rubriqueur.
		6.	Le mot *ort* est douteux.
65	CXXIV	1.	Le Ms. porte *La la bataille*.
		5.	L'*i* de *li* est effacé dans le Ms.
	CXXV	9.	Il y a dans le Ms. *Munlt*, avec un point au-dessus du *n*.
67	CXXVIII	7.	*Sic*; mais il est évident qu'il faut lire *barbe*.
	CXXIX	9.	Le second *u* de ce vers porte un accent aigu.
68	CXXX	1.	La première lettre du mot *ot* est surmontée d'un accent aigu.
		4.	La première lettre de ce mot a une forme singulière, et ressemble plutôt à un *f* qu'à un *s*.
69	CXXXII	16.	Ne faut-il pas lire : *de denz*, de dedans?
		17.	Le second et le quatrième mot sont douteux, étant presque entièrement effacés. Ainsi on peut lire aussi *vinrent*.
		19.	Le dernier mot est douteux.

Pages.	Stances.	Vers.	
		21.	Au-dessus de l'*u* qui commence *vait* il y a un point.
		23.	Mettez une virgule après *car*.
70	CXXXIII	6.	A moitié effacé.
	CXXXIV	8.	Le Ms. porte deux fois *ad celoi*.
	CXXXV	3.	Nous avons été obligé de suppléer au Ms., qui, dans cet endroit, est déchiré.
71	CXXXV	7.	Entre le *r* et l'*i* du dernier mot il y a un espace gratté pouvant contenir une lettre.
	CXXXVI	6.	Même observation pour ce vers.
72	CXXXVIII	12.	*Sic*.
73	CXXXIX	11.	Lisez : *forz e fiers*, comme nous eussions dû mettre.
	CXL	4.	*Sic*.
75	CXLI	14.	Le Ms. porte : *Si calengez e vos e mors*, etc.
76	CXLIV	4.	*E flurs e e cristaus*, Ms.
77	CXLVI	5.	L'*i* et l'*o* de *jo* sont surmontés chacun d'un accent aigu.
	CXLVII	4.	Le *p* de *près* est surmonté d'une abréviation qui est inutile.
78	CXLVII	19.	Lisez : *e devant Deu*. Cette faute est de notre fait.
79	CL	11.	Le mot *u* est surmonté d'un accent aigu.
80	CLI	4.	Lisez : *E Gualter*.
		5.	*Sic*.
		8.	Ce que nous avons suppléé entre crochets a été gratté dans le Ms.
82	CLIV	10.	Entre l'*a* et le *r* de *guares* il y a un petit espace blanc.
83	CLVIII	1.	L'initiale de ce vers est verte : couleur dont l'emploi est assez rare dans les lettres tourneures du XIII[e] siècle pour que nous ne l'y ayons jamais vue.
84	CLVIII	12.	*Sic*.
	CLIX	17.	Ne faut-il pas lire *jo'es* ?
85		20.	Entre *Deu* et *mien* il y a dans le Ms. un petit espace qui a été gratté.

Pages.	Stances.	Vers.	
86	CLXII	7.	Mettez une virgule entre les deux derniers mots.
87		1.	Nous avons oublié de mettre au-dessus de ce vers le chiffre CLXIV, qui devroit s'y trouver; car ici commence une nouvelle stance.
		3.	Le Ms. a un point au-dessous du second jambage de l'*a* du second *guardet*.
		9.	L'*i* du premier mot a été oublié par le copiste.
89	CLXVII	6.	L'*o* de *os* porte un accent aigu.
		13.	Lisez : *Çà*.
	CLXVIII	1.	L'*u* de *veue* porte un accent aigu.
		4.	On peut lire aussi *ad*.
90	CLXIX	1.	L'*o* de *sardonie* est surmonté d'un accent aigu.
91	CLXXI	4.	Lisez : *s'i*.
92	CLXXIII	13.	Ce que nous avons mis entre crochets étoit sans doute au Ms.; mais il a été effacé. Le Ms. porte réellement *mu*.
93	CLXXIII	26.	On lit au Ms. *ne al ne* uili *plein*, etc.
		27.	Le second *o* porte un accent aigu.
		28.	Même observation pour l'*u* de ce vers.
		31.	Même observation pour la première lettre de ce vers.
		33.	Lisez : *Guascuinz*.
		37.	Dans d'autres endroits, nous avons mis après *de ço qui chelt* un point d'interrogation. Le lecteur jugera laquelle des deux ponctuations est préférable.
94	CLXXIV	8.	Il y a un point au-dessous du second *e* de *Veez*.
		10.	L'*e* de *qu'asez* est surmonté d'une abréviation qui nous semble inutile, aussi bien que le premier *que*.
		12.	*Sic*.
		15.	On peut lire aussi *Gebuun*.
95	CLXXVI	8.	Doit-on lire : *dedevant* en un seul mot ?

Pages.	Stances.	Vers.	
		14.	L'*u* d'*enuers* porte une abréviation qui est tout-à-fait inutile.
97	CLXXIX	9.	On liroit plutôt *nasfret* au Ms.
	CLXXX	5.	*Sic.*
98	CLXXXI	5.	*Sic.* Sinon que le *r* du premier mot est exprimé par une abréviation.
		25.	Faut-il lire : *De vers*?
100	CLXXXIII	7.	Faut-il lire : *Dedevant*?
		17.	*Sic.* Il faut accentuer grave *les*, si on l'explique par *côté*, *latus*.
101	CLXXXV	4.	Il y a un point au-dessus du *r* du second mot.
103	CLXXXVIII	16.	Le mot *voeil* est presque entièrement effacé.
	CLXXXIX	12.	*Sic.*
104	CXC	17.	Au v. 19, st. CXL, nous avons mis *Jurfaleu*. Lequel des deux est préférable?
	CXCI	1.	Faut-il lire : *dedesuz*?
105	CXCI	12.	*Sic.*
		18.	Lisez :
			Que devendrai, duluruse, caitive?
	CXCII	10.	Les mots *u* et *o* sont surmontés d'un accent aigu.
106	CXCIII	13.	*Sic.* Lisez : *s'il me creit.*
107	CXCIV	10.	*Sic.*
	CXCV	10.	Lisez : *rère-guarder.*
		14.	Lisez : *s'i.*
109	CXCVII	7.	$\text{B}^{\text{est}}\text{run}$. *Sic Ms.*
	CXCVIII	3.	Lisez : *Pernez m'as braz.* Le Ms. porte sur le *n* de *seant* une abréviation qui me semble inutile. On peut cependant lire *seaunt.*
		6.	*Sic.* Ne faut-il pas lire : *rend e mas*?
110	CXCIX	5.	*Sic.*
	CC	10.	Le mot *o* est surmonté d'un accent aigu.
	CCI	6.	Le Ms. porte *féstc.*
		13.	*Sic.*

Pages.	Stances.	Vers.	
112	CCIV	3.	*Sic.*
113	CCVI	10.	*Puis enterrunt mes peives.* Ms.
115	CCX	9.	Nous avons vu au v. 15, st. CLXXIV, *Geluun :* n'est-ce pas le même nom?
	CCXI	2.	*Sic.*
116	CCXIII	7.	Lisez : *En Tencendur.*
117	CCXV	6.	*Sic.*
119	CCXXII	3.	Lisez : *cels de Borgoigne,* comme au Ms.
120	CCXXIII	10.	Les mots *orie flambe* devroient être en un seul.
121	CCXXV	10.	On peut lire aussi *bunaist* au Ms.
122	CCXXVII	20.	*forcheûre,* Ms.
125	CCXXXIII	1.	*E la tererce,* Ms.
126	CCXXXVI	6.	Entre *de* et *Maruse* il y a dans le Ms. un espace blanc où l'on paroît avoir gratté un mot ou deux.
		7.	Le sixième mot est douteux; ainsi on peut lire : *de Jeus e.* L'*o* d'*Astrimonies,* mot que l'imprimeur à tort a séparé en deux, porte un accent aigu.
128	CCXXXIX	12.	*Trestutuz,* Ms.
		13.	Le Ms. porte *calun,* avec une abréviation à l'*l*.
	CCXL	3.	Le Ms. porte *safrées* avec l'accent.
129	CCXLI	12.	*Amer venir,* Ms.
130	CCXLIV	3.	Il y a dans le Ms. un point au-dessous du *r* du premier mot.
	CCXLV	3.	*Deuun ses,* Ms. Lisez *Dèvan*[*t*] et non *Devn*[*t*], comme nous l'avons laissé par erreur.
131		8.	Le Ms. porte *catiniant,* avec un accent grave et sur l'*i* et sur l'*a* de la seconde partie du mot.
132	CCXLVIII	13.	Il faudroit peut-être terminer ce vers par une virgule.
		14.	Ne seroit-il pas mieux de lire *N'en i ad*?
134	CCLII	10.	Au-dessous des quatre dernières lettres de *justez* il y a, dans le Ms., quatre points.

Pages.	Stances.	Vers.	
	CCLIII	7.	*Sic.*
	CCLIV	1.	*Sic.*
		2.	Le mot *Argoillie* a au-dessous de ses cinq dernières lettres trois signes que nous ne comprenons pas.
138	CCLX	15.	Le dernier mot est douteux dans le Ms.
	CCLXI	6.	On peut lire aussi *pecerent* au Ms.
139	CCLXII	7.	La dernière lettre de ce vers a été coupée par le relieur.
140	CCLXV	6.	Le mot *ço* porte, dans le Ms., sur chacune de ses lettres un accent aigu.
141	CCLXVII	4.	*Sic.*
142	CCLXVIII	13.	Le mot *o* porte dans le Ms. un accent aigu, et le mot *ou*, deux.
	CCLXIX	3.	Lisez *puignéurs*. L'*u* est tombé au tirage.
		10.	Le mot que nous avons placé entre crochets est complétement effacé dans le Ms.
143	CCLXIX	24.	*Halcur,* Ms.
145	CCLXXIII	5.	On lit plus volontiers *i reverreiz,* au Ms.
146	CCLXXVI	1.	Ce qui est entre crochets est complétement effacé, s'il a jamais été écrit.
		6.	*Barant,* Ms.
147	CCLXXVII	4.	*Daluernene,* Ms.
		12.	*Sic.*
		14.	Le Ms. porte *frerere.*
151	CCLXXXVII	6.	A la place du mot que nous avons entouré de crochets, on peut lire *par;* car le Ms. est ici effacé.
153	CCXC	9.	Le premier mot est effacé dans le Ms.
154	CCXCII	9.	Le second mot, étant presque entièrement effacé, est douteux.
		10.	La partie du Ms. qui contenoit la fin de ce vers est déchirée.
	CCXCIII	9.	On peut aussi lire *unphe.*

FIN DES OBSERVATIONS.

GLOSSAIRE

ET INDEX.

GLOSSAIRE

ET INDEX.

A

AA (stance CCLXXVII, vers 12) : ?

AATES (st. CXIII, v. 4; st. CCLXXXIII, v. 4) : agile, s. — Corrigez le Glossaire de M. de Roquefort.

ABATIED (st. VIII, v. 3) : abat.

ABISME (st. CXII, v. 4; st. CXIII, v. 12).

ACELIN (st. XII, v. 5; st. CCIII, v. 2).

ACUMINIEZ (st. CCLXXXII, v. 3) : communiés.

AD (*passim*) : a, *habet*.

ADESTRANT (st. CLXXXVIII, v. 3) : étant à la droite.

ADUB (st. CXXXV, v. 2) : armes, *d'où* aduber.

AELROTH (st. XCI, v. 1).

AFIANCER (st. III, v. 18) : donner de la confiance.

AFICHÉE (st. CCXLVI, v. 10) : opiniâtre.

AFICHÉEMENT (st. CCXXV, v. 8) : solidement, fermement.

AFILET (st. CXXIV, v. 5) : coule en filets.

AFINET (st. CCLXXXVI, v. 16) : fini.

AGIET (st. CLXXXI, v. 21) : ? jette.

AGIEZ (st. CLII, v. 10) : dards.

AIMET (st. I, v. 7; st. CXII, v. 9) : aime, *amat*.

AINZ (st. CLXXXIX, v. 3) *sic* : aille.

AIS (*passim*) : Aix-la-Chapelle.

AIS-LI (st. CLXXV, v. 10; st. CCLXXIX, v. 4) et

AIS-VOS (st. CCXLVIII, v. 8) : voici.

AJURNÉE (st. CCLXXI, v. 9) : point du jour.

AJURNEZ (st. CLVIII, v. 2). *Jurz ajurnez*, jour levé.

AJUST (st. LXXII, v. 4) : assemble, joint.

AJUSTANT (st. LXXXIX, dernier vers; st. CCXV, v. 11) : assemblant.

AJUSTÉE (st. CCXL, v. 18; st. CCXLVI, v. 11) : assemblée. *Subst. et partic.*

AJUSTÈRENT (st. CCLX, v. 3) : assemblèrent.

AJUSTET (st. LXVI, v. 11) : rassemble.

> Deable renoias
> Et od Deu t'*ajostas*;
> Mais d'icelle ajostée
> Fu briève la durée.

(Disputoison du cors et de l'ame, v. 134).

AJUSTEZ (st. XC, dernier vers) : assemblez.

ALDE (st. CXXVIII, v. 8; st. CCLXX, v. 4 et 13; st. CCLXXI, v. 1). — Devant la page 665 de la première partie du IVe siècle des *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti* se trouve une grande planche représentant un monument qu'on voyoit anciennement dans l'église de St.-Faron de Meaux; l'explication en est p. 665-667. On le croit du XIe siècle. On y voit entr'autres, à ce que conjecturent les savants religieux :

n° 2. Une figure d'Olivier (et non d'Oger le Danois, comme le disent les Bénédictins); elle porte un rouleau avec ce distique:

> Audæ conjugium tibi do, Rolande, sororis,
> Perpetuumque mei socialis fedus amoris *.

On y voit aussi les figures 3° d'Aude, 4° de Roland, 5° de Charlemagne, 7° de Turpin. Gibert de Montreuil dit, en parlant d'un anneau:

> Rollans l'envoia la biele Aude
> Quant il ala en Roncevaus
> Où il soffri les grans travaus.

(Roman de la Violette, p. 44. Voyez aussi la note 1.)

* La description du tombeau d'Oger et les deux vers sont aussi dans *Commentarii de rebus Franciæ orientalis* de George von Eckhart, t. I, p. 663 ; et dans le t. I, p. 75, 76, de l'*Histoire de l'église de Meaux*, par D. Toussaint Du Plessis. A Paris, Julien-Michel Gandouin, M. DCC.XXXI, in-4.

Onques n'en ot à Blavies si grant duel por Aulain
Qui fu morde de duel por son cosin germain,
Con il ot à Buillon por lor segnor certain.

(*Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. supplém. françois, n. 540-8, fol. 43, verso, col. 2, v. 22.)

S'or poisse morir, comme dame Aude au vis fier
Fit pour Rolant lou conte et son frère Olivier.

(*Roman de Guiterlin de Saissoigne*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 138, recto, col. 3.)

ALED (st. CCII, v. 9) et

ALET (*passim*) : allé.

ALGALIFES (st. XXXIV, v. 3; st. XXXVI, v. 9; st. XXXVII, v. 5; st. LIII, v. 13) : calife. « Denique circa nongentesimum Verbi incarnati annum egressus est ab Hispania rex Sarracenorum *Algalif*. » (Glabri Rodulphi Historiarum liber 1. Du Chesne, *Historiæ Francorum Scriptores*, vol. IV, p. 8.) Voyez *Note filologiche sovra* VII *vocaboli dinotanti uficio o dignità di persona nell' Asia che leggonsi nell' Orlando Furioso, scritte da Giovenale Vegezzi*, Torino, 1832, in-12, p. 8-11.

ALGEIR (st. XXXIII, v. 2) : dard.

ALGENT (st. CLI, v. 6; st. CCLIV, v. 4) : aillent.

ALGE (st. XIII, v. 8; st. XX, v. 15; st CXII, v. 19; st. CXIII, v. 10) : aille.

ALGES (st. CCXI, v. 5) : ailles.

ALGEZ (st. CLXXXIX, v. 9) : ailliez.

ALGIER (st. XXXII, v. 15) : dard.

ALMACE (st. CLIII, v. 7) : nom de l'épée de Turpin.

ALMACUR,S (st. LXVI, v. 9; st. LXXI, v. I; st. XCVI, v. I) : titre de dignité chez les Sarrasins, répondant à celui de connétable, *comes stabuli*.

ALMARIS (st. LXIII, v. 10).

ALNE (st. CLXXIII, v. 26) : aune, *mesure*.

ALPHAIEN (st. CXVI, v. 10).

ALQUES (*passim*) : quelque peu, *aliquid*.

ALT (st. CLXXXV, v. 9) : aille.

ALTAIGNE (st. I, v. 3) : élevée, *alta*.

ALTISME (st. CXCI, v. 4) : très-élevé, *altissimus*.

ALTRER (st. CCXXIX, v. 2) : autre jour, ital. *altrieri*.

ALTRETANT (st. CCXV, v. 8) et

ALTRETANZ (st. CCXXXI, v. 9) : autant.

ALTRETEL (st. LI, v. 7; st. CCXXVI, v. 3) : pareil, pareillement.

ALTROI (st. CCXC, v. 13) : autrui.

ALUÉE (st. CCVII, v. 9) : placée, *allocata*.

ALUES (st. CXXIII, v. 13; st. CCLXXXIII, v. 9) : ?

ALUM (*passim*) : allons.

ALVERNE (st. CCXI, v. 3; st. CCLXXVII, v. 4) : Auvergne.

Et cil d'*Averne* une terre sauvage.

(*Les Enfances Vivien*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 181, recto, c. 2, antépenultième vers.)

Atant es-vos roi Cordoain d'*Auvergne**.

(*La Chevalerie Vivien*, fol. 186, verso, c. 1, v. 46. A la c. 2, v. 13 et 23, etc., est nommé un chrétien, *Jehans d'Averne*.)

AMBOIRES (st. CCXXXIX, v. 7).

AMBURE (st. CXVIII, v. 10; st. CXXIII, v. 15; st. CCLIX, v. 7.) : tous les deux, *ambo*.

Si est tel custume en France, à Paris et à Cartres,
Quant Franceis sont culchies, que se guiunt et gabent
E si dient *ambure* e saver e folage.

(*Charlemagne's Travels to Jerusalem and Constantinople*, p. 26, v. 654.)

AMEIN (st. CXCIV, v. 6) : amène, *subj. troisième personne*.

AMEINET (st. CCXI, v. 7) : amène.

AMIRACLE (st. CXIII, v. 13) : *probablement* d'amiral, d'émir.

AMIRAFLES (st. LXVI, v. 10) et

AMIRAILL (*passim*) : émir.

AMSDOUS (st. CCIV, v. 15) : toutes les deux, *ambo, duo*.

AMURAFLES (st. LXX, v. 1; st. XCV, v. 1) : émir. Voyez *Note filologiche sovra* VII *vocaboli dinotanti uficio o dignità nell' Asia che leggonsi nell' Orlando Furioso, scritte da Giovenale Vegezzi*. Torino, dalla tipografia Pomba, 1832, in-12, p. 5-8.

AMURE (st. LXXXIX, v. 5; st. XCVII, v. 5; st. CXV, v. 14; st. CLXXIX, v. 10; st. CCXL, dernier vers; st. CCLXXXVII, v. 4) : lame.

ANGOISET (st. CLXXXIII, v. 6) : souffre, est dans les *angoisses*.

ANGUISABLES (st. XX, v. 7) : irrité, dans les *angoisses*.

— (st. CCXXVI, v. 6) : pénibles.

ANGUISSABLES (st. CCLI, v. 1) : dans les angoisses.

ANGUISSENT (st. CCLXVI, v. 2) : inquiètent, font souffrir.

ANGUISSUS (st. LXIV, vers antépénultième; st.

---

* Roi païen.

CCII, v. 11; st. CLX, v. 15) : dans les angoisses.

ANME (*passim*): ame, *anima*.

ANOEL (st. CCI, v. 6) : annuelle.

ANPRÈS (st. LX, v. 9) : après.

ANSDOUS (st. CCII, v. 10) : deux, *ambo, duo*.

ANSÉIS (st. VIII, v. 10 ; st. LXII, v. 5 ; st. XCVII, v. 1 ; st. CXIX, v. 7 ; st. CLX, v. 5 ; st. CLXXIII, v. 34).

ANSGUARDE (st. LVII, v. 12) : avant-garde.

ANTELME (st. CCXIV, v. 10).

AOI (*passim*). Qu'est-ce que cet *aoi* qui termine presque chaque tirade ? Est-ce un cri de guerre, une altération du mot anglo-saxon *aþeg*, maintenant *away* en anglois * ? Est-ce une exclamation du jongleur pour avertir le ménétrier que la tirade finit et qu'il ait à s'arrêter ? Nous n'avons aucun moyen de nous décider pour l'une ou l'autre de ces explications.

Voici un exemple de cette exclamation :

Avoi ! dist saint Pieres, avoi !

(*De saint Pierre et du Jougleor*, v. 312.—*Fabl. et Contes*, édit. de 1808, t. III, p. 292.)

Avoi ! sire, che dist Gérars.

(*Roman de la Violette*, p. 18, v. 289.)

Nous avions cru la retrouver dans deux des passages suivants ; mais les deux derniers nous ont détrompé :

Voiant paiens s'eslessa en la plaigne,
A voiz s'escrie :« Chevauchiez, ma compaigne. »

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 207, verso, c. 1, v. 3.)

Renouart
Ocis a .v. de la geste Noiron.
. . . .
Paien le fuient com l'aloe faucon,
A voiz s'escrient : « Aidiez, sire Mahom. »

(*Ibid.*, fol. 209, recto, c. 3, v. 35.)

A sa vois haute a le roi escrié.

(*Ibid.*, v. 15.)

A sa voiz clere les escria à hu.

(*Ibid.*, fol. 214, verso, col. 3, v. 47.)

APAMORT (st. CCXXXI, v, 5 ; st. CCXXXII, v. 3).

APELT (st. CLXV, v. 3) : appelle.

APOLIN (*passim*) et

* Voyez sur ce mot l'édition d'Oxford, in-4, des *Canterbury Tales* de Chaucer, par Tyrwhitt, t. II, p. 499, note au v. 14914.

APOLLIN (*passim*) : dieu des Sarrasins.

APROECIEZ (st. CXCVI, v. 11) : approchés.

AQUILLIT (st. LIII, v. 21) : acueillit.

AQUISEZ (st. XVIII, v. 12) : tranquilles, rendus *cois*.

ARDENE (st. CLXXXII, v. 4) : le pays où se trouve la forêt des Ardennes.

ARGOILLES (st. CCXXXVI, v. 8).

ARGOILLIE (st. CCLIV, v. 2).

ARGONE (st. CCXXII, v. 6 ; st. CCLVIII, v, 4) : petit pays de France, partie dans la Champagne et partie dans le bas Barrois.

ARGUILLE (st. CCLVII, v. 8).

Rois Desramez ne se vet atarjant,
Par totes terres vet sa jant semonant.
Venu i sunt li petit et li grant
Et li Vacher et li Estormarant,
Cil de Maresque et li Samaritan,
Li Arsassis et tuit li Suliant,
Cil de Larige et tuit li Agoulant,
Cil de Biterne et li outre Occident.
De totes terres en i e[s]t venuz tant,
Ne l' vos séust dire nus juglerres qui chant.
Tant en i a et de divers senblant.
Li un abaient, li autre vont criant,
Et li tierz hulent et li quarz vont levant ;
Une tel noise vont ensemble menant
Que la marine en vet tote croillant.

(*Les Enfances Vivien*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 184 recto, c. 3, v. 7.)

ARREMENT (st. CXLII, v. 2) : encre. Voyez, sur ce mot, une note de *la Riote du monde*, p. 17-19, et le Lexique de M. Raynouard, au mot ATRAMENTO.

ARTIMAL (st. CVI, v. 13) : magie.

ARUNDE (st. CXV, v. 10) : hirondelle, *arundo*.

ASCAZ (st. LXXV, v. 2) : ?

ASERIE (st. LV, v. 1 ; st. CCLXVIII, v. 1 ; st. CCXCIII, v. 4) : devenue calme.

AS-LES--VUS (st. CXLVII, v. 21) : les voici.

ASMASTES (st. XXXIV, v. 4) : tâchâtes, visâtes. Angl. *to aim*.

ASOÜRET (st. CII, v. 2) : assure.

ASTENIR (st. CCIII, v. 11) : abstenir.

.iij. fois se pasme, ne s'en pot *atenir*.

(*Roman des Lorrains*, Ms. La Vall. n. 60, fol. 3, recto, c. 1, dernier vers.)

Dont se repasme, ne s'en pot *astenir*.

(*Ibid.*, fol. 3, verso, c. 1, v. 3.)

Hernaus se pasme, ne s'en pot *astenir*.

(*Ibid.* fol. 7, recto, c. 1, v. 5, etc.)

ASTET (st. CLXVI, v. 7): hâte.
ASTRAMARIZ (st. C, v. 1).
ASTRIMONIES (st. CCXXXVI, v. 7).
AS-VOS (st. XXX, dernier vers) et
AS-VUS (st. CXLVII, v. 1): voici.
AT (*passim*): a.
ATEIGNET (st. I, v. 9): atteigne.
ATLIUN (st. XCII, v. 3).
ATUIN (st. CLX, v. 4).
ATUT (st. CLX, v. 8): avec.
AUCAZ (st. CXVI, v. 17).
AÜNADE (st. CXCVII, v. 6): assemblement, action d'assembler.
AÜRER (st. XXXII, v. 5): prier, adorer.
AÜREZ (st. IX, v. 3): adorez, priez, *adoratis*, *oratis*.
AÜST (st. LXX, v. 6): eût.
AUSTORIE (st. CXXI, v. 13).
AVEREIZ (st. VI, v. 11; st. XLII, v. 6): aurez, auriez.
AVEREZ (st. XXXV, v. 7): avare.
AVERILL (st. CCLV, v. 22): avril.
AVERIUMES (st. XXVIII, v. 15): aurions.
AVERS (st. CCXXXV, v. 6): Avares, *peuple*.
AVERSE (st. CLXXXVI, v. 1; st. CCXXXIX, v. 5): endiablée, *adversa*.
AVERSER,S (st. CXVI, v. 9; st. CLXXXI, v. 19): diables, *adversarii*.

E diva! fait-il, *aversier*.

(*Chronique de Benoit*, Ms. Harléien, 1717, fol. 54, verso, c. 2, v.)

AVERUM (*passim*): aurons.
AVOEZ (st. IX, v. 15; st. X, v. 15): seigneur.

Car il ont à Marès reté
Qu'il ont perdu lor *avoé*.

(*Parthenopex de Blois*, Ms de l'Arsenal, fol. 24, c. 1; Ms. 1830, fonds du Roi, fol. 137, recto, c. 3.)

Bien cuide avoir por sa biauté
L'empereor à *avoé*.

(*Roman du comte de Poitiers*, p. 62, v. 1500.)

AVUM (*passim*): avons.

B

BABILONIE (st. CLXXXV, v. 6): Babylone, le Caire.
BAIVER, S (st. CCLIX, v. 26; st. CLXIX, v. 16; st. CCXCI, v. 1): Bavarois.
BAIVERE (st. CCXVI, v. 3): Bavière.
BALAGUET (st. V, v. 2) et
BALAGUEZ (st. LXX, v. 1) et
BALASGUED (st. XVI, v. 8): « Balaguer, en latin *Bellegarium* ou *Valaguaria*, ville d'Espagne en Catalogne, au pied d'une côte escarpée, avec un château et un pont de pierre, sur la rivière de Segre, où elle reçoit la Noguere Paillarese. » (DE LA MARTINIÈRE.)

N'a si boin chevalier dès ci en *Baleguès*.

(*Roman de Fierabras*, Ms. de la Bibliothèque Royale, supplément françois, n. 180, fol. 222, recto, c. 2, v. 8.)

Par foi! ce dist Richars, mais li plus grans cités
Ki soit de les pors d'Aspre dès ci en *Baleguès*.

(*Ibid.*, fol. 229, verso, c. 2, avant-dernier vers.)

Viviens monte contremont les degrez.
. . . .
Ce fu li enfès qui puis soffri tant mel,
Que il conquist les Archanz desor mer
Et Ardelusque, les tors de *Balesguez*
Et Tortoilouse et Porpaillart sor mer.

(*Les Enfances Vivien*, Ms. du Roi, 6985, fol. 175, verso, col. 3, v. 29.)

Ce fu li enfès qui tant ot de bonté
Et pus conquis l'Archant desus la mer
Et Bargelune la tor de *Balesguez*.

(*Ibid.*, fol. 176, verso, col. 1, v. 44.)

BALBIUN (st. XCII, v. 3).
BALDEWIN (st. XXIII, v. 5; st. XXVI, v. 22): fils de Ganelon.
BALDISE (st. CCXXXVI, v. 4).
BALDUR (st. CCIV, v. 11; st. CCLXIX, v. 8): joie.
BALIDE (st. CCXXXIII, v. 7).
BALIGANT (*passim*).
BALZ (st. VIII, v. 1): joyeux. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot BAUTZ.
BANIE (st. CXII, v. 3): convoquée par un *ban* ou appel fait par le roi:

Et avoit tel chevalerie,
S'ele péust estre *banie*
Et dedens Romanie entrée,
Mout fust bien la terre gastée.

(*Dolopathos*, Ms. de Chartres, fol. 36, verso, c. 2.)

BARBAMUSCHE (st. CXV, v. 9): nom du cheval de Climborins.

* *Les Pyrenées*, poëme, par M. Dureau-Delamalle fils, p. 121.

BRUISE (st. CCXXXV, v. 9).

BRUNISANT (st. CXXIII, v. 19) : jetant un éclat brun.

BRETAIGNE (st. CLXIX, v. II). Il existe à la Bibliothèque du Roi un manuscrit d'un ancien roman sur la conquête de la Bretagne par Charlemagne, ouvrage dont le duc de La Vallière avait une copie. Voyez le catalogue de ses livres dressé par de Bure, t. II, p. 203, n° 2726, et corrigez la note que l'on y a copiée. Ce dernier manuscrit est à la bibliothèque de l'Arsenal. Voici le titre du Ms. du Roi, coté 10307-33 : *Cy ensuit le discours d'une conqueste du royaulme de Bretaigne armoricque faicte par le preux Charlemaigne, roy de France, avant son coronement à l'empire environ dix ou douze ans, contre un roy sarrazin nommé Acquin qui habvoit possédé le dit reaulme par l'espace de xxx ans sauff Dol, Rennes et Vennes, duquel Acquin coroné à Nantes est mention en la cronique de Bretaigne, au second libvre, chapitre de la sépulture des chevaliers occis à Roncevaulx* *.

BRUNS (st. CCXXXIII, v. 2).

BRUUR (st. LXXVIII, v. 5) : bruit, vacarme.

BUC (st. CCXXXVIII, v. II) : buste. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot BUSTZ.

BUCLE (st. XCIV, v. 3; st. CLXXXI, v. 14; st. CCLX, v. 11; st. CCLXI, v. 6) : bosse. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot BLOCA.

BUCLER, S (st. XXXIX, v. 7; st. CXLV, v. 4) : à bosse. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot BLOCA.

BUELE (st. CLXIV, v. 2) : boyau. Voyez le Lexique de M. Raynouard, t. II de son *Nouv. Rec.*, p. 268, col. 2, n. 3.

BUGRE (st. CCVI, v. 7) : Bulgares.

BUILLIT (st. CLXIV, v. 3) : bout.

BUNDIST (st. CCXXV, v. 10) : retentit.

Plus de .c. olifant sonent à la *bondie*.
(*Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 3.. verso, v. 29.)

N'i ot tronppe sonent ne cor n'i fu *bondis*.
(*Roman de Charles le Chauve*, Ms. La Vallière, n. 49, fol. 17, verso, col. 1, avant-dernier vers.)

Paiene gent font soner la *bondie*.
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 117, recto, c. 2, v. 30.)

Grant fu la noise et grant la taborie.
Li borjois sonent, s'e[s]t la cloche *bondie*.
(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 231 bis, verso, col. 2, v. 43.)

Une leuée en fest le sonc aler,
Le grant mostier *bondir* et resoner.
(*Ibid.*, fol. 232, verso, col. 1, v. 36.)

A l'estandart fu sones et *bondis*.
(*Ibid.*, fol. 251, verso, col. 2, v. 3.)

Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot BONDIR.

BURDEL (st. CVI, v. 10).

BURDELE, S (st. XCVIII, v. 1; st. CCLXIX, v. 10) : Bordeaux.

BURGUIGNE (st. CLXIX, v. 17) : Bourgogne.

BUTENTROT (st. CCXXXII, v. 7). Ce nom paroît être une altération de *Buthrotum*, ville maritime de l'Épire, maintenant *Butrinto*, en Albanie.

Mès Renouars au tinel les desclot,
Molt a ocis de Turs de *Boutentrot*.
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 210, recto, c. 1, v. 8.)

BUTENT (st. CLXXXIII, v. 21) : boutent, mettent.

BUTET (st. XLIX, v. 8) : boute, met.

BYSE (st. CLXVIII, v. 4) : bise, grise, brute.

C

CAABLES (st. XVI, v. 8) : machines de guerre, tours de bois. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CADALFAC.

CADELET (st. LXXIII, v. 6; st. CCVI, v. 12) : conduit, commande. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CAPDELAR, t. II de son *Nouv. Rec.*, p. 325, col. 1, n. 59.

CADABLES (st. VIII, v. 3). Voyez CAABLES.

* On ne sait si l'on parle ici de la *briefve Chronique des roys bretons armoricains*, dont Lebault copie plusieurs fragments, ou des *Croniques*, *Annales des pays d'Angleterre et Bretaigne* d'Alain Bouchard. Voyez ce dernier ouvrage, Paris, Ant. Cousteau pour J. Petit et G. du Pré, le 11 sept. 1531, in-fol., feuillet lxi, recto.

Lexique de M. Raynouard, au mot CARBONCLE.

CARCASONIE (st. XXVIII, v. 9) : Carcassonne.

CARE (st. IX, v. 10 ; st. XIII, v. 7) : chars.

CARLEMAGNE, S (*passim*): Charles, Carloman. « Karlemaines li moines ensement, li frères Pepin. » (Ms. du Roi, 10307-5, fol. 26, recto, c. 1.) Voyez notre *Glossarial index* de *Charlemagne's Travels to Jerusalem and Constantinople*, p. 54-56.

CARLUN (*passim*) : Charles.

CARN (st. CCLXIII, v. 5) : chair. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CARN.

CARNEL (st. CCVIII, v. 5) et

CARNER (st. CCIX, v. 4) : charnier, cimetière. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CARNIER, *Nouv. Rec.*, t. II, p. 340, col. 2, n. 13.

CARRE (st. III, v. 10) : chars. Voyez le Lexique de M. Raynouard, *Nouv. Rec.*, t. II, p. 337, col. 1, n. 16.

CARTRES (st. CXXV, v. 14) : chartres.

CASCUN, S (st. CXXXVI, v. 19 ; st. CLXXIX, v. 7 ; st. CLXXXII, v. 5 ; st. CXC, v. 13 ; st. CCLXV, v. 7) : chacun. Voyez le Lexique de M. Raynouard, *Nouv. Rec.*, t. II, p. 284, col. 1, n. 3.

CASTIER (st. CXXX, v. 3) : gourmander. Voir le Lexique de M. Raynouard, à CASTIAR.

CATAIGNE, S (st. CXXXVII, v. 5 et 9 ; st. CLXIX, v. 9 ; st. CCV, v. 4 ; st. CCXXIII, v. 2) et

CATANIE (st. CCLXX, v. 5) : capitaine. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CAPITANI, t. II du *Nouv. Rec.*, p. 327, n. 77.

CAÜT (st. CCLXIII, v. 7) : tombé.

CEIL (st. CCLXXIII, v. 8) : céle. Provençal, *celar*. Voir le Lexique de M. Raynouard, à ce mot.

CEINENT (st. CCLXXXII, v. 9) : ceignent. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CENHER.

CEINST (st. CLXIX, v. 10) : ceignit.

CEL, S (*passim*) : ciel. Provençal, *cel*. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à ce mot.

CELOI (*passim*) : celui, un.

CERCER (st. CCLXVIII, v. 4) : chercher, fouiller.

CERCET (st. CLX, v. 2) : fouille, cherche.

CERTEINE (st. LXVI, v. 15). *Tere Certeine*, Cerdagne.

CEVALCET (st. CCXXX, v. 6) et

CEVALCHET (st. CCLXIX, v. 21) : chevauche. Voyez le Lexique de M. Raynouard, t. II de son *Nouv. Rec.*, p. 368, col. 1, n. 12 et 13.

CEVALCHUM (st. CCXXVIII, v. 7) : chevauchons.

CEVALERS (st. VIII, v. 15) : chevaliers. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CAVALLIER, *Nouv. Rec.*, t. II, p. 367, col. 1, n. 5.

CHAEINES (st. CLXXXII, v. 3) : chaînes.

CHAEIT (st. CLXIII, v. 10) : chu, tombé.

CHAIETE (st. CXLVI, v. 9) : déchue.

CHAÏR (st. CXLIX, v. 11) : cheoir, *cadere*.

CHALCER (st. CLXXXIX, v. 14) : chausser.

CHALENGEMENT (st. XXIX, v. 3) : dispute.

CHALD (st. LXXIV, v. 11) et

CHALT (st. CLIV, v. 2) : chaud. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CALD.

CHALZ (st. LXXVII, v. 18 ; st. LXXXVI, v. 9) : chauds, chaleurs.

CHAMBRE (st. CCV, v. 2). Voyez CAMBRE. Le passage de notre texte où se trouve ce mot nous rappelle le suivant, qui se lit dans le *Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985 :

> Quant ge venrai à Paris la cité
> Ge descendrai au perron noielé,
> Venront encontre serjant et bacheler,
> Qui de Guillaume me vorront demander,
> De Guielin mon frère qui est ber :
> Hé, las! dolent! n'en saurai que conter
> Mès que en Orenge les ont paien tuez.

(Fol. 172, verso, col. 2, v. 10.)

CHANÇUN (st. CXI, v. 18) : chanson.

CHAR (st. CXXIV, v. 4 ; st. CCL, v. 8) : chairs.

CHARLUN (*passim*) : Charles.

CHARN (st. XCIV, v. 5) : chair. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CHARN.

CHAUCUNS (st. XIV, v. 11) : chacun.

CHEDET (st. LX, v. 4) : tombe.

CHEENT (st. CCLX, v. 15 ; st. CCLXI, v. 6 ; st. CCLXXXIII, v. 9) : tombent.

CHEET (st. LXXXI, v. 6) : cheoie, tombe.

CHELT (st. CLXXIII, v. 37) : chaut, importe.

CHEN, S (st. III, v. 7 ; st. CXXX, v. 15 ; st. CLXXXIII, v. 22 ; st. CCLVII, v. 8) : chiens. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CAN, *Nouv. Rec.*, t. II, p. 306, col. 1, n. 1 et 2.

CHERIANT (st. CCXXXI, v. 8).

CHERNUBLE, S (st. LXXVI, v. 1 et 10 ; st. C, v. 7 ; st. CII, v. 6).

CHÉS (st. CXCVI, v. 20) : chef, tête. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CAP.

CHET (st. CLXII, v. 6; st. CLXXXI, v. 12; st. CXCVII, v. 16) : cheoit, tombe.

CHEVAGE (st. XXVII, v. 8) : capitation, tribut. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CAPAGE, *Nouv. Choix*, t. II, p. 323, col. 2, n. 45.

Tot si con li droiz contes l'an fu diz et espiax
Don ancor est l'estoire à Saint-Faron à Miax,
Si com Karles manda le *chevage* as Mansiax.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 1, verso, v. 5.)

« Après que celluy empereur Charles eut subjugué et vaincu par grant paine et labeurs plusieurs pays du monde, divers royaulmes et provinces, et conquesté le pays d'*Angleterre*, Gaulle, Teutonique, Lorraine, Bourgoingne, Ytalie, Bretaigne, et aultres régions innumérables, etc. » (*Chronique de Turpin*, traduite en françois, réimpression gothique de Silvestre, 1835, in-4, feuillet premier, col. 2, lig. 35.)

CHEVALCHEREIZ (st. CCXXXVIII, v. 3) : chevaucherez.

CHEVALCHET (*passim*) : chevauche.

CHEVALZT (st. CLIV, v. 11) : chevauche, *subj.*

CHEVOEL (st. LXXVI, v. 2) : cheveux. Voyez le Lexique roman, *Nouv. Choix*, t. II, p. 323, n. 36 et 37.

CHIEDENT (st. CIX, v. 15) : tombent, *cadunt.*

CHIET (st. CLXXXI, avant-dernier vers; st. CCLXXXVIII, v. 2) : tombe.

CICLATUNS (st. LXVI, v. 6) : étoffes d'Orient. Voyez la note 2, p. 11, du *Roman de Mahomet.*

CI'N (st. LXV, v. 13) : ci en.

CINGET (st. CXCIV, dernier vers) : congé.

CITET (*passim*) : cité. Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CIU.

CLARBONE (st. CCXXXVI, v. 8).

N'a si grant home de si *Esclarbonie*.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 254, verso, col. 3, v. 26.)

CLARIEN, S (st. CLXXXIX, v. 6; st. CXCII, v. 1; st. CXCV, v. 7; st. CXCVI, v. 1).

Corsolt de Nubles et son frère Aceré
Et *Clariaus*, etc.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 169, recto, col. 1 v. 14.)

Renoarz fiert le paien à bandon
Parmi son elme qui fu roi *Clarion*.

(*Ibid.*, fol. 213, verso, col. 3, v. 23.)

CLARIFAN (st. CLXXXIX, v. 6) : chevalier de Baligant et fils du roi Maltraien.

CLARTET (st. CIX, v. 21; st. CLXXV, v. 12; st. CLXXXVII, v. 6; st. CCXIII, v. 4) : clarté. Voyez le Lexique roman, à CLARITAT.

CLARUN (st. V, v. 2).

CLAUERS (st. CCXXXV, v. 9) : *probablement* Esclavons.

CLEIM (st. CXCIII, v. 8) : déclare, *clamo.* Voy. le Lexique de M. Raynouard, à CLAMAR.

CLEIMENT (st. LXXXIX, v. 10; st. CXXIII, v. 16) : appellent, déclarent, réclament, *clamant.*

CLEIMET (st. CLXIII, v. 18; st. CLXXI, v. 10; st. CLXXIII, v. 9; st. CXCV, v. 23; st. CCXXX, v. 8; st. CCLXXIX, v. 3) : déclare, appelle, proclame, crie, *clamat.*

CLEIMT (st. CXVII, v. 4; st. CCLXXVII, v. 8) : réclame, déclare, proclame, *subj.*

CLIMBORINS (st. CXV, v. 3).

CLIMORINS (st. XLVIII, v. 1).

CLINÉE (st. CCLXXI, v. 5) : inclinée. Voyez le Lex. roman, à CLINAR, *Nouv. Choix*, t. II, p. 414, col. 2, n. 2.

CLINET (st. CXLVII, v. 20) : salué.

COER (st. CCLIII, v. 3; st. CCLXV, v. 4) : cœur. Voy. le Lex. rom. à COR.

COILLIT (st. CCLXXIV, v. 10) : prit.

COMANDET (st. LIII, v. 28; st. CLXXV, v. 11; st. CCIX, v. 2) : commandé, sujet.

COMMIBLES (st. XIV, v. 6).

COMPAIGN (st. CXI, v. 8) : compagnon.

CONSOÜT (st. CLXXII, v. 7) : atteint.

CONUIS (st. CCXLVIII, v. 5) : connois.

CONUIST (st. CLXXX, v. 13; st. CCLX, v. 7) : connoit.

CONUISTRE (st. XXXIX, v. 11) : connoître.

COPIEZ (st. CXIII, v. 5) : ?

CORDRES (st. V, v. 10; st. VIII, v. 2) : Cordoue.

CORN (*passim*) : cor, *cornu.* Voyez le Lexique roman, au mot CORN.

CORONET (st. CXX, v. 2) : couronné, tonsuré.

CORSABLIX (st. XCIII, v. 1).

CORSALIS (st. LXIX, v. 1).

CORUNE (st. CLXXXIX, v. 20) : couronne. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CORONA.

COSTED (st. XXVI, v. 5) : côté.

COSTÉIR (st. CCX, v. 1) : ?

Si hautement le faites *coustéir*
Et ensurent dou mostier enfouir.

(*Roman des Lorrains*, Ms. du fonds de La Vallière, n° 60, fol. 7, v°, c. 1, v. 11.)

COSTENTINNOBLE (st. CLXIX, v. 18) : Constantinople. Voyez, sur la conquête de Constantinople par Charlemagne, *Charlemagne's Travels to Jerusalem and Constantinople.* London : William Pickering, 1836, 1 vol. post-8.

COSTET (st. LXXXII, v. 8; st. CI, v. 5; st. CXIII, v. 20; st. CCXXVII, v. 7) : côté. Voyez le Lexique roman, à COSTAT, *Nouv. Choix,* t. II, p. 501, col. 1, n. 5.

COUS (st. CXXXV, v. 11) : queux, cuisiniers. Angl. *cook*. Voyez le Lex. rom., *Nouveau Choix*, t. II, p. 504, col. 2, n. 4, 5 et 6.

CREISEZ (st. CXXIX, v. 7) : crussiez.

CRENT (st. XL, v. 13; st. XLI, v. 13; st. CCLXI, v. 2) : craint.

CRIET (st. CXXIV, v. 8; st. CLXXXIII, v. 8) : crie.

CRIGNELS (st. CCIV, v. 15) : cheveux, *crines.* Voyez le Lexique de M. Raynouard, au mot CRIN.

CRIGNETE (st. CXIII, v. 8) : crinière.

CROCE (st. CXIII, v. 23) : ? croix. Voyez le Lexique roman, à CROTZ.

CRUISIR (st. CCLV, v. 5) : faire du bruit. Voyez le Lexique de M. Raynouard, à CRUCIR.

CRUISSENT (st. CLXXXI, v. 16) : font du bruit, résonnent.

CRUIST (st. CLXVIII, v. 6; st. CLXIX, v. 2; st. CLXX, v. 3) : fait du bruit.

CRUIZ (st. CLXXIX, v. 9) : croix.

— (st. CCXCII, v. 9) : ?

CRUSIEDES (st. CLXIV, v. 5) : croisées.

CRUTE (st. CLXXXIII, v. 11) : grotte. Voyez le Lexique roman, à CROTA.

CUARDET (st. LXXXV, v. 15) : fait couard.

CUARDIE (st. CLXX, v. 14; st. CLXXXIV, v. 11) et

CUARDISE (st. CCXVII, v. 9; st. CCLVIII, v. 1) : couardise. Voyez COARDIA au Lexique roman, *Nouv. Choix,* t. II, p. 420, col. 1, n. 3.

CUE (st. CXIII, v. 8) : queue.

CUINS (st. CXXXII, v. 17) : ?

CULCET (st. CLXXIX, v. 1) : couché.

— (st. CLXXXIII, v. 4) : couche.

CULCEZ (st. CCXCIII, v. 5) : couché.

CULCHET (st. CXLVIII, v. 4; st. CLXXV, v. 7; st. CLXXVII, v. 5) : couche.

— (st. CLIX, v. 12; st. CLXI, v. 5; st. CLXXVII, v. 6; st. CCXXIV, v. 2) : couché.

CULOR (st. CCLXX, v. 16) : couleur. Voyez le Lexique roman, à COLOR.

CULPE (st. XC, v. 4; st. CXLVIII, v. 5; st. CLXXII, v. 4) : faute, *culpa.* Voyez COLPA au Lexique roman.

CULUMBE (st. CLXXX, v. 17) : colonne. Voyez COLONNA au Lexique roman.

CULUR (st. XXXIII, v. 1; st. CLXVIII, v. 3; st. CLXXXIV, v. 3; st. CCIV, v. 4) : couleur.

CULZT (st. CLXXXIX, v. 18) : couche, *subj.*

CUM (*passim*) : comme. Voyez COM au Lexique de M. Raynouard.

CUMANDENT (st. CCLXIX, v. 20) : recommandent, *commendant.*

CUMANDET (st. CLXXXI, v. 3; st. CCX, v. 9; st. CCXC, v. 6) : commande, recommande à.

CUMANT (st. XIX, v. 10; st. XXIV, v. 10; st. CLXXXVIII, v. 14; st. CLXXXIX, v. 9; st. CXCVII, v. 6; st. CCXV, v. 2) : commande.

CUME (*passim*) : comme.

CUMENCET (*passim*) : commence. Voyez le Lexique roman, au mot COMENSAR.

CUMPAIGN (st. CXXV, v. 2; st. CXLV, v. 12; st. CXLIX, v. 4; st. CCXXX, v. 5) : compagnon.

CUMPAIGNE (*passim*) : compagnie.

CUMPAIN (st. CXLVII, v. 12) et

CUMPAINZ (*passim*) : compagnon.

CUMPARÉE (st. XXXIII, v. 9) : payée. Voyez COMPRAR au Lexique roman.

> Et tote félonie deit estre *comparée.*
> (*Roman de Rou*, t. I, p. 101.)

CUMPERT (st. CXXII, v. 7) : paye.

CUMUNEL (st. CLXXV, v. 4) : d'accord, en commun.

CUNFÈS (st. CCLXXXII, v. 2) : confès, confessés. Voyez le Lexique roman, *Nouv. Choix,* t. II, p. 457, col. 2, n. 3.

CUNFUNDENT (st. XXVIII, v. 4) : confondent.

CUNFUNDRE (st. XXVIII, v. 13; st. CLXXXIII, v. 14; st. CCLXVI, v. 8) : confondre.

CUNFUNDUE (st. CCLXVII, v. 2) : confondus.

CUNFUNDUZ (st. CCXC, v. 9) : confondu.

CUNGET (st. CLIX, v. 14) et

CUNGIED (st. XXV, v. 7) : congé. Voyez le Lexique roman, au mot COMJAT.

CUNOISANCES (st. CCXXIII, v. 7) : armoiries. Angl. *cognizance.* Voyez le glossaire de notre *Tristan.*

> Va férir Guiteclin qi de corre s'avance,
> De son escu trancha l'or et la *connoissance.*
> (*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 64, verso, v. 3.)

Cil ont par mi trancié lor lances
Et lasquies lor *connissances*.

(*Li Romans de Brut*, vers 3179. — Édition de M. Le Roux de Lincy, t. I, p. 151. Rectifiez l'explication de la note 2, même page.)

Si augent le pas de devant tei,
Laciez les heaumes, mu et quei,
Les gonfanons ès fers de lances
Entreseigniez de *conuissances*.

(*Chronique de Benoît*, Ms. Harl. 1717, fol. 118, verso, col. 1, v. 31.)

Tot le porfent de ci qu'en la *coraille*.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 208, recto, c. 3, v. 17.)

D

DEIE (st. XXXIII, v. 4) : doigts.
DEIET (st. LVIII, v. 7) : doive.
DEINTET (st. III, v. 22) : ?
DEIT (*passim*) : doit.
DEIVENT (*passim*) : doivent.
DEIZ (st. XXXVII, v. 9) : dais. Voyez sur ce mot la note de Tyrwhitt, au vers 372 des *Canterbury Tales* de Chaucer.
DEJUSTE (st. XXVIII, v. 9; st. LXV, v. 6) : près, *juxta*.
DELGÉE (st. CCXLVI, v. 7) : délicate.
DEMANEIS (st. CCXLVIII, v. 15) : sur-le-champ.
DEMANT (st. CXIV, dernier vers) : demande, *subj.*
DÉMÉINT (st. CXXXVII, v. 4) : démène, *subj.*
DEMENED (st. XXXIX, v. 6) : démené.
DÉMENIE (st. LVI, v. 5) : démène.
DÉMENTET (st. CXXXIII, v. 10) : plaint.
DEMENTRES (st. CVII, v. 1). *En dementres*, en ce moment.
DEMET (st. CCXIV, v. 11) : met.
DEMISE (st. CXII, v. 8) : fondue.

Li .i. ot nun Burnorz noirs comme poiz *remise*.
(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Léon Lacabane, fol. 51, recto, v. 4.)

DEMURET (st. CXXXIV, v. 11; st. CLXXXV, v. 14), demeuré.
— (st. CXLVIII, v. 12). *Se demuret*, reste, demeure.
DÉMUSTRAI (st. XXXVIII, v. 3) : démontrai, montrai.
DÉMUSTRAT (st. CLXXXI, v. 7) : démontra, montra.
DENISE (st. CLXX, v. 10) : Denis.
DEOL (st. LXXII, v. 14) : deuil.
DÉPARTED (st. CCLIV, v. 8) : se sépare, se termine.
DÉPARTUM (st. CXL, v. 15) : partions.
DERUMPET (st. II, v. 10) : rompe, défasse.
DESAFFRET (st. CCXLIX) : ? enlève les broderies de.
DESCULURER (st. CLXII, v. 4) et
DESCULURET (st. CXLVI, v. 2) : décoloré.
DESCUNFISUN (st. CXL, v. 9) : déconfiture.
DESCUST (st. CXLIII, v. 7) : détaché.
DESEIVERET (st. CCLIII, v. 5) : détache.
DESEVERED (st. CXLVII, v. 21) : séparés.
DESEVERÈRENT (st. CCLX, v. 12) : détachèrent.
DESEVERET (st. XCI, v. 14) : détache.
DESEVEREZ (st. CXLV, dernier vers) : séparés.
DESFAIMES (st. XXXIII, v. 10) : défaisons.
DÉSHERBERGENT (st. LIII, v. 33) : décampent.
DESIST (st. CXXXI, dernier vers) : dit.
DESMAILET (st. XCV, v. 2) : démaille.
— (st. CL, v. 17; st. CLII, v. 14; st. CLIX, v. 13) : démaillé.
DESMENT (st. CLXXX, v. 6) : lamente, *subj.*
DESORDENET (st. CCXLVIII, v. 4) : désordonné, défait.
DÉSOTREI (st. XXXVIII, v. 7) : désoctroye, refuse.
DESPERSUNENT (st. CLXXXIII, v. 12) : ?
DESRENGET (st. LXIII, v. 7) : ?
DESTOLT (st. CCXXXIV, v. 4) : ôte, *detollit.*
DESTREIT (st. CXCIII, v. 3) : triste, dans la détresse.
— (st. CCXLVIII, v. 13 et 16; st. CCLII, v. 6; st. CCLXXIII, v. 10) : détresse.
DESTREIZ (st. LVII, v. 5) : escarpés, tortueux, *distracti.*
— (st. LXIII, v. 7; st. LXIV, v. 2; st. LXXVII, v. 17; st. CCXXVI, v. 6) : détroits.
DESTURBER (st. CI, v. 8; st. CLXXXI, v. 24) : mal, dérangememt, empêchement.
DESTURNET (st. XXXII, v. 16) : détourné.
DESUR (*passim*) et
DESURE (st. LXXII, v. 12) : sur, dessus.
DESUZ (*passim*) : dessous.
DESVET (st. CXCV, v. 25) : insensé, *deviatus.*
DETRÉS (st. XLIII, v. 4) : derrière. Espagnol, *detras.* Voyez *le Roman de Rou*, t. II, p. 171.
DETUERST (st. LX, v. 7) : détord.
DEVEN (st. CCLXII, v. 5) : deviens.
DEVENDRUM (st. CXC, v. 13) : deviendrons.
DEVEREIT (st. XXVIII, v. 13) : devroit.
DEVEREZ (st. CLXX, v. 15) : devrez.
DEVOM (st. CCXLIII, v. 8) et
DEVUM (st. XXXII, v. 5; st. LXXXVII, v. 5; st. XCIII, v. 6; st. CLXXXII, v. 8) : devons.
DIET (st. XXXI, v. 11; st. XXXIX, v. 12; st. CLXXI, v. 8) : dise, *dicat.*
DIGUN (st. CXL, v. 7) : Dijon.
DISCIPLINE (st. CXLI, v. 17) : châtiment, carnage.

Mut i out grant *discipline*
De cele gent lée la marine.
(*The Conquest of Ireland*, p. 114, 115.)

Cil pautonier qui sont de pute orine,
Je ne gart l'ore j'en face *decipline*.
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 105, recto, col. 3, v. 18).

De nostre gent féist grant *deceplie*.
(*Ibid.*, fol. 207. verso. col. 2, v. 10.)

De nostre gent fet molt grant *decepline*.
(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 240, recto, col. 2, v. 41.)

Challes voit de sa gent mainte grant *deceplie*.
(*La Chanson des Saisnes*, Ms de M. Lacabane, fol. 71, recto. v. 16.)

Par Dieu, font-il, sire cleregaut,
Vous serez jà *desciplinez*.
(*De la Borgoise d'Orliens*, v. 184. — *Fabl. et Contes*, édit. de 1808, vol III, p. 167.)

DOLUR (st. XXXVI, v. 5) : douleur.
DOLUSET (st. CLXXXIII, v. 8) : plaint.
DOUS (*passim*) : deux.
DOÜSSEZ (st. XXVI, v. 12) : dussiez, deviez.
DOÜST (st. XXVI, v. 14; st. CCLXXIV, v. 14) : dût.
DRECET (st. XIV, v. 3; st. XV, v. 5; st. CLXIII, v. 13; st. CLXXVII, v. 6; st. CCXXV, v. 1) : dresse.
DREIT (*passim*) : droit.
DREIZ (*passim*) : droit, juste. *Subst. et adj.*
DRODMUND (st. CLXXVI, v. 10) : espèce d'embarcation.
DRODMUNZ (st. CLXXXV, v. 16) : navires, embarcations.
Droün (st. CL, v. 14) : nom de l'oncle de Maelgut.
DRUD,T (st. CXII, v. 13; st. CL, v. 15; st. CXCVII, v. 5; st. CCLV, v. 14) : vassal, ami. Voyez *Charlemagne's Travels to Jerusalem and Constantinople*, p. 75.
DRUDMUNZ (st. CXCII, v. 7) : navires.
DUINS (st. LXXI, v. 6) : donne.
DUINSET (st. CCVII, v. 6) et
DUINST (st. CXL, v. 13; st. CLXIII, v. 20) : donne, *subj.*
DUIST (st. XV, v. 2; st. LX, v. 7) : caresse, ajuste, *ducit*.
DULCE (*passim*) : douce.
DULCEMENT (*passim*) : doucement.
DULOR,S (*passim*) et
DULUR (*passim*) : douleur.
DULURUS (st. CXCI, v. 18; st. CCXLVII, v. 8) : douloureux, *dolorosus*.
DULUSET (st. CXLVIII, v. 13) : regrette.
DUNAT (st. LXXXVI, v. 12; st. CXVII, v. 9; st. CXCV, v. 16) : donna.
DUNET (st. XX, v. 16; st. LX, v. 17; st. CCLXVI, dernier vers) : donne.
— (st. LXVII, v. 14; st. CLXXIX, v. 13) : donné.
DUNT (st. LXVI, v. 19) : donne, *subj.*
DURAI (st. CCXLVII, v. 4) : donnerai.
DURESTANT (st. LXVII, v. 11) :

Atant ez-vos .i. paien Aevré,
N'ot si félon de ci en *Duresté*.
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 210, recto, c. 1, v. 43.)

DURAT (st. XXXV, v. 5 et 6) : donnera.
DUREIT (st. CXXVII, v. 6) : dureroit.
DURENDAL (*passim*) : nom de l'épée de Roland.

Vois est que molt morut de gent an Roncevax
Et aux ou Val Beton où fu Karles Martiax,
A Cambraisis qant fu ocis Raous li max,
En Aspremont qant fu conquise *Durondars*,
Ou plain Vinmeu sor Some ou Gormons tint estax
Ancontre Loéys qi fu proz et loiax,
Tot ce fu fins néans ancontre cez jornax.
(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 81 verso, v. 25.)

« Aprés cela elle (la fée Oziris) tira dudit cabinet vne espee large, belle et bien trenchante au possible, le fourreau de laquelle estoit de la peau d'vn grand serpent, qui fut occis par Hercule lors qu'il estoit encore bien ieune, laquelle estoit si proprement mouchetee, qu'encore qu'elle n'eust esté garnie et couuerte de plusieurs diamans, rubis, et autres pierres precieuses, ayant esté mise à l'opposite du Soleil, elle eust rendu plus grand lueur et clarté que le mesme or : il est bien vray que l'espee n'estoit pas du tout consonante au fourreau : car le fort Nabot tenoit pour lors celle pour laquelle il fut faict, qui estoit la meilleure qui fut au monde : car il n'estoit harnois de quelque bonne trempe qu'il fust, n'y mesme endurcy par enchantement, qui luy peust faire resistance, sans estre couppé et mis en pieces, et s'appeloit *Duransarde*, que ledit Nabot auoit conquise sur le merueilleux et espouuantable Geant Scarafarab, qui estoit de la race d'Ancelade, vn de ceux qui voulant iadis monter au ciel furent foudroyez par Iupiter (comme on lit au cinquiesme chap. de la troisiesme partie des Chroniques de Brandismel composees par Galarx) dequoy la Fee Oziris estoit grandement dolente et marrie : car iamais il ne luy auoit esté possible de la recouurer, encore qu'elle eust bien trouué moyen d'en

auoir le fourreau, dans lequel elle bailla celle delaquelle ie vous parle (qui estoit pareille en grandeur et aprochoit fort de la bonté de Duransarde) au Damoiseau de la Fee (ainsi le nous faut-il appeller d'oresnauant) qui estoit cause qu'elle se craignoit moult que mal luy en aduint, pource qu'elle trenchoit tout ce qu'elle rencontroit et mesme (comme i'ay desia dit) les armes enchantees. » *Le Premier Livre de la plaisante et delectable histoire de Gerileon d'Angleterre, nouuellement mis en François* par Estienne de Maisonneufve Bordelois. A Paris, par Iean Borel, M. D. LXXII, in-8, fol. 47, verso. Voyez sur *Durandal*, notre *Véland le Forgeron*, p. 42, 44, 45.

DURET (st. CII, v. 3; st. CCLXVI, v. 3) : dure.

DURRAI (st. V, v. 14; st. CXCIII, v. 10; st. CCXLVII, v. 3; st. CCLXXXV, v. 3) : donnerai.

DURRAT (st. CLXIII, v. 5) : donnera.

DURREZ (st. III, v. 7) : donnerez.

DURRIUMS (st. CXXXIV, v. 10) : donnerions.

DUTANCE (st. LXV, v. 3; st. CCLXIV, v. 2) : frayeur, action de redouter.

DUTE (st. CCLXI, v. 2) : redoute.

DUNGET (st. CXLVIII, v. 7) : donne, *subj.*

DUUNS (st. XLVII, v. 6) : donnons.

E

EBRE (st. CCXCIII, v. 8).

EDAGE (st. XX, v. 18) et

EDET (st. CCXXVII, v. 33) : âge, vie.

EIMET (st. CV, v. 11) : aime.

EIS (st. CCI, v. 6; st. CCVI, v. 2) : Aix-la-Chapelle.

EIT (st. CCXLII, v. 6; st. CCLVIII, v. 11) : force.

EL (st. CLXXVI, v. 8) : elle.

ELL (st. CI, v. 6) : dans le.

ELS (st. CCXX, v. 6) : eux. *Par els :* ?

EMPLEIN (st. CCXXVI, v. 9) : terre-plain.

EMPLEIT (st. LXXVII, v. 20; st. CCXLVIII, v. 14) : emploie.

ENBAT (st. XCIV, v. 6) : enfonce.

ENBRACET (st. CLIX, v. 11; st. CLXI, v. 3) : embrassé.

ENBRUNC (st. XV, v. 1; st. LX, v. 6; st. CCXXXVII, v. 10) : baissé, s.

ENBRUNCHET (st. CCLXVII, v. 13) : couvre.

ENBRUNCHIT (st. CCLXXIX, v. 2) : devient sombre.

ENBRUNKET (st. CCLV, v. 24) : couvre.

ENCACÈRENT (st. CXXIII, v. 25) : poursuivirent.

ENCAEINENT (st. CXXXV, v. 22) : enchaînent.

ENCALCER (st. CLIX, v. 3) : poursuivis.

ENCALCENT (st. CCLXV, v. 2) : poursuivent.

ENCANTÉUR (st. CVI, v. 12) : enchanteur.

ENCEIS (st. LXIII, v. 9; st. CCXLVI, v. 14; st. CCLIV, dernier vers) : avant.

ENCHACET (st. CXCV, v. 21) et

ENCHALCENT (st. CLXXVI, v. 3) : poursuivent.

ENCHALCET (st. CXCVI, v. 7) : poursuivi.

ENCHALZ (st. CLXXV, v. 4; st. CCLXVI, v. 3) : poursuite.

ENCRERRUNT (st. CCVI, v. 10) : croîtront.

ENCRISMÉ (st. XCII, v. 4) : scélérat, endurci.

ENCUI (st. CLVII, v. 9) : aujourd'hui.

ENCUMBRET (st. II, v. 6; st. CCLXVI, v. 14) : encombre, charge.

ENCUNTRENT (st. CCLVIII, dernier vers) : rencontrent.

ENCUNTRET (st. CXXIII, v. 3; st. CXLVII, v. 6) : rencontré.

ENCURENT (st. CLXXXIII, v. 11) : accourent.

ENDREIT (st. XXXVIII, v. 4; st. CLV, v. 8) : ? quant à, ici.

ENFANS (st. CCXXX, v. 8). Ce mot a signifié autrefois *nobles* en même temps que *jeunes*. *The kind Horn* signifie *le noble Horn*, de même que de nos jours *Childe-Harold*, a été pris pour *le noble Harold*. Voyez au reste Eckhart, *Comment. de rebus Franciæ Orientalis*, t. I, p. 876, au mot CHIND; et la *Chronique Saxonne*, édition d'Ingram, p. 182, lignes 9 et 10, et p. 381. La tapisserie de Bayeux porte : « Hic Odo episcopus baculum tenens confortat pueros; » et l'on voit ce prélat, élevant sa massue, parler à un cavalier qui tourne le

dos à l'ennemi, et qui a sa lance sur son épaule, comme s'il fuyoit.

C'est peut-être de ce mot que vient *infanterie*.

ENFRUNS (st. CCLVI, v. 11).

ENFUERUNT (st. CXXX, v. 14) : enfouiront, enterreront.

ENGELER, S (st. XCIV, v. 1; st. XCVIII, v. 1; st. CXV, v. 12; st. CXVI, v. 2; st. CLXXIII, v. 33).

ENGLETERE (st. XXVII, v. 7; st. CLXIX, v. 2). Voyez la citation de CONSTANTINOPLE.

ENGOISSET (st. CXLVIII, v. 1) : le fait souffrir, le presse.

ENGUARDENT (st. CCXI, v. 2) et

ENGUARDES (st. XL, v. 12; st. XLI, v. 12; st. CCXXVI, v. 10) : avant-gardes.

ENHELDÉES (st. CCLXXXII, v. 9; st. CCLXXXIV, v. 5) : enmanchées.

ENHELDIE (st. LXXV, v. 12) : enmanchée.

ENLUMINET (st. XXXIX, v. 16) : enluminé, orné.

ENMEINET (st. XXXVIII, v. 2) : enmène.

ENOIT (st. LXV, v. 11) : aujourd'hui.

ENPEINT (st. XCI, v. 16) : heurte, frappe.

ENPENET (st. XXXII, v. 15) et

ENPENEZ (st. CLVIII, v. 11) : garnis de plumes.

Renoart ont as ars de cor bersé,
Lancent fausarz et mainz darz *enpené*.

(*La Batalie de Loquiferne*, Ms. 6985, fol. 219, verso, col. 3, v. 13.)

ENPORTET (st. XCIV, v. 8) : emporte.

ENPRÈS (st. CXIII, v. 20) : après.

ENQUI (st. CXCVI, v. 19) et

ENQUOI (st. XCI, v. 7; st. XCII, v. 11; st. CXL, v. 16): aujourd'hui.

ENRENGER (st. CLIX, v. 18) : mettre en rangs.

ENTENDRUM (st. CCLXXIII, v. 12) : entendrons.

ENTERCER (st. CLIX, v. 17) : reconnoitre.

Dame, dist Hélissanz, ne le pus *antercier*.

(*Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 22, recto, v. 26.)

Voyez le glossaire de notre *Tristan* au mot ENTRISCER.

ENTRESQUE (*passim*) : jusques.

ENTRET (st. LI, dernier vers) : entre.

ENVEI (st. XXXVI, v. 9) : envoie.

ENVEIEREIZ (st. XLII, v. 10) : enverrez.

ENVEIET (st. XXXI, v. 8; st. XXXV, v. 16; st. CXCII, v. 4) : envoie.

ENVEISET (st. LXXVI, v. 3) : amuse.

ENVERS SUR LE ROSNE (st. CXXI, v. 14).

ENVOLUPET (st. XXX, v. 7) : enveloppé.

EQUITAIGNE (st. CLXIX, v. 14) : Aquitaine.

ERET (st. LV, v. 3) : étoit, *erat*.

ERMES (st. CXLV, v. 13) : serons, *erimus*.

ERMINES (st. CCXXXIII, v. 4) : Arméniens.

ERRET (st. XXXVI, v. 13) : erré, voyagé.

ESBALDISSENT (st. CXIV, v. 15) : réjouissent.

ESBANEIER (st. VIII, v. 16) : amuser.

ESCABABI (st. CXVI, v. 11).

ESCALGUAITE (st. CLXXVIII, v. 8) : sentinelle.

ESCANTELET (st. XCVIII, v. 4) : met en pièces.

ESCAPET (st. CCXC, v. 9) : échappe.

ESCARBUNCLE (st. CXV, v. 6; st. CLXXXIII, v. 20) : escarboucle.

ESCARBUNET (st. CCLXI, v. 8) : jaillit, brille.

ESCHEC (st. LXXXIX, v. 16; st. CLXXVII, v. 3) et

ESCHECH (st. VIII, v. 4) : butin.

Et li *eschés* fu molt tost assenblez
Et li avoirs qui là fu conquestez.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 258, verso, colonne 2, v. 27.)

Assez i a perdu, petit *eschac* anmainc.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol 77, verso, v. 16.)

Quant Gurlac ot pris son *escec*,
A tere volsist estre à sec.

(*Li Romans de Brut*, v. 2521, édition de M. Le Roux de Lincy, t. I, p. 119. Rectifiez la note 3.)

La fin de la bataille que Rous veint par esfors,
L'*eschec* e le gaain e l'enterrer des morz.

(*Chronique de Benoit*, Ms. Harl. 1717, fol. 20, verso, col. 2, ligne 42.)

ESCHEWID (st. CCLXXIX, v. 6) : ?

Gent ot le cors, molé et *eschevi*.

(*Li Romans de Garin le Loherain*, vol. II, p. 13. Voyez aussi t. I, p. 85, en note.)

ESCHIEZ (st. CLXXXV, v. 17, st. CXCII, v. 6) : esquifs.

ESCHIPRE (st. CXVII, v. 4) : esquif, embarcation.

ESCHOET (st. CIV, v. 9) : ? tombe.

ESCICLES (st. LV, v. 7) : éclats.

J'ai chauces de Bruges faitices,
Argent pel por mettre en *esclices*.

(*Fabliaux inédits tirés du manuscrit de la Bibliothèque du Roi*, n. 1830 ou 1239, par A. C. M. Robert. Paris, Rignoux, 1834, in-8, p. 8, v. 68 du premier fabliau.)

Si se fièrent en mi le pis
Des lances si que les *esclis*
En volèrent et halt et loins.

(*Li Livres de Cristal et de Clarie*, Ms. de l'Arsenal, B. L. F. 283, in-folio, fol. 334, recto, col. 3, v. 3908 du poeme.)

Lor lances par *escliches* volent.

(*Ibid.*, fol. 341, verso, col. 1, v. 6898.)

ESCIENTRE (*passim*) : escient.

ESCLACES (st. CXLVI, v. 4) : ?

Là lor vait l'on les chés coper,
Les cors e les mains e les bras
Que rais et gotes e *esclas*
Lor ist de sanc si e devale
Qu'en la prée s'enversent pàle.

(*Chronique de Benoit*, Ms. Harl. 1717, fol. 68, recto, col. 2, v. 19.)

ESCLAIR (st. XXI, v. 6) : dissipe.

ESCLAIRET (st. LII, v. 7) : éclaire, luit.

— (st. CCXXXIX, v. 12). *Trestuz les esclairet*, sonne plus clair que tous.

ESCLARGIEZ (st. CCLXV, v. 4) : dissipez.

— (st. CCLXXXIV, v. 9) : rendez clair, faites éclater.

— (st. CCXCIII, v. 2) : dissipée.

ESCLARGISSET (st. LXXV, v. 4) : se déride, s'épanouisse.

ESCLARGIZ (st. CXXXV, v. 1) : éclairé, brillant.

ESCLAVOZ (st. CCXXXIII, v. 2) : Esclavons.

ESCORDUSEMENT (st. CCXXIV, v. 4) : de cœur.

ESCOCE (st. CLXIX, v. 20) : Ecosse.

ESCREMIZ (st. LXXIII, v. 1 ; st. XCVIII, v. 3).

ESCULTAT (st. CLIV, v. 7) : écouta.

ESCULTENT (st. CXXXII, v. 7) : écoutent.

ESCULTER (st. XXXIV, v. 5) : écouter.

ESCULTET (st. XI, v. 8 ; st. LIII, v. 2) : écouté.

ESCULUREZ (st. XXXVI, v. 1) : coloré.

ESCUMBATUES (st. CLXVIII, v. 11) : conquises.

ESDEMETRE (st. CXX, v. 6) : s'élancer, bondir.

ESFORCET (st. CCLXX, v. 10) : avantageux.

ESFORZ (st. XLIV, v. 4 ; st. LXXXI, v. 1 ; st. CCXXXII, v. 5) : armée, nombre.

— (st. XCI, v. 10 ; st. CXVIII, v. 3) : effort.

ESFREED (st. XXXII, v. 14) : effrayé.

ESFREEDEMENT (st. CXCV, v. 3) : comme gens effrayés.

ESGUARDENT (st. CCLXXXIII, v. 10) : regardent.

ESGUARDET (st. CLXVI, v. 4) : regarde.

ESGUARET (st. LXXIX, v. 9) : égaré, étonné.

ESGRUIGNET (st. CLXVIII, v. 6) et

ESGRUNIE (st. CLXIX, v. 2) : ? s'ébrèche.

Li beaumes fu de pierres durement aornez,
N'an puet riens *esgrumer*, tant fu il plus irez.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 84, recto, v. 8.)

Au resachier est l'espée froée,
Devant l'éust où ele ert *esgrunée*.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 228, verso, c. 2, v. 15.)

Pus prent son elme, à son pié l'agrapa,
Entre ses denz plus menu l'*esgruna*
Que n'est farine quant l'en molue l'a.

(*Ibid.*, fol. 230, verso, col. 3, v. 7.)

Bien fait son saffre en son chief bien fermer,
Que tant est durs que ne l' puet *esgrunier*.

(*Li Moinages Renouart*, ibid., fol. 255, verso, col. 1, dernier vers.)

ESLEGER (st. LXXXVIII, v. 13) : ?

ESLEGIET (st. LVIII, v. 9) : ? gagné.

ESMAER (st. CLXXIII, v. 38) : affliger, étonner.

ESPAENT (st. CXXIII, v. 7) : épouvante, *subj.*

ESPALLE (st. LI, v. 1 ; st. CIII, v. 7 ; st. CCXXVII, v. 23 ; st. CCLXXI, v. 5) : épaule.

ESPANELIZ (st. CLXXXVIII).

ESPANS (st. CXCVIII, v. 2) : Espagnols.

ESPARIGNAS (st. CCXXIV, v. 8) : épargnas.

ESPARIGNAT (st. CLIII, v. 9) : épargna.

ESPARIGNET (st. CXIII, v. 19) : épargne.

ESPARIGNEZ (st. CXXXIX, v. 15) : épargnez.

ESPIET (*passim*) : épieu.

ESPIEZ (*passim*) et

ESPIEZZ (st. CXXXV, v. 5) : épieux.

ESPLEIT (st. CCLIX, v. 5 et 17) : force, vigueur.

ESPLEITER (st. CLIX, v. 2) : s'avancer, marcher.

ESPLEITET (st. CCLXVII, v. 10) : travaille.

ESPREVER (st. CXV, v. 10) : épervier.

ESPUE'S (st. CVI, v. 10) : nom du fils de Burdel.

ESQUASSENT (st. CCLXXXIII, v. 7) : cassent.

ESRAGES (st. XX, v. 13). *T'esrages*, t'irrites, enrages.

ESSAIET (st. CLII, v. 3) : essayé, éprouvé.

ESSOIGN (st. XCII, v. 20) : soin, cure, souci.

ESSPAENT (st. CIX, v. 22) : épouvante, *subj.*

ESTACHE (st. CCLXXII, v. 4) : poteau. Rectifiez une mauvaise explication d'*estache*, p. 59 d'une publication intitulée : *Jongleurs et Trouvères*.

ESTAMARIN (st. V, v. 3).

F

FERUM (st. LXVIII, v. 9; st. CXC, v. 3) : ferons.
FÉRUT (*passim*) : frappé, és.
FESIST (st. XVI, v. 11) : fit.
FEU (st. LXVII, v. 7; st. CLXXXIX, v. 16; st. CCXLVII, v. 4) : fief, don, vasselage.
FIEBLEMENT (st. CLIV, v. 6) : foiblement.
FIERGET (st. CCLIX, v. 17) : frappe, *subj.*
FIERTET (st. XC, v. 14; st. CLVIII, v. 7) : fierté.
FIU (st. XXXII, v. 8) et
FIET (st. XXXV, v. 5) : fief.
— (st. XLIII, v. 6) : fie.
FIEZ (st. V, v. 15) : fiefs.
FINET (st. VI, v. 1; st. LXX, v. 9) : fini.
FIRIE (st. XCI, v. 4) : foie.
FIEUS (st. XXIII, v. 6) : fiefs.
FIZ (st. X, v. 8; st. LXXXVII, v. 7; st. CCXXXVIII, v. 12) : certain,s, plein,s de confiance.
FIZER (st. XLIII, v. 3; st. LV, v. 3). Voyez sur *Fizer*, qui est ici mal écrit, la page 91, note 1, des *Invasions des Sarrazins en France*, par M. Reinaud. On peut y ajouter le passage suivant :
« Kalles crut le traitour, dont ce fu grant dolours, et ordena comment il passeroit tous les pors de *Cisaire* pour retourner en France. Par le conseill Guenelon commanda à Rollant son neveu duc du Mans et conte de Blaives, à Oliviers contes de Genes son compaignon, et aus autres combateours de l'ost que il demourassent en Raincevaus à tout XX M François, pour faire l'arrière-garde jusques atant que li os eust passez les pors de *Cisaire*. » (*Chroniques de S. Denis. — Rec. des Hist. des Gaules et de la France*, t. V, p. 301, C.)
FLAMBE (st. CLXXXI, v. 11; st. CCXXIII, v. 10) : flamme. Voyez ORIE-FLAMBE.
FLAMBIENT (st. CCLXVIII, v. 2) : flamboyent.
FLAMBIUS (st. LXXVIII, v. 6) : flamboyants.
FLAMENGS (st. CCXXI, v. 2) : Flammans.
FLOREDÉE (st. CCXL, v. 8).
FLUR (*passim*) : fleur.
FLURIE (st. LXXV, v. 16; st. CLXXXIV, v. 14; st. CCXLIV, v. 2) : fleurie, ornée de fleurs peintes, blanche.
FLURIT (st. CCXXXI, v. 11).
FLURIT (st. VIII, v. 22) : fleuri, blanc.
FLURIZ (st. CCXXIII, v. 4) : fleuris, blancs.
FORCHÉURE (st. CCXVII, v. 20) : poitrine.
FORFESIST (st. CCLXXIX, v. 13) : forfit.
FORN (st. CCXXIV, v. 11) : four, fournaise.
FRAISNES (st. CLXXXI, v. 13) : frênes.
FRAISNINE (st. LV, v. 4) : de frêne.
FRAIT, E (*passim*) : brisée, e; démantelée, e; détruit, te.
FRANCOR (st. CX, v. 6; st. CCXXXVI, v. 11) : des François, *Francorum.*
FRANCS (st. 19, v. 2) : pairs.
FREINDRAT (st. CLXX, v. 5) : brisera, *franget.*
FREMUR (st. CXC, v. 8) : frémissement.
FRONDE (st. CCXXXVI, v. 9).
FRUISET (st. XVI, v. 8) : froissé, brisé.
FRUISEZ (st. CLXXXI, v. 15) : se froissent, se brisent.
— (st. CCXLVI, v. 5) : froissés, brisés.
FRUISSED (st. CCL, v. 5) : froisse, brise.
FRUISSENT (st. CCLV, v. 2; st. CCLXVIII, v. 7; st. CCLXXXIII, v. 7) : froissent, brisent.
FRUISSET (st. CI, v. 7; st. CLXVII, v. 6; st. CLXX, v. 3; st. CCLIII, v. 3) : froisse, brise, se froisse, se brise.
FUIET (st. CLXVIII, v. 13; st. CXCII, v. 15) : fuye.
FUIT (st. CCXXXV, v. 3). Voyez VAL FUIT.
FUIUMS (st. CXL, v. 25) : fuyons.
FULS (st. CX, v. 2) : foules.
FUNDE (st. II, v. 14). Voyez VAL FUNDE.
FURCELES (st. CLXIV, v. 4) : mamelles.
FURCHÉURE (st. CII, v. 11) : poitrine.
FURENT (st. LIII, v. 18) : fuirent.
FURRER (st. XXXIII, v. 4) : fourreau.
FUUS (st. CCLXI, v. 8) : feu.

G

GAIFIERS (st. LXII, v. 7).
GAIGNUN (st. CXL, v. 5) : nom du cheval de Marsille.
GAILLARD (st. CCIV, v. 4; st. CCLXXIV, v. 2) : bien pris, vigoureux.
GAILLARDEMENT (st. CCIX, v. 9) : convenablement.
GAILLART (st. CCXV, v. 6) et
GAILLARZ (st. CCXXIII, v. 3) : vigoureux.
GALAFES (st. CXIII, v. 17).

* *Les Mémoires et Recherches de France, et de la Gavlle Acquitanique du sieur Iean de la Haye, baron des Coutaulx*, etc. (Paris,) chez Iean Parant, 1581, in-8, p. 39.

Grant noces i ot et granz feste,
Assés i ot parlé de *geste*.

(*D'une Parole*, etc. v. 44. — *Fabl. et Contes*, t. III, p. 469).

GETET (st. XX, v. 8; st. XXXIV, v. 14) : jette.
— (st. XXXV, v. 14; st. XXXVI, v. 2; st. CLI, v. 3) : jeté.

GIBUINS (st. CCXV, v. 9).

GIELS (st. CLXXXI, v. 9) : gelées.

GIESER (st. CLII, v. 10) : dards, piques. Basse lat. *gessum, gæsum*.

GILIE (st. CLIII, v. 14).

GIRUNDE (st. CCLXIX, v. 14) : Gironde.

GLATISSENT (st. CCLVII, v. 8) : aboyent.

Paien *glatissent* et ullent com gaignon.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 209, recto, col. 3, v. 24).

Turs et Persanz *glatissent* com gaignon.

(*Ibid.*, verso, c. 1, v. 6.)

Paiene gent font *glatir* et uller.

(V. 17.)

. . . . . La gent Apolin
Qui par defors *glatissent* autresi com mastin.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 111, recto, v. 13.)

GLUTUN (*passim*) et

GLUZ (st. CCLII, v. 6) : glouton.

GODESELMES (st. CCXX, v. 8).

GRACIET (st. LIII, v. 30) : remercié.

GRAIGNE (st. LXXXIV, v. 7) : plus grand, *grandior*.

GRAISLE, S (st. CXI, v. 6; st. CXXXVI, v. 3; st. CLV, v. 2; st. CLVIII, v. 5; st. CCXXVI, v. 16; st. CCXXX, v. 5) : trompette, tes.
— (st. CCXXVII, v. 21) : grêle, *gracilis*.

GRAMIMUND (st. CXVII, v. 10) : nom du cheval de Valdabrun.

GRANDONIE, S (st. CXXI, v. 1; st. CXXIII, v. 1) : fils de Capuel.

GRASLES (st. CLIV, v. 12) : trompettes.

GRED (st. CXLVII, v. 12) : gré.

GREF (st. CXXV, v. 17; st. CXXIX, v. 15; st. CLXXXI, v. 7; st. CXCVI, v. 12) : grief, ve; pénible, *gravis*.

GREIGNUR (st. LV, v. 3; st. CLXXXII, v. 10) : plus grand, *grandior*.

GREISLE, S (st. CCIX, v. 1; st. CCXXV, v. 9; st. CCXXVII, v. 2; st. CCXXXIX, v. 11; st. CCXL, v. 5) : trompette, tes.

GRIFAIGNE (p. XLVI) :

Il a des lieus faés ès marches de Champaigne,
Et aussi en a-il en la roche *grifaigne*,
Et si croy qu'il en a ausi en Alemaigne
Et ou bois Bersillant par desous la montaigne,
Et nonporquant ausi en a-il en Espaigne;
Et tout cil lieu faés sont Artu de Bretaigne.

(Ms. du Roi 7989-4, olim Baluze 646, fol. xij, recto du texte, v. 4.)

Desouz Avrenches, vers Bretaigne,
Qui tos tens fut terre *grifaine*,
Eirt la forest de Quokelunde.

(Guillaume de Saint-Pair, *le Roman du Mont Saint-Michel*, Ms. addit. du Musée Britannique, fol. 1, verso, v. 19.)

Benoît dit en parlant d'Ebles, comte de Poitiers :

Cist amena riches compaignes,
Fières, hardies e *griffaines*.

(*Chronique des ducs de Normandie*, Ms. harléien, 1717, fol. 45, recto, col. 2, v. 34.)

Dans le *Roman de Guillaume au court-nez*, Ms. du Roi 6985, fol. 165, recto, col. 3, v. 14, et fol. 188, recto, col. 1, v. 45, les Sarrasins sont appelés *la gent grifaigne*. Au fol. 170, verso, col. 3, v. 26, l'on trouve nommé un *Grifaigne d'Aumaric*. Enfin, au fol. 207, recto, col. 3, v. 42, on lit :

L'eaume li lacent en la teste *grifaigne*.

GRIFUNS (st. CLXXXI, v. 20) : griffons.

GROS (st. CCXXXIII, v. 6).

GROSSAILLE (st. CXIII, v. 2).

GUAITENT (st. CCLXXI, v. 9) : veillent, angl. *to wait*.

GUALT (st. CLXXXI, v. 25) : terre en friche. Voyez, sur ce mot, la note I, p. 121, du *Roman de Garin le Loherain*, et surtout le glossaire de la Chronique Saxonne, édition d'Ingram, au mot WALD.

GUALTER, S (st. LXII, v. 9; st. LXIII, v. 1, 5 et 7; st. XCIX, v. 1; st. CL, v. 5 et 13; st. CLI, v. 4; st. CLII, v. 2 et 11).

GUANT (*passim*) : gant.

GUARANT (*passim*) : garant, qui garantit, protecteur.

GUARANTIR (st. CCLXXIX, v. 21) : garantir, soutenir.

GUARANTISUN (st. LXXII, v. 9) : garantie.

GUARDAT (st. CLXXXI, v. 8) : regarda.

GUARDET (st. XXXVI, v. 3; st. LXXVII, v. 2; st. XCII, v. 18; st. XCIII, v. 17; st. CLXIV, v. 14; st. CCIII, v. 5) : regarde.

GUARANTISSEZ (st. CCXXXVII, v. 13) : garantissez, protégez.

GUARENT (st. CIX, v. 7 ; st. CXXIII, v. 17 ; st. CLXXX, v. 7) : garant, protecteur.

GUARET (st. CVI, v. 7 ; st. CLXV, v. 8) : guéret, champ. Voyez le Glossaire de *Tristan*.

GUARESIS (st. CLXXIII, v. 12 ; st. CCXXIV, v. 6) : garantis.

GUARIR (st. CX, v. 3 ; st. CLI, v. 8) : échapper, se garer.

GUARISON (st. CCXXXVII, v. 7) : garantie, protection, salut.

GUARISUN (st. CCLXXIV, v. 13) : salut.

GUARISSET (st. CXXXVI, v. 8) : garantisse, protége.

GUARIT (st. XCIII, v. 7 ; st. CCLXXVI, v. 3) : sauvé, garanti, protégé.

— (st. CCLXXXVII, v. 9) : garantit, protégea.

GUARIZ (st. CL, v. 2) : guéri.

GUARLAN (st. V, v. 4).

GUARNEMENT (st. LXXVII, v. 10 ; st. CXIX, v. 3) : arme, s ; harnois.

GUARNEMENZ (st. VIII, v. 5 ; st. XXIX, v. 8 ; st. CCXIV, v. 3) : habits, armes défensives.

GUARNIST (st. CCLXIX, v. 2) : garnit.

GUARNIZ (st. CCXVII, v. 6) : garnis.

GUART (st. LXXVII, v. 20) : garde, *subj.*

GUASCOIGNE (st. CXV, v. 12) et

GUASCUIGNE (st. LXIV, v. 6) : Gascogne.

GUASCUINZ (st. XCVIII, v. 1 ; st. CLXXIII, v. 33) : Gascon.

GUASTE (st. CCXXVI, v. 5 ; st. CCLI, v. 7) : gâtée, en jachère.

GUASTEDE (st. LIV, v. 1) : gâtée.

GUAZ (st. XXXVIII, v. 4) : ?

GUEN (st. LI, v. 1) : Ganelon.

GUENE, S (*passim*). Ce traître, que nous sommes habitués à appeler *Ganelon*, étoit de Ramerup, au diocèse de Troyes, suivant Albéric des Trois-Fontaines *. Suivant Severt **, Louis-le-Débonnaire auroit passé par Avenas, village du Beaujolois, le 12 juillet de l'an 824 ou 830, pour se rendre à Aix en Provence, où il devoit se trouver à un concile ***. Ce monarque se seroit arrêté à Avenas, où il auroit fait raser et détruire de fond en comble le château de Ganelon, que Charlemagne auroit poursuivi et atteint sur la montagne de Torvéon, où ce traître avoit été vaincu. Ce seroit, dit Severt, en commémoration et en actions de grâces de cette importante victoire que l'église d'Avenas auroit été érigée par les soins de Louis-le-Débonnaire ; mais, ajoute-t-il, tout cela n'est fondé que sur une commune tradition.

Feu M. Cochard a adopté cette explication dans une notice sur Avenas, insérée dans le t. XIV des *Archives du Rhône*, p. 141 et suivantes ; et M. A. Péricaud s'est borné à la rapporter dans une *Notice sur l'ancien autel d'Avenas*, publiée dans la IVe livraison de la *Revue du Lyonnais*, t. I.

Voyez sur Ganelon le Glossaire de Du Cange, au mot GANELO ; le *Roman de la Violette*, p. 16, note 1 ; et *Tristan*, t. II, p. 175-178.

Nous ajouterons ce passage où Eremborc, femme de Renier, dit à Fromont :

> Et vos parens Hardré et Ganelon.

(*Roman de Jourdain de Blaye*, Ms. 7227-5, fol. 3, recto, du roman, col. 1, v. 27.)

et celui-ci :

> Sire Thiebaut, ce dit l'abés Henris,
> Por moi vos iert Renoars rendu pris
> Se vos feisiez mon bon et mon devis.
> Je sui de France del lignage gentis :
> Mi parent furent Guenes et Aloris
> Et Berengiers et Hardrez et Baudris.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 244, recto, col. 2, v. 33.)

Une tradition, qui règne encore à Laon, assure que Ganelon fut exécuté dans cette ville auprès du faubourg de Leuilly. Elle ajoute que le lieu où Thierry et Pinabel auroient combattu se nomme encore le *Champ de la Bataille*. Voyez l'*Histoire de ville de Laon*, par J.-F.-L. Devisme, à Laon, de l'imprimerie d'A.-P. Courtois, 1822, 2 vol. in-8, t. 1, p. 29, 30 ; et p. 69, note 18.

* An 805. *Ephemerides de Grosley*, édit. de 1811, t. II, p. 60.

** *Chronologia historica reverendorum episcoporum diœcesis matisconensis*, édit. de M.DC.XXVIII in fol., p. 32 et suivantes.

*** Il n'y eut point, si je ne me trompe, de concile ces années-là à Aix en Provence ; mais en 82[illegible] et en 83[illegible] il y en eut à Aix la-Chapelle.

Guenelun (*passim*): Ganelon. Voyez Guenes.
guer (st. xiv, v. 17) : guerre.
guerredun (st. ccxlviii, v. 5) : récompense.
guerpirat (st. clxxxv, v. 10) : abandonnera.
guerpirunt (st. cxl, v. 24; st. ccxvii, v. 7): déserteront.
guerpisset (st. cclxxxix, v. 19) : déserte, abandonne, *subj.*
guerreier (st. cxxxv, v. 18) : guerrier.
— (st. clxxxix, v. 17) : guerroyer.
guerreit (st. xlii, v. 17) : guerroye, *subj.*
guerrer (st. clii, v. 1) : guerrier.
guierat (st. ccvi, v. 11; st. ccxvi, v. 9; st. ccxvii, v. 8; st. ccxviii, v. 7; st. ccxx, v. 8) : guidera.
guierreiz (st. ccxxxviii, v. 4) : guiderez, commanderez.
guierunt (st. ccxxi, v. 7) : guideront, commanderont.
Guineman,s (st. ccxv, v. 1 et 9; st. ccxlii, v. 4; st. ccxliv, v. 1).

Puis lor abat *Guinemant* et Gautier.

(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. II, p. 84.)

Guinemer (st. xxvi, v. 7) : nom de l'oncle de Ganelon.
Guitsand (st. cix, v. 18) : Wissant, ancien port entre Boulogne et Calais.
Guiun de Seint-Antonie (st. cxxi, v. 12).
guiveres (st. clxxxi, v. 19) : guivres, serpents.
Guneman (st. ccliii, v. 2).
gunfanun (*passim*) : gonfanon. Voyez, sur ce mot, Eckhart, *Comm. de rebus Franciæ orient.*, t. I, p. 870-872.
gunfanuner (st. viii, v. 11) : gonfanonier.

H

haitet (st. cxxvi, v. 3) : Vienne joie, courage.
halbercs (st. liv, v. 9) et
halbers (st. liii, v. 15) : hauberts.
halteclere (st. civ, v. 13; st. cxi, v. 15; st. cxvi, v. 6; st. cxliv, v. 2) : garde brillante, nom de l'épée d'Olivier.
Haltilie (st. xiv, v. 17).
Haltoïe (st. xxxvi, v. 7).
haltur (st. cclxix, v. 24) : élevé.
halz (st. cclxxii, v. 12) : haut, solennel.
Hamon de Galice (st. ccxxi, v. 6).
hasteient (st. lxxvi, v. 18) : hâtent, excitent.
haür (st. cclxxiv, v. 10) : haine.
healmes (st. liii, v. 15; st. liv, v. 10) : heaumes.
heingre (st. cclxxix, v. 6) : ?
helz (st. xlvii, v. 5; st. civ, v. 14) : gardes. Voyez, sur ce mot, Eckart, *Comm. de rebus Franciæ orientalis*, t. I, p. 872.
Henri (st. xii, v. 4) : nom du neveu de Richard le vieux.
— (st. cciii, v. 3) : nom du frère de Geoffroi d'Anjou.
her (st. cxciii, v. 5) : hier.
herbus (st. lxxviii, v. 2; st. cclxxxviii, v. 2) : herbeux, garni d'herbes.
Hermans li dux de Trace (st. ccxvii, v. 8).
hoem (st. ccxxxvii, v. 1; st. cclxxviii, v. 5) : homme.
hoese (st. xlix, v. 8) : botte.
hoi (*passim*) : aujourd'hui, *hodie.*
hom (*passim*) : homme, on.
honur (*passim*) : honneur, fief.
hosturs (st. iii, v. 8; st. ix, v. 8; st. xiii, v. 5) : autours.
hot (st. cl, v. 18) : eut.
Hum,s (st. cl, v. 5; st. clii, v. 2).
hum (st. clxxxii, v. 5) : homme.
hume (*passim*) : homme, es.
humeles (st. lxxxix, v. 12) : humbles, *humilis.*
humilitet (st. v, v. 12) : humilité.
Hums (st. ccxxxvi, v. 3) : Huns.
hunc (st. cii, v. 14) : nullement, jamais.
Hungre,s (st. ccvi, v. 7; st. ccxxxvi, v. 3) : Hongrois.
hunie (st. lxxv, v. 15; st cxxix, v. 13; st. cxli, v. 15) : honnie.
hunir (st. xlviii, v. 5; st. clxix, v. 26) : honnir.
huntage (st. lxxxiv, v. 10) : honte.

I

J

Li quens la porte cui Kalles la dona,
Ce est Guillaumes qui onques ne boisa,
La Fière-brace qui totens guerroia.
(*Id.*, *ibid.*, fol. 228, verso, col. 1, v. 18.)

Joieuse fu de fin acier temprée,
Cil qui la fist en ost bone soudée,
.ij. ans i mist qu'el fust esmerée.
(*Ibid.*, fol. 228, verso, col. 1, v. 41.)

Il tint Joieuse qui desus fu letrée.
(*Ibid.*, col. 2, avant-dernier vers.)

Li quens Guillaumes li volt cel jor baillier
Sa bone espée Joieuse qu'il ot chier,
Dont Karlemaines l'avoit fait chevalier.
(*Li Moinages Renouart*, ibid., fol. 246, recto, col. 2, v. 26.)

JOSQUE (st. LXXIX, v. 7; st. CLXXXVIII, v. 18; st. CCXLVI, v. 12; st. CCLXI, v. 10; st. CCLXXXVII, v. 8) : jusques.

JOÜNER (st. V, v. 6).

JOÜS (st. CXCVI, v. 14) : joyeux.

JOZERAN, S DE PROVENCE (st. CCXIV, v. 9; st. CCXV, v. 10; st. CCXVIII, v. 1; st. CCXX, v. 8; st. CCXXII, v. 1; st. CCLVIII, v. 5).

JUGAT (st. XXVI, v. 12; st. LXXVIII, v. 9; st. CCLXXIV, v. 11) : jugea.

JUGEORS (st. CCLXIX, v. 25) : juges.

JUGET (st. CCLXXVI, v. 4) : juge, *subj.*

— (st. XX, v. 15; st. LXV, v. 13; st. LXVIII, v. 11; st. CVIII, v. 6) : jugé.

JUGËURS (st. CCLXXIV, v. 4) : juges.

JUGIET (st. LVIII, v. 4) : jugé.

JUICGET (st. CCXXXVII, v. 14) : jugée.

JULIANE (st. CCXCII, v. 12) : nom chrétien de Bramimonde.

JUNTES (st. CLXXIII, v. 18) : jointes.

JUPITER (st. CVI, v. 13).

Li bateaus à la rive estoit
Tos jors de quel part c'on voloit,
Fais estoit par enchantement,
Onques nus hom ne vit si gent.
Li fus tot de chiprès estoit,
Et une dame le faisoit
Qui *Jupiter* estoit nomée
Et Dieuesse fu apelée.
(*Li Livres de Cristal et de Claris*, Ms. de l'Arsenal, in-fol., belles-lettres françoises, n. 283, v. 1612, fol. 328, verso, col. 1, v. 39.)

Se Jhésus voeult sauver Hellie le loyel,
Qui fut o l'emperere Salemengne au corps bel
O resgne de Hongrie pour livrer le chembel
Contre le roy de Cypre qui croit en *Jupitel*,
(*Le Livre de Ciperis de Vignevaulz et de ses .xvij. filz qui furent bons vassaulz*, Ms. du Roi, n. 7635, fol. 62, verso, v. 14.)

Le nom que l'antiquité avoit donné au roi de ses dieux fut, au moyen-âge, imposé à un diable :

Hahai! hahai! je sui venus;
Salus vous mande Belzébus,
Et *Jupiter* et Appollin.
(*Le Salut d'Enfer*, v. 1. — *Jongleurs et Trouvères*, p. 43.)

JUR, Z (*passim*) : jour.

JURAT (st. CCLXX, v. 6) : jura.

JURET (st. XLVI, v. 4) : juré.

JURFALEN (st. CXC, v. 17).

JURFALEU (st. CXL, v. 19) : nom du fils de Marsille.

JURFARET (st. XXXVII, v. 4) : nom du fils de Blancandrin.

JURN (st. LXXV, v. 17; st. CXIV, v. 11) : jour.

JURREZ (st. XLV, v. 3) : jurerez.

JUSTE (st. CLXXXV, v. 18) : près de, *juxtà*.

JUSTEDES (st. CCXXXVI, v. 1) : rassemblées.

JUSTÉE (st. CXCIV, v. 7; st. CCLXXXIII, v. 2) : engagée.

JUSTÉES (st. CCXLII, v. 3; st. CCXLVI, v. 2) : assemblées.

JUSTER (st. CCXXVII, v. 32) : se mesurer, combattre.

JUSTER (st. CCIII, v. 9) : engager.

JUSTEREZ (st. XCI, v. 4) : combattrez.

JUSTERUNT (st. CCXXXVIII, v. 9) : se mesureront, combattront.

JUSTET (st. CCXLIV, v. 1) : ? dispute.

— (st. CXLVIII, v. 11) : couche, *jacet*.

JUSTEZ (st. CXLV, v. 12) : joignez.

— (st. CCLII, v. 10; st. CCLXXXIII) : assemblés, joints.

JUSTIN (st. CV, v. 4).

JUZ (st. CCLXXIX, v. 17) : juge.

JUVENTE (st. CVII, v. 6; st. CCVI, v. 1) : jeunesse, *juventus*.

K

L

Ercorfaus de *Lutis* et li rois de Baudele.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 34, recto, v. 18.)

In *Lettowe* hadde he reysed and in Ruce,

dit Chaucer en parlant du Chevalier. Voy. le Prologue des *Canterbury Tales*, v. 54. Il est parlé d'un roi sarrazin de *Lettowe* dans la chronique de Thomas de Walsingham (*Anglica, Normannica, Hibernica, Cambrica a veteribus scripta*, p. 180, ligne 37) et dans l'*Ypodigma Neustriæ* du même auteur (*Ibid.*, p. 343, ligne 55). Nous croyons que ces différents noms désignent la Lithuanie et les Lithuaniens, que les romanciers, dans leur ignorance, plaçoient en Asie.

LEVAT (st. XXXI, v. 6; st. CXVII, v. 2) : leva.
LEVERE (st. CXXXII, v. 20) : lièvre.
LEVET (st. XI, v. 7; st. XIX, v. 1; st. LIII, v. 1): levé.
— (st. CC, v. 4; st. CCLXVI, v. 1) : lève.
LEZ (st. CXLV, v. 2) : loisir.
LI (st. XLV, v. 3) : y. L'*l* n'est que pour indiquer la liaison de ce mot avec le précédent.
LIEVET (st. CLX, v. 11) : lève.
LIET (st. CXCVI, v. 14) et
LIEZ (st. VIII, v. 1 ; st. CXXX, v. 9) : joyeux, *lætus*, *læti*.
LIGN (st. CLXXIII, v. 5) : lignage.
LISTET (st. CCXXVII, v. 13) : listé, à bandes.
LIVERAI (st. CXCVI, v. 20) : livrerai.
LIVERAT (st. LXIII, v. 11) : livrera.
LIVERE (st. XLVI, v. 2) : livre, *liber*.
LIVERENT (st. CLXXVIII, v. 5): livrent.
LIVERES (st. XXXVIII, v. 5) : livres, *libræ*.
LIVERET (st. XXXV, v. 17) : livré.
LIVEREZ (st. XVII, v. 4; st. XXXVI, v. 14; st. XLIII, v. 12; st. LXXXII, v. 11) : livrez, livrés.
LIVERRAI (st. LI, v. 12) : livrerai.
LIWES (st. CXXXI, v. 4; st. CLXXIV, v. 8; st. CXCIV, v. 5) : lieues.
LOAT (st. XXXI, v. 7) : loua.
LODET (st. XV, v. 13) : exhorte, conseille, *laudat*.
LOEWIS (st. CCLXX, v. 11) : Louis, fils de Charlemagne.
LOHERENCS (st. CCLXIX, v. 26) et
LOHERENGS (st. CCXXII, v. 3) : Lorrains.
LOI (st. CV, v. 9 ; st. CCLXIV, v. 3) : lui.
LOIGN (st. CXL, v. 12): loin.
LOITIER (st. CLXXXI, v. 28) : lutter.
LORAIN (st. CCLIII, v. 7).
LORER (st. CLXXXVIII, v. 6) : laurier.
LOT (st. CXLIII, v. 11) : loue.
LOÜM (st. CLIII, v. 15) et
LOÜN (st. CCV, v. 2) : Laon.
LOZ (st. CX, v. 8) : leurs.
LU (st. X, v. 4; st. XXI, v. 10; st. XXIV, v. 2 ; st. XXVII, v. 3 ; st. CCLXXX, v. 1) : le.
— (st. CXXX, v. 15) : loups.
LUAT (st. CLXVI, v. 6) : tacha.
LUER (st. CLXXXIII, v. 15) : loyer, récompense.
— (st. III, v. 11 ; st. IX, v. 12) : louer, avoir à loyer.
LUIGN (st. XVII, v. 7) : loin.
LUIN (st. LXIII, v. 1) : ? loin.
LUISERNE (st. CLXXXVI, v. 5) : lumière, éclat.
LUISES (st. CLXIX, v. 6) : luis.
LUMBARDIE (st. CLXIX, v. 15).
LUNC (st. CCLXXI, v. 10) : le long, auprès de.
LUNGE (st. LXXII, v. 10; st. CXXXI, v. 3; st. CXXXIII, v. 5; st. CCXXXVI, v. 4) : longue.
LUNGEMENT (st. CXXXVIII, v. 8) : longuement.
LUR (*passim*) : leur, leurs.

M

MACHINER (st. V, v. 5).
MAELGUT (st. CL, v. 13).
MAGNE, ES (*passim*) : grand, *magnus*.
MAHEU (st. V, v. 5).
MAHUM (*passim*) : Mahomet.
MAHUMERIES (st. CCLXVIII, v. 5) : mosquées.
MAHUMET (*passim*) : Dieu des Sarrazins dans les romans.

Paien reclaiment *Mahomet* et Cahus.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 210, recto, col. 3, v. 7.)

Dit Loquifer : « De çà vous ai véu.

Relinquis Deu le malvès roi Jhésu
Et si aore *Mahomet* et Cahu.
. . . .
Teue iert la terre trusqu'as bonnes Artu.
. . . .
Dist Renoars : « Test, cuvert mescréu,
. . . .
Das heat home qui croit en Chapalu. »

(*Ibid.*, fol. 224, recto, col. 2, v. 19.)

D'or en .i. mois ert Mahom célébres
Si comme il fu el fumier estranglez.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 247, recto, col. 2, v. 36.)

Es-tu si foux que weilles afichier
Qui tes deu vaille contre Deu .i. denier,
Qui se lessa estrangler el fumier.

(*Ibid.*, fol. 256, verso, col. 1, v. 11.)

Contre tel dieu glorieus et poissant
Que li porcel alèrent estranglant
Enz el fumier à Baudas là devant.

(*Ibid.*, fol. 257, recto, col. 3, v. 41.)

Hez ! Mahom sire, mostrez vos poestez.
Jà fustes-vos ou fumier estranglé
Où li porcel vos mengièrent le nés.
Molt est grant deulz que vos itant dormez.

(*Ibid.*, fol. 257, verso, col. 2, v. 33.)

Dans les romans, les Mahométans sont représentés comme des païens. La vérité est qu'au milieu d'eux, et dans les pays qu'ils habitoient, il y avoit des idolâtres. Voyez les *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XII, p. 458. C'est ce qui a pu occasionner cette erreur. Au reste, ces mêmes romanciers donnoient de singuliers noms aux dieux qu'ils prêtoient aux infidèles, ou aux diables qu'ils rangeoient avec ceux-là :

Se ce ne fetes, par mon deu *Barraton*
Je vos ferai haut pendre com larron.

(*Li Moinages Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 272, verso, col. 3, v. 32.)

S'ame enporta *Buzebus* et *Barrez*.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 258, verso, col. 1, v. 17.)

Margariz (st. c, v. 7; st. ci, v. 1).
Marinorie (st. cxxi, v. 3) : nom du cheval de Grandonies.
marrenes (st. ccxcii, v. 8) : maraines.
Marsilie, s (*passim*) et
Marsilium (st. xxi, v. 3) et
Marsiliun, s (*passim*) : Marsille.

A la rescosse de la joste Guion
Vinrent poignant François et Borgoignon ;
Et d'autre part li rois *Marsilion*,
Ansamble lui Persant et Esclavon.

(*Li Moinages Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 278, recto, col. 3, v. 37.)

Marsune (st. ccxiii, v. 8).
martyrie (st. cxli, v. 10) : martyre.
martirie (st. xliii, v. 11; st. lxxv, v. 11; st. lxxxix, v. 15; st. cxii, v. 1) : carnage, martyre.
Maruse (st. ccxxxvi, v. 6).
Tacite parle d'un fleuve de la Germanie nommé *Marus*, dans ses *Annales*, livre II, chap. 63.
Philemon Morismarusam a Cimbris vocari, hoc est, mortuum mare, usque ad promontorium Rubeas..... tradit. — C. Plinii, *Natur. Hist.*, lib. IV, cap. 27.
Gentes in ea (Tingitaniæ provincia), quondam præcipua Maurorum, unde nomen, quos plerique Maurusios dixerunt. — *Id.*, lib. V, cap. 2.
Μαυρούσιοι μὲν ὑπὸ τῶν ἑλλήνων λεγόμενοι, Μαῦροι δ' ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων. — *Strabo*, lib. XVII, p. 825.
Voyez aussi le *Mémoire sur le nom de Mérovingiens, donné à la première Race de nos rois*, par Gibert, et les *Observations sur le nom de Mérovingiens*, par Fréret. — *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XX, p. 52-90.
matices (st. xlix, v. 5) : ?
maz (st. clxxxvi, v. 3) : mâts de navires.
mei (*passim*) : me, moi, à moi.
meignent (st. lxxvi, v. 9) : demeurent, *manent*.
meilt (st. cxcii, v. 15) et
meilz (st. xxxix, v. 17) : mieux.
meinent (st. lxxvi, v. 17; st. cclxviii, v. 11) : mènent.
meinet (st. cclxix, v. 6) : mène.
meint (st. cxxvi, v. 6) : reste, *manet*.
meis (st. vi, v. 6; st. liii, v. 25; st. cxciii, v. 11) : mois.
meitet (st. xxxv, v. 6; st. cxv, v. 2) et
meitiet (st. xciv, v. 4; st. ccl, v. 5) : moitié.
meitiez (st. xci, v. 18) : moitiés.
melz (st. iii, v. 21; st. xxxviii, v. 5; st. lxxxiv, v. 10; st. cxxx, v. 7; st. cxxxix, v. 4) : mieux.
men (st. iii, v. 20; st. xvii, v. 6; st. xxxix, v. 5; st. xl, v. 3; st. cxxvii, v. 8; st. cxxxiii, v. 7; st. clii, v. 8; st. cclxii, v. 3) : mien.
mendeier (st. iii, v. 23) : mendier.
mendisted (st. xxxix, v. 8) et
mendistiet (st. xl, v. 6) : mendicité.
ménées (st. ccxl, v. 6) : fanfares.
menet (st. xxxv, v. 11) : mené.
ment (st. xcv, v. 3) : mène, pousse.
mer (st. ci, v. 4; st. cxxx, v. 2; st. clxxxix, v. 15) : pur, *merum*.
mercie (st. xxxviii, v. 8) : paye.
merciet (st. lxx, v. 15) : remercié.
mercit (*passim*) : merci, miséricorde.
merrez (st. ccxxxi, v. 4) : ménerez.
merveill (st. ccxxviii, v. 8) : émerveille, étonne.
merveillus, se (*passim*) : merveilleux, étonnant.
merveilt (st. xlii, v. 9) : émerveille, *subj.*
merveilus (st. cvii, v. 2) : merveilleux, étonnants.
Metas (st. cxiii, v. 16). Voyez Val Metas.
metet (st. clx, v. 14; st. cciv, v. 7) : mette.
metrat (st. cxv, v. 7) : mettra.
metrum (st. lxxiv, v. 13 et 15) : mettrons.
mi (*passim*). *En mi*, au milieu, dans, *in medio; par mi*, par le milieu.
— (st. lxxxi, v. 2) : à moi, *mihi;* à moins que l'on ne préfère lire : *m'i semblet aveir*, il me semble y avoir.
— (st. cxli, v. 16) : mon.
Micenes (st. ccxxii, v. 8).
Michel del péril (st. clxxiii, v. 20). Saint Michel, patron du monastère de ce nom, surnommé *in periculo maris*.
mielz (st. cxxxv, v. 16; st. clxix, v. 25; st. cclxx, v. 11) : mieux.
— (st. clvii, v. 10) : meilleurs.
mier (st. cxvi, v. 5) : pur, *merum*.
milie, s (*passim*) : mille, milliers, *millia*.
Milun (st. xii, v. 6; st. clxxiv, v. 16; st. ccx, v. 10) : cousin de Tedbalt de Reims.

MIS (st. LXV, v. 13; st. CLIV, v. 9) : mon.

MORRC (st. LXXXVI, v. 13) : meurs.

MORRENT (st. CIII, v. 11; st. CIX, v. 6; st. CCLIV, v. 5) : meurent.

MORRGE (st. XXVI, v. 18; st. XXXIII, v. 8) : meure.

MORRGENT (st. CXXV, v. 20) : meurent, *subj.*

MORRGET (st. CCXCI, v. 4) : meure.

MORRIUM (st. CXIV, v. 9) : mourions.

MOLLET (st. CCXXVII, v. 22) et

MOLLEZ (st. CCLXXXVI, v. 2) : moulé.

MONJOIE (*passim*) : cri d'armes de Charlemagne. Le mot lui-même a une signification qu'on peut déterminer par ces passages :

Il dist qu'il chevauche à grant rage
Célant son penser souz sa joie,
Tant qu'il vindrent à la *monjoie*
Dou chastel où cele manoit.

(*Le Lai de l'Ombre*, p. 50.)

Et de qui a désesperance
Iroie par un pont de fer.
Lai fu la *monjoie* d'enfer.

(*Le Songe d'Enfer*, Ms. de la Bibliothèque du Roi, fonds de La Vallière, n. 196, fol. 4, verso.)

Tant ont erré k'à la *monjoie*
Vindrent de Tol en Loheraine.

(*Li Romans de l'Escouffle*, Ms. de l'Arsenal, in-4, B. L. F., n. 178, fol. 37, recto, col. 2, v. 4.)

Et nous fumes à la *montjoie*
D'une cité en Loheraine.

(*Ibid.*, fol. 64, recto, col. 1, v. 7)

Et venez tost à la *monjoi*
Encontre gié.

(*Li Privilége aux Bretons.* — *Jongleurs et Trouvères*, p. 56, v. 18.)

Sovent escrient *Monjoie* la Charlon.

(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 209, verso, col. 1, v. 2.)

Renouart fait de même auparavant. Voyez le même Ms., fol. 208, recto, col. 3.

Voyez *de l'Usage du cry d'armes*, Dissert. XII, p. 215-221 de l'édition des Mémoires de J. de Joinville, par Du Cange ; et sur *Montjoie Saint-Denis*, l'*Histoire de la Milice françoise*, par le P. Daniel, vol. I, p. 336-339.

MORIANE (st. LXXI, v. 1 ; st. CLXIX, v. 7).

MORS (st. CCXXXIII, v. 4) : Maures.

MORST (st. LVI, v. 3) : mordit.

MORT (st. CCLXII, v. 3) : tué, fait mourir.

MOÜSTES (st. CII, v. 16) : vintes, vous vous mites en mouvement, *movisti.*

MU (st. CLXXIII, v. 13) : moi.

MUABLES (st. XIII, v. 5) : sujets à la mue.

MUAVES (st. CXCI, v. 12) : mauvaises.

MUERS (st. III, v. 8) : qui ont accompli leur mue.

MUET (st. XXXVI, v. 13) : mouve, bouge.

— (st. CLXXIX, v. 7; st. CCXIII, v. 4) : mue, change.

MUEZ (st. IX, v. 8) : qui a éprouvé plusieurs mues.

MUILER (st. CXLIV, v. 9) : femme, *mulier.*

MUILLER (st. III, v. 19; st. XXVI, v. 20; st. CLXXXIII, v. 7; st. CCXLVII, v. 3) : femme, épouse, *mulier.*

MUN (*passim*) : mon.

MUNIGRE (st. LXXVI, v. 1).

MUNT (st. CLIV, v. 14) : monts.

— (st. XV, v. 15) : monte.

MUNTAIGNES (st. CL, v. 6) : montagnes.

MUNTED (st. XXVI, v. 6; st. LI, v. 14) : monté.

MUNTER (st. XVI, v. 13) : monter.

MUNTET (*passim*) : monte, monté, és.

MUNZ (st. LXVI, v. 16; st. CXXXVIII, v. 1; st. CLX, v. 2; st. CLXXIV, v. 17; st. CCLXIX, v. 21) : monts, montagnes.

MURAT (st. CCXVII, v. 9) : mourra.

MURDRIE (st. CXII, v. 9) : meurtre.

MURGLEIS (st. XLV, v. 5) et

MURGLIES (st. XXVI, v. 5) : nom de l'épée de Ganelon.

MURIUNS (st. XV, v. 14) : mourrions.

MURRAT (st. XLVI, v. 7) : mourra.

MURREIT (st. CCI, v. 10) : mourroit.

MURRUM (st. CXLII, v. 5) : mourrons.

MURRUNT (st. LXX, v. 11; st. LXXII, v. 13; st. LXXIII, v. 8 ; st. LXXIV, v. 12; st. LXXV, v. 15 ; st. LXXVI, v. 15) : mourront.

MUSERAS (st. CLII, v. 10) et

MUSERAZ (st. CLVIII, v. 11) : espèce d'arme.

S'ai *miseracles* et bons materas * fez.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 255, recto, col. 2, v. 34.)

---

* Voyez, sur *matras*, l'*Histoire de la Milice françoise*, par le P. Daniel, t. I, p. 421, et le n. D de la planche correspondante.

MUSTER (st. CXXX, v. 14; st. CLIII, v. 15) : monastère.

MUSTIERS (st. CXXXIX, v. 13) : moûtiers, monastères.

MUSTRÉE (st. CV, v. 3; st. CCXL, v. 10 et 21) : montrée.

MUSTRENT (st. CCLXI, v. 3) : montrent.

MUSTRET (st. CLXXXII, v. 14) : montré.

N

'N (st. CCXL, v. 22; st. CCXLIV, v. 5; st. CCLV, v. 24 et 26; st. CCLXXI, v. 3; st. CCXCII, v. 2) : en.

NAFFRET (st. CXXIII, v. 21; st. CXLV, v. 1; st. CXLVII, v. 2; st. CLII, v. 13 et 15; st. CLXXIX, v. 9; st. CXCV, v. 7) et

NAFRET (st. CLVIII, v. 15; st. CCLII, v. 2) : blessé.

NAIMON (st. CCXIV, v. 10; st. CCXXII, v. 1).

NAIMUN (st. CCL, v. 4; st. CCLII, v. 2).

NAMON (st. CLXIX, v. 11).

NAVILIE (st. CLXXXV, v. 19) : flotte.

NAVIRIES (st. CLXXXVII, v. 4) : navires.

NEEZ (st. CXXI, v. 2) : né.

NEIELEZ (st. LIII, v. 16) : niellé, *nigellatus*.

NEIET (st. CLXXVII, v. 2; st. CXCVI, v. 9) : noyé, és.

NEIEZ (st. CLXXVI, v. 17) : noyés.

NEIMES (*passim*). Il est dit de lui que

> Toz jors ama le roi sanz branche de Renart.
>
> (*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 7, verso, v. 14.)

C'est à lui que Namur doit son nom, si nous en croyons Adenez. Voyez *li Romans de Berte aus grans piez*, p. 14 et 15.

NEPURQUANT (st. CXXX, v. 7) : néanmoins.

NERBONE (st. CCXIII, v. 9; st. CCLXIX, v. 9) : Narbonne.

NE'S (*passim*) : ne les.

NÉS (st. LXV, v. 13) et

NÉUD (st. CCI, v. 5) : neveu.

NEVELUN (st. CCXIX, v. 6).

NEVOLD (*passim*) : neveu.

NEVOD (st. CCIII, v. 5) et

NEVOLZ (st. CLXXIV, v. 3) : neveux.

NEVULD (st. XII, v. 4; st. XV, v. 3; st. CCII, v. 7; st. CIV, v. 3) et

NIÉS (*passim*) : neveu.

NIGRES (st. CCXXXIII, v. 6).

NINIVEN (st. CCXXIV, v. 8) : Ninive.

NISUN (st. LXIII, v. 4) : aucun, *nec unus*.

NOBILIE, S (st. CLXIII, v. 15; st. CCL, v. 14; st. CCLXIX, v. 16) : noble.

NOEF (st. CCXXXVI, v. 8) et

NOEFME (st. CCXXII, v. 2; st. CCXXXV, v. 9) : neuvième.

NOIT (*passim*) : nuit.

NOPLES (st. XIV, v. 6; st. CXXXII, v. 15).

NORMENDIE (st. CLXIX, v. 13).

NOVELET (st. CLV, v. 3) : se renouvèle.

NOZ (st. CXLIII, v. 12; st. CLXVII, v. 3; st. CCVIII, v. 3) : nôtres.

NU (st. XXIII, v. 4) : non.

NUBLES (st. CCXXXIII, v. 1).

> C'est Gadifer du règne aus *Anublez*.
>
> (*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 254, recto, col. 1, v. 22.)

NUD (st. CCLXI, v. 7) : nu.

NURIUS (st. III, v. 19) : neveux.

NUM, S (st. XCI, v. 1; st. XCIII, v. 1; st. CIV, v. 13; st. CLXXIX, v. 13) : nom.

NUM DE OCIRE (st. X, v. 11) : ?

NUMBRENT (st. CCXXXVI, v. 11) : nombrent, comptent.

NUN (*passim*) : nom.

NUN D'OCIRE (st. III, v. 20) : ?

NUNCENT (st. CCXI, v. 4) : annoncent.

NUNCÈRENT (st. XIV, v. 12) : annoncèrent, *nuntiaverunt*.

NUNCIET (st. CCXXX, v. 2) : annoncé.

NUNCIEZ (st. CLXXXIX, v. 10) : annonciez.

NUNEINS (st. CCLXXI, v. 8) : nonnains.

NURRIT (st. CCXLV, v. 6) : nourris.

— (st. CLXXIII, v. 6) : nourit.

NUS (*passim*) : nous.

NUSCHES (st. XLIX, v. 4) : ?

NUT (st. CCLXIII, v. 6) : nu, *nudus*.

NUVELES (*passim*) : nouvelles.

O

O (st. CLXXXIX, v. 3; st. CC, v. 10; st. CCXXIV, v. 10; st. CCLXIV, v. 5) : où.
Ó (st. CLXXXIX, v. 12) : ?
OC (st. CCLVI, v. 3) : ?
OCCIANT (st. CCXXXV, v. 10; st. CCLIV, v. 2; st. CCLVI, v. 10).
OCIANT (st. CCXXXVIII, v. 8; st. CCLVII, v. 7).
OCIENT (st. CLII, v. 16; st. CCLVIII, v. 7) : tuent.
OCIET (st. XXVIII, v. 15; st. CXCI, dernier vers; st. CLXXXIV, v. 17) : tue, *subj.*
OCIRAI (st. LXVII, v. 8) : tuerai.
OCIRE (st. III, v. 20) : ?
— (*passim*) : tuer, *occidere.*
OCIRUM (st. LXVIII, v. 11) : tuerons.
OCIS (*passim*) : tué, s.
OCISIUN (st. CCLXXXIX, v. 13) : tuerie.
OCIST (st. CVI, v. 11; st. CXIII, v. 3; st. CXVII, v. 7; st. CXXIII, v. 15) : tua.
OCIT (st. CXVIII, v. 10; st. CXXI, v. 11; st. CXXXVIII, v. 17; st. CCXC, v. 13) : tue.
OCIZ (st. CXL, v. 14) : tues.
ODUM (st. CLVIII, v. 5) : entendons.
OEDUN (st. CCXIX, v. 5).
OGER,S (st. XII, v. 3; st. LVII, v. 13; st. CCXVI, v. 8; st. CCLVIII, v. 1; st. CCLIX, v. 2 et 4; st. CCLXXXI, v. 7; st. CCLXXXIX, v. 4) : Voyez sur Oger le Danois, ce que nous en avons dit dans notre *Examen critique de la Dissertation de M. H. Monin*, et *Comment. de rebus Franciæ orient.*, t. I, p. 632, 633.
OI (st. CIV, v. 16) : ai.
—(st. XC, v. 23; st. CLXXXIV, v. 7; st. CCVII, v. 8; st. CCXIV, v. 6; st. CCXV, dernier vers; st. CCLXV, v. 5) et
OI CEST JUR (st. CXCIII, v. 11) : aujourd'hui, *hodie.*
OID (st. CXXXII, v. 7; st. CCLXXIV, v. 16) : ouït, entendit.
OIDME (st. CCXXXV, v. 9; st. CCXXXVI, v. 8) : huitième.
OIE (st. CXXXII, v. 5) : son, action d'être entendu.
OIT (st. XXIV, v. 3; st. CXXII, v. 2; st. CCXCII, v. 5) : ouï, entendu.
OIXURS (st. LXIV, v. 8) : épouses, *uxores.*
OLIFAN (*passim*) : ivoire ; cor, ainsi nommé ou parce qu'il étoit d'ivoire, ou parce qu'il ressembloit à la trompe de l'éléphant.
OLIVER (*passim*).

> Qu'anc non vi, ni ja non veirai...
> D'un sol home tan bel assai,
> Ni non deu dire cavaliers
> Que tant en agues *Oliviers.*
>
> (GIRAUD DE BORNEIL : S'anc jorn.*)

> Huimès commence chançon à enforcier,
> Onc tel ne fu dès le tens *Olivier.*
>
> (*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 209, recto, col. 3, v. 4.)

> François escrient : « Ci a bon chevalier,
> Onc tiex ne furent Rollans no *Olivier.* »
>
> (*Id.*, *ibid.*, fol. 217, verso, col. 2, v. 10.)

> Li jogléor i font grant noise et grant tempier.
> Li uns conte de Martin et l'autre d'*Olivier*,
> Li autres de Guion et li autres d'Ogier.
>
> (*Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç. n. 540-8, fol. 19, recto, col. 1, v. 6.)

> Car par le hardement séur et natural
> Fu chascuns *Oliviers* et séurs au cheval.
>
> (*Adam de la Halle*, ap. Buchon, t. VII, p. 25.)

« Romances, however, which had delighted the ladies anciently, as much as novels do now, were still in fashion. Lindsay, who speaks so contemptuously of the bards, quotes romances with favour ;

> Fought never better, hand for hand,
> Nor Gawen against Colibras
> Nor *Olyver* 'gainst Pharambras.
>
> Lindsay's History of Meldrum.

« This Pharambras, or Ferembras, seems to have been a favourite in Scotland ; for it is the

> Romance of worthie Ferembras

that Robert Bruce reads to his friends in Bar-

---

* *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. II, p. 309.

bour's poem.» Voy. liv III, v. 435, ed. de 1790*.

OLUFERNE (st. CCXXXIX, v. 7).

> Chis Mahommès, qui tout gouverne,
> Te saut, riches roys d'*Oliſſerne*.

(*Li Jus de Saint Nicholai*, Ms. La Vallière, n. 81, fol. lxii, recto, col. 1, ligne 24.)

OMER (st. CLXXX, v. 8) : Homère.

ONUR (st. XXXIX, v. 14 ; st. LXXII, v. 7 ; st. XCII, v. 11) : honneur.

—(st. III, v. 22 ; st. CCIV, v. 12) : honneur, fief.

ORED (st. LIII, v. 21) : vent, *aura*.

ORÉE (st. XCVII, v. 3 ; st. CXXIII, v. 13) : dorée, *aurata*.

ORET (st. CXXXV, v. 5 ; st. CLXXIX, v. 11) : doré, s.

— (st. CCXXV, v. 1) : prié.

OREZ (st. CLXXXI, v. 10) : orages.

ORGOIL, Z (st. XXVIII, v. 13 ; st. CCXL, v. 11) et

ORGOILL (st. XXI, v. 19 ; st. LXXIII, v. 4 ; st. CXXXIII, v. 13 ; st. CLXVI, v. 9 ; st. CCXXVII, v. 8 ; st. CCXXXI, v. 6) : orgueil.

ORGOILLUS (st. CCXXVIII, v. 4 ; st. CCXCI, v. 7) : orgueilleux, fougueux.

ORGOILLUSEMENT (st. CCXXX, v. 10) : orgueilleusement, vigoureusement.

ORGUILL (st. XV, v. 15 ; st. XLII, v. 16) et

ORGUILZ (st. CXVIII, v. 13) : orgueil.

ORGUILLOS (st. CLVII, v. 2 ; st. CCXI, v. 5) et

ORGUILLUS (st. III, v. 5 ; st. XXXV, v. 7 ; st. CLXXXI, v. 26) : orgueilleux.

ORIÉ (st. XXXIV, v. 16) : d'or, doré.

ORIE FLAMBE (st. CCXXIII, v. 10) : oriflamme.

ORIENTE (st. CCLXII, v. 6) : Orient.

ORIET (st. CLXX, v. 8) : d'or, doré.

ORIEZ (st. XCII, v. 13) : d'or, dorés.

ORMALEIS (st. CCXXXVIII, v. 6).

ORMALEUS (st. CCXXXV, v. 7).

ORRAT (st. IV, v. 9 ; st. LXXXI, v. 4 ; st. LXXXII, v. 2 ; st. LXXXIII, v. 2 ; st. CXXVII, v. 2 ; st. CXXVIII, v. 2 ; st. CLXVII, v. 17) : ouïra, entendra.

ORRE (st. CXXVI, v. 6) : maintenant.

ORRUM (st. XXXI, v. 11) : entendrons.

ORT (st. XXXIV, v. 7) : or, *aurum*.

— (st. CXXII, v. 6) : ?

OSBERC (*passim*) : haubert.

OSTEIER (st. XXXIX, v. 9 ; st. XL, v. 7 ; st. XLI, v. 7) : guerroyer, mener *ost*.

OSTEIET (st. III, v. 12) : séjourné.

OT (st. CCXXXVIII, v. 8) : avec.

OTES (st. CLXXIII, v. 3 ; st. CCX, v. 10).

OTREI (st. CCLXXIII, v. 11 ; st. CCLXXXV, v. 6) : j'octroye.

OTREIT (st. LXXVII, v. 15 ; st. CXXXVIII, v. 5 ; st. CLXIII, v. 23 ; st. CCLXXVII, v. 13) : octroye, *subj*.

OTRIET (st. XIV, v. 2) : octroye.

— (st. CCXCI, v. 3) : octroyé.

> Por l'otroier fiert son doi à sa dant.

(*Li Moinages Renouart*, Ms. 6985, fol. 235, verso, col. 2, v. 38.)

OTUN (st. CLXXIV, v. 15 ; st. CCXIX, v. 7).

OÜD (st. XIX, v. 4 ; st. LXVI, v. 5) : eu.

OÜMES (st. CLIX, v. 15) : eûmes.

OÜSSE (st. LIII, v. 23) : eusse.

OÜSSENT (st. LIII, v. 20) : eussent.

OÜSSUM (st. LXXXV, v. 10 ; st. CXXVIII, v. 5 ; st. CXXIX, v. 8) : eussions.

OÜST (st. CCXXVII, v. 27) : eût.

OUT (*passim*) : eut.

OÜT (st. LXVII, v. 5) : eu.

OZ (*passim*) : armées, guerres.

P

PAENIME (st. CXLI, v. 9) : payenne.

PAIENOR (st. XCII, v. 9 ; st. CLXXXVII, v. 1) et

PAIENUR (st. LXXVIII, v. 3 ; st. CLXXIV, v. 10 ; st. CXC, v. 9) : payenne, des payens.

PAISMEISUNS (st. CLXXXIV, v. 1) : pâmoison.

PALEFREID (st. XXXV, v. 12 ; st. LVIII, v. 6) : palefroi. Voyez *li Romans de Garin le Loherain*, t. I, p. 3, en note.

PALEFREIZ (st. LXXVII, v. 7) : palefrois.

PALERNE (st. CCVI, v. 8) : Palerme.

---

* John Pinkerton, *ancient Scotish Poems never before in print*. London, printed for Charles Dilly, M.DCC.LXXXVI, in-8, t. I, p. lxxiv. Voy. aussi Ellis, *Specimens of the early English Poets*. The third edition. London : 1803, trois volumes in-8, t. 1, p. 247.

PALIE (*passim*) : espèce d'étoffe.
PALMEIANT (st. LXXXIX, v. 4) : paumoiant, tenant à la main.
PANS (st. LXVII, v. 10) : ?
PARÇUNER (st. XXXV, v. 7) : ? économe.
PARDUINS (st. CXLVII, v. 19) : pardonne.
PARECCE (st. CXXIX, v. 10) : paresse.
PARÉIS (*passim*) : paradis.
PAREIT (st. CCLXVI, v. 12) : paroi, mur, *paries*.
PARENTED (st. XXVI, v. 15) et
PARENTET (st. CCLXXXVI, v. 9) : parenté.
PARGETENT (st. CLXXXVI, v. 5) : projettent.
PARLED (st. IX, v. 1; st. LVIII, v. 2) et
PARLET (st. XVI, v. 14; st. LXIX, v. 3; st. CCLXXXVI, v. 7) : parlé.
PAROLET (st. X, v. 3; st. XXVII, v. 4; st. CLXXXI, v. 5) : parle.
PAROLT (st. XCI, v. 19; st. XCIII, v. 18; st. CXXXIV, v. 8) : parle, *subj*.
PARRASTRE (st. LXXVIII, v. 11) : beau-père.
PARVUNT (st. CLXXXV, v. 9) : vont, parviennent.
PASMEISUNS (st. CL, v. 2; st. CLXIII, v. 11; st. CCIII, v. 1; st. CCIV, v. 1) : pâmoison.
PASMET (st. CXLIX, v. 8; st. CLXVI, v. 3; st. CLXXXIII, v. 6; st. CCII, v. 11; st. CCIII, v. 11) : pâme.
— (st. CLXII, v. 6) : pâmé.
PASSE-CERF (st. CVI, v. 2) : nom du cheval de Gerers.
PASSER (st. CXCV, v. 8) : passé.
PASSERAT (st. IV, v. 8) : passera.
PASSET (st. XCV, v. 4; st. CCXXXI, v. 10; st. CCLX, v. 1; st. CCLXVIII, v. 1; st. CCLXIX, v. 1 et 14; st. CCXCIII, v. 4) : passe.
— (st. XXXIX, v. 5; st. LIII, v. 25) : passé,s.
PATERNE (st. CLXXXIII, v. 10) et
PATERNE (st. CCXXIV, v. 5) : père.

Il en jura la *paterne* veraie.
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 211, verso, col. 2, v. 16.)

Jhésu reclaime la *paterne* veroie.
(*Ibid.*, fol. 212, verso, col. 1, v. 41.)

PECCEZ (st. CXXXIX, v. 14) : péchés.
PECCHET (st. II, v. 6; st. XVI, v. 11; st. CCLXVI, v. 14) : péché.
PECEIENT (st. CCLXI, v. 6) : mettent en pièces.
PECEIER (st. CLXI, v. 11) : mettre en pièces.
PECEIEZ (st. VIII, v. 2) : mis en pièces.
PEIL (st. XXXVII, v. 3; st. LXXVII, v. 19; st. CCXC, v. 8) : poil,s.
PEILENT (st. CXXXV, v. 17) : épilent.
PEINZ (st. CLXXXIV, v. 3) : peintes.
PEISET (st. CLXXX, v. 3) : pèse, chagrine.
PEIST (st. XCVI, v. 5) : pèse, fasse de la peine.
PEITEVIN,S (st. CCIX, v. 3; st. CCLXIX, v. 28; st. CCLXXVII, v. 2; st. CCXCI, v. 2) : Poitevins.
PEITOU (st. CLXIX, v. 12) : Poitou.
PENE (st. XCIX, v. 2; st. CCXLIX, v. 5). Doit-on expliquer ce mot par *fourrure*, comme le veut M. de Roquefort; ou par *poil*, *tissu*, d'après M. Paris? Voyez *li Romans de Berte aus grans piés*, p. 46 et 175.
PENUSE (st. CCXXXVI, v. 5). Voyez VAL PENUSE.
PENUSE (st. CCXCIII, v. 13) : pénible.
PERCET (st. CLII, v. 12) : perce, *ou* percé.
— (st. CL, v. 16) : percé.
PERDET (st. LXIII, v. 4; st. LXXXIV, v. 9; st. CCXXVII, v. 33) : perde.
PERDICIUN (st. CCXCI, v. 10) : perdition.
PERDREIE (st. LXXXI, v. 6) : perdrois.
PERDUNS (st. III, v. 22; st. IV, v. 13) : perdions.
PERS (st. CCXXXV, v. 4 et 5) : ? Persans.
PERSIS (st. CCXLIII, v. 3) : persan.
PEZ (st. CCXXVII, v. 30) : pieds.
PIET (st. LXIX, v. 6; st. CXLVIII, v. 4; st. CLII, v. 6; st. CLIX, v. 5; st. CLXXVII, v. 4) : pied.
PIN (st. CXXXIX, v. 1).
PINABEL,S (st. XXVI, v. 21; st. CCLXXV, v. 4; st. CCLXXVI, v. 3; st. CCLXXVII, v. 5; st. CCLXXX, v. 1; st. CCLXXXIV, v. 3; st. CCLXXXV, v. 1; st. CCLXXXVI, v. 1; st. CCLXXXVI, v. 8; st. CCLXXXVII, v. 1; st. CCLXXXVIII, v. 3; st. CCXC, v. 4) : nom d'un parent de Ganelon.

Il lot en Vauvenier .xij. pers molt félons
Qui lor seignor murtrirent par molt grant traïson;
Hardrez et Aloriz et Tiebauz d'Aspremon
Et Pineauz et R[o]giers et Herveies de Lion,
Pinabiaus et Roers et Sanses d'Orion;
Cil furent del lignaige al cuvert Ganellon.
(*Roman de Parise*, Ms. de la Bibliothèque du Roi, n. 7498-3, fol. 1, recto, col. 1, v. 15.)

PINE (st. XIV, v. 7).
PITET (*passim*) et
PITIET (st. CCLXXXII, v. 14) : pitié.
PLACE (st. CCLXXI, v. 14) et
PLACET (st. XXVI, v. 17; st. LXXXII, v. 4; st. LXXXIII, v. 4; st. LXXXIV, v. 8; st. CCLVIII, v. 8; st. CCLXXXVI, v. 8) : plaise, *placeat*.
PLAIDER (st. CLXXXIX, v. 3) : tenir les plaids, rendre la justice.

PLAIDET (st. CCLXXXVIII, v. 10) : plaidé.

PLAIGNE (st. LXXXIV, v. 4; st. CCXL, v. 1) : plaine.

PLEIET (st. CLXXXIX, v. 13) : ployé.

Justamons passe avant, son gan ou poig li plie ;
Guiteclins le reçoit et la bataille outrie.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 57, recto, v. 15.)

Voyez le *Roman de la Violette*, p. 292, en note.

PLEIGNET (st. LXXI, v. 7; st. CLXIV, v. 6) : plaigne, plaint.

PLEINST (st. CLXX, v. 6) : plaignit.

PLENERS (st. CLXXVI, v. 6; st. CCI, v. 8; st. CCXLVII, v. 6) : pléniers, abondants, importants, forts.

PLEVIT (st. XXX, v. 2) : engagea.

PLUR (st. CCV, v. 7) : pleure, *subj.*

PLURET (*passim*) : pleure, *plorat.*

PLURRUNT (st. CXXX, v. 13) : pleureront.

PLURT (*passim*) : pleure, *subj.*

PLUSUR,S (st. LXXVII, v. 2; st. CLXXIV, v. 5; st. CLXXVII, v. 2; st. CLXXXIV, v. 3; st. CCV, v. 3) : plusieurs. *Li plusur,* la plupart.

PORDENT (st. CXXXVI, v. 12) et

POEENT (st. CCXX, v. 4) : peuvent.

POEIT (st. CLXII, v. 2) : pouvoit.

— (st. CXXIII, v. 23) : peuvent.

POESTE (st. CCVI, v. 11) et

POESTED (st. XXXII, v. 10) : force, puissance, *potestas.*

POESTÉIFS (st. XXXIV, v. 10; st. CLVI, v. 10) : puissant.

POESTET (st. XXXV, v. 10; st. CLXXXV, v. 1; st. CCLXVII, v. 6) : pouvoir, force, puissance, *potestas.*

POI (st. CIV, v. 15) : puis, *possum.*

POIGN (*passim*) : poing.

POIGNEOR (st. CCLXXIV, v. 14) : combattant.

POIS (st. LI, v. 10; st. CIV, v. 8; st. CXVIII, v. 12; st. CLXV, v. 4; st. CCIX, v. 10) : puis, ensuite.

—(st. LI, v. 11; st. CXXXVIII. v. 14; st. CLXXIII, v. 38) : puis, *possum.*

POIS (st. CCXXIV, v. 14) : puisse.

POISANT (st. CCXXIV, v. 2) : puissant.

POISSENT (st. CCXVIII, v. 6) : puissent, aient de la puissance.

POISSET (st. CXIX, v. 6; st. CXLVII, v. 5) : puisse.

POR (st. CXXX, v. 15) : porcs, sangliers.

PORQUEI (st. CXXIX, v. 1) : pourquoi.

PORRUM (st. LXXV, v. 19) : pourrons.

PORT (st. CXC, v. 2; st. CCVIII, v. 5; st. CCXV, v. 4) : porte, *subj.*

PORTEREIZ (st. VI, v. 3; st. CXCIII, v. 12) : porterez.

PORTET (st. LXXVI, v. 3; st. LXXXIX, v. 3; st. CXII, v. 14; st. CXXI, v. 7; st. CXXXIX, v. 10) : porte.

— (st. CCIX, v. 4) : porté.

— (st. CXXIX, v. 1) : portez.

—(st. CCLVIII, v. 8) : portiez.

PORTOUT (st. XIV, v. 11) : portoit.

POÜMS (st. CXXVI. v. 5) : pouvons.

POÜSSUM (st. XLVIII, v. 5) et

POÜSUM (st. XLVII, v. 8) : puissions.

POÜST (st. XC, v. 13; st. CXLV, v. 8) : pût.

POUT (st. LXXIX, v. 10; st. XCI, v. 11; st. XCII, v. 6; st. CXVIII, v. 5; st. CLXII, v. 5; st. CCXLIII, v. 4) : put.

PRÉCIUSE (st. CCXXXIX, v. 8; st. CCLIII, v. 9; st. CCLX, v. 5) : nom de l'enseigne de Baligant portée par Amboires d'Oluferne.

PRED (st. CII, v. 15; st. CLXXV, v. 6) : pré.

PREET (st. XXVIII, v. 9) et

PREIET (st. CLIX, v. 13) : prié.

PREIEZ (st. LXXXVII, v. 9) : priez.

PREISER (st. CIVI, v. 15; st. CXXV, v. 13) : priser.

— (st. XXXIX, v. 13) : vanter, louer. Angl. *to praise.*

PREISÈRENT (st. CCXVI, v. 4) : prisèrent, évaluèrent.

PREISEZ (st. CXXXIX, v. 4) : prisés.

PREIUM (st. CCLXXVII, v. 7) : prions.

PREMER, S (*passim*) et

PREMERREINS (st. XCI, v. 2; st. CLXXIV, v. 7; st. CCXIII, v. 1; st. CCXLV, v. 5) : premier.

PRENDRUM (st. CXIV, v. 10) : prendrons.

PRESE (st. XCII, v. 8) : presse, mêlée.

PRÉSENT (st. XXVIII, v. 12) : présente.

PRÉSENTET (st. CCLXXXVII, v. 4) : présente.

— (st. CCLXII, v. 9) : présenté.

PRESISTES (st. XIV, v. 13) : prîtes.

PRET (st. CLXXIX, v. 1) : pré.

PREZ (st. XXI, v. 22) : prêt.

PRIAMUM (st. V, v. 4).

PRIEST (st. CCII, v. 10) : prit.

PRIET (*passim*) : prie.

PRIMES (st. LXXV, v. 13).

PRIMES (st. CXLI, v. 12) : d'abord.

Et Isorés son gage *porofrit*
. . . .
Et présenta son gage et *porofrit.*
(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. II, p. 26.)

La dame fu toute esperdue,
Si se *poroffri* à desfendre.
(*De Constant Duhamel*, v. 788. — *Fabl. et Contes*, t. III, p. 311.)

Laiens en ot je ne sai quans,
Vassaus, sergans et chevaliers,
Qui se *poroffrent* volentiers
Devant le roi de ceste queste.
(*Li Roumans de l'Escouffle*, Ms. de l'Arsenal, B.-L. F., n. 178, in-4, fol. 35, verso, col. 2, v. 20.)

Q

Font faire letres et metre en *quaregnon.*
(*Roman des Lorrains*, Ms. La Vallière, n° 60, fol. 29, recto, col. 2, v. 23.)

— (st. CXL, v. 27). *Ki que's rapelt*, qui que ce soit qui les rappelle.
QUEI (st. XXI, v. 13; st. LXV, v. 7; st. CLXXXIII, v. 13 et 14) : quoi.
— (st. CCLXXVII, v. 5) : coi, tranquille.
QUERE (st. CXXVI, v. 10) : chercher, *querere*.
QUERREIENT (st. XXX, v. 3) : chercheroient.
QUI (st. XXXI, v. 4) : de qui, *cujus*.
— (st. XXXII, v. 5; st. CCXLIX, v. 4) : que, lequel.
— (st. XCVI, v. 5; st. CVIII, v. 2; st. CCLXVII, v. 10) : à qui, *cui*.
QUID (*passim*) : je pense.
QUIDAD (st. CCLV, v. 25) : pensa.
QUIDET (st. CXCII, v. 10; st. CCLXII, v. 2) : pense.
QUIEMENT (st. CXII, v. 17) : tranquillement, *quiete*.
QUIENT (st. CLV, v. 6) : ? pensent, sont réputés.
QUIET (st. XXIX, v. 4; st. CXXII, v. 3) : pense.
QUISINE (st. CXXXV, v. 16) : cuisine.
QUISSE (st. CXIII, v. 6) : cuisse.
QUITEDET (st. LXX, v. 14) : propriété.
QUOER (st. CCLI, v. 5) : cœur.

R

R (st. CCLIII, v. 7) : ?
RABE (st. CCXV, v. 1).
RABELS (st. CCXLII, v. 4; st. CCXLIII, v. 1).
RACATET (st. CCXXX, v. 5) : ?
RACHATENT (st. CXXXVI, v. 4) : ?
RAIET (st. CXLVI, v. 3) : coule en raies, rayonne.
RALUE (st. CCXLIX, v. 7) : ?
RECEIF (st. CV, v. 10; st. CXCVIII, v. 12; st. CCLXII, v. 9) : reçois, *ind. et imp.*
RECEIT (st. XXXIV, v. 14) : reçoit.
RECEIVERE (st. XC, v. 9) : recevoir.
RECERCER (st. CLXI, v. 1) : rechercher, refouiller de nouveau.
RECEVERAT (st. XIII, v. 10; st. XV, v. 12; st. LIII, v. 27; st. CLXXXV, v. 12) : recevra.
RECLAIMET (st. CL, v. 10) : réclame, appelle.
RECLEIMENT (st. CLXXVI, v. 11) : réclament, implorent.
RECLEIMET (st. I, v. 8; st. CXLVIII, v. 5; st. CLXXI, dernier vers; st. CCXIII, dernier vers; st. CCXXIV, v. 4; st. CCXLVI, v. 8; st. CCXLVIII, v. 1; st. CCLV, v. 10; st. CCLIX, v. 14) : déclare, s'adresse à.
RECLIMENT (st. CCXCIII, v. 11) : réclament, appellent.
RECOEVREMENT (st. CXXIII, v. 15) : recouvrement, remède.
RECONNUISSET (st. CCLXI, dernier vers) : reconnoisse.
RECONOISANCE (st. CCLXIV, v. 9) : reconnoissance, ralliement.
RECONUISSET (st. CCLXI, v. 10) : reconnoisse.
RECREIT (st. CCLXXXI, v. 3) : ?
RECREREAI (st. CCLXXX, v. 11) : ?
RECREERUNT (st. LXVII, v. 12) : cesseront, seront rebutés.
RECRÉUT (st. CLIII, v. 6) : abattu, vaincu.
RECUNUT (st. CXXIII, v. 4) : reconnut.
RECUVERANCE (st. CCLXIV, v. 8) : recouvrance, remède.
RECUVERER (st. XXVI, v. 3) : recouvrer, se procurer.
RECUVERET (st. CCLXXVII, v. 11) : recouvré.
RECUVERUM (st. CCLXXVIII, v. 7) : recouvrerons.
REDOTEZ (st. LXX, v. 12) : radoteur.
REDRECET (st. X, v. 4; st. CXCVI, v. 15) : redresse.
REFREIDER (st. CLXXVII, v. 11) : refroidir.
REGNET (st. LXXIX, v. 2) : royaume, *regnum*.
REGUARDET (st. LVII, v. 9; st. LXXXIX, v. 11; st. CXLVI, v. 1; st. CLIII, v. 4; st. CLIII, v. 18; st. CCXII, v. 3; st. CCXLIX, v. 3) : regarde.
— (st. CXLVII, v. 10) : regardé.
REGUART (st. CXCVI, v. 13) : regard.
REINER (st. CLXI, v. 9) : nom du père d'Olivier.
REIS (*passim*) : roi, rois.
REISNES (st. CVI, v. 3) : rênes.
REMANEIR (st. CCLIX, v. 10; st. CCLII, v. 9; st. CCLXXVII, v. 6) : rester.
REMBALT (st. CCXXI, v. 6).

Si l'on en croit un vieil historien anglois, la défaite de Roncevaux seroit une fiction : « Carolus Hispaniam subjecit, et incolumi exercitu revertitur. » Florentii Wigorniensis, *Chronicon ex Chronicis*, anno 778 (secundum Dyonisium), édit de 1601, p. 575, n° 10.

Venons maintenant aux passages relatifs à cet événement, qu'on connoissoit plus dans le moyen-âge par la *Chanson de Roland* que par l'ouvrage d'Eginhard. Nous lisons dans le v° livre d'un poème intitulé : *De Triumphis Ecclesiæ*, Ms. Cottonien, Claudius, A. x, fol. 96, recto, sous la rubrique *Interseritur de Gestis notabilibus Karoli regis*, les vers suivants :

Marsirii munus, cum vino, femina, funus
Multis triste facit, agmen ad yma jacit.
Marsirium sternit Rolandus : cur? quia spernit
Baptismi lavacrum, persequiturque sacrum.
Non hodie callis amfractu *Ro[n]cida Vallis*
Rolandi resonat ense tubisque sonat.
Rore pireneo vallis madet, aut karoleo
Marte cruenta fluit, insidiasque luit.
In fraudem proni multi modo sunt Ganaloni;
Qui fallax fuerit, hic Ganalonus erit.
Hic bellatores dat fraude neci meliores,
Tempore quam timeo posse nocere meo.

Neporquant s'en ont-il ainçois
Tant ocis ains que li jors faille
Que onques Rollans en bataille
De *Renchevax* tant n'en ocist
Ne tot cil qui Charles ocist
Por l'arrière-garde avec lui.

(*Li Roumans de l'Escouffle*, Ms. de l'Arsenal, in-4, B. L. F., n. 178, fol. 11, verso, col. 1, v. 25.)

Charles passoit as pors, entre les desrubans,
Quant en s'arrière-garde se féri Baligans,
Marsiles ses cousins à .c. mil Aufricans.
.X. mil en trébuchièrent à lor espié trenchans.
Là fu mors Oliviers et ses compains Rollans,
Li .xij. per de France dont Charles est dolans.

(*Roman de Guiteclin de Saissoigne*, Ms. de l'Arsenal, n. 175, in fol., fol. 230, recto, col. 1, v. 32.)

Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perdè la santa gesta,
Non sonò sì terribilmente Orlando.

(Dante, *Inferno*, cant. XXXI, v. 16.)

Au grant palais li vallés descendi,
Molt bon ostel li fist la nuit Henris,
De ses novieles li a molt la nuit dis;
Au main s'en torne, dusc'à Bapalme vint,
Iluec trouva un conte palasin,
Pieron d'Artois ki encore estoit vis.
Siens ert Bapaumes et Artois autresi
Et li tréus des entrers, des issirs;
Si le tenoit de Bauce son cousin.
Bauces le tint ausi dou roi Pépin.
Il avoit plus de .cc. ans et dis
Qu'il ne fus nés ne de mère nasquis,
Ne ne pooit mais aler ne venir;
C'ert li plus sages de France le païs.
On ne faisoit jugement à Paris
Dont à enqueste à Pieron ne venist
Et la verté de sa bouce desist.
Quant il fu jounes et il estoit de pris,
Des plus fors homes de France le païs;
Se 's encontrast, n'en doutast mie .x.
De *Rainscevaus* escapa-il jadis
De le bataille ù Rollans fu traïs;
Si fu od Karle quant Espagne conquist :
Or est si viols, à poines puet séir;
Quanque vif est, tot convenra morir.

(*Roman des Lorrains*, Ms. La Vallière, n° 60, fol. 26, verso, col. 2, v. 2.)

Il y a un lieu dans les Pyrénées qu'on appelle encore maintenant la *Brèche de Roland* :

Quel dieu puissant creusa cette brèche escarpée?
C'est Roland qui, d'un coup de sa terrible épée,
Séparant ces rochers, remparts du Sarrazin,
S'ouvrit à la victoire un immortel chemin *.

* *Les Pyrénées, poëme, par M. Dureau-Delamalle fils, précédé d'un Voyage à Vignemarle*, etc. A Paris, chez Giguet et Michaud, an. MDCCCVIII. In-18, p. 104.

« La tradition constante de tout le pays est que Roland, armé de toutes pièces, monté sur son cheval de bataille, a voulu s'ouvrir un passage dans cette montagne pour aller combattre les Mores, et que, d'un coup de sa fameuse épée, il y a fait cette brèche énorme *. »

Voyez sur les massues de Roland et d'Olivier qu'avant la révolution de 1793 on conservoit dans l'abbaye de Roncevaux, l'*Histoire de la Milice françoise*, par le P. Daniel, t. I, p. 433, 435, et les lettres BB de la planche correspondante.

REPAIRET (st. CLV, v. 1; st. CLVI, v. 10; st. CLVII, v. 12): revient.

RENGES (st. LXXXIX, v. 7).

> Chevalier, tu qui vas querant
> Par tout proesces et loenges,
> Vez l'espée aus estrenges *renges*
> A ce pyler ici pendant.

(*Roman de Perceval le Gallois*, Ms. de la Bibliothèque Royale, Supplément, n. 430, fol. 79, recto, col. 1, v. 34).

> S'espée tint la belle Biatris,
> Ce fu Floberge la belle au pont d'or fin.
> Li dus la voit, par la *renge* la tint.

(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. II, p. 94. Voir aussi la note 2, qui explique ce mot par *ceinture dans l'anneau de laquelle était passée l'épée.*)

> Et prent l'espée par la *renge* d'or fin.

(*Ibid.*, p. 197.)

RENGNES (st. CXCVIII, v. 6): ?

REPAIRET (st. LXV, v. 4; st. CCXXX, v. 1; st. CCLXIV, v. 3): retourne, revient.

—(st. CCLXIII, v. 9; st. CCLXX, v. 1; st. CCLXXII, v. 1): revenu.

REPEIRET (st. CLVIII, v. 4): revient.

REPROVER (st. CXXVII, v. 5): reproche.

REPROVET (st. CCLXXXVI, v. 11): reproché.

REQUEILLIT (st. CCXXXI, v. 10): recueillit.

REREGUARDE (*passim*): arrière-garde.

REREGUARDER (st. CXCV, v. 10): arrière-garder, accompagner d'une arrière-garde.

REPROECE (st. LXXXIII, v. 7): reproche.

RESAILIT (st. CLIII, v. 3): resaute, s'élance.

RESEMBLET (st. CCXXVIII, v. 1) et

RESENBLET (st. CCLV, v. 21): ressemble.

RESNIE (st. CCXLIV, v. 8): rénégate, qui nie la foi chrétienne.

RESPONDUD (st. XVI, v. 4): répondu.

RESPUNDET (st. II, v. 13; st. CCLVIII, v. 10): réponde.

RESPUNDIET (st. CLXXIII, v. 37): répond.

RESPUNT (st. XXXI, v. 7): réponse.

RETURNERAT (LXXXI, v. 4): retournera sur ses pas.

RETURNERUNT (st. LXXXIII, v. 3; st. CXXVII, v. 3): retourneront sur leurs pas.

REVELERUNT (st. CCVI, v. 6): se révolteront.

REVENGUM (st. CLXXIV, v. 22): revenions.

REVERREIZ (st. CCLXXVII, v. 10): reverrez.

RICHARD (st. XII, v. 4).

RICHART (st. CCLIII, v. 8).

RIET (st. LXXV, v. 5): rie.

RIMUR (st. LXIV, v. 4): bruit.

ROÉES (st. CCLX, v. 10): ? rayées, rouges. Cette couleur étoit celle des écus des Normands compatriotes de Turold.

ROET (st. CXXVII, v. 14): ? rayé, rouge.

> Li dus Raimont offert .iij. pailes *roez*.

(*Li Romans de Parise la Duchesse*, p. 40.)

Voyez Du Cange à ROIATUS, et la note 1, p. 29, du *Roman de Garin le Loherain*.

ROLLANS, T (*passim*). Le seul passage historique d'auteur contemporain qui existe sur Roland est celui d'Eginhard, que nous avons cité dans notre Préface*. M. de Sismondi conjecture que ce paladin a existé sous Charles-Martel. Voyez l'*Histoire des Français*, t. II, p. 263-265.

Il y avoit aussi dans le XIII[e] siècle un lieu des Pyrénées qu'on appeloit les bornes de Charles :

> Usque sub Hispanos fines portusque remotos,
> Qui Caroli metæ (a) populari voce vocantur.

(*Guillelmi Britonis-Armorici Philippidos lib. I*, v. 264; *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XVII, p. 122.)

* *Ibid.*, p. 125. Voyez aussi la *Statistique générale des départements pyrénéens*, etc., par Alexandre du Mège, tom. I. Paris, librairie de Treuttel et Wurtz, M. DCCC. XXVIII, p. 36, 37.

(a) Caroli metas, ad Pyrenæos montes, *Crucem Caroli* vocat Matthæus Paris.

* On lit dans un *Preceptum evindicatorium magni Karoli*: Tunc nos una cum fidelibus nostris, id est, Hagino, ROTHLANDO, Wichingo, Frodegario comitibus, etc. —Chronicon Laurishamense, anno 776. (*Germanic. Rer. Script.* ed. Maquardo Frehero, t. I. Francfort. M. DC. XXIV, in fol., p. 59, ligne 10.)

Raoul Tortaire, qui vivoit entre les années 1096 et 1145, s'exprime ainsi :

Ingreditur patrium gressu properante cubiclum,
Diripit a clavo clamque patris gladium ;
Rutlandi fuit iste, viri virtute potentis,
Quem patruus magnus Karolus huic dederat.
Et Rutlandus eo semper pugnare solebat,
Millia pagani multa necans populi *.

Roland est nommé, avec Achille, comme un modèle de vaillance, par Orderic Vital, écrivain du XII[e] siècle. Voyez le septième livre de son *Histoire Ecclésiastique* **.

Guillaume le Breton, chapelain et historien de Philippe-Auguste, commence ainsi un paragraphe du troisième livre de sa *Philippide* :

Haud secus hispanas Carolus properabat in oras,
Quando Marsilii corruptus munere regis
Infelix Ganelo Francorum tradidit alas,
Dum cupit indignæ vindictam reddere stragi
Qua dux *Rollandus* post inclyta bella, ducesque
Bisseni, quorum florebat Francia laude,
Sarracenorum manibus cecidere cruentis
Sanguine Roncevalum generoso nobilitantes ***.

Voici les passages des Troubadours dans lesquels il est question de Roland :

Lo sen volgra de Salomon
Et de *Rollan* lo bel servir.
(Pistoleta : Ar agues ****.)

Plus n'ai pres, joi e salut
Qu'anc n'o i pres d'Alda *Rotlan*.
(Barthélemy Zorgi : Atressi *****.)

Aleyxandre vos laisset son donar,
Et ardimen *Rotlan* e 'lh dotze par.
(Rambaud de Vaqueiras : Valen marques******.)

Mas trahits sui, si cum fo Ferraguts
Q'a *Rotlan* dis tot son maior espaut,
Per on l'aucis ; et la bella fellona
Sap qu'ieu l'ai dig ab qual gienh m'aucizes.
(*Id.* : D'amor *.)

Et aura li ops bos estandarts
Et que fieira mielhs que *Rotlans*.
(Pierre Cardinal : Per fols **.)

Ieu no m'apel ges Olivier
Ni *Rollan*, qe q'el s'en dises,
Mas valer los cre maintas ves
Quant cossir de leis qu'en enquer.
(Garin d'Apchier : L'autr'ier ***.)

E s'ieu non val per armas Olivier,
Vos non valets *Rollan*, a ma semblansa.
(Albert Marquis et Rambaud de Vaqueiras : Ara m digats ****.)

Outre le fameux passage de Wace, dans sa description de la bataille d'Hastings, il en existe un autre du même auteur, dans lequel Roland est nommé à propos de Guillaume-le-Conquérant :

Pois *Rollant* ne poiz Olivier
N'out en terre tel chevalier.
(*Roman de Rou*, t. II, p. 283.)

On trouve encore le même paladin nommé dans un ouvrage plus ancien peut-être, et certainement écrit en Angleterre : Horn, dit un trouvère,

Espée out à sun les, od un pin de cristal,
Unkes miels ne trenchat Curtei[n] ne Durendal,
E chalces ot de fer : purquei en dirrei or al ?
Meillurs ne chalçot unc *Rollant* l'emperial.
Une espée ot trenchant, enseigne de cendal *****.

Chardry, trouvère anglo-normand du XIII[e] siècle, dit, dans sa *Vie de seint Josaphaz* ****** :

Ne l' fesum pas, kar la folie

---

* *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, in-4. p. 141.

** *Historiæ Normannorum Scriptores Antiqui*, p. 646, A.

*** Vers 391. *Rec. des Hist. des Gaules et de la France*, t. XVII, p. 153, B.

**** *Choix des Poésies originales des Troubadours*, t. II, p. 206.

***** *Ibid.*, p. 311.

****** *Ibid.*

* *Ibid.*, p. 312.

** *Ibid.*

*** *Ibid.*

**** *Ibid.*, p. 309. Voyez aussi p. 295.

***** *Roman de Horn*, Ms. Douce, fol. 15, recto, col. 1, v 33 ; Ms. Harléien, n. 527, fol. 61, verso, col. 2, v. 40 ; Ms. de la Bibliothèque publique de l'Université de Cambridge, coté Ff. 6. 17, fol. 40, verso, v. 18 ; *Journal des Savants*, septembre, 1834, p. 545.

****** Et non celle du roi saint Edmond, comme l'a dit par erreur l'abbé de la Rue dans ses *Essais historiques sur les bardes*, t. I, p. 153.

A muntant de ceste vie,
Ke plus tost orrium chanter
De *Roulant* u de Oliver
E les batailles des Duze Pers
Orrum mut plus volenters
Ke ne frium, si cum jo quid,
La passium de Jhésu-Crist;
Tant sumes feins k'en ubliance
Mettum tut Deu e sa pussance.

(Ms. Cottonien, Caligula, A. IX, fol. 213, recto, col. 2.)

Dans un autre ouvrage d'un trouvère anglo-normand, l'on trouve le passage suivant, qui prouve combien les chansons de Charlemagne, de Roland et des douze pairs étoient répandues en Angleterre :

Li avers duns ws promettra,
Mès poi u nient ws durra;
A nent fet les povers raindre
Pur sa sale bel depeindre,
Le rai Charles fet purtrayer
Od li *Rolland* e Oliver,
Tus les Duz Pieres i sunt
Od les quatre fiz Eamund * ;
Li Constantin le ray i est
Et sa raine od li contret ** ;
Ilok fet les beus chevaus,
Les chevalers e les vassaus;
E le pover vait en la rue
Nu pé e la jambe nue
Pur deprier pur le aumon,
Mès il ne trove ki li dune.

(*Somme des Péchez*, Ms. Harléien, n. 4657, fol. 101, recto, col. 1.)

Guillaume de Wadington, trouvère anglo-normand aussi, disoit aux barons anglois, dans son traité des péchés et des peines, si l'on en croit l'abbé de la Rue***, qu'à force d'entendre chanter les prouesses des paladins de Charlemagne, ils croyoient tous valoir Roland, tandis qu'il ne valoient pas la pie d'Olivier.

On lit dans le *Roman des Aventures Fregus*, écrit aussi vraisemblablement en Angleterre :

N'ot mie chière d'omo morne,
Ains l'ot envoisié et joiant,
Si cuide bien valoir *Rollant*.

(Ms. 7595, fol. CCCCXLIII, recto, col. 1.)

Écoutons maintenant Jehan Bordiax :

Mort sont li .xij. Per qi erent de grant lin,
Rollans et Oliviers au corage anterin,
Hastés et Berangers, or r'ont mort Baudoin.

(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 111, recto, v. 23.)

Roland a été placé en paradis par les clercs, et parmi les fées par le peuple, comme le prouvent les passages suivants :

En paradis el luoc megllior,
Lai o'l bon rei de Fransa es,
Prop de *Rollan* sai que l'a mes.

(Guillaume de Berguedan : Consiros cant. — *Journal des Savants*, février 1836, p. 92.)

Eodem die (3a maii), in Vasconia, Rolandus Comes cenomanensis aliique primæ nobilitatis Galliæ equites : sujugata Navarra Cæsaraugustaque ab Saracenorum jugo liberata, cum victores ad Carolum Magnum redirent cum exercitu, in saltibus Pyreneis intercepti, pro Christo adversus impios pugnantes glorioso agone occubuerunt. (*Martyrologivm Gallicanvm*.... Studio ac labore Andreæ dv Savssay. Lvtetiæ Parisiorvm, sumptibus Sebastiani Cramoisy, M. DC. XXXVII, in-folio, p. 319.)

Les fées vienent vers Renoart errant,
Renouart voient sus la rive dormant;
Dist l'une à l'autre : « Or alons belement
Ves Rennoart, trové l'avons dormant,
Le plus hardi et le miex combatant
Qui onques fust en cest siècle vivant;
Quar l'emportons trestout esbanoiant
A Avalon nostre cité vaillant,

* La renommée de ces chevaliers a été telle jusqu'à nos jours que leur histoire a été mise en drame bas-breton et publiée sous ce titre : *Buez ar pévar mab Emon, duc d'Ordon, laqet e form un dragedi, ha reizet en urz gant a. l. m. l. E Montroulez, e ty Lédan, impr.-libr., e traon ru ar Vur*. 1833, in-12, de 408 pages

** Ces deux vers semblent avoir trait à la même fable à laquelle il est fait allusion dans le *Roman de Tristan*. Voyez notre recueil, t. I, p. 16, v. 243 et suiv.

*** Tome I, p. 153. Notre correspondant, M. Thomas Wright, auquel nous devons deux des passages précédents, n'a pu retrouver la citation originale, vu que M. de la Rue ne cite pas le folio du manuscrit, et que le *Manuel des Pecchez* (Ms. Royal, Musée Britannique 20. B. XIV) se compose au moins de vingt mille vers.

.C. lieues est outre la mer qui fent.
Là soit o nous, s'il veut, tout son vivant
Avoec Artus et avoeques *Rollant*,
Avoec Gavain et avoeques Yant.
La gent faée est ilueques manant;
Là iert à joie, s'il veut, tout son vivant;
Et se il veut, portons l'encore avant
En Odierne la fort cité manant;
Ou, se il veut, enquore plus avant
Si qu'en la cit Loquiferne le grant. »
(*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. La Vallière, n. 23, *olim* 2735, fol. 1, verso, col. 1, v. 1.)

Les fées prennent Renoart el sablon,
Dist l'une à l'autre : « Dites, quel le feron?
Ses garnemens autrement mueron. »
Les autres dient : « A Dieu bénéiçon. »
Sa mace font muer com .i. faucon
Et son hauberc en .i. esmerillon
Et son vert yaume muer en .i. Breton
Qui doucement harpe le lay Gramon;
Et de l'espée refirent .i. garçon,
Si l'envoièrent tout droit à Avalon.
Trestout aussi com devisé avon,
S'en vont les dames devisant à bandon,
Renoart portent par grant enchantoison,
Onc n'arrestèrent tresque à Avalon;
Le roi Artus trouvèrent el danjon,
O lui *Rollant* le niés au roy Challon;
La gent faée estoient environ.
(*Ibid.*, fol. 1, verso, col. 1, v. 30.)

Et dist Artus : « Or vous sera conté.
Je sui Artus dont l'en a tant parlé.
Renouart frère, ce sont la gent faé
Qui sont du siècle venus et trespassé.
Vez-là *Rollant*, ce vermeill coulouré,
Et c'est Gauvain à ce poile roé,
Et puis Yvain .i. sien compaing privé;
Et cele bele au vis enluminé,
Icele est Morgue, où tant a de biauté. »
(*Ibid.*, fol. 3, recto, col. 1, v. 16.)

Nous croyons devoir donner ce même passage d'après un autre manuscrit, à cause des différences qu'on y trouve :

Vers Renouart vont les fées errant,
Qui se dormoit seur la rive forment.
Dit l'une à l'autre : « Or alons belement.
Vez Renouart qui gist lez cel estant,
Le plus hardi et le miex combatant
Qui onques fust en ce siècle vivant,
Que l'enportons trestot ebanoiant
En Avalon nostre cité vaillant :
.C. liues est outre l'arbre qui fant.
Là soit o nous, s'il velt, tot son vivant.
La gent faée sont illueques manant;
Et s'il ne velt, si le portons avant
En Hodierne, si verra son enfant;
Ou se il velt, en Orenge la grant;
Ou se il velt, en Loquiferne avant. »
(Ms. 6985, fol. 230, recto, col. 3, v. 11.)

Leffées (*sic*) prenent Renouart el sablon,
Sa mace font muer en .i. faucon
Et son hauberc en jugleor gascon
Qui lor viele doucement à haut ton *;
Et son vert elme muent en .i. Breton
Qui doucement harpe la loi Gorhon,
Et de s'espée refirent .i. garçon;
Si l'envoièrent tot droit à Avalon,
Le roi Artu trova en .i. donjon
O lui Gauvain, *Rollant* le niés kll'zm (*sic*).
La gent faée s'aünent environ.
(*Ibid.*, fol. 230, recto, col. 3, v. 35.)

Les fées l'ont doucement désarmé
Et puis si l'ont en l'aut palès mené.
Li rois Artus s'est contre lui levé,
O lui Gauvain son neveu le sené,
Rollans le preuz qui tant fu adurez;
Molt le conjoient et puis l'ont désarmé.
. . . .
Et dist Artus : « Jà vos sera conté.
Je suis Artus dont l'en a taut parlé. } (*sic*)
Qui sont du siècle venu et trespassé. }
Vez-ci *Rollant*, cel vermeil coloré;
Ce est Gauvains à cest paile roé
Et cist Yvains son cousin le sené
Qui ont esté chevalier esprové;
Et cele bele à cest gent cors mollé,
Cele est Morgue qui tant a de biauté;
Ele est ma suer, sachiez de vérité.
(*Ibid.*, fol. 231, recto, col. 2, v. 16.)

---

* Ce passage et les suivants montrent quel cas on faisoit des jongleurs du midi, même dans le nord de la France :

Antecris, quant il fu assis
Aveuc .j. jougleour massis
Qui trop savoit sons poitevins.
(*Le Tournoiement d'Antechrist*, Ms. suppl. franç. 540, fol. 4, recto, col. 2, v. 11 du poème.)

Je sai bien .l. sons,
Tous provenciaus.
(*Resveries*. — *Jongleurs et Trouvères*, p. 37.)

Terminons cet article par quelques détails que nous avons recueillis çà et là sur Roland.

On cite une donation qu'il auroit faite à l'église de Saint-Denis : « D'ailleurs, Rolland, aussi l'vn de ces douze guerriers, qui se firent tant renommer, au siecle de Charlemagne : et lequel portoit tiltre de Conte du Gastinois : au ressort, en partie, du Bailliage, et siege præsidial de Melun : fit don à l'eglise de Sainct Denys en France, de sa terre et Seigneurie de Beaulne, sise en ce sien destroict. » (*Histoire de Melvn.... par* M. Sebastian Rovlliard. A Paris, chez Gvillavme Loyson, 1628, in-4, p. 208.)

On rapporte un autre don qu'il auroit fait au monastère de Saint-Médard : « L'abbaye de Saint Mard a été anciennement fondée par le roi Clotaire, chef de tous les monastères des Gaules. Il y a des fiefs en grand nombre, comme jusqu'à vnze-vingts...... Entre lesquels fiefs il y en a un nommé le Fief Roland que possède et tient noble homme Mgr. Louis Martine..... A cause duquel fief le dit Martine doibt et est tenu semondre touts les dits vassaux pour comparoir à la dite procession, sur les peines dessus dites, et à cette cause a droit de prendre de chacun d'eux certain debvoir, mesme est tenu de marcher tenant une verge en main au-devant de la crosse du dit abbé, non seulement en ceste grande procession, mais aux huit grandes festes de l'an... Le seigneur du dit fief Roland doibt encore servir toutes et quantes fois qu'on descend la fierte de saint Sebastien, et pareillement quand l'abbé du dit Saint Mard fait le festin de sa nouvelle entrée en la dite abbaye, étant tenu de servir de la coupe le dit abbé tout le long du festin.

« Le Fief Roland est ainsi dit parce que Roland, du temps de Charlemagne, le donna entre autres choses à l'église de Saint Mard.* »

On lui fait visiter, en 778, le pèlerinage de Notre-Dame de Roc-Amadour. Voyez *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Roc-Amadour*, par A.-B. Caillau. Paris, chez Adrien Leclère et compagnie, 1834, in-8, p. 73.

A Florence, l'église di S. Apostolo passe pour avoir été fondée par Charlemagne : « Ed io rifletto, dit G. Richa*, che questa malconsigliata opinione si è viepiù radicata nel popolo, e confermata da un' antica iscrizione, che scolpita in una lamina di piombo, si conserva sotto l'Altar Maggiore della Chiesa, e viene anche decantata da una cartella in marmo stata posta nella facciata, la quale fa menzione non solo della fondazione di Carlo, ma della consacrazione fatta da Turpino Arcivescovo con le seguenti parole :

C
VIII. V. DIE APRILIS
IN RESVRECTIONE DOMINI. KAROLVS FRANCORVM REX A ROMA REVERTENS, INGRESSVS FLORENTIAM CVM MAGNO GAVDIO ET TRIPVDIO SVSCEPTVS CIVIVM COPIAM TORQVEIS AVREIS DECORAVIT ET IN PENTECOSTEM FVNDAVIT ECCLESIAM SS. APOSTOLORVM. IN ALTARI INCLVSA EST LAMINA PLVMBEA IN QVA DESCRIPTA APPARET PREFATA FVNDATIO. ET CONSECRATIO FACTA PER ARCHIEPISCOPVM TVRPINVM TESTIBVS ROLANDO ET VLIVERIO. »

« Les deux paladins de Charlemagne, Roland et Roger, que l'on voit sous le nº 14 répété, sont sculptés en bas-relief sur pierre, au-dessus de la porte de la cathédrale de Vérone. Ils sont du IXe siècle, et par conséquent peu éloignés de l'époque que les faits d'armes de ces guerriers avaient rendue célèbre. » (Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'Art par les Monuments*, vol. II, p. 53, et vol. IV, sculpt., pl. XXVI, nº 14 répété.)

Au XIIe siècle, le récit des hauts faits de Ro-

* *L'ordre de la procession de Soissons, dévote et mémorable, faicte à la louange de Dieu pour la délivrance de Nos Seigneurs les Enfans de France,* etc.

Ceste procession a esté mise et redigée par escript en la forme que dessus par Jacques Petit, Procureur du Roi au comté de Soissons, lequel a esté maistre des cérémonies à la dite procession et maistre d'hostel au banquet.

Ce present livre fut achevé d'imprimer le xxixe jour d'aoust M.D.XXX. et est vendu à Paris par Me. Geofroy de Bourges. Indiqué dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. II, p. 217, nº 17547.

* *Notizie istoriche delle chiese fiorentine,* tomo IVe, parte seconda, in Firenze. MDCCLVI, in-4, p. 46.

land et d'Olivier faisoit les délices des barons de l'Artois : « Proinde militem quendam veteranum Robertum dictum constantinensem, qui de romanis imperatoribus et de *Carolomanno*, de *Rolando et Olivero* et de Arthuro Britanniæ rege eum (Arnoldum de Ghisnis in XIIe sæculo) instruebat et aures ejus demulcebat. » (Lamberti Ardensis Hist. Com. ardensium et guisnensium, lib. IV, cap. XCVI. *Reliquiæ manuscriptorum omnis aevi*, ed. Io. Petro de Ludewig, t. IIX, p. 498.)

Du temps même de Rabelais on ne se lassoit pas encore de raconter les prouesses de Roland : « Cependant Panurge leur comptoit les fables de Turpin, les exemples de sainct Nicolas, et le conte de la Ciguoingne. » (*Pantagruel*, liv. II, chap. XXIX.) Auparavant, le même auteur fait ainsi allusion à notre héros : « Et apres quelcques années [l'Escholier limosin] mourut de la mort Roland. » (*Ibid.*, liv. II, chap. VI. Voyez aussi le traité de J. de la Bruyère Champier, intitulé : *De Re Cibaria*, lib. XVI, cap. V.)

La réputation de Roland s'étoit tellement étendue qu'elle avoit gagné la Hongrie, l'extrême nord de l'Europe * et même la Turquie, si nous en croyons les passages suivants :

« Fuerat olim Francorum rex, Carolus ille magnus, Pipini filius...... Huic Carolo, ex sorore nepos erat Rolandus, de quo tot tantaque fabulamenta cantantur, ut in tota fere Europa, plebeiorum ora, nihil aliud resonent; adeo, ut cum de fortissimo quoque viro sermo seritur, Rolandum revixisse feratur, ita ut in tota Italia, Rolandus, non proprium amplius viri, sed fortitudinis nomen esse censeatur**. Nam in exprobratione minacium et audacium hominum, frequenter usurpant, interrogantes, an alter Rolandus sit? Præterea fabulantur, hunc fuisse gigantem, certamenque habuisse singulare cum quodam gigante Sarraceno, cui nomen

* Ces vers donnent la raison du cours des fables françaises dans le nord de l'Europe. Ils sont du XIIIe siècle :

Tout droit à celui temps que je ci vous devis
Avoit une coustume ens el Tyois païs
Que tout li grant seignor, li conte et li marchis,
Avoient entour aus gent françoise tous dis
Pour aprendre françois leurs filles et leur fils.
(*Li Romans de Berte aus grans piés*, st. 5, p. 10.)

** Pareille chose a eu lieu en France, comme le prouvent les passages suivants :

. . . . Cascuns lors si esmus
Fu de bien faire et si ardans
Que cascuns ert en soi *Rollans*
De volenté.
(*Renart le Nouvel*, vers 2208. — *Le Roman du Renart*, t. IV, p. 210.)

Et Raous ses fius li vaillans
Que ce sanloit uns drois *Rollans*.
(*Id.*, v. 4009. — *Ibid.*, p. 288.)

Cascuns i fu si bien faisans
Que se cascuns d'eus fust *Rollans*
S'en péust-on en bien parler.
(*Id.*, v. 5066. — *Ibid.*, p. 327.)

Et tout lor fait par estovoir
Les cuers à folie esmovoir,
Et si légiers et si volans
Que chascuns cuide estre ung *Rolans*.
(*Le Roman de la Rose*, édit. de Méon, à Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné, M.DCC.XIV, in-8, t. II, p. 232, v. 9219.)

La même chose a eu lieu pour Renouart, l'un des héros du *Roman de Guillaume d'Orange*, comme l'on en peut juger par les citations suivantes :

N'avoit pas cuer de coart,
Ains sembloit estre *Renoart*
Au Tinel qui fu revescus.
(*Le Roman de la Rose*, t. III, p. 63, v. 15547.

Certes, plus seroit honorable
A Gauvain le bien combatable
Qu'il fust d'ung coart engendrés
Qui sist ou fust tous encendrés
Qu'il ne seroit s'il iert coars
Et fust ses péres *Renouars*
(*Id.*, t. III, p. 211, v. 19091.)

Quant il ot dit sa voulenté
Il furent tuit entalenté
Tellement que le plus couart
Cuidoit bien valoir *Renouart*.
(*La Prise d'Alixandre*, par Guillaume de Machaut, Ms. de la Bibliothèque royale, supplément françois, n° 43, fol. CC.XIX. recto, col. 1, v. 25.)

Il pert que ce soit *Renouart*,
Et il n'a si couart,
Si péurus ne si failli
Comme il est jusques à Mailli.
(Guillaume Guiart, *la Branche aux royaux lignaiges*, apud Buchon, *Chroniques nationales*, t. VII, p. 266.)

erat Ferraus. Addunt etiam, huic fuisse machaeram, nomine Durindanam, ferrum lapidesque secantem; fingunt quoque hos duos, fato invulnerabiles, nisi in quibusdam particulis corporis, fuisse, quas multiplici armatura munierant. Hæc deliramenta ubique cantandi materiam præbent, sed aiunt victorem Rolandum, tandem siti interiisse. Puer rex Matthias, ad hujusmodi carmina, et virorum fortium commemorationem, adeo erat attentus, ut cibi potusque oblitus, inedia pressus, a mane usque ad vesperum, ad illorum vehementes ictus, pugnamque acerrimam, quodammodo stupefactus, nil aliud cogitans, interdum gloria victoris accensus, brachiapedesque, sub quadam pugnantium gesticulatione movebat; cum et pugnantibus, et adesse et praesse sibi videretur. » (*Galeoti Martii Narniensis de Dictis et Factis Matthiae regis*, c. XII. — *Scriptores rerum Hungaricarum*, ed. Ioanne Georgio Schwandtnero, impensis Iohannis Pauli Kraus, bibliopolae vindobonensis, M DCC XLVI — M DCCXL VIII, 3 vol. in-fol., t. I, p. 543.)

« La grand espée de Roland pend encor pour l'heure presente à la porte du chasteau de Bource. Les Turcs la gardent chere comme quelque reliquaire : car ils pensent que Roland estoit Turc, au moins s'il peut estre vray ce que le vulgaire en pense. » (*Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouuées en Grece, Asie, Iudée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges, redigées en trois liures*, Par Pierre Belon du Mans. A Paris, chez Guillaume Cavellat, 1555, in-4, liv. III, chap. XLII, fol. 204, recto.)

Busbeq, parlant des habitants de la Colchide, dit : « In longam perticam sive acerem fides intendunt, easque bacillo ad numerum percutiunt, ad quem strepitum cantant suas amicas, et laudes fortium virorum, inter quos (si vera sunt, quæ memorantur) frequens Rulandi nomen, unde eo translatum, non conjicio, nisi trans mare migravit una cum Gothofrido Bollionio. De quo Rulando multa narrant prodigiosa, magis etiam ridicula, quam nostri talium fabularum architecti. » (*A. Gisleni Busbequii omnia quæ extant*. Lugd. Batavorum, ex officina Elzeviriana. Anno 1633. Petit in-12, p. 207.)

« In another of the sagas, Jarl, a magician of Saxland, exibits his feats of necromancy before Charlemagne. We learn from Olaus Magnus, that Roland's magical horn, of which archbishop Turpin relates such wonders, and among others that it might be heard at the distance of twenty miles, was frequently celebrated in the songs of the Islandic bards. » (Warton, *The Hist. of English Poetry*, édit. de Price, t. I, p. lx. Voyez aussi même volume, p. 136.)

Ce fameux cor avoit été donné à Roland par son oncle, si l'on s'en rapporte au passage suivant :

A une Pentecoste fu Charles à Paris;
Venuz fu de Soisoigne, s'ot Guiteclin ocis;
Sebile la roïne, qui molt ot cler le vis,
Dona son fier nevou Baudouin le marchis,
Et son neveu *Rollant* l'olifant q'ot conquis.

(*De Renaut et de ses Frères*, Ms. du Roi 7183, fol. 93, recto, col. 1, v. 5.)

Ces vers nous rappellent les suivants, tirés d'un roman dont la scène se passe aussi dans la *Soissoigne*.

Qui véist al baron les Saisnes martirier
Pour nient ramentéust *Rollant* ne Olivier.

(*Roman du Chevalier au Cygne*, Ms. suppl. franç. n. 540-8. fol. 35, verso, col. 2, derniers vers.)

A lui ne valut riens *Rollans* ne Oliviers
Ne Guillaume d'Orenge, Sanses ne Engeliers.

(*Id.*, *ibid.*, fol. 37, verso, col. 2, v. 40.)

Les grans paines que ot Oliviers ne *Rollans*
Ne celes que soufri Iaumons ne Agolans
Ne li ber Viviens quant fu en Aliscans
Ne valut à cestui le pris de trois bezans.

(*Roman de Godefroi de Bouillon*, Ms. suppl. franç. n. 540-8, fol. 107, recto, col. 1, v. 27.)

Quant au nom du héros, écoutons les *Chroniques de Saint-Denis :*

« *Rollans*, si vaut autant à dire comme, *roles escriz et plains de science* *, pour ce qu'il seurmonta tous les rois et tous les princes en sapience. » (Liv. V, chap. VIII. *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, vol. V, p. 311, D.)

---

* Var. : « Selon la signification des nons, *Roulant* si vaut autant comme, *roule de science*. »

Voyez en outre, sur le même sujet, Wachter, *Gloss. Germ.*, col. 919, sub voc. LAND; Ménage, *Diction. Etymol.*, voc. ROLAND; Schilter, *Gloss. Teut.*, voc. ROLAND.

Dans son curieux voyage, Sébastien Schrœtter dit que de son temps on conservoit à Saint-Denis, près Paris: « 12. Gladius Caroli Magni*. 13. Gladius magni *Rolandi* et Joannæ virginis Avreliensis (*sic*). Hæc et plura alia à peculiari præfecto abbatiæ monstrari solent. » (*Historia totius terrarum orbis.* inpensis Joh. Birckneri Bibliop. Erffurt. 1620, 2 vol. in-8, t. I, p. 238.)

On lit plus loin, à l'article BLAVIA BLAYE: « Incolæ Rolandum Caroli Magni nepotem natum hic et sepultum asserunt. Non procul ab urbe locus est, qvi *la garde du Roland* vocatur, ex qvo hastam in Garonnæ fluvium Rolandum projecisse memorant. » (*Ibid.*, p. 274.)

Enfin, à l'article ARELATUM, ARLES, il dit ce qui suit: « 3. Extra portam hanc templum sancti Honorii (*l'église Saint-Honoré*) sub cujus choro in crypta subterranea sepulchrum monstratur ex albo marmore elegantissime factum, ac duas super columnas marmoreas positum, in quo caput adhuc et ossa defuncti conspiciuntur. Nonnulli sepulchrum hoc esse dicunt magni illius *Rolandi* Caroli Magni ex sorore nepotis, cujus tamen cunas et tumulum Blavienses alias sibi vindicant. Carolus Magnus in illius obitum sequentes versiculos fecisse perhibetur:

Tu patriam repetis tristi nos orbe relinquis,
Te tenet aula nitens nos lacrymosa dies.
Sed qui lustra tenes octo et binos super annos,
Ereptus terris justus ad astra redis. »

(*Ibid.*, p. 301.)

Dans un grand nombre de villes de l'Allemagne, l'on trouve des statues de Roland sur les places publiques. C'est sur ces statues que l'on a écrit les dissertations suivantes: — *Johannes Gryphiander*, De Weichbildis saxonicis, sive colossis Rulandinis urbium quarundam saxonicarum commentarius historico-juridicus. Argentorati, typ. Johann. Schütz. 1666. In-4. — *Johann. Frid. Rhetius* (vel Retz), Disputatio jurid. publ. de statuis Rolandinis in urbibus et vicis quibusdam Germaniæ, jurium aliquorum indicibus. In Electorali Viadrina, prelo Frid. Eichorns. s. a. (probablement de la fin du XVII[e] siècle). In-4. — *Joh. Henric. Eggeling*, Dissertat. miscellan. Germaniæ antiquitatum, quinta de statuis Ruhlandicis. s. l. An. 1700. — Ces dissertations, et d'autres passages tirés de divers écrits relatifs au même sujet, se trouvent mentionnés dans *Johann. Frideric. Pfeffinger*, Corpus juris publici... ad ductum institutionum jur. publ. Philippi Reinhardi Vitriarii. Francofurti ad Mœn., ap. Franc. Varrentrapp. 1754. In-4. Tom. II, lib. I, tit. XVIII, § 15, p. 822-827. — Au reste, ces statues, comme celles des Anglo-Saxons dites *du roi Æthelstân* (Æthelstânsseulen; voyez *Lappenberg*, Geschichte von England. Hamburg, bei Friedrich Perthes. 1834. In-8. Tom. I, p. 376-377), avoient du rapport avec les statues *dites d'Irmin* (Irmansûl; voy. *Jacob Grimm*, Deutsche Mythologie. Gœttingen, in der Dieterichschen Buchhandlung. 1835. In-8. Pages 81-84; — 209-216; — et 692), et doivent leur origine à la coutume très-ancienne des Germains, et spécialement des Saxons, d'ériger des images de leurs rois ou héros sur les places publiques où ils tenoient leurs plaids (placita, mallia, Mahlstætten, Dingstætten); parce que, depuis les temps du paganisme, ils aimoient à les tenir dans des lieux sacrés (an heiligen ortern; voy. *J. Grimm*, Deutsche Rechts Alterthümer. Gœttingen, in der Dieterichschen Buchhandlung. 1828. In-8. P. 793 et suiv.), dans des enceintes où étoit interdite toute sorte de rixe et de guerre (zur Befriedung des Gerichtsplatres). C'étoit donc un signe que les villes où se trouvoient de pareilles statues dites de Roland, avoient une juridiction indépendante.

Dans les contes populaires des Allemands, traduits en françois sous le titre de *Contes de*

---

* L'empereur dist: « Foy que je doy
L'espée de saint Charlemainne,
Qui l'empire ot en son demainne,
Qui tramble quant on la tient nue!
J'ay grant joie de vo venue. »

(*Le Livre de la Prise d'Alixandre*, Ms. 7609, fol. cccxvj, recto, col. 1, v. 14.)

Musæus, Paris, Moutardier, M DCCC XXVI, 5 vol. in-18, il y en a un, p. 183-263, tom. I, intitulé *les Ecuyers de Roland*.

Il existe une savante dissertation qui a pour objet les traditions fabuleuses sur Roland comparées avec les faits positifs qu'en donne l'histoire; elle a pour titre : « Rolandum magnum variis fabularum involucris explicatum, veritatique restitutum, consensu inclitæ facultatis philosoph. præses M. *Godofred. Schumannus*, Belgra-Misnicus, et respondens Damian. Blumenrœder, Numburg. Misn. SS. Th. Stud. P. L. C. placidæ eruditorum disquisitioni sistent D. XXIII. Junii A. CIↃ.IↃC.XCIV (1694). Lipsiæ, typ. Joh. Christoph. Brandenburgeri. In-4. — Cap. I. Varias variorum fabulationes continet (pour la plupart d'après la chronique dite de Turpin). — Cap. 2. Veram Rolandi historiam exhibens. »

Pour la mère de Roland, voyez *li Romans de Berte aus grans piés*, p. 174 et 180.

Dans la *Chanson des Saisnes*, il est question d'un Baudoin, frère de Roland. Voyez le manuscrit de M. Lacabane, fol. 19, verso, v. 26, st. LII, v. 18.

Consultez, pour de plus amples détails sur Roland, l'édition d'Eginhart par Joh. Hermann Schmincke. Utrect, CIↃ IↃ CCXI, in-4, p. 55, 56, note de Bollandus.

ROMAIN (st. CCLXIX, v. 19). Voyez SEINT-ROMAIN.

ROMAINE (st. CCXXIII, v. 11) : premier nom de l'Oriflamme.

RORMAINE (st. CLXIX, v. 15).

ROSNE (st. CXXI, v. 14). Voyez ENVERS SUR LE ROSNE.

ROSSILLON (st. LXII, v. 6). Voyez GERARS DE ROSSILLON.

RUME (st. LXXII, v. 6) : Rome.

RUNERS (st. CLXI, v. 10).

RUSSILLUN (st. CLX, v. 6). Voyez GERARD LE VEILL DE RUSSILLUN.

S

SABELINES (st. XXXVIII, v. 4) : de martre zibeline.

SACENT (st. CCXXVI, v. 16): sachent.

SACEZ (st. XXXIX, v. 1) : sachez.

SAFFRET (st. CLXXIX, v. 4; st. CCXXVII, v. 5) : ciselé, s.

SAIRAU (st. CCX, v. 5) : cercueil.

SAISONIE (st. CLXIX, v. 19) : Saxe.

SAIVEZ (st. LXXXVIII, v. 8) : savez.

SALIENT (st. LXXVI, v. 16) : s'élancent, *saliunt*.

SALSE (st. XXVII, v. 7) : salée, *salsum*.

SALT-PERDUT (st. CXIX, v. 5) : nom du cheval de Malquiant.

SALVE (st. XIII, v. 10). *Nostre lei plus salve*, notre loi où il y a plus de salut.

SALVET (st. IX, v. 2) : sauvé.

SALVETEZ (st. IX, v. 5) : salut.

SAMUEL (st. CCXXXV, v. 8).

SAN (st. CLXXX, v. 5) : sa.

SANCTE (st. CLXXXV, v. 12; st. CCVII, v. 6) : sainte, *sancta*.

SANSUN (st. VIII, v. 10; st. XCVI, v. 1; st. CLXXIII, v. 34).

SAPIDE (st. LXXVI, dernier vers) : forêt de sapins.

SARAGUZEIS (st. LXXVII, v. 2) : de Saragosse.

SARAZINEIS (st. LXXVII, v. 1) : sarrazin, de fabrique sarrazine.

SARCOUS (st. CCLXIX, v. 18) : cercueils.

SARDONIE (st. CLXIX, v. 1) : sardoine.

SARRAGUCE (*passim*) : Saragosse, lat. *Cæsaraugusta*.

SARRAGUZEIS (st. LXXVII, v. 3) : de Saragosse.

SASFRÉES (st. CXI, v. 5) : ciselées.

SAVUM (st. CLXXIX, v. 8) : savons.

SCIRE (st. CCXLI, v. 5) : ?

SE (st. CLXXXIII, v. 16) : son.

SÈBRE (st. CLXXVI, v. 8; st. CLXXXVII, v. 4; st. CXCIV, v. 4; st. CXCVI, v. 9).

SEDEIT (st. XXVIII, v. 7) : étoit assis, *sedebat*.

SEDME (st. CCXX, v. 2; st. CCXXXIII, v. 5; st. CCXXXV, v. 8; st. CCXXXVI, v. 7) : septième.

SEGNURS (st. CCI, v. 3) : seigneurs.

SEI (*passim*) : soi, lui.

SEIE (st. CCLXXXV, v. 6) : sois.

SEIELER (st. CLXXXV, v. 5) : sceller.

SEIENT (st. LXXXII, v. 5; st. CXIV, v. 4; st. CCLXXXVI, v. 15) : soient.

SEIEZ (st. CCXV, v. 3) : soyez.

SEIGNAT (st. CCXXV, v. 2) : signa.

SEIGNET (st. XXV, v. 10) : signé, fait le signe de la croix.

SEIGNEZ (st. CCIX, v. 7) : signés, fait le signe de la croix sur.

SEIGNURILL (st. X, v. 13) : seigneurial.

SEINET (st. CXLVII, v. 3) : saigné.

SEINT-ANTONIE (st. CXXI, v. 12).

SEINT-DENISE (st. LXXV, v. 19) : Saint-Denis.

SEINT-ROMAIN (st. CCLXIX, v. 19). « Charles honorant la memoire de ceux qu'il auoit cheris pour leur vertu durant leur vie fit rechercher les corps des seigneurs de marque occis par les Gascons : lesquels il fit porter à Bourdeaus où partie d'iceux furent inhumés, aucuns au bourg de Belin à huict lieües de la mesme ville, et Roland en l'Eglise Sainct Romain de Blaye : ce qui donne sujet aux Romans de chanter qu'il estoit comte de Blaie. Lon tient par tradition sur les lieux que l'espée de Roland fut mise au dessus de son chef et sa trompe d'yvoire à ses pieds : laquelle a esté depuis traduite en l'eglise collegiale Sainct Seuerin lez Bourdeaus et son espée à Roquemadour en Querci. » (*Histoire générale de France*, par Scipion Dupleix. 5e édit. A Paris. Chez Claude Sonnius, M. DC *sic* XXXIX, in-fol. t. I, p. 321, n° XI.)

Voyez sur la découverte des os de Roland à Saint-Romain de Blaye, par François Ier, à son retour d'Espagne, *Origines palatinæ, authore Marquardo Frehero M. F.* Heidelbergæ sumptibus Joh. Mich. Rudigeri, M DC LXXXVI, in-4, p. 153, 154.

SEINZ (st. CIX, v. 17) : Sens.

SEINZ (st. XXXVII, dernier vers) : sans.

SEISANTE (st. CLIV, v. 13) : soixante.

SEISNE (st. CCVI, v. 6) : Saxons.

SEIT (*passim*) : soit.

SEIUM (st. LXXX, v. 8) et

SEIUNS (st. III, v. 23) : soyons.

SEMBLET (st. LXXXI, v. 2) : semble.

SEMPRES (st. IV, v. 3; st. CCXXVI, v. 14; st. CCXXXI, v. 3; st. CCXXXVII, v. 11; st. CCL, v. 14; st. CCLXXIX, v. 21) : tout de suite, bientôt.

SEMUN (st. CCXCIII, v. 7) : semons, convoque.

SENEFIET (st. V, v. 12) : signifie.

SENTER (st. CLXXIII, v. 25) : sentier.

SERET (st. CCXXXII, v. 10) : couverts de soies.

SERVET (st. CCXXXVII, v. 8; st. CCLXXVII, v. 9; st. CCLXXVIII, v. 4) : serve.

SERVIS (st. CVIII, v. 3) : service.

SE'S (st. CCLVII, v. 10) : si les. *Si*, part. explét.

SET (st. CVI, v. 1) : est assis, *sedet*.

SEVERÉE (st. CCXL, v. 9). Voyez VAL SEVERÉE.

SEVERET (st. CXCV, v. 17) : séparé.

SEVERIN (st. CCLXIX, v. 11).

SEZILIE (st. XIV, v. 8) : Sicile.

SI (st. XXIV, v. 6; st. LXXVI, v. 2; st. CCLVII, v. 5; st. CCXCI, v. 11) : son, ses.

SIBILIE (st. LXXV, v. 1).

SIED (CCLXX, v. 2) et

SIET (st. XXXV, v. 11) : siége, ville capitale.

> Mais à Roem fu seveliz
> Le cors bien aromatizé
> En l'eiglise del maistre *sé*.
>
> (*Chronique de Benoit*, Ms. Harléien 1717, fol. 61, recto, col. 2, v. 22.)

SIEDENT (st. VIII, v. 15) : sont assis, *sedent*.

SIGLET (st. LIII, v. 20) : cinglé, fait voile.

SIGLOREL (st. CVI, v. 11).

SIGNACLE (st. CC, v. 4) : signe.

SILVESTRE (st. CCLXXII, v. 13).

SI 'N (*passim*) : si en. *Si*, particule explétive.

SINAGOGES (st. CCLXVIII, v. 5) : synagogues.

SIRIE (st. CCVII, v. 7).

SIS (*passim*) : son, ses.

SI 'S (*passim*) : si les. *Si*, particule explétive.

SIWANT (st. CLXXXVIII, v. 4) : suivant.

SOEFRET (st. CXXXII, v. 14) : souffre, *subj.*

SOELT (st. CLXXV, v. 10; st. CLXXXV, v. 11; st. CLXXXIX, v. 3) : a coutume, *solet*.

SOER (st. XXIII, v. 3; st. CCLXX, v. 9) : sœur, terme d'amitié.

SOI (st. CXIV, v. 12) : suis.

SOLDEIERS (st. III, v. 11; st. IX, v. 12) : soldats.

SOLEILL (st. CCXIII, v. 4) : soleil.

SOLEIT (st. CLXXXIX, v. 8) : avoit coutume, *solebat*.

SOLTERAS (st. CCXXXV, v. 6) : nom de peuple.

SORBRES (st. CCXXXIII, v. 3) : nom de peuple.

SORENCE (st. CCLXXV, v. 4; st. CCLXXXVII, v. 1).

SORZ (st. CCXXXIII, v. 3) : nom de peuple.

SOÛREMENT (st. LXI, v. 8) : sûrement, avec assurance.

SOÛRS (st. XVI, v. 12 ; st. XL, v. 13 ; st. XLI, v. 13) : sûr, en sûreté.

SUAVET (st. CCLXXXIX, v. 9) : doucement, *suaviter.*

> Si lor fist à tos commander
> Que *soavet* à lui venissent.
> (*Li Romans de Brut*, t. I, p. 171, v. 3592.)

SUATILIE (st. VII, v. 2).

SUCCURRAT (st. CCL, dernier vers) : secourra.

SUCCUREZ (st. CCXLV, v. 10) et

SUCUREZ (st. CXXXIII, v. 9) : secourez.

— (st. CXCV, v. 22) : secouriez.

SUCURRAT (st. LXXXII, v. 3) : secourra.

SUCURRE (st. CLXXXV, v. 9) : secourir.

SUDUIANT (st. LXXIV, v. 3) : traîtres.

SUEF (st. LXXXIX, v. 14) : doux, *suavis.*

SUFFRAITES (st. IV, v. 14 ; st. CCVI, v. 10) : souffrances.

SUFRAITE (st. CLXIV, v. 12) : souffrance.

SUJURN (st. CCLXIX, v. 22) : séjour, repos.

SUL (st. LXXIX, v. 7 ; st. CXXX, v. 20 ; st. CLX, v. 1 ; st. CCIV, v. 13 ; st. CCXXVII, v. 17) : seul, seulement.

SULEIT (st. CXCV, v. 18) : avoit coutume.

SULIANS (st. CCXXVI, v. 11 ; st. CCXXX, v. 2) : nom de peuple.

> Es chevaus montent d'Espaigne et de *Sulie.*
> (*Roman de Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 172, verso, col. 3, v. 12.)

> Descendus est del destrier de *Sulie.*
> (*Les Enfances Vivien*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 178, verso, col. 1, v. 11.)

> Lors est montée la riche baronie
> Es bons destriers d'Espaigne et de *Sulie.*
> (*Ibid.*, fol. 181, recto, col. 3, v. 31.)

> Et bons chevaus et destriers de *Sulie.*
> (*Li Meinages Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 270, verso, col. 3, v. 46.)

SUM (st. LIV, v. 6 et 12 ; st. LXXXIX, v. 6 ; st. CLXXXVI, v. 3 ; st. CCLXVI, v. 4 ; st. CCLXXXVII, v. 8). *En sum un tertre*, au sommet d'un tertre.

> Il saisist une pome, si l'a paré au *son.*
> (*Li Romans de Parise la Duchesse*, p. 13. — L'éditeur qui, note 29, declare n'avoir pu lire autrement, n'a pas compris ce mot.)

SUMEIENT (st. LXXVI, v. 4) : portent une charge.

SUMER (st. LVIII, v. 8 ; st. CXXX, v. 12 ; st. CXXIV, v. 23) : sommier, cheval de charge.

SUMET (st. CLXXI, v. 5) : sommet.

SUNAST (st. CXXXII, v. 9) : sonnât.

SUNAT (st. CLIV, v. 6) : sonna.

SUNENT (st. LXXVII, v. 11 ; st. CXXXVI, v. 3 ; st. CLIV, v. 14 ; st. CCXXV, v. 9 ; st. CCXXVII, v. 12 ; st. CCXL, v. 5) : sonnent, résonnent.

SUNER (st. LXXXV, v. 9 ; st. CXII, v. 2 ; st. CXXIV, v. 1 ; st. CLXXV, v. 1 ; st. CCXXVII, v. 1 ; st. CCXXXIX, v. 11) : sonner.

SUNET (st. CI, v. 9 ; st. CXXXI, v. 2 ; st. CXXII, v. 2 ; st. CXXXIII, v. 3 ; st. CCXXI, v. 4 ; st. CCLVII, v. 5) : sonne.

— (st. CCIX, v. 1) : sonné.

SUNEZ (st. LXXXI, v. 3 ; st. LXXXII, v. 1 ; st. LXXXIII, v. 1 ; st. CLIV, v. 12 ; st. CCVIII, v. 6 ; st. CCXXVI, v. 16) : sonnez.

SUNS (st. LXXVIII, derniers vers) : sonnes, *subj.*

SURDENT (st. CCXI, v. 2) : arrivent, viennent.

SURT (st. CX, v. 11) : vient.

> Mais puis i *sort* une discorde.
> (*Li Romans de Brut*, t. I, p. 185, v. 3897.)

SURVESQUIET (st. CLXXXV, v. 8) : survécut.

SUSFRIR (st. LXXXVI, v. 8 ; st. CXXIII, v. 23) : souffrir.

SUSPIRT (st. CLXXIII, v. 7) : soupire, *subj.*

SUSTIENGET (st. CCIV, v. 12) : soutienne.

SUUS (st. CCII, v. 10) : en haut.

SUZCLINENT (st. CCXXXVII, v. 10) : abaissent.

SUZ (*passim*) : sous, *sub.*

— (st. CCXX, v. 6) : sur, en haut.

SY (st. CXCVIII, v. 9) : suis.

T

TACHEBRUN (st. XXVI, v. 6) : nom du cheval de Ganelon.

TARGET (st. CIII, v. 8) : tarde.

TALENTIFS (st. CLI, v. 1). *Mal talentifs*, irrité.

TAILLET (st. CIII, v. 2) : taille.

TEDBALT DE REINS (st. XII, v. 6 ; st. CLXIV.

v. 16; st. CCX, v. 9; st. CCXIX, v. 7).

TEMPEZ (st. CLXXXI, v. 10): tempêtes.

TEMPLE, S (st. CXXXII, v. 4; st. CXXXIII, v. 2; st. CLIV, v. 4): tempe.

TENCENDOR (st. CCXLI, v. 14) et

TENCENDUR (st. CCXIII, v. 7; st. CCLXIV, v. 11): nom du cheval de Charlemagne.

TENDRAT (st. XIII, v. 11; st. XV, v. 11; st. LIII, v. 29; st. CCLXX, v. 12): tiendra.

TENDRUR (st. CX, v. 9; st. CLXII, v. 3): tendresse, douleur.

TENSEZ (st. XXVI, v. 13): défendu. Voyez, sur un dérivé de ce mot, Thierry, *Hist. de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, 4e édit., t. III, p. 44, et la Chronique Saxonne, édit. d'Ingram, p. 367.

Li forrier ne se poent ne tenir ne *tanser*.

(*Li Romans de Parise la Duchesse*, p. 184. Le dernier mot a été mal lu par l'éditeur de ce poème.)

TENUM (st. XV, v. 12): tenons.

TERCE (st. CCXXXIII, v. 1; st. CCXXXIV, v. 4; st. CCXXXVI, v. 3; st. CCXXXVIII, v. 7): troisième, *tertia*.

TERESTUTES (st. CXCVIII, v. 6): toutes.

TERREMOETE (st. CIX, v. 16): tremblement de terre.

TERT (st. CCLXXXIX, v. 7): essuye.

Il an *tardi* ses euz, alumer li féis.

(*Li Romans de Parise la Duchesse*, p. 75 *.)

TERVAGAN, T (*passim*): dieu des payens.

TES (st. CCLXXXV, v. 2): ton.

TETCHES (st. CXII, v. 6): qualités. Voyez le Glossaire de M. de Roquefort au mot TECHES.

TI (st. CCLXXXVI, v. 3): tes.

TIEDEIS (st. CCLXXVII, v. 3): Thiois, Allemands.

TIENGET (st. CLXVII, v. 11): tienne.

TIERRI, S LE FRÈRE DAN GEIFREIT (st. CCLXXVIII, dernier vers; st. CCLXXX, v. 6; st. CCLXXXI, v. 1; st. CCLXXXII, v. 14; st. CCLXXXV, v. 1 et 5; st. CCLXXXVI, v. 1; st. CCLXXXVII, v. 2; st. CCLXXXVIII, v. 1; st. CCLXXXIX, v. 1 et 6).

TIERRIS LI DUX D'ARGONE (st. CCXXII, v. 9; st. CCLVIII, v. 4).

TIMOZEL (st. CVI, v. 4).

* M. de Martonne, p. 227, s'est trompé. Ce mot signifie *essuya*

TINDRENT (st. CXCI, v. 3; st. CCLXVIII, v. 6): tinrent.

TINRENT (st. CXXXII, v. 17): ?

TINT (st. XXX, v. 10): tinte, fasse entendre.

TIRÈRES (st. CLXVI, v. 13): circonstance, *ou* action de tirer (l'épée de Roland).

TIRET (st. CLXXXIII, v. 40; st. CCVII, v. 11; st. CCXCIII, v. 14) et

TIRRET (st. CCLXX, v. 8): tire.

TIS (st. XV, v. 10; st. XX, v. 14; st. XXI, v. 2): ton.

TOLDRAI (st. CLXXXIX, v. 20): enlèverai, ôterai.

TOLDRAT (st. CXV, v. 8): enlèvera.

TOLEITES (st. CLXXVIII, v. 3): enlevées, ôtées.

Ha! duce terre, Normendie,
Cum vos sui tost *toleit* petiz!

(*Chronique de Benoît*, Ms. Harléien 1717, fol. 92, verso, col. 1, v. 13.)

Tant l'ont guerroié et destroit
Que son raine li ont *toloit*.

(*Li Romans de Brut*, t. I, p. 89, v. 1883.)

TOLENT (st. CLXXVI, v. 7; st. CLXXXIII, v. 16 et 20): ôtent, enlèvent, *tollunt*.

TOLEZ (st. CLXXVII, v. 19): ôtez, enlevez.

TOLIT (st. CCLXXIII, v. 4): enleva, ôta, fit perdre.

TOLUD (st. CLXXIV, v. 14) et

TOLUT (st. CXLIV, v. 11): enlevé.

TORLEU, S (st. CCXXXI, v. 4; st. CCXXXII, v. 3; st. CCXLIII, v. 3).

Horn brandit sun espiet dunt l'enseigne traïne,
Si fiert un paen *Turléu* de Berine.

(*Roman de Horn*, Ms. Douce, Bibliothèque Bodléienne, fol. 12, verso, col. 2, v. 17.)

TRABECHÈRENT (st. CCLX, v. 15): renversèrent.

TRACE (st. CCXVIII, v. 8).

TRAÏSUN (*passim*): trahison.

TRAÏTUR (st. LXXIV, v. 3; st. LXXVIII, v. 8): traître.

TRAVEILLET (st. XL, v. 4; st. CLXXXI, v. 1): fatigué.

TRENCHAT (st. CXC, v. 16; st. CXCI, v. 16): trancha.

TRENCHET (*passim*): tranche.

— (st. CXXXIX, v. 3; st. CXL, v. 18): tranché.

TRESCEVANT (st. CCXLV, v. 4): ? renversant.

TRESPRENT (st. CLXXI, v. 1): s'empare de.

TRESSUET (st. CLIV, v. 2): en sueur.

TRESTURNENT (st. CVI, v. 7; st. CLXXXIII, v. 18): renversent.

TRESTURNET (st. XCVII, v. 7; st. CIV, v. 7; st. CXV, v. 16) : renverse.

— (st. CLXVII, v. 8) : renversé.

TRESTUT, E (*passim*) : tout, toute.

TRESTUZ (st. XXVIII, v. 12; st. CXCVII, v. 4; st. CCXXXIX, v. 12) : tous.

TRESVAIT (st. LV, v. 1; st. LVII, v. 1) : s'en va.

TRÉUD (st. LII, v. 6) : tribut.

TRO (st. XXIII, v. 8) : trop.

TROEVENT (st. CCXV, dernier vers) : trouvent.

TROEVET (st. XLVI, v. 5; st. CLIII, v. 10; st. CCI, v. 2) : trouve.

TROIS (st. LXXI, v. 6; st. LXXIII, v. 5; st. LXXVI, v. 12) : trouve.

TRUSSET (st. CCXXVII, v. 17) : chargé.

TRUSSEZ (st. IX, v. 9) : chargés.

TRUVAT (st. CLX, v. 3, 4, 5 et 6; st. CCII, v. 2): trouva.

TRUVERAT (st. CXLI, v. 18) : trouvera.

TRUVERUNT (st. CXXX, v. 11) : trouveront.

TRUVET (st. CLXI, v. 2; st. CXCV, v. 5; st. CCIX, v. 3; st. CCXXVII, v. 8): trouvé.

TUCHET (st. CI, v. 6) : touché.

TUELE (st. XIV, v. 8) : Tudèle.

TULETE (st. CXX, v. 7) : Tolède.

TUNEIRE (st. CIX, v. 13; st. CLXXXI, v. 9) : tonnerre.

TURGIS (st. LXXII, v. 1; st. XCVII, v. 2; st. CIV, v. 8).

Premerains broche li bons rois Anséis,
Devant les autres ala ferir *Turgis*.

(*Li Moinages Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 278, recto, col. 2, v. 4.)

TURNET (st. XXII, v. 5; st. XCVIII, v. 8; st. CLXXIII, v. 2; st. CCI, v. 12; st. CCIII, v. 10) : tourné, e, s.

— (*passim*) : tourne.

TUROLDUS (st. CCXCIII, v. 15).

Nous lisons dans une publication du *Surtees Club*, à Durham, intitulée : *Reginaldi monachi Dunelmensis Libellus de admirandis beati Cuthberti virtutibus*, London, 1835, in-8, les passages suivants, qui ont trait au XII[e] siècle : « Hoc miraculum a fratre nostro *Thuroldo* non semel audivimus, etc. » P. 41. En note on y dit : « Thurold, or as he is called above, Turold, occurs in the list of the monks of Durham enumerated by Symeon. »

P. 68, l'auteur, décrivant une invasion de pirates frisons dans l'ile de Lindisfarne, et parlant du patron d'un navire anglois, dit : « Qui Willielmus filius Malger vocatus erat, qui frater Thor Laudocensis archidiaconi, et *Thuroldi* viri insulæ lindisfarnensis prudentissimi omnibus nunc temporis notissimorum extiterat, ipse vero urbis Berwicensis incola inquilinus effulserat. »

P. 240, il y a l'histoire d'un prêtre norwégien, dans le nord de l'Angleterre, dont le nom étoit *Thurolfi*.

Dans le livre de Saint-Edmond, écrit sous les règnes de Guillaume-le-Conquérant et de Guillaume-le-Roux, il est fait mention d'un *Lincolniensis Turoldus*, comme contemporain de l'écrivain. Voyez le Ms. Cottonien, Tiberius, B.II, fol. 54, verso.

Les passages qui suivent ont été recueillis pour prouver que, lorsqu'un nom latin se trouvoit dans une phrase romane, il prenoit, le plus souvent, le cas qu'il auroit eu dans une phrase latine :

N'i a parent prochain ne hoir
De la lignie *Dardani*.

(*Roman de Troies*, Ms. 7595, fol. CXLVI, verso, col. 1, v. 33.)

Del roi Prian ki fu occis
Devant l'autel *Appollinis*
R'iert tous li termes aprochiés
K'il ert donc de ses hoirs vengiés.
Apollo velt k'ensi soit fait.

(*Ibid.*, fol. CXLV, verso, col. 2, v. 13.)

Droit vers l'autel *Apollinis*.

(*Ibid.*, fol. CXXXVII, verso, col. 1, v. 45.)

Eccuba la roine i vait;
Por li abatre et abaissier
Revelt as dex sacrefiier
Maismement *Apollini*
Et Minerve tout autressi.

(*Ibid.*, fol. CXXXVII, verso, col. 2, v. 43.)

A painne a dit et ensaignié
K'il ont *Apollo* courechié
Por son temple c'ont violé.

(*Ibid.*, fol. CXXXVIII, recto, col. 1, v. 7.)

Maint gort, maint flum ont trespassé,
Et maint torment ont enduré
Tant qu'en mer *Adriaticum*
Parvinrent, si com nous lisons.

(*Ibid.*, fol. CXLVII, recto, col. 1, v. 11.)

U

V

VAL FUNDE (st. II, v. 14).

Fromondins sist el vair de *Valfondée.*
(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. II, p. 184.)

Manda Aroflle le roi de *Val Fondée.*
(*La Chevalerie Vivien*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 184, recto, c. 2, v. 26.)

Et Alior del pui de *Val Fondé.*
(*Ibid.*, fol. 187, recto, col. 1, vers antépénultième.)

Son el (*sic*) lace, s'a la coiffe noée
A .xiij. las d'une soie goutée ;
Onc n'ot plus riche jusqu'à la mer Betée :
Arofles fu del puis de *Val Fondée.*
(*Ibid.*, fol. 198, recto, col. 1, v. 17.)

.I. rois les guie, Margot de *Val Fondée.*
(*Ibid.*, fol. 207, verso, col. 2, v. 39.)

Ne fust son fis Balent de *Val Fondée.*
(*Ibid.*, fol. 207, verso, col. 3, v. 33.)

En *Val Fondée*, ce sachiés,
La bele Olinpa troveriés ;
Humle est et sage et ensegnie.
De totes bontés parfurnie.
Et en la terre d'Abilant,
Là maint li rices rois Bruiant,
Del monde a le los et le cri.
(*Li Livres de Cristal et de Clarie*, Ms. de l'Arsenal, belles-lettres françoises, in-fol., n. 283, fol. 331, recto, col. 1, v. 49.)

VAL MARCHIS (st. CCXXXI, v. 8).

VAL METAS (st. CXIII, v. 16).

VAL PENUSE (st. CCXXXVI, v. 5).

VAL SEVRÉE (st. CCXL, v. 9).

VALT (st. CCXLI, v. 12) : veuille.

VAL TÉNÉBRUS (st. CLXXVI, v. 4).

VALTERNE (st. XIV, v. 7; st. LXXIII, v. 1; st. XCVIII, v. 3).

Iluec arivent marchéant d'*Avalterre.*
(*Les Enfances Vivien*, Ms. du Roi, n. 6985, fol. 181, verso, col. 2, v. 44.)

VANT (st. CCXCI, dernier vers) : vante.

VANTTEIENT (st. CCI, v. 7) : vantoient.

VATZ (st. CXXXII, v. 20) : va, *vadit.*

VEDEIR (st. XIX, v. 7; st. CXLVII, v. 4) et

VEEIR (st. CXXVIII, v. 8; st. CC, v. 9) : voir.

VEI (st. CXLVII, v. 16) : vois.

VEIANT (st. XXIV, v. 8) : voyant. *Vostre veiant*, en votre présence.

VEIAT (st. XIV, v. 10) : envoya.

VEIED (st. CXLVII, v. 16) : ?

VEIER (st. CCXC, v. 6) : voyer.

VEIEZ (st. CC, v. 8) : voies.

VEILL (st. VIII, v. 17; st. CLX, v. 6; st. CCLIII, v. 8) : vieux.

VEILLANTIF (st. LXXXIX, v. 2; st. CXLIX, v. 9; st. CLVI, v. 4; st. CLVIII, v. 15; st. CLII, v. 4) : nom du cheval de Roland.

VEILZ (st. CXXXII, v. 11; st. CXCVI, v. 18) : vieux.

VEINT (st. CLXXXII, v. 13) : est vainqueur.

VEINTRAT (st. LVI, v. 11) : vaincra.

VEINTRE (st. CLXI, v. 12 et 14) : vaincre.

VEINTRUM (st. XCII, v. 21; st. CXVII, v. 17) : vaincrons.

VEIR, S, E (st. XVI, v. 5; st. XXVIII, v. 5; st. CLXXIII, v. 10; st. CXCIII, v. 14; st. CCLXVIII, v. 15) : vrai, s, vérité, vraiment.

VEIREMENT (st. CXXIII, v. 4; st. CXXXVI, v. 10; st. CXLII, v. 4; st. CLXXI, v. 7; st. CCXXIV, v. 6; st. CCXXX, v. 1) : vraiment.

VEISDIE (st. LIII, v. 7) : ruse.

VÉISSUM (st. CXXXIV, v. 9) : vissions, voyions.

VELZ (st. XII, v. 4; st. LXX, v. 12; st. LXXV, v. 16; st. CCXVIII, v. 7) : vieux.

VENCUT (st. CVI, v. 15; st. CLIII, v. 5; st. CLXVI, v. 11; st. CCLXIII, v. 8; st. CCLXXXVIII, v. 7) : vaincu.

VENDRAT (st. IV, v. 8; st. XXXV, v. 9; st. CXLI, v. 16; st. CLIV, v. 5) : viendra.

VENDRUNT (st. CCV, v. 3; st. CCVI, v. 3) : viendront.

VENGET (st. LXXXIV, v. 10; st. CXXX, v. 8; st. CLXXXIX, v. 16) : vienne.

— (st. CXCVI, v. 19; st. CXLIII, dernier vers; st. CCLXXIV, v. 17) : vengé.

VENIS (st. CCIV, v. 9) : vins.

VENT (st. CLXI, v. 4) : vient.

VENTELET (st. IV, v. 2) : voltige, flotte au vent.

Voit l'ost de France qui contreval revele,
Le tref le roi, l'aigle qui sus *ventele.*
(*Li Moinages Guillaume d'Orange*, Ms. 6985, fol. 271, recto, col. 2, v. 33.)

VER, S (st. LVI, v. 3 et 8) : verrat, sanglier.

VERREIZ (st. XLII, v. 2; st. CCLXXIII, v. 5) : verrez.

VERRUM (st. CCXI, v. 8; st. CCXXVIII, v. 8) : verrons.

VERTUDABLE (st. CCXLIX, v. 4) : courageux.

VERTUT (st. CCLXIII, v. 1; st. CCLXXXVIII, v. 8) : courage, *virtus ;* miracle.

VERTUUS (st. CXXIII, v. 2) : courageux, fort.

VERTUUSEMENT (st. CXXIII, v. 9) : fortement.

VERTUZ (st. CLIII, v. 14; st. CLXXVI, v. 1; st. CXCI, v. 12) : miracles, merveilles.
VES (st. CCIV, v. 3) : voit.
VESTUT (st. CCXXXI, v. 13) : mis en possession.
VÉUD (st. CXLIV, v. 9) : vu.
VEZCUNTES (st. LXVI, v. 9) : vicomte.
VI (st. CCLXV, v. 5) : vis, *vidi*.
VIANEIS (st. LXXVII, v. 4) : de Vienne, ou de Poitou où passe la Vienne. « Puis lui donna une belle espée de *Vienne*, avec le fourreau d'or fait à belles vignettes d'orfevrerie. » — *Gargantua*, liv. I, chap. XLVI.

Et tint la hache à l'acier *poitevin*.
(*Li Romans de Garin le Loherain*, t. II, p. 207.)
Grant fiance atandise an ton branc *poitevin*.
(*La Chanson des Saisnes*, Ms. de M. Lacabane, fol. 111, recto, v. 29.)

VIELL (st. CL, v. 14) et
VIELZ (st. XXXIX, v. 4; st. XL, v. 2) : vieux.
VIENGE (st. CXCIII, v. 6; st. CCVII, v. 7) : vienne.
VIF (st. CXLIX, v. 7; st. CCLII, v. 9) : vis.
VILTET (st. LXXXII, v. 6; st. CCLXII, v. 7) : vilenie, état vil, déshonneur.
VINDRENT (st. CCXI, v. 3) : vinrent.
VIRGILIE (st. CLXXXV, v. 8) : Virgile.
VIVERAT (st. CLIV, v. 10) : vivra.
VIVERE (st. CXLI, v. 11) : vivre, *vivere*.
VIVIEN (st. CCXCIII, v. 9).
VOEIL (st. XXXVI, v. 8; st. CLXXXVIII, v. 16) : veux.
VOEILE (st. CLXXIV, x. 22) : vueille.
VOEILL (*passim*) : veux, veuille.
VOEILLE (st. CCLXXIX, v. 19) et
VOEILLET (st. XCIII, v. 10; st. CXXXIX, v. 5; st. CL, v. 9; st. CLXII, v. 6; st. CCXXVII, v. 33) : veuille.
VOEIZ (st. CCLXXIV, v. 6) : voix.
VOEL (st. CXCII, v. 15) : veut, *probablement pour* voelt.
VOELL (st. CLIX, v. 17) : veux.
VOELLET (st. CLIX, v. 5) : veuille.
VOELT (*passim*) : veut.
VOET (st. X, v. 9) : ?
VOILLET (st. CIX, v. 8; st. CCLXVIII, v. 12) : veuille.
VOIS (st. XIX, v. 7) : veux.
VOLDEREIE (st. CCVII, v. 4) : voudrois.
VOLENTERS (st. CLXXXIX, v. 8) : volontiers.
VOLET (st. CXXI, v. 4; st. CCLXXXVI, v. 14) : vole.
VOLT (*passim*) : veut, voulut.
VOLTICE (st. CLXXXIV, v. 2; st. CXCI, v. 5; st. CCXCIII, v. 5) : voûtée.
VOZ (st. CXVIII, v. 12) : vôtres.
VULDRAT (st. X, v. 17; st. CLXXXV, v. 13) : voudra.
VULDREIE (st. CCI, v. 5; st. CCVI, v. 14) : voudrois.
VULDREINT (st. XXX, v. 11) : voudroient.
VULDREZ (st. V, v. 15) : voudrez.
VUOLT (st. CXCV, v. 9) : voulut.
WIGRES (st. CLII, v. 10; st. CLVIII, v. 10) : sorte de javelot.

Y

YDELES (st. CLXXXV, v. 11; st. CCLXVIII, v. 7) : idoles.
YMAGENE (st. CCXXXVII, v. 4; st. CCLV, v. 13; st. CCLXVIII, v. 7) : image.
YVOERIES (st. CXL, v. 10). Voyez IVON.

ADDITIONS ET CORRECTIONS AU GLOSSAIRE.

P. 170, col. 2. Ajoutez à ALUES la citation suivante :

Li arçon en estoient d'ivore reluisant;
Les *alués*, li estriers à fin or flanboiant.
(*Le Roman du Chevalier au Cygne*. Ms. 7190, fol. 97, recto, col. 2, v. 45.)

P. 171, col. 1. C'est par erreur qu'au mot AOI on a mis *aþeg* au lieu de *aPeg* (*atheg* pour *aweg*).

Il est important de remarquer que *apeg* est du XIIIe ou du XIVe siècle. Le saxon est *onpeg*.

P. 188, col. 2. Nous craignons d'avoir mal interprété le mot *guait*. En effet, on lit *gal ramé*, p. 120 et 123 de *li Romans de Parise la Duchesse*.

P. 194, col. 1. Ajoutez à l'article LEUTIS ce qui suit :

Pais a mis par toute Alemaingne,
En Osteriche et en Behaingne,
En Misce, en Baivière, en Hongrie,
Jusques ès marches de Russie,
En Moravie, en Prusce, en Cracoe,
Voire par Dieu jusque en *Lestoe*.
(Guillaume de Machaut, *le Livre de la Prise d'Alixandre*, Ms. 7609, fol. cccxv, verso, col. 1, v. 29. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, édit. in-4, p. 420.)

En Masovie, en Prusce, en *Lectoe*,
Ala pris et honeur conquerre.
(Le même, *le Confort d'amy*. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XX, p. 383 et 410.)

Et puis il s'en ala de là
Droit en royaume de Cracoe,
Et par les glaces en *Lectoe*.
. . . .
Maugré le can de Tartarie,
A qui *Lectoe* est tributaire.
(*Id.*, *ibid.*, p. 387 et 411.)

L'abbé Lebeuf, l'auteur du mémoire, ajoute la note suivante : « On peut entendre par *Lectoc* (sic) la Lithuanie, que les habitans nomment Litau, et les Allemands Littawen. S'il est permis d'étendre ses conjectures, peut-être le poëte veut-il exprimer par *Lectoc* (sic) le *Léitland*, qui fait une partie de la Livonie. »

P. 197, col. 2. Ajoutez à MURGLIES cette citation :

Et Elias saut, que plus ne s'i delaie,
Il a traite l'espée c'on noume *Murgalaie*.
(*Li Roumans dou Chevalier au Chisne*. Ms. 7190, fol. 99, recto, col. 1, v. 10.)

P. 207, col. 2. Ajoutez, en note, au mot *Curtein* de l'avant-dernière citation :

L'histoire de Courte ou Courtain est racontée dans la *Chanson d'Ogier* par Raymbert de Paris de la manière suivante (Karaheu s'adoube pour combattre dans l'île contre Ogier) :

Puis chaint l'espée Brinnamant le sauvage.
Cil qui le fist ot à non Oscurable,
Il n'en fist plus que celi et .i. autre :
Plus de .xx. fois le fondi en fornaise,
En fin argent l'esmera .xxiiii.
Quant il l'ot fete, si fu molt avenable,
Puis l'empira par merveilleus outrage;
Il l'assaia sor .i. perron de marbre
Qu'il le fendi de l'un cief dusqu'au l'autre;
Au rescier en brisa plaine paume.
Lors ot tel duel, a poi que il n'enrage.
Lors le regrete comme frère fet l'autre :
« Com mar i fustes, bone espée boutable !
Qui vous ara bien doit avoir barnage
Ens en son cuer, proece et vasselage. »
Lors le rameure, gentement la refaice,
Courte ot à non et tot pour cel afaire.
(Ms. la Vallière, n° 78, *olim* 2729, fol. 187, verso, col. 1, v. 26.)

Outre *Durandal*, *Floberge* et *Joyeuse*, dont nous avons parlé dans notre *Véland le Forgeron*, on connoît encore *Sarrasine*, épée de Brunamont, nommée dans la *Chanson d'Ogier le Danois* (Ms. la Vallière), et *Escalidars*, épée du duc Richard de Normandie, dont il est question dans les *Enfances Ogier le Danois*, par Adenez.

APPENDICES.

APPENDICES.

I. ALTABIÇAREN CANTUA.

« Les Escualdunacs ont peu écrit ; ils ne se nourrissent presque que de traditions verbales. Parmi les poésies qui se sont ainsi conservées de génération en génération, on cite un poème assez étendu sur la religion des Cantabres, des chants guerriers et allégoriques, quelques chansonnettes, supérieures peut-être en naïveté à celles de Métastase, et des romances populaires qui datent, d'après M. de Humboldt, de l'invasion des Romains, et qui ne sont pas inférieures aux plus beaux chants nationaux des Grecs modernes. Viendra peut-être un Macpherson qui les recueillera. Le souvenir des preux de Charlemagne est présent à l'imagination des bergers pyrénéens; toutes les ballades du pays sont empreintes de leurs vaillants exploits : on montre ici au voyageur les jardins enchantés d'Armide ; là, plus de vingt rochers que le fabuleux Roland a fendus de sa Durandal ; et pourtant personne dans ces vallées n'a lu ni le faux archevêque Turpin, ni Bojardo, ni Arioste, dont on ignore même les noms.

» Parmi ces romances chevaleresques des Escualdunacs, une des plus connues est celle qui a pour titre le chant d'Altabiçar, *Altabiçaren cantua*. C'est la fameuse bataille de Roncevaux, racontée par les descendants des vainqueurs.....

» Ce chant, comme tout ce qui n'est pas écrit, a sans doute changé en passant de bouche en bouche, et je l'ai retrouvé avec de nombreuses variantes sur plusieurs points des deux versants. Un des rédacteurs du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, M. G. Olivier, en parle dans un article fort curieux sur les chants populaires des différents peuples (tome XIII, page 25). Malheureusement, il paraît n'avoir connu que la fin des troisième et septième versets, c'est-à-dire les noms de nombre, déclinés depuis un jusqu'à vingt, et puis en sens inverse. Cherchant quel sens caché pouvait couver sous ce texte bizarre, il y a vu, dit-il, les *Escualdunacs* (qu'il nomme à tort *Vascons*) désignant, par leur simple dénomination numérique, les dures années de l'exil, et appelant ensuite une à une, par une sorte de progression décroissante, celle de la vengeance, chant cabalistique, ajoute-t-il, qui n'est plus maintenant qu'une musique dénuée de signification.

» Si M. Olivier eût connu la romance entière, il ne serait pas tombé dans cette spirituelle erreur ; tout s'explique naturellement dès qu'on rétablit les huit versets. La progression ascendante, c'est la fuite de cette armée vaincue.

» J'ai vu autrefois une copie du chant d'Altabiçar chez M. Garat, ancien ministre, ancien sénateur et membre de l'Institut de France, un des philosophes les plus célèbres de notre pays, un des hommes dont le talent honore le plus les Escualdunacs, ses compatriotes. Il la tenait du fameux la Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de France, lequel, pendant les guerres de la république, se délassait de ses fatigues en travaillant à un glossaire en quarante-cinq langues. La Tour-d'Auvergne avait été chargé de traiter de la capitulation de Saint-Sébastien, le 5 août 1794, et c'était au prieur d'un des couvents de la ville qu'il était redevable de ce précieux document, écrit en deux colonnes sur parchemin, et dont les caractères peuvent remonter à la fin du douzième ou au commencement du treizième siècle, date évidemment postérieure de beaucoup à celle de ce chant populaire.

» Le texte que je donne ici n'est pas exactement le même que celui qu'on a dû trouver dans les papiers de M. le comte Garat. Il se compose du rapprochement des diverses variantes que j'ai pu recueillir. Ces différences sont, au reste, purement grammaticales; elles n'affectent en rien le sens des mots ni des phrases.

Oiubat aitula içanda
Escualdunen mendiien artetic;
Eta etcheco-jauna, bere atiaren aitcinian chutic,
Idekitu beharriiac, eta errandu : nor da hor ? Cer nahi dautet ?
Eta chacurra bere nausiaren oinetan lo çaguena,
Aitchatuda, eta carasiz Altabiçaren inguruiac beteditu.

Ibanetaren lephuan harabostbat agercenda;
Hurbilcenda, arrhokac ezker eta escuin iotcendituielaric.
Horida urrundic helduden armadabaten burruma.
Mendiien capetetaric guriec erepuesta emandiote.
Bere tuuten seinuia adiaaçiute :
Eta etcheco-jaunac bere dardac chorochtentu.

Heldurida ! heldurida ! Cer lantzazco sasia !
Nola cernahi colorezco banderac hoïen erdian agertcendiren !
Cer simistac atheratcendiren hoïen armetaric !
Cenbat dira ? Haura, condaitçac ongi !
Bat, biia, hirur, laũ, bortz, sei, zatzpi, sortzi, bederatzi, hamar, hameca, hamabi,
Hamahirur, hamalaũ, hamabortz, hamasei, hamazazpi, hemeçortzi, hemeretzi, hogoï.

Hogoï eta milaca oraino !
Hoïen condatcia denbora, galtcia litake.
Hurbildetçagun gure beso çaï lac, errhotic atheradetçagun arrocahoriec,
Bothadetçagun mendiaren petharra behera
Hoïen buruen gaineraino.
Leherdetçagun, heriioaz iodetçagun.

Cer nahiçuten gure mendietaric norteco giçon horiec ?
Certaco iendira gure baakiaren naasterat ?
Jaũngoïcoa mendiac endituieman, nahi içandu hec giçonec ez pasatçia.
Bainan arrhocac biribicoïlca eroztcendira tropac lehertcanditutze.
Odola currutan badoha, haragi puscac dardaran daude.
Oh ! cenbat heçur carrascathuac ! Cer odolesco itsasua !

Escapa, escapa, indar eta zaldi ditucuienac.
Escapa hadi, Carlomano errege, hire luma beltcekin eta hire capa goriarekin.
Ire iloba maïtia Rolan çangarrha hantchet hila dago.
Bere cangarthasuna ieretaco ez tuiçan.
Eta horaï, Escualdunac, utzdiçagun arrhoca horiec.
Jausgiten fite igordetçagun gure dardac escapatcendiren contoa.

Baduaci ! baduaci ! Nunda bada lantzazco sasi hura?
Nun dira hoïen erdian agericiren cernahi colorezco baudera hec ?
Ezta gihiiago simistaric atheratcen hoïen arma odolez bethetaric.
Cenbat dira ? Haura, condaitçac ongi !
Hogoï, hemeretzi, hemeçortzi, hamazazpi, hamazei, hamabortz, hamalaũ, hamairur,
Hamabi, hameca, hamar, bederatzi, zortzi, zatzpi, sei, bortz, laũ, hirur, biia, bat.

Bat ! Ezta bihiric ageri gihiiago.
Akhaboda ! Etcheco-jauna, iuaïten ahaltcia çure chacurrarekin,
Çure emaztiaren, eta çure haurren besarcatcerat,
Çure darden garbitcerat, eta alchatcerat çure tuutekin, eta gero heiien gaïnian et-
Gabaz arrhanuac ienendira haragi pusca leherta horien iaterat, [çatçat eta lociteat.
Eta heçur horiec oro çuritucodira eternitatean.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Escualdunacs;
Et l'etcheco-jauna, debout devant sa porte,
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Qui va là? que me veut-on? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

Au col d'Ibaneta un bruit retentit;
Il approche, en frôlant à droite, à gauche, les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'etcheco-jauna aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolorées flottent au milieu!
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien!
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore!
On perdrait son temps à les compter.
Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes.
Écrasons-les! tuons-les!

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent; ils écrasent les troupes;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent,
Oh! combien d'os broyés! quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant, Escualdunacs, laissons les rochers;
Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient! ils fuient! Où est donc la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolorées flottant au milieu?
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien!
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! Il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-jauna, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.
La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées,
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité. »

(*Journal de l'Institut historique*, tome I, Paris, 1835, in-8°, pages 176-179, article de M. Eug. de Monglave.)

II. POÈME ET FRAGMENT DE POÈME LATINS SUR LE MÊME SUJET.

Incipit prologus in bello de Runcevalle.

Condita pro donis fraus hic manifesta Guenonis
Per quam decepit Gallos cum dona recepit.

Incipiunt versus de bello.

Rex Karolus, clipeus regni, tutela piorum,
Contemptor sceleris, sanctio juris erat;
Marte ferus, stirpe presignis, corpore prestans,
Mente pius, rebus faustus, honore potens.
Talem tam magnum, tam mirum, mirificabant
Gloria, fama, decus, maxima, digna, decens.
Summa sit hoc laudis, sit fame, quod sua fama,
Quod sua laus fama sit mage, laude magis.
Hispanis minitans regno succescit eorum,
Idem miliciis evacuavit idem;
Adnichilans regnum, regni rex adnichilavit
Vi populos, bello castra, rogoque domos.
Rex annis .vij. sibi regni regna subegit,
In quo cum multis aspera multa tulit.
Post hoc excidium Morindia, sive per arma,
Sive per insidias regis, adepta fuit.
Vi regis parta dum rex discessit ab urbe,
In sua regna fuit cura redire sui;
Indignans Rollandus enim pervenit aitque:
« Ne remeare velis, flectere velle velis:
Quid remeare paras? Quid agis, cum sit nobis actum.?
Cesaris Augusta nonne superstes adhuc?
Hanc rex Marsilius tenet et dominatur eidem,

Injuste tractans omnia, jure nichil.
Nonne satis perdi dignus? Sub eo quia perdunt
Pacem, jura, fidem, bella, rapina, dolus.
Legatum lege, cui dicas ut sibi dicat
Ut tibi submittat se, sua regna, suos.
Ut sibi, si mavis, per legatum breve leges,
Ut melius possit credere posse tibi. »
Precipit ergo breve fieri rex : mox, breve factum,
Summa brevis brevis est, hoc quoque summa brevis:
« Da Karolo regnum ; dic : « Do. » Tunc esse superstes
Fors poteris ; sed dic : « Abnuo », nullus eris ;
Non sic nullus eris, quia non tantummodo nullus,
Immo minor nullo, si minor esse potes. »
Judice Rollando, mox consul Gueno jubetur
Regis ferre breve, nuncius ipse simul.
Non odii causa, sed id egit amoris amore ;
Huic tamen est odium visus amoris amor.
Gueno minis cumulando minas sibi multa minatur,
Solvere pollicitans premia digna sibi ;
Rollandumque mine tante, convicia tanta,
Urgent, mestificant; hinc furit, inde tumet,
Illiusque minas grave fert illumque minantem,
Cumque minante parat adnichilare minas ;
Sed prece, sed monitu, sed vi, sed rege jubente,
Aut furor, aut feritas, aut minor ira sui,
Nuncius ire parat, regis breve ferre paratus ;
Sic monet ipse furor ut sua vota ferat.
Talia dum Gueno videt, insanire videtur,
Inque furore furor creditur esse furens ;
Talis, tanta, gravis, furor, indignatio, livor,
Hunc gravat, hunc urit, hunc monet esse gravem.
Hunc furor ire jubet, jubet hunc remanere Minerva ;
Instimulatus eo, credere nescit ei.

Cum furor hunc vincit, sua victa furore Minerva;
Nam nequit illa suum flectere velle suo.
Affatur regem, regi parere paratus.
Sic affatus eum, vult breve detur ei.
Fert breve, cumque brevi brevibus verbis oneratur:
It regi parens, jussa parare parans.
Vir festinus abit, quia festinare jubetur;
Huic comes est probitas, et sibi nemo comes.
Regna citus transit Gueno, sic rege jubente.
Regnis discendens, regna remota petit.
Ductus hic errore, Sirie deserta pererrat;
Non illum ratio, sed gravis error agit.
In diversa trahunt illum simul horror et error,
Hinc abit ipse sui nescius, inde timens.
Castra videns Sirie, timet insidias Siriorum;
Et quia queque timet, sunt sibi queque timor.
Cominus interea Gueno Marsilii videt urbem;
Cominus ire parat, sed pavor obstat ei.
Ante paret tutus, non est modo tutus ut ante;
Primum namque procul, non modo, namque prope.
Cumque timore novo timor illius renovatur,
Et timet, et timidum reddit uterque timor.
Urbs illum terret et quicquid in urbe videtur;
An meet, an remeet, stans in utroque, studet.
Hunc tamen audacem probitas, audacia, virtus,
Instimulant ut eat; instimulatus abit.
Incessanter abit, quia nunquam cessat abire;
Hunc gravat ira sui, sed magis ire suum.
Urbi succedit, instatque palacia regis;
Regem non reperit, exit, abitque retro.
Demum videt regem spaciantem sub spaciosa
Pinu, sub cujus frondibus umbra placet.
Marsilii conjunx in parte sedere sinistra

Visa sibi, nomen cui Bravimunda fuit;
Cujus forma micat Phebo mage mane micante;
Magnificat, decorat hanc decus atque decor.
Pulcra satis; satis hoc non, sed satis huic satis adde,
Non tum hoc satis est, nec satis omne satis.
Purpurea veste vestitur regia conjunx,
Et vestem decorat, et sua vestis eam.
Inque vicem dant amplexus, dant oscula multa,
Amplexusque juvant, oscula multa mage.
Et quia decem reges festum regis celebrantes
Cernit, eis visis, visa videre stupet;
Saracenorum decies duo milia visa,
Dant sibi tot visa millia mille metro.
Miratur, quia mira videt, quia res ea mira;
Mirans procedit Marsiliumque petit,
Deinde salutat eum, quem nollet habere salutem;
Rege salutato, premeditatus ait :
« Cur tibi talis honor, cum non sis dignus honore?
Non talem regem talia regna decent.
In nullo probus es, sed reprobus improbitate,
Improbitasque tui te negat esse probum.
Hoc Karolus tibi : da Karolo tua regna regenda;
Et si forte neges, non sine morte dabis.
Nec gens, nec probitas, nec castra, nec arma tueri
Te poterunt, quin te, quin tua regna ferat;
Oppida, castra, domos, sternet, vastabit, aduret,
Et tibi cum multis funera multa dabit.
Quis potis est adeo, vel cui data tanta potestas,
Unde possit eum perdere posse suos?
Hinc plures reges, hinc cedunt plurima regna,
Dant reges urbes, regna, tributa sibi.
Rex cum regibus hiis subito tua regna subibit,
Hiis comites aderunt millia mille ducum;

Perdent, comburent, urgebunt qui regionem,
Urbes, urbanos, hostibus, igne, fame.
Ni parare pares, rex in nullo tibi parcet;
Ni tibi nunc parcat, parcere nullus eris;
Inque brevi rex regna tui valet abreviare.
Huic tu si non vis credere, crede brevi;
Missum solve breve, scriptum lege, perfice lecta,
Et ne pejus agas, quod jubet, illud age. »
Inspicit, inspecta legit, et mortem timet ergo;
Et se miratus posse timere mori,
Irarum causas in eum convertit, et optat
In medio medium tollere de medio.
Sed fidens ensi, semiferus extrahit ensem,
Illiusque feri velle ferire ferum;
Sed nec eum feritas, nec jurgia dicta tuentur,
Nec vis, sed species sola tuetur eum.
Nam regina videns hunc talem tamque decentem,
Cor regis flexit, flexa decore suo.
Sic ea, non probus hic : probitas sua nonne probanda?
Quod sua sit probitas hac probitate probat.
Rex ita : « Si Karolo carus cordi quia fuisses,
Nostros non sineret te peragrare sinus.
Forsitan instinctu Rollandi mitteris idem,
Quanti te faciat mente repone tua. »
Accedit propius rex Guenonique propinat,
Excepturus eum, verba daturus ei;
Rollandus (*sic*) rex hunc jubet ut seducat, et ejus
Blandiciis animum pascit et ere manum;
Multa sibi donans, se spondit plura daturum,
Promittitque fero munera queque fere.
Donat eum donis, quia donantur sibi vasa,
Vestis, quadrupedes, aurea pulchra sibi.
Nunc pius, ante ferus, nunc simplex, et gravis ante,

Ante minis plenus, desinit esse minans.
Nunc magis atque magis, et adhuc mage cum mage auget,
Munera totque magis mens sua mota mage;
Seu rex, seu timor, seu donum, sive cupido
Vincit eum, nec eo gloria laudis ei.
Hinc jusjuratus sine jure Gueno sibi jurat
Se pro posse suo vota replere sua.
O scelus! o livor! o fraus! o ceca cupido!
Hunc qui cuncta movent nonne movere queant?
Regem Gueno docet prestigia sedicionis,
Nec regem fallit fallere Gueno docens.
Miratur secum se sic audere quod audet,
Miratur tantum se potuisse nephas.
Gazas abscondi rex suadet, in hiis Karolus rex
Credere ne possit posse latere dolum.
Ut Carolo tradat, regni claves sibi tradit,
Et sub eo scelere palliat omne scelus.
Marsilium, gazas, urbem, tentoria regis,
Gueno means linquit, accipit, exit, abit.
Ergo letificant legatum munera parta
Sola fraude sua, non probitate sui.
Miratur reditum, miratur eum redeuntem
Rex Karolus, non hunc posse redire ratus.
Hunc legatus adit, intrat tentoria, claves
Pretendit, nugas fingit, et inquit ita :
« Marsilius tibi : tutus eas, tua sit via tuta,
Nil te nolente, nil nisi jussus aget.
Te salvere jubet, dignum salvere juberi;
Illum te pariter cuncta jubere jubet.
Tocius regni claves tibi mittit habendas,
Et sua committit regna regenda tibi. »
Gaudent sublimes, humiles, exercitus omnis,
Nam quecunque refert omnia vera putant.

Rex scelus ignorans, regnum, tentoria, turmam,
Querit, dimittit, precipit ire retro.
Jam comites regem, comitesque viri comitantur;
Maxima cum rege pars redeunte redit.
Tot Gallis visis ibi Gallia visa videre,
Gallia sed visis Gallia visa minor.
Marsilii tamen insidias jubet esse cavendas,
Infido fidus horret habere fidem.
Nondum securus rex est, quia non sine cura;
Collectisque viris consulit ille viros.
Dumque phalanx sine tutela, tutela phalangis
Querit quis querat ire vel esse sue.
Gueno tumens ira Rollandum indicat ire,
Indicii cujus non sinet esse memor.
Ergo Rollandum rex convenit, et jubet illum
Ut vacet excubiis : rege jubente vacat.
Patricii bis sex comites sibi, quilibet horum
Ducit sive parat ducere mille duces.
Sicque ducit duce Rollando pars magna reducta;
Pars eques insequitur agmina, parsque pedes;
Pars parat insidias, pars obtinet arta maris;
Pars scandit scopulos, ne quis obesse queat.
Hos omnes vexant, terrent, reprimunt juga, valles,
Ardua, terribiles, terribilisque timor.
Interea rex seductos timet esse Guenonis
Cum duce Rollando sedicione duces.
Dum Rollandus abit, dum circumquaque vagatur,
Marsilii gentem Marsiliumque videt;
Scit se seduci Guenonis sedicione,
Premia polliciti solvere digna sui.
Dum graditur, dum mira videt, sibi fundere visa
Circumquaque viros vallis operta viris.
Hostis ubique patet; procedit, nec timet hostes,

Hanc reputans hostes posse nocere sibi.
Inspirare tube jubet hunc Oliverus, in hostes
Ut rex subveniat subveniendo sibi.
Hoc contra : « Numquis quod ais? Ignavia numquid?
Dedecus, et, si non dedecus, ecce pudor!
Quid me terreretur? Non mars, non vulnera, non mors,
Non hominum centum millia, namque nichil. »
Hiis prius expletis, optat complere quod optat,
Et parat et properat omnibus ecce prior.
Arma rapit, turmas jungit, martemque minatur,
Et videt ipse minans omnia plena minis.
Omnibus inquit ita : « Victoria nos manet omnes;
Nunc opus est ope, nunc non nisi tela decent.
Vincere non vinci nobis dabit optima virtus :
Vinci nonne pudor? Vincere nonne decus? »
Et probat esse prius multoque decentius esse
Posse fugando mori quam fugiendo mori.
Hinc comes in primis, Oliverus, Gero, Gerinus,
Et reliqui quorum nomina non memoro.
Dans animus animos, hos tres animavit ad arma;
Armis ne pereant, arma parare parant.
Cuique caput cassis, humerum clipeus, latus ensis,
Hasta manum munit, ne quis inermis eat;
E contra latitans, rex induit arma latenter,
Hostes hostili vincere marte ratus.
Armantur reges sub eo sua regna tenentes;
Regibus armatis, induit arma phalanx.
Marsiliique nepos se primum spondet iturum.
* * * * *

Patricius hiis undecimus conjurat in omnes;
Rege duodecimus, cogitur ire tamen.
Hunc equitum turma peditumque caterva secuntur,
Sed regum remanet rege manente manus.

Hic in Rollandum primum ruit agmine primo;
Primum victus eo vincere credit eum.
Jam jacet ut truncus ab eo truncatus in armis;
Jam pereunt pariter cum pereunte mine.
Succedunt alii, sed frustra; namque parare
Cogit eos pariter condicione pari.
Hoc feriente, feros fert illum turba superstes,
Inque ferum renovat prelia turba ferox.
Rollandi turma turmas ruit omnis in omnes,
Hac instante ruunt, hac veniente timent.
Samson, Turpinus, Oliverus, Gero, Gerinus,
Quinque prosternunt corpora, quisque suum;
Post, alii quinque prosternunt cetera quinque:
Excitat ergo minus prelia turba minor.
Tunc alacres Galli magis instant; pars tamen ingens
Ledit et arcet eos, instat et obstat eis.
Ut mos est, quinque fugant [et] quinque fugantur;
Mars in marte graves reddit utrumque gravis.
Quod gentis superest gentilis furans horror
Cogit habere metum, suadet inire fugam.
Diffugiunt tamen, incassumque diffugientes,
Seu vi Rollandi, sive timore, ruunt.
Sed Margaretus fugiens vix vixque superstes,
Et celer et timidus et male tutus abit;
Illum festinant ferus hostis, mortis ymago,
Corpora truncata, sanguis ubique fluens.
Festinans equus ipse fremit, timet ipse magister;
Mox coram rege stat rationis egens:
Sic orsus : « Num mira vides? Ubi robora mira
Misse gentis? Ubi gens ea tota modo?
Aspice quid tua gens : tua gens modo non nisi non gens.
Quid gens? quidve nepos? hoc nichil, ille nichil. »
Jam majora minans, dolet, horret, perfurit, ardet

Rex pro gente sua proque nepote suo.
Omnes dimediat turmas exercitus omnis,
Permittitque decem rex retin.....em.
Auditur sonus armorum clangorque tubarum,
Quadrupedum fremitus, gens quasi tota fremens.
Tota prius tuta, Turpini tota caterva
Incipit esse timens incipientis ita :
« Nunc vires revocate, viri : victoria primum
Nobis prima datur, nosque secunda manet.
Quid prodest revocare metum? quid ferre dolorem?
Quid dare terga fuge? quidve timere mori?
Hostibus instemus! » Auditis talibus instant
Hostibus admoti, prelia mira movent,
Exercentque viris vires in marte viriles,
Dantque viris vires vincere marte viros.
Forte ferus quidam fugat et ferit Engelierum ;
Leso vulnus obest, precipitatus obit.
Aggrediens Oliverus eum lateri locat ensem :
Sic agressus eum, vincere demit ei.
Mox alius morti Sampsonem destinat, et mox
Ultima passus equus precipitatur equo.
Num jactura gravis, quia sic in marte gravatur?
Num gravior gemitus, quod perit hoste gravi?
Causa sue mortis et mars et vulnus et ensis
Et fortuna gravis et gravis hostis erat.
Funere Sampsonis viso visaque ruina,
Victor, Rollando vindice, victus obit.
Ecce vir Anseum premit acriter ictibus acer,
Debita carnis ibi solvere cogit eum ;
Victorem perimit Turpinus, Grandoniumque
Rollandus, per quem corruit ante Gero.
Multa post passa sternuntur corpora passim
Passum cede solum, cedis onustat humus.

Corde tumens, ira succensus, cede cruentus,
Rollandus magis est quam fuit ante ferus;
Turmas adnichilat, ductoribus adnichilatis;
Jam poterit dici : « Gens ea tota nichil. »
Evadunt pauci, pugnant pauci quia pauci;
Ad summam s... quis forte superstes abit.
Ergo Marsilius marti vacat, et finit ira;
Et quia gente vacat, sit quasi mente vacans.
Tam leniter tot tanta stupet rex agmina vinci,
Tamque brevi spacio tot potuisse mori.
Hostibus immisis visos accedit ad hostes,
Regia signa ferens primus Abismus abit.
Quid Turpinus? equum ferro premunivit et armat,
Ut sit equus tutus, ut mage tutus equus:
Si quis equum, quis equi spernet? quis singula laudat?
Illius ad laudem singula sufficiant:
Horridus aspectus, auris brevis, ardua cervix
Costaque prolixa, tibia recta sibi,
Crus perlargum, pes canus et pectus spaciosum;
Dici. Vix satis est optimus hic sine vix.
Hunc clavo stimulat et eidem laxat habenas,
Primus equos celeres cursibus equat eques.
Obvius it, velut indignans, velut hostis, Abismo,
Et mortis penam dat sine pene sibi.
Proximum ..... Rollandus init primordia belli,
Circumquaque ferit et fugat usque feros;
Non vite parcens, non curat perdere cuiquam,
Prosternit solus corpora mille solo.
Non similis Marti, sed Mars in marte videtur;
Hunc Martem dici Mars inimisse probat.
Hic ab eo truncata jacent graviter caput auris,
Tibia, pes, humerus, brachia, crura, manus.
Multa ferunt una Galli, quia ferre videntur

Vulnera, dampna, necem, plurima, prava, gravem.
Gallia nonne potest occasum plangere? nonne
Tot deflere viros, tot viduata viris?
Prelia temptantes vix sexaginta supersunt,
Quos vexant pariter prelia, plaga, labor.
Rollandum subit interea timor, horror et ardor;
Hic gravat, hic turbat, hic satis urit eum.
Martem tunc primo, mortem tunc primo veretur,
Marte tamen vinci mestus utroque magis.
Jam parat inspirare tube, cui sic Oliverus:
« Desine, ne te pudet; desine, namque pudor.
Num tibi, nonne tuis erit intollerabile, perpes
Maximus, obprobrium, dedecus, atque pudor? »
Hic tamen inspirat, Turpino crebro rogante;
Hoc monet, hoc rogit, ira, necesse simul.
Mirantur sonitumque stupent hec omnia, montes,
Arva, nemus, valles, equora, terra, polus.
Rumpuntur vene capitis conamine tanto,
Et sibi nare cruor manat utroque simul.
In sua regna means sonitus rex iter agendum
Audit et agnoscit, notaque causa sibi.
Comperto scelere, comperta sedicione,
Vinctus imprimitur rege jubente Gueno.
Estuat, insanit, languet, redit, et sua turba
Cum languente dolet, cum redeunte redit.
Dum gradiuntur inest furor omnibus omnis in omnes,
Causa rei scire submonet ire cito.
Interea marte rex Marsilius premit hostes;
Nam dat eis primum vulnera, deinde mori;
Inque viros vires jubet exercere quirites,
Exercentque suas in stimulando suos.
Rollandum noscens, per membra, per arma peractus,
Miratur tot eum prelia posse pati.

Hunc natumque suum vis.. videt, instat utrique,
Prebet utrumque fuge, intret utrumque fugans.
Patris in aspectu nato dat dampna, dat ictus;
Perdens autem suos perditur ense suo.
Preveniens regem, regi dextram secat ictus;
Dampna gemit, mortem vitat, initque fugam.
Jam minus est audax rex, non ausus remanere;
Gens regis fugiens cum fugiente fugit.
Obliquo feriens Oliverus contrait, augit;
Terret Agalisus ictibus, ense, minis.
Leditur et ledit ledentem, primo relisus,
Postremo lesus funera prima subit.
Plenus vulneribus, post vulnera tanta recepta,
Vulnerat innumeros in moriendo viros.
Jam velut insanus, jam cedit ut orbus in hostes,
Debilitat visus subtrahiturque vigor.
Rollandus (*sic*) ferit inscius, ast minime nocet,
Nulliusque locum vulneris ictus habet.
Dum stat, dum pugnat, stupet ictum taliter ictus,
Respicit et facies vix sibi nota sui.
Inquit : « Non hostem velut hostis ledis ut hostem;
Hostis amicus ego, non tuus immo tibi.
Nosce tuum, nosce : forsan non noscis ad ictus;
Id res, id gladius, id tua facta probant. »
Audita voce dolet et veniam petit : inde
Dat veniam, factum nam veniale videt.
Mox est lapsus equo, pedibus summissus equorum :
Proh pudor! ecce jacet! Proh dolor! ecce parit!
Res gravis, occasus gravior, plus funus utroque;
Iste dolor dolor est plus quam dolore dolor.
Rollandus jam non vexat nisi tercius hostes;
Tercius impugnat, tercius obstat eis.
Turpinus comes huic hinc, Walterus comes inde;

Hic trux, ille ferox, hic probus, ille simul.
Inceduntque pedes transfossi pectora pilis,
Dumque nocent aliis spicula missa sibi;
Spicula Waltero dant vulnera, vulnera penam,
Pena metum mortis, luce carere metus.
Stat Rollandus adhuc, et adhuc secat, efficit, arcet,
Ense caput, telo vulnera, marte viros.
Adventum Karoli gentilis turma perhorret;
Ne magis incurrat dampna, redire parat:
Diffugiunt celeres velut in certamine ducti,
Si quis ibi primus, ultimus esse putat.
Forsan non metuunt regem, non agmina regis,
Non gladiatorum bella; quid ergo? — mori
Seu metuunt, seu non, abeunt nullo remanente;
Omnibus hoc solum cura tenere fugam.
Sic cum Turpino Rollandus prelia finit:
Hiis ita finitis, finis utroque prope.
Turpinum graviter gravis arripit extasis, ex hinc
Nutat, vi penitus deficiente sibi,
Rollandusque fere moritur, viso moriente;
Languet, vultque mori cum moriente suo.
Jam velut exsanguem locat hunc exsanguis in herba,
Et prius immunda vulnera mundat ei.
Herba refrigerium dat ei, dum cumbit in herba,
Erecto capite, vix sedet hic sine vi.
Rollandus semel ac iterum pede corpora volvens,
Huc illuc meat in sanguine crure tenus;
Circumquaque legens fert corpora patriciorum,
Quorum plus mortem quam sua fata gemit.
Absolvit prius hunc Turpinus, signat ab inde,
Mox anima corpus egrediente suum.
Rollandus cedem, gemitus, loca cede referta,
Aspicit, emittit, deserit, itque mori.

Dum moriens magis affectat quam vincere mortem,
Dulce mori visum, vivere triste, sibi.
Adnixus scopulo requiem petit, aspera passus,
Et supplex veniam supplice voce rogat.
Hunc adeunt obitum gentiles unus et alter,
Et cornu capere curat uterque suum.
Aspiciens hos, obliquo cornu feriente,
Se secus utrique dat moriendo mori.
Dum moriens orat, mors vite terminat horam;
Jam quasi nullius, jam quasi nemo jacet.
Proh! quia Gallorum tu spes, tu fama fuisti
Et probitas, et dux, et decus omne simul.
Gallia te nudata jacet, quia te prius ente
Quid fuit, orbis honor? quid modo? tota nichil.
Virtus miratur te taliter adnichilari,
Mors etiam per eam te potuisse mori.
Quid promam, cum non satis est hoc promere solum?
Francigene gentis gloria solus erat.
Illum, patricios, cives, proceres peditesque,
Rex obitum veniens marte jacere vidit;
Non hos, non illos tantummodo, sed simul omnes
Rex cum gente sua fletque doletque simul;
Summos quos summo, mediocres quos mediocre,
Parvos quos minimo turba dolore gemit.
Accitur Gueno penas pro fraude daturus;
Mox ereptus equo dilaceratur equis.
Pro fraude scita, finita sibi sua vita,
Res ita finita, testificatur ita.

Explicit de tradicione Guenonis.

Cotton. Ms. Titus. A. xix.

Quarta pars. De dolo Vasconum, in quo bello Rollandus miles optimus cum multis aliis occidit.

Gentibus astrictis convincta in federa magnis,
Regrediens illinc Pyreneo est colle dolosos
Vascones expertus; etenim cum faucibus arctis
Agmen in explicitum longo se tramite ferret,
Ecce infra positos hastilibus obruit hostis
Desuper explorans; et concidit ultimus ordo
Cui fuga non patuit, nec jam defensio turbe
Precedentis erat illo, nec cedere retro
Longius a cuneis ne desererentur in hostes,
Non mutare latus ob saxa inpervia et altos
Hinc illinc montes, non in juga prima valenti
Agmine pro nimio profugos extendere gressus
De sic artatis inter juga vallis in imo.
Multa fit e multis per tela pluentia strages :
Hic Anselmus comes occidit umbre (*sic*) cruento
Missilium confossus, et Engebardus in aula
Prepositus; dominusque Britanni littoris, inter
Innumeros numerandus obit Rollandus, equestri
Ordine flos potior ut honor specialior armis;
Cujus in exiguo, sed ab ejus funere magni
Nominis oppidulo, fit adhuc ostensio cornu;
Petraque quam, cum jam rueret mucrone chorusco
(Marti aderat), fidit, illic cernenda profectis
Restat adhuc, rerum non imfima testis earum.
At castrum advectum Blaviam, nunc usque quiescit
Corpus ibi; tantique viri veneratur opertos
Ille locus cineres, et gaudet honore sepulcri.
Hic et Oliverus, meriti redolentis eidem
Par individuum, nulloque ex agmine toto

Post illum inferior; sed proxima gloria castris,
Proxima milicie quo stabat in ordine virtus,
Ipse ducis propior et amantior assecla bello,
Proh dolor! immo dolo morti concessus, in illo
Conpositos tumulo cineres habet; et soror ejus,
Adjacet Alda, suo pulvis conjunctus amico,
Quam dolor oppressit; et adhuc, si digna relatu,
Fama canit Remensis eo sub tempore sedis
Eutropius presul, alio quem nominis usu
Turpinum dixisse volunt, vir in agmine clarus,
Sede sua clarus studiis, sed clarior armis,
Ut quorum tumulis non observata vetustas
Nomina deleverit; superest tantummodo fluxa
Carne cinis cui se nullo discrimine tellus
Miscuit, et quorum circa fragmenta soluti
Corporis et petris inclusa capacibus ossa,
Mandatas plunbo custodit lamina voces;
Quosque suis produnt epigramata certa sepulcris
Agminis ejusdem multi cecidere perempti.

(*Karolinus Egidii scriptus ad instruccionem illustris pueri Ludovici Francorum regis filii*, Ms. de M. Monmerqué — in-8°, vélin, XIIIe siècle, — fol. 17, recto et verso *.)

* Il ne faut pas confondre ce poème avec un autre nommé *Karolellus*, qui se trouve à Londres, au Musée Britannique, Bibliothèque du roi, 13 A XVIII, vélin, XIIIe siècle, fol. 136-149. Il a pour titre : *Historia Turpini remensis archiepiscopi*, et se compose d'environ 2100 vers. En voici le commencement :

Versibus exametris insignia gesta virorum
Metrificare libet, celeberrima corpora quorum
Christus in hyspanis occumbere pertulit horis,
Quos illustravit divini fervor amoris.

Cet ouvrage, qui paroît n'être qu'une traduction de la chronique, dite de

III. ROMANCES DE LA BATALLA DE RONCESVALLES.

1°. (Anónimo).

Un gallardo paladin,
Aunque invencible, vencido,
De Francia quinto Delfin,
Cercano al último fin
Dice, hallándose rendido :
— Cuando allá en Francia nos vimos
Haciendo del mundo ultraje,
Muchas promesas hicimos,
Y entre otras cuando partimos
Hicimos pleito homenage
De abatir el estandarte
De Bernardo el castellano,
Y asolar por toda parte·

Turpin, et avoir été écrit par un clerc anglois à Avignon, se termine ainsi :

Excusacio autoris de impericia sua et conclusio operis.

Hoc opus exegi; summo sit gloria regi,
Auxilio cujus operis sum redditor hujus!
Te precor, o lector, quisquis perlegeris istum
Exiguum librum, ne perturberis in ipso;
Sicubi repereris viciosum vel rude dictum,
Nam quia materie seriem percurrere plano
Ordine proposui, verborum floribus uti
Postposui, quum simplex adtendat haberi
Qui prodesse cupit lectori pauca scienti.
¶ Et quia descripsi breviter tam nobile bellum,
Septima postremum concludo meta libellum.
Et quia gesta refert Karoli brevis iste libellus,
Imponatur ei proprium nomen Karolellus.
Explicit iste liber, sit ab omni crimine liber,
Et videat Christum, qui librum legerit istum. Amen.

Cuanto alcanzase la mano,
Sin perdonar ni aun á Marte.
Y porque memoria fuese
Para los que den ultraje,
Hicimos pleito homenage
Que el que en la guerra muriese
Dentro en Francia se enterrase;
Pero por traicion guiados
No fuimos apercibidos,
Antes súbito asaltados
Por leones desatados,
Con quien batalla tuvimos.
Fortuna favoreciöles
Hasta el fin y postrer trance,
Y en todo victoria diöles;
Mas como los españoles
Prosiguieron el alcance,
No pudimos resistir
Al ímpetu de Bernardo,
Porque en matar y herir
Y franceses destruir
No se nos mostraba tardo.
Él con faz serena y leda,
Y nos con pena y afane,
Dijo : — España, cierra, cierra.
Y así con la polvarada
Perdimos á Don Beltrane.

Id. 2°. de la misma (Anónimo) *.

En los campos de Alventosa

* *Es al mismo asunto del que dice* Cuando de Francia partimos, *del Romancero general.*

Mataron á Don Beltran,
Nunca lo echaron menos
Hasta los puertos pasar.
Siete veces echan suertes
Quién lo volverá á buscar,
Todas siete le cupieron
Al buen viejo de su padre,
Las tres fueron por malicia,
Y las cuatro con maldad.
Vuelve riendas al caballo,
Y vuélveselo á buscar,
De noche por el camino,
De dia por el jaral;
Por la matanza va el viejo,
Por la matanza adelante,
Los brazos lleva cansados
De los muertos rodear :
No hallaba al que buscaba,
Ni menos la su señal.
Vido todos los franceses
Y no vido á Don Beltran :
Maldiciendo iba el vino *,
Maldiciendo iba el pan
(El que comian los moros,
Que no el de la cristiandad),
Maldiciendo iba el arbol
Que solo en el campo nasce,
Que todas las aves del cielo
Allí se vienen á asentar,
Que de rama ni de hoja

* *Desde aqui hasta* No tiene quien lo vengar, *es un trozo copiado en el que dice* Asentado está Gayferos.

No lo dejaban gozar :
Maldiciendo iba el caballero
Que cabalgaba sin page,
Si se le cae la lanza
No tiene quien se la alce ,
Y si se le cae la espuela
No tiene quien se la calce ;
Maldiciendo iba la muger
Que tan solo un hijo pare ,
Si enemigos se lo matan
No tiene quien lo vengar.
A la entrada de un puerto,
Saliendo de un arenal,
Vido en esto estar un moro
Que velaba en un adarve ;
Hablóle en algarabía,
Como aquel que bien la sabe :
— Por Dios te ruego, el moro,
Me digas una verdad ,
Caballero de armas blancas
Si lo viste acá pasar,
Y si tú lo tienes preso
A oro lo pesarán,
Y si tú lo tienes muerto
Désmelo para enterrar,
Pues que el cuerpo sin el alma
Solo un dinero no vale.
— Ese caballero, amigo,
Dime tú qué señas trae.
— Blancas armas son las suyas
Y el caballo es alazan ,
En el carrillo derecho
Él tenia una señal,

Que siendo niño pequeño
Se la hizo un gavilan.
— Este caballero, amigo,
Muerto está en aquel pradal,
Las piernas tiene en el agua,
Y el cuerpo en el arenal,
Siete lanzadas tenia
Desde el hombro al calcañal,
Y otras tantas su caballo
Desde la cincha al pretal.
No le des culpa al caballo
Que no se la puedes dar,
Siete veces lo sacó
Sin herida y sin señal,
Y otras tantas lo volvió
Con gana de pelear.

Id. 3°. *de la misma* (Anónimo).

Cuando de Francia partimos
Hicimos pleito homenage
Que el que en la guerra muriese
Dentro en Francia se enterrase.
Y como los españoles
Prosiguieron el alcance,
Con la mucha polvareda
Perdimos á Don Beltrane:
Siete veces echan suertes
Sobre quién irá á buscalle,
Todas siete le cupieron
Al buen viejo de su padre.
Las tres le caben por suerte,
Las cuatro por gran maldade;

Mas aunque no le cupieran
Él no se podia quedare.
Vuelve riendas al caballo
Sin que nadie le acompañe,
Y con el dolor que lleva
Les dice razones tales :
— Volved á Francia, franceses,
Los que amais la vida infame,
Que yo por solo mi hijo
Fuí con vosotros, cobardes.
No me lleva el juramento
Ni las suertes que falsastes,
Que el amor y la venganza
Bastaban para llevarme;
Y pues él por el honor
No se acordó de su padre,
Yo quiero acordarme dél
Y volver á Roncesvalles;
Y si con vosotros pueden
Juramentos y homenages,
No penseis que con mi muerte
Del peligro os escaspastes,
Echá desde luego suertes
Sobre quién irá á buscarme;
Que yo no voy por el muerto,
Sino á morir ó vengalle.

Id. 4°. *de la misma* (Anónimo).

Por muchas partes herido
Sale el viejo Carlo Magno,
Huyendo de los de España
Porque le han desbaratado :

Los once deja perdidos,
Solo Roldan ha escapado,
Que nunca dingun guerrero
Llegó á su esfuerzo sobrado,
Y no podia ser herido
Ni su sangre derramado.
Al pie estaba de una cruz
Por el suelo arrodillado:
Los ojos vueltos al cielo,
Desta manera ha hablado:
— Animoso corazon,
¿Cómo te has acobardado
En salir de Roncesvalles
Sin ser muerto ó bien vengado?
¡Ay amigos y señores!
¡Cómo os estareis quejando
Que os acompañe en la vida
Y en la muerte os he dejado! —
Estando en esta congoja
Vió venir á Carlo Magno
Triste, solo y sin corona,
Con el rostro ensangrentado;
Desque así lo hubo visto
Cayó muerto el desdichado.

Id. 5°. *de la misma.* (Anónimo.)

En París está Doña Alda
La esposa de Don Roldan,
Trescientas damas con ella
Para la acompañar:
Todas visten un vestido,
Todas calzan un calzar,

Todas comen á una mesa,
Todas comian de un pan,
Sino era sola Doña Alda,
Que era la mayoral :
Las ciento hilaban oro,
Las ciento tegen cendal,
Las ciento instrumentos tañen
Para Doña Alda holgar.
Al son de los instrumentos
Dona Alda adormido se ha,
Ensoñado habia un sueño,
Un sueño de gran pesar.
Recordó despavorida
Y con un pavor muy grande,
Los gritos daba tan grandes,
Que se oian en la ciudad.
Allí hablaron sus doncellas.
Bien oireis lo que dirán :
—¿Qué es aquesto, mi señora?
¿Quién es el que os hizo mal?
—Un sueño soñe, doncellas,
Que me ha dado gran pesar,
Que me veía en un monte
En un desierto lugar :
Bajo los montes muy altos
Un azor vide volar,
Tras dél viene una aguililla
Que lo afincaba muy mal.
El azor con grande cuita
Metióse so mi brial,
El aguililla con grande ira
De allí lo iba á sacar,
Con las uñas lo despluma,

Con el pico lo deshace. —
Allí habló su camarera,
Bien oireis lo que dirá :
— Aquese sueño, señora,
Bien os lo entiendo soltar :
El azor es vuestro esposo
Que viene de allende el mar,
El águila sedes vos,
Con la cual ha de casar,
Y aquel monte es la iglesia
Donde os han de velar.
— Si así es, mi camarera,
Bien te lo entiendo pagar. —
Otro dia de mañana
Cartas de fuera le traen,
Tintas venian de dentro,
De fuera escritas con sangre,
Que su Roldan era muerto
En la caza de Roncesvalles.

Id. 6°. *del mismo.* (Anónimo).

Mala la vísteis, franceses *
La caza de Roncesvalles,
Don Carlos perdió la honra,
Murieron los doce Pares,
Cativaron á Guarinos
Almirante de las mares,
Los siete Reyes de moros

* Mala la hubísteis, franceses,
En esa de Roncesvalles.

Asi pone estos dos versos Cervantes en la part. II, cap. 9 del Quijote. *Sin duda se modernizó así la leccion del romance antiguo.*

Fueron en su cativare.
Siete veces echan suertes
Cuál dellos lo ha de llevare,
Todas siete le cupieron
A Marlotes el Infante :
Mas los preciaba Marlotes
Que Arabia con su ciudade.
Dícele desta manera,
Y empezóle de hablare :
— Por Alá te ruego, Guarinos,
Moro te quieras tornar,
De los bienes deste mundo
Yo te quiero dar asaz ;
Las dos hijas que yo tengo
Ambas te las quiero dar,
La una para el vestir,
Para vestir y calzare,
La otra para tu muger,
Tu muger la naturale.
Darte he en arras y dote
Arabia con sus ciudades ;
Si mas quisieres, Guarinos,
Mucho mas te quiero dare. —
Allí hablara Guarinos,
Bien oireis lo que dirá :
— No lo mande Dios del cielo
Ni Santa Maria su madre
Que deje la fé de Cristo
Por la de Mahoma tomar,
Que esposica tengo en Francia,
Con ella entiendo casar. —
Marlotes con gran enojo
En cárceles lo manda echar

Con esposas á las manos
Porque pierda el pelear,
El agua hasta la cintura
Porque pierda el cabalgar,
Siete quintales de fierro
Desde el hombro al calcañal.
En tres fiestas que hay en el año
Le mandaba justiciar,
La una Pascua de mayo,
La otra por Navidad,
La otra Pascua de flores,
Esa fiesta general.
Vanse dias, vienen dias,
Venido era el de San Juan,
Donde cristianos y moros
Hacen gran solemnidad.
Los cristianos echan juncia
Y los moros arrayan,
Los judíos echan encas
Por la fiesta mas honrar.
Marlotes con alegría
Un tablado mandó armar
Ni mas chico ni mas grande
Que al cielo quiere llegar.
Los moros con alegría
Empiézanle de tirar,
Tira el uno, tira el otro,
No llegan á la mitad:
Marlotes muy enojado
Un pregon mandara dar,
Que los chicos no mamasen
Ni los grandes coman pan
Hasta que aquel tablado

En tierra haya de estar.
Oyó el estruendo Guarinos.
En las cárceles do está :
— ¡ Oh válasme Dios del cielo
Y santa María sua madre !
O casan hija del Rey,
O la quieren desposar,
O era venido el dia
Que me suelen justiciar.
Oídolo ha el carcelero
Que cerca se fue á hallar :
— No casan hija de Rey,
Ni la quieren desposar,
Ni es venida la pascua
Que te suelen azotar,
Mas era venido un dia,
El cual llaman de San Juan,
Cuando los que estan contentos
Con placer comen su pan.
Marlotes de gran placer
Un tablado mandó armar,
El altura que tenia
Al cielo quiere llegar;
Hanle tirado los moros,
No le pueden derribar,
Y Marlotes de enojado
Un pregon mandara dar,
Que ninguno no comiese
Hasta habello derribar. —
Allí respondió Guarinos,
Bien oireis qué fu á hablar :
— Si vos me dais mi caballo
En que solia cabalgar,

Y me diésedes mis armas
Las que yo solia armar,
Aquellos tablados altos
Yo los pienso derribar,
Y si no los derribase
Que me mandasen matar. —
El carcelero q'esto oyera
Comenzóle de hablar :
— Siete años habia, siete
Que estás en este lugar,
Que no siento hombre del mundo
Que un año pudiese estar,
Y aun dices que tienes fuerzas
Para el tablado derribar ;
Mas espera tú, Guarinos,
Que yo lo ire á contar
A Marlotes el Infante
Por ver lo que me dirá. —
Ya se parte el carcelero,
Ya se parte, ya se va :
Siendo cerca del tablado
A Marlotes fue hablar :
— Unas nuevas os traia,
Queráismelas escuchar ;
Sabed que aquel prisonero
Aquesto dicho me ha,
Si le diesen su caballo
En que solia cabalgar,
Y le diesen las sus armas
Que él se solia armar,
Que aquestos tablados altos
El los entiende derribar. —
Marlotes de q'esto oyera

De allí lo mandó sacar;
Por mirar si en caballo
Él podria cabalgar,
Mandó buscar su caballo,
Y mandáraselo dar,
Que siete años son pasados
Que andaba llevando cal.
Armáronlo de sus armas,
Que bien mohosas estan.
Marlotes desque lo vido
Con reir y con burlar
Dice que vaya al tablado
Y lo quiera derribar.
Guarinos con grande furia
Un encuentro le fue á dar,
Que mas de la mitad dél
En el suelo fue á echar.
Los moros de q'esto vieron
Todos le quieren matar,
Guarinos como esforzado
Comenzó de pelear
Con los moros que eran tantos,
Que el sol querian quitar.
Peleara de tal suerte
Que él se hubo de soltar,
Y se fuera á la su tierra
A Francia la natural:
Grandes honras le hicieron
Cuando le vieron llegar. *

* Ces ballades sont tirées du *Romancero de romances caballerescos é históricos anteriores al siglo* XVIII, *que contiene los de Amor, los de la Tabla Redonda, los de Carlo Magno y los doce Pares, los de Bernardo del Carpio, del Cid Campeador, de los Infantes de Lara, etc. Ordenado y recopilado por D. Agustin Duran*. Parte I.

IV. ROMANCES DE BERNARDO DEL CARPIO.

8°. (Anónimo).

Estando en paz y sosiego
El buen Rey Alfonso el Casto,
Que de lidiar con los moros
Estaba muy fatigado,
Nuevas le fueron venidas
Que por la tierra le ha entrado
Un halto hombre de Francia,
Que Don Bueso era llamado,
Con gran hueste de franceses,
Que la tierra le han entrado.
El Rey fue luego sobr'él
Con su sobrino Bernaldo,
Su batalla han en Osejo,
Que es un lugar castellano,
Muchas gentes ademas
Murieron de cada cabo.
Y estando unos con otros
Crudamente peleando,
Bernaldo y Don Bueso á dicha

Madrid : imprenta de Don Eusebio Aguado, 1832, petit in-8°, p. 136-141. Elles se trouvent aussi dans un ouvrage intitulé : *History of Charles the Great and Orlando, ascribed to archbishop Turpin ; translated from the Latin in Spanheim's lives of ecclesiastical writers : together with the most celebrated ancient Spanish ballads relating to the twelve peers of France, mentioned in Don Quixote ; with English metrical versions, by Thomas Rodd.* In two volumes. London : printed for Thomas Rodd, etc. 1812, deux volumes in-8°. Les trois quarts du premier volume et tout le second sont occupés par une *Floresta de varios romances sacados de las historias antiguas de los pares de Francia.* Por Damian Lopez de Tortajada. *The Flower of the ballads of the twelve peers of France, taken from ancient histories : with English metrical versions, by Thomas Rodd.*

En uno se habian hallado :
Bernaldo mató á Don Bueso
Aunque era muy esforzado.
Los franceses viendo esto
Desampararon el campo :
Pues la batalla vencida
Y el campo todo robado,
Bernaldo suplicó al Rey,
Pues se le tenia mandado,
Que le soltase á su padre,
Ca despues que fue avisado
De como yacia en prision,
Era siempre acostumbrado
De en cada lid que venciese
Al Rey le haber demandado ;
Y el Rey se lo prometia
Siempre que andaba lidiando,
Mas despues no se lo daba
Cuando en paz y sosegado ;
Como otros veces hacia
Aquesta se le ha negado.
Bernaldo con gran pesar
No quiso ir mas á palacio,
Antes sin servir al Rey
Gran tiempo estuvo encerrado,
Que á ningun cabo salia
Ni cabalgaba á caballo,
Ni mas de cosa del mundo
Mostraba tener cuidado.
Pena le daba el placer,
De lo triste era pagado,
Ya no curaba de fiestas,
A que él era aficionado,

Todo pesar y tristeza
Le era á él muy gran descanso.
De aquesto pesaba mucho
A todos los hijos-dalgo,
Que bien quisieran que el Rey
Le hubiera á su padre dado,
Pues tantas veces por él
Era de muerte escapado,
Sin perder jamas batalla
Do con él hubiese entrado.

Id. 14. de Lorenzo de Sepúlveda.

No tiene heredero alguno
Alfonso el Casto llamado,
A Carlo Magno el de Francia
Mensageros le ha enviado
En secreto que viniese
Contra moros á ayudarlo,
Y que le daria á Leon,
Que de Alfonso era reinado.
Carlos que oyera el mensage
Luego se habia aparejado,
Mucha gente trae consigo,
Roldan qu'es muy estimado,
Y otros muchos caballeros
Que los Pares han llamado.
Los ricos-hombres del reino
De Alfonso se han querellado,
Pidiéronle que revoque
La palabra que habia dado;
Si no echarlo han del reino,
Y pondrán otro en su cabo,

Que mas quieren morir libres
Que mal andantes llamados. —
No quieren ser de franceses
Sujetos los castellanos :
El que mas enojo tiene
Era Bernardo del Carpio,
Que era sobrino del Rey,
Caballero aventajado.
Revocó Alfonso la manda,
Aunque no fue de su grado.
A Carlos mucho le pesa,
Del Rey Casto es enojado,
Porque mintió su palabra
Mucho lo ha amenazado
Que le quitará á Leon
Y aun á todo su reinado.
Bernardo está muy sañudo
De lo que Carlos ha hablado.
Apercíbense los Reyes
Con las gentes de su estado,
Halláronse en Roncesvalles,
Do muy recio han batallado,
Mueren allí muchas gentes
Franceses y castellanos.
Venció el Rey Don Alfonso
Por el esfuerzo sobrado
De Bernardo su sobrino,
Que era el mas señalado.
Mató Bernardo por sí
A Roldan el esforzado,
Y á otros muchos Capitanes
De Francia muy estimados.

Id. 17. (Anónimo).

Desterró el Rey Alfonso
A su sobrino Bernardo
Pour poder cumplir la manda
Que habia hecho á Carlo Magno;
Y porque si está en el reino
Pudieran seguir su bando
Aquellos que mas podian
Y mas antiguos hidalgos.
Sale á cumplir su destierro
Solo con un hijo-dalgo,
Y antes del Carpio salir
Le dió una carta á un criado,
Diciendo : — Dásela al Rey,
Y dile que es de Bernardo,
Y que no pienso volver
Hasta que me haya probado
Con aquel fuerte francés
A quien él llamaba Orlando,
Al cual no le ha de valer
Traer el yelmo encantado
Que le quitó al buen Cerbino
Hallándole desarmado,
Y le dió la muerte cruda,
Diciendo le venció en campo. —
Y por no pasar los puertos
Hasta que fuese verano,
Caminó hácia Granada,
Tambien porque han pregonado
Que hay nnas reales justas
Donde el premio será dado

Al que mejor lo hiciere,
Sea moro ó sea cristiano,
Y por estar allí Muza
De quien ha sido informado
Que tiene la mejor lanza
Que hay en el pagano bando,
Y el que ha puesto en mas aprieto
A todo el bando cristiano.
Al fin allegó á Granada
Aquel leonés honrado,
Donde vió que iba á la plaza
Muza el fuerte enamorado.
Por las calles donde iba
Va estos papeles echando.
Zelos son los que me matan,
Que amor no estará en su mano.
Así entró en la plaza Muza,
Y todos en él mirando,
No hay nadie que lo conozca
Como viene disfrazado.
Bernardo con gran deseo
Por saber deste pagano
Quién es, ó cómo se llama,
Lo preguntó á un su criado.
El moro sin curar dél
Pasó adelante de largo,
Y allegándose á Muza
Le dijo : — Aquel cristiano
Me ha preguntado quién eres,
Y yo le he disimulado. —
A Bernardo llegó Muza,
Y muy pasito hablando,
Le dijo : — ¿ Quién eres tú

Que por mí vas preguntando?
Dime, si gustas, tu nombre,
Y diréte el mio de grado,
Y si batalla quisieres
Salgamos los dos al campo. —
Bernardo que vió del moro
Aquel pecho tan gallardo,
Le dijo : — Bernardo soy,
Y el que nunca ha rehusado
Batalla con ningun hombre
Que ocasion me hubiese dado. —
Muza le abraza y le dice,
Casi de placer llorando :
— Has de saber que yo soy
El que mas ha procurado
De tenerte por amigo,
Aunque en las leyes contrarios;
Y pues el cielo lo quiere
Abrázame, amigo caro,
Y de mí quiero te sirvas
Como del menor criado.
Y si desto en algun tiempo
Me hallares en nada falto,
Quiero que el cielo me falte
Y cuanto Dios ha criado. —
Así se volvieron juntos,
Grande amistad profesando,
Para que Bernardo tenga
Lo que le es necesario.

Id. 18. (Anónimo).

Con tres mil y mas leoneses

Deja la ciudad Bernardo,
Que de la perdida Iberia
Fue milagroso restauro;
Aquella cuya muralla
Guarda y dilata en dos campos
El nombre y altas victorias
De aquel famoso Pelayo.
Los labradores arrojan
De las manos los arados,
Las hozes, los azadones,
Los pastores los cayados;
Los jóvenes se alborozan,
Aliéntanse los ancianos,
Los inútiles se animan,
Fíngense fuertes los flacos,
Todos á Bernardo acuden
Libertad apellidando,
Que el infame yugo temen
Con que los amaga el Galo.
« Libres, gritaban, nacimos,
Y á nuestro Rey soberano
Pagamos lo que debemos
Por el divino mandato.
No permita Dios, ni ordene
Que á los decretos de estraños
Obliguemos nuestros hijos,
Gloria de nuestros pasados;
No estan tan flacos los pechos,
Ni tan sin vigor los brazos,
Ni tan sin sangre las venas,
Que consientan tal agravio:
¿ El francés ha por ventura
Esta tierra conquistado?

¿ Victoria sin sangre quiere?
No, mientras tengamos manos.
Podrá decir de leoneses
Que murieron peleando,
Pero no que se rindieron,
Que son al fin castellanos.
Si á la potencia Romana
Catorce años conquistaron
Los valientes numantinos
Con tan sangrientos estragos,
¿ Por qué un reino, y de Leones,
Que en sangre Libia bañaron
Sus encarnizadas uñas,
Escucha medios tan bajos?
Déles el Rey sus haberes,
Mas no les dé sus vasallos,
Que en someter voluntades
No tienen los Reyes mando. »
Con esto Bernardo ordena
Sus escuadrones bizarros,
A quien desde una ventana
Mira Don Alfonso el Casto.
Como á su sangre le mira,
Que le es como sangre grato,
Su gallarda compostura
Y valor considerando.
Crece por puntos la gente,
De suerte que forma campo,
Despuéblase la ciudad
Y los pueblos comarcanos.
Marcha á la ciudad augusta,
Cuyos muros baña ufano
El caudal famoso Ebro,

Del mundo tan celebrado,
Do el hijo del Zebedeo
Fundó el edificio raro
Que ciñe el Santo Pilar,
Estribo de nuestro amparo.
Allí Brabonel le aguarda
Con el Sarraceno bando,
Que al Rey Marsilio obedece
Contra el francés declarado.

Id. 19. (Anónimo).

Aguardando que amanezca,
Para conocer la entrada,
Estraba el fuerte Bernardo
En los mojones de Francia
Con trescientos compañeros,
Que es la costumbre que usaba,
Que diz bastan para mil
Cuando son hijos de España ;
Y antes que ponga en efecto
El deseo que llevaba,
A todos juntos les dice
De palabra estas palabras :
— Bien veis, leales amigos,
Los que sois de sangre hidalga,
Que esta empresa á que venimos
Es digna de buenas lanzas ;
Si hay alguno entre vosotros
Que entienda allanar su lanza,
Vuélvase de este mojon
Antes que pise la raya,
Porque el que entrare una vez

La suya ha de ser muy cara,
Que cara ha de ser la cosa
Donde la honra se gana.
Bien sabeis que á un español
Le viene de herencia y casta
Hacer espaldas los pechos,
Y no pechos las espaldas;
Y sino guardad las mias,
Que solo aquesto me basta,
Porque mi lanza no teme
Toda Francia cara á cara;
Y aquel que no se atreviere
A mantener su palabra,
Mas vale faltarme aquí,
Que no conozcan sus faltas. —
Todos juntos le responden
Que no tema la batalla,
Que cada cual es Bernardo
Los que á Bernardo acompañan.
Cuando yal el sol por las cumbres
Dora las humildes plantas,
De la sarracena gente
Oyen grita y algazara:
Aperciben sus caballos,
Que ya lo estaban de armas,
Y en buena guisa de hidalgos
Para sus contrarios marchan.

Id. 20. (Anónimo).

Con los mejores de Asturias
Sale de Leon Bernardo,
Puestos á punto de guerra

A impedir á Francia el paso,
Que viene á usurpar el reino
A instancia de Alfonso el Casto,
Como si no hubiera en él
Quien mejor pueda heredallo,
Y á dos leguas de Leon
Se paró en medio de un llano,
Y levantando la voz
Volvió de esta suerte á hablarlos :
— Escuchadme, leoneses,
Los que os preciais de hijos-dalgo,
Y de ninguno se espera
Hacer echo de villano :
A defender vuestro Rey
Vais como buenos vasallos,
Vuestra tierra y vestras vidas
Y las de vuestros hermanos.
No consintais que estrangeros
Hoy vengan á sujetaros,
Y mañana vuestros hijos
Sean de Francia un pedazo,
Y vuestras armas antiguas,
El rico blason trocando,
Veais de lises sembradas
En lugar de leones bravos,
Y el reino que ha tanto tiempo
Vuestros abuelos ganaron,
Por solo el temor de un dia
Vengan á mandallo estraños.
Aquel que con tres franceses
No combatiere en el campo,
Quédese, y seamos menos,
Aunque habemos de ígualallos ;

Que yo y los que me siguieren
Uno soremos á cuatro,
Y cuando mas nos cupieren
Para toda Francia vamos. —
Esto acabando, arremete
Con la furia del caballo,
Diciendo : — Síganme todos
Los que fueren hijos-dalgo.

Id. 21. (Anónimo).

Inhumano Rey Alfonso,
De tus tierras me despido,
Porque no es Rey natural
Rey ingrato á los servicios.
A Francia quiero pasarme,
Donde tienen cierto aviso
Que quien honró tu Leon
Honrará tambien sus lirios.
Ya parece veo á Carlos
Piadoso, aunque mi enemigo,
Porque lo que te amparé
No puedas gozar conmigo.
Menospreciaste mi espada,
Mas cuando en ella ó en pino
Tremolen lunas de plata,
Echarás de ver sus filos.
Saldrá de mí tu Leon
Menos soberbio y altivo,
Las cuatro garras sin uñas,
Y la boca sin colmillos,
No tan altiva la frente,
Menos bravo el cuerpo erizo,

Y la cabeza doliente
Con la fiebre de mi olvido;
Y si, lo que Dios no quiera,
Lidiando entre sarracinos
Te matasen el caballo,
Acuérdate deste mio,
Que un dia en el Romeral
Te libró de un gran peligro,
Y en dar la muerte á mi padre
Pagaste aquel beneficio.
De peon te hice Rey
Y tú desagradecido,
Como si fueras peon
Cumpliste lo prometido :
Mi noble padre mataste
Sin pensar que su delito
Te dió el cetro y la corona
Con hacerme tu sobrino.
Mas te valió en Roncesvalles
Contra tantos paladinos
El retrato de mi padre,
Que te valieras tú mismo. —
Esto le dijo Bernardo
Al Rey de Leon su tio,
Valiente siempre de manos,
Y esta vez sola de pico.

Id. 22. (Anónimo).

Blasonando está el francés
Contra el egército Hìspano,
Por ver que cubre su gente
Sierra, monte, campo y llano.

Dice Roldan que ha de ver
Si es tan valiente Bernardo
Como lo pinta su España,
Por leon feroz y bravo.
Van estampando la arena
Las tropas de los caballos
Con tanto ser y destreza,
Que apenas huellan el campo;
Y contra el gran Bernardo
A son de trompas y cajs
En buen órden van marchando
Van los doce de la fama
Con el viejo Carlo Magno
Haciendo alarde de reinos
Que en poco tiempo han ganado.
Los estandartes despliegan
De flores de lis bordados,
Diciendo que han de añadir
Un castillo y un leon bravo :
No piensan que hay en la tierra
Quien las iguale en el campo,
Y esperan que en Roncesvalles
Darán fin á sus cuidados.

Id. 23. (Anónimo).

El invencible fracés,
Fuerte senador romano,
Aquel que al bravo Agrican
Le venció y tornó cristiano,
Y ganó del fiero Almonte
El rico cuerno preciado,
Con que hizo desafíos

Que al mundo puso en espanto;
Aquel que en Abraca solo
Venció todo un campo armado,
Y nunca siendo vencido
Venció las hadas y el hado,
Cual suele mostrar mas luz
La luz que se está acabando,
Está en la guerra postrera,
Postrera fuerza mostrando.
Y no le basta el orgullo,
La buena espada y caballo,
Que lo ha el señor de Brava
Con el que nació en el Carpio:
Porque despues de haber muerto
A Dudon aquel dudado,
Con el Marqués Oliveros,
Y sus hijos negro y blanco,
Viendo por sus manos hecho
De sangre francesa un lago,
Y que al fin de aquella empresa
Estaba el Roldan gallardo,
El gran sobrino de Alfonso
Furioso busca al de Carlos;
Hállale en sangre teñido,
Y él viene en ella bañado.
Los mas bravos corazones
Que humano pecho ha encerrado
Juntos á batalla vienen
Con fuerza y ánimo osado.
Para verla se suspende
La del uno y otro campo,
Entre la esperanza y miedo
Los corazones temblando.

El cielo que á Orlando espera,
Fortuna que se ha cansado
Dan y quitan la victoria
De un francés á un castellano*.

V. POÈMES ESPAGNOLS SUR LE MÊME SUJET.

España defendida, Poema heroyco, de Christoual Suarez de Figueroa. Año 1612. En Madrid, Por Iuan de la Cuesta. Un volume in-8°, de 247 feuillets.

Poème en octaves et en quatorze livres, sur l'expédition de Charlemagne en Espagne et sur la bataille de Roncevaux.

El Bernardo, o Victoria de Roncesvalles, Poema heroyco del Doctor Don Bernardo de Balbvena Abadmaior de la Isla de Iamayca. Obra toda texida de vna admirable Variedad de Cosas, Antiguedades de España, Casas, y Linages nobles della, Costumbres de Gentes, geograficas Descripciones de las mas floridas Partes del Mundo, Fabrícas de Edificios y suntuosos Pàlacios, Iardines, Càsas y Frescuras, Transformaciones y Encantamentos de nuevo y peregrino Artificio, llenos de Sentencias, y Moralidades, etc. En Madrid. Por Diego Flamenco Año 1624. in-4°, de 290 feuillets, plus un titre gravé, sept feuillets de préliminaires et deux feuillets de table. Ce poème est en vingt-quatre livres.

Dans la *tassa* qui suit le titre, l'auteur est appelé *Obispo de la Isla de san Iuan de Puertorico.*

Ces poèmes n'étoient pas les seuls, si nous en croyons le passage suivant : « Los Españoles se exercitaron en todo, aunque en

* Ces romances sont tirées du *Romancero de Romances* déjà cité, partie I, p. 147-161. Nous avons cru devoir leur conserver le chiffre qu'elles ont dans cette publication.

diversos tiempos; y han añadido sus particulares Heroes, v. g. Bernardo del Carpio, el Cid Campeador, etc. Andan impresos, y aún se conservan en boca de los rústicos, muchos Romances de Carlos Magno, y de los doce Pares; como asimismo de Bernardo del Carpio, y de otros. Agustin Alonso sacó en un Poema Heroico, en octavas rimas, y en treinta y dos cantos, la historia, y hazañas del dicho Bernardo, que ví impreso, en 1585 *. »

VI. PIÈCES DE THÉATRE ESPAGNOLES OU IL EST QUESTION DE ROLAND.

Batalla de Roncesvalles, sans nom d'auteur.

Bernardo del Carpio en Francia, par Don Lope de Llano.

Casamiento en la muerte, par Lope de Vega.

Hechos de Bernardo del Carpio, par Lope de Vega.

El Mejor par de los doce, par le docteur Perez de Montalvan.

La Mocedad de Roldan : comedia famosa de Lope de Vega Carpio. Dedicada a Don Francisco Diego de Zayas **.

Mocedades de Bernardo del Carpio, par Lope de Vega.

Niñezes de Roldan, par deux anonymes.

Orlando furioso, par Don Francisco Bances Candamo.

Comedia famosa la Puente de Mantible. De D. Pedro Calderon de la Barca.

C'est le sujet du *Roman de Fierabras****. Parmi les *personas que hablan en ella* l'on trouve Guido de Borgoña, Roldan, Oliveros, Ricarte de Normandia, Carlo Magno, Fierabras, Galafre, Floripes.

La gran comedia, el Jardin de Falerina. Representacion de dos Jor-

* Fr. Martin Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia, y poetas españoles*. Madrid. MDCCLXXV. Por D. Joachin Ibarra, in-4°, p. 239, n° 541.

** *Parte decinueve, y la meior parte de las comedias de Lope de Vega Carpio.... dirigidas a diversas personas.* En Valladolid, por Geronimo Morillo, impressor de la Vniversidad. Año M. DC. XXVII, in-4, fol. 235, verso - 260, verso.

*** Rabelais nomme ce pont dans son *Pantagruel*, liv. II, chap. XXXII.

nadas, que se hizo à sus Magestades. De D. Pedro Calderon de la Barca.

Parmi les *personas que hablan en ella* l'on trouve Rugero, Carlos, Roldan, Oliveros, Reynaldos, Marsilio.

Comedia famosa de las pobrezas de Reynaldos.*

Parmi les personnages sont Roldan, Carlos Rey, Oliberos, Galalon.

VII. ROMANS ET POÈMES ITALIENS SUR LA BATAILLE DE RONCEVAUX,

Nous empruntons à un ouvrage justement estimé la liste des poèmes italiens composés sur le sujet qui nous occupe :

VITA E MORTE D'ORLANDO SANTO

CANTI VIII.

Di Giulio Cornelio Graziano.

1597 Di Orlando Santo, Vita, et Morte con venti mila Christiani uccisi in Roncisvalle, cavata dal Catalogo de' Santi, di Giulio Cornelio Gratiano libri otto (*'cioè canti viij. in ottava rima*) novamente stampati con gli argomenti a ciascun libro d'incerto autore. In Trevigi, appresso Evangelista Deuchino, 1597, *in* 12.°
1609 — Lo STESSO. In Venetia, MDCIX. *in* 12.°
1639 — Lo STESSO. Venezia, per Gherardo Imberti, 1639, *in* 12.°
Questo poema fu impresso tre anni dopo la morte del suo autore (*Quadrio*).

LA MORTE DI ORLANDO DI ERMOLAO BARBARO.

La morte di Orlando ottave di E. B. (*Ermolao Barbaro*). In Venezia, 1807. Presso Alessandro Garbo. *in* 12.° *Con intaglio in rame avanti il frontispizio, sotto il quale intaglio si legge :* —

Misero Orlando! un traditor t'uccide.

* *Septima parte*, in-4. fol. 29, recto-74, verso.

LA ROTTA DI RONCISVALLE.

Sec. XVI. La rotta di Roncisvalle, dove morì Orlando con tutti li Paladini. Nuovamente stampata et ricorretta. *Dopo una stampo in legno :*

Benigno padre a questa volta sia etc.

In fine :

Prese la terra come gli fu detto
Et l'anima spirò del casto petto

Il fine : *in 4.°, sec. XVI. con le seg. A. C.* ii. *carat. tondo fig.°*
Biblioteca Trivulzio.

È il canto ventesimo sesto, e parte del ventesimosettimo fino alla stanza 153 *inclusive del Morgante Maggiore di Luigi Pulci, che recitavasi dai cantambanchi in piazza ne' secoli passati. S'inganna perciò il Quadrio di credere questo poemetto opera d'ignoto autore.*

La parola ricorretta *potrebbe far sospettare esservi edizione più antica di queste stanze separate del Morgante ; se pure se non si ebbero in vista le anteriori edizioni dell' intero poema da cui furono originalmente tratte le sudetta stanze.*

— La stessa, in Venetia, presso Gio. Battista Bonfadino, *in* 8.° *Senza num. alle pag. car. tondo.*

L'esemplare da noi veduto è mancante del frontespizio quindi non possiamo dire se abbia la data.

Senz'anno. — La stessa. In Firenze alle Scalee di Badia, *senz'anno in 4.° Carte* 20 *stamp. a due colonne con fig., in carat. tondo.*

1590 — La stessa Rotta di Roncisvalle doue morì Orlando con tutti li Paladini. Nuouamente ristampata et ricorretta. *Sotto questo titolo evvi una stampa in legno, poi il testo. In fine* — Stampato in Firenze appresso Giovanni Baleni, 1590, *in 4.° con fig.*
Ambedue nella Palatina.

1652 La stessa, in Trevigi M.DC.LII. appresso Girol. Righettini, *in* 8.° *fig.°*

1706 La stessa, divisa in due canti, di nuovo ristampata e con somma diligenza corretta. In Bologna, per Costantino Pisarri. 1706, *in* 12.° *

* *Bibliografia dei romanzi e poemi romanzeschi d'Italia, appendice all' opera del dottore Giulio Ferrario,* etc. Milano, dalla tipografia dell' autore (il dott. Giulio Ferrario). M.DCCC.XXIX, in-8°, p. 126, 127; et *Supplimento,* p. 327, 328.

VIII. ANALYSE D'UN FRAGMENT EN VIEIL ANGLOIS SUR LE MÊME SUJET.

Ce morceau, qui paroît appartenir à un long poëme, est contenu dans le manuscrit sur papier, Lansdowne, n° 388, du XIV° siècle, et commence fol. 384, recto, à l'instant où Ganelon revient auprès de Charlemagne, chargé des présents du Sultan :

He beheld ladys w^t laughinge cher.
Then lightid Gwynylon and com in in fer,
And brought in the madins bright in wede;
He told many tailis, and all was lies,
For he that is fals no worde ned seche,
So fairithe he withe flatring speche.
And the lord that king Charls plaidis;
And on the tother sid he kest his sight.
Who so belevythe hym shall hym fals find,
Right as a broken sper at the litill end.
Then knelid the knyght unto his lord,
And said to the kinge, and shewid this word:
« Criste kep the from care, and all þ^i knyghts!
I have gone for þ^i sake wonderfull wais,
I have bene in Saragos þer Sarisins won,
And spoken w^t the soudan þ^t myghty gom.
I have taught hym hou he lyf shall,
And he hathe tak good hed to my words all.

Il s'avance pour lui raconter comment le roi sarrasin a cédé sans combat, comment il consent à abandonner son royaume et sa foi ; puis il lui montre les présents que le roi envoie à Charlemagne :

Of Saragos the cete he sent the þ^e key,
And all thes faire lady w^t the to pley;

Echon of them is a lords doughtur:
And her ys good wyn, drink þer of ofter.
And thou wisly wirche thou failis nought;
Ther is no prow to pryk þer men pece sought.

Charlemagne se réjouit de ces nouvelles, et, à l'instigation de Ganelon, il se prépare à retourner immédiatement en France, afin de se mettre en mesure de recevoir le roi sarrasin :

Then said the kinge to his knyght sone,
And said to Gwynylon the good gome : —
« Thou art welcom, so þ[t] thou bryngyst;
Thou hast wisly done, and þ[t] me glad thinkis. »
And then sothly he said full right : —
« Mahoune and Margot he will for-sak twight,
For to be cristyned and for-sak þer syne.
Nowill I go in to France, and his frend bene. »

En conséquence, l'armée se mit en marche vers la France, et, après avoir fait trois lieues environ, elle dressa ses tentes dans une prairie où elle fit grand'chère des dons des Sarrasins :

Then mad them redy the knyghts right,
To feche food for foilis w[t] all þer myght.
The king set hym to his soper þ[t] tid,
Servyd hym semly, and his men bi his sid,
W[t] every thinge þ[t] myght glad his hert.
Wyn went be-twen þem, non did astert,
þ[t] Gwynylon to toun brought, evyll hym be-tid!
It swymyd in her heds, and mad hem to nap;
They wist not what þey did, so þer wit failid.
When they wer in bed, and thought to arestid,
They went to the women þ[t] wer so hend,
That wer sent fro Saragos of Sairsins kind;

They synnyd so sore in þ^t ylk while,
That many men wept and cursid þ^e vile.

Charles, cette nuit, a un songe qui lui prédit un désastre et qui semble lui en indiquer l'auteur dans Ganelon; cependant il se prépare le matin à continuer sa marche et demande conseil à ses barons.

« Lordis, » said the kinge, « listyn a stound,
Now we must to Fraunce, god send us sound!
Her be wais wild that we wend most,
Full hore hillis, and also he on lest;
Full of cragy roches they bene sertayn,
And they be callid the Gats of Spayn;
Ther may not iij men go in at onys.
Luk whiche baron can led us eft sounys
Whiche knyght our rerward shall gid.
For I am not secur of the Sairsins þis tid;
They be so full of the fend, I dred þer werks:
They must be ffroward þ^t delithe w^t evyll freks,
Or he shall have evyll sped at the last end. »

Ganelon s'offre à conduire l'avant-garde lui-même, et conseille de confier l'arrière-garde à Roland, avec Olivier, Roger et autres, et trente mille hommes. Charlemagne soupçonne que ce conseil a pour motifs la haine et la jalousie dont Roland est l'objet de la part de Ganelon, et il lui reproche sa fausseté. Roland apaise son oncle, et s'offre de lui-même à commander l'arrière-garde, lui promettant que, tant qu'il sera en vie, les Sarrasins ne parviendront pas facilement à remporter quelque avantage sur les François.

« Whilles me lastithe lyf ne shall ye lese man,
Knyzt in my keping, ne knawe þ^t we han;
Horse ne harnes the hethyn shall not wyn,
Whillis I may endur, by eny maner gyn,
And dints to dele w^t good Durmidalle. »

Les douze pairs désirent tous aller avec Roland, et ils

— said to Charls,
For to weld all the welth þ[t] men myght
They wold no furþer go then full right,
And leve lords behind þ[t] they lovyd ever.
They wil hold w[t] them « till our herts bled,
Ther heds throughe helmes hewen in ded,
Our well and worship to win fond.
Yet wil tutlers in toun talk bound,
That we wer the men þ[t] Roulond wold quell. »

Le roi, Ganelon et l'armée se mettent alors en marche pour retourner en France; et Roland avec ses hommes fait l'arrière-garde à quelque distance du corps de troupes de Charlemagne.

Le soudan, apprenant que les François sont en mouvement, fait armer promptement ses soldats. Amaric, roi sarrasin de Portugal, demande à commander la première ligne, et se vante de tuer Roland de sa propre main; son désir est exaucé; et les mécréants se mettent à la poursuite de l'armée françoise :

Roulond was war of þer evyll dede;
He comandid barons by his side;
He armyd hym surly in irne wed,
And thought hym sure for eny ned.
His baners beten w[t] gold for the nonys,
Set w[t] diamonds and oþer stonys;
His kneys coveryd w[t] plats many;
His thies thryngid w[t] silk, as I say,
His acton and oþer ger þ[t] he werid.
The swerd was full good þ[t] he þer had;
The hilt then he takithe surly and sad,
When that his helme on his hed wer,
And his glovis gletering w[t] gold wir;

Duremdall his swerd gird hym about,
W[t] a schynyng sheld on his shulder stout.
He tok w[t] hym his sper, and went to his horse,
But lep on lightly w[t] out any fors.

Roland ordonne à Gauter d'aller observer les Sarrasins :

He shak doun by a schaw and his men right
And lukid on every sid, and se no wight.
He rod furthe in an holt, by an hore bank;
He se in the vale wher an ost stant,
W[t] bright sheldes and schaftes in hond.
Then wer they wild in þer werkes to found,
To fight or to fall, they wist non other.

Gauter est battu avec une perte considérable, et revient auprès de Roland. La trahison de Ganelon n'est plus douteuse, et Roland raconte le songe qu'il avoit eu la nuit précédente, songe qui l'avertissoit de l'approche du danger. En cet endroit le manuscrit paroît défectueux de quelques feuillets, et nous arrivons brusquement à l'endroit où Ganelon est accusé de trahison devant le roi. L'accusateur n'est pas nommé.

He hathe found way to fell us to ground,
And hathe brewid bale in this ilkay stound,
And that may sore rew many of your knyghtes. »
Then was Gwynylon wrothe anon righte,
He kest up his browes and blenchid his eye;
He com be-for the kyng, and his kyn many,
Marke and Melon and Mile þe proud,
Herdref the hardy in his wed good,
And xv mo of that fals kind.
Gwynylon kest his glove be-for hem all :
« Saveng you, my lord, non spar I shall,
He that saithe I am tratour and tok of þe hethyn

Horse, or harnes, or eny other thing,
Broche, or bessant, eny harm to done,
I will fight w[t] hym, and prove hym fals sone..... »

Il semble que ceci étoit après que Roland eut sonné du cor. Ganelon s'efforce d'insinuer qu'il ne croit à aucune attaque de la part des Sarrasins, et veut persuader à Charles que Roland chasse :

« But for to say the sothe in this ilk stound,
Your knyghts be-hind have some bores fond,
Or among the holts i-herd riyll som herts :
Then will Roulond rid among the cleves,
He will fell of the ffattest and you flesche bring,
Ye know þ[t] he lovythe well hunting... »

En conséquence, le roi continue sa retraite et ne prête plus aucune attention au cor. Roland et ses compagnons sont ainsi forcés de combattre avec désavantage. Le reste du fragment est occupé par une description, assez pauvre et ennuyeuse, du combat qui se livre entre les soldats de Roland et l'armée des Sarrasins. En somme, ce poème a peu de valeur, et les extraits que nous en donnons suffisent pour montrer son caractère et son style.

IX. ANALYSE DES POÈMES ALLEMANDS SUR LA BATAILLE DE RONCEVAUX,

COMPOSÉS PAR LE PRÊTRE CHUONRAT ET PAR STRIKER. *

Chuonrat débute ** par une courte invocation à la grâce de

* Il y a des notices littéraires sur ces deux poèmes dans *Henry Hoffmann*, Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Litteratur : Breslau, 1830, in-8, tom. 1, pag. 211, 212 ;— et dans *Fréd. Henri von der Hagen* et *Jean Gust. Büsching*, Literarischer Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie : Berlin, 1812, in 8, pag. 164-170. Voy. *Heidelberg. Jahrb.* 1812, pag. 857. — Comme le poème de Striker n'est qu'une paraphrase amplifiée, avec quelques additions, de celui de Chuonrat, il suffira d'en indiquer dans des notes les différences les plus marquantes.

** Quelques feuilles du commencement manquant dans le manuscrit de

Dieu, pour qu'il lui soit possible de publier toute la vérité sur les victoires que Charlemagne a remportées sur les Sarrasins, et par cela gagner le paradis :

« Schephare allir dinge,
Cheiser allir chuonunge,
Wol du oberister ewart,
Lere mich selbe diniu wort,
Duo sende mir zemunde
Die heilege urkunde.
Daz ich die luge uirmide,
Die warheit scribe
Uon eineme turlichem man,
Wie er daz gotes riche gewan.
Daz ist Karl der cheiser,
Uor gote ist er,
Want er mit gote uoberwant
Uil manige heideniske lant,

Strasbourg qu'a publié Schilter dans son *Thesaurus*, nous avons suppléé cette lacune en traduisant l'extrait qu'en a donné M. Gervinus (dans son ouvrage intitulé : *Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen* : Leipzig, 1835, in-8, tom. 1, pag. 146-152), d'après le manuscrit de Heidelberg. — Stricker commence son poème, qu'il nomme *Charlemagne* (Ditz puech ist *Charl* genant), par des réflexions morales sur la prouesse (muet), et présente Charlemagne comme le modèle d'un preux chrétien; « c'est pour servir aux gens de bien qui aiment encore l'art courtois qu'il a composé son poème », ainsi qu'il le dit dans les vers suivants, où il se nomme :

Nu merchet ditz mære,
Is hat der *Strickære*
Gelichtet durch der werden gunst,
Die noch minnent hofeleich chunst,
Und gerne solich wort vernement,
Die gueten Leuten wol gezement;
Den schol hie mit gedienet sein.
(Éd. de Schilter, p. 3, col. 1, v. 19.)

Mais avant d'entrer en matière, il donne un résumé de la généalogie et de l'enfance de Charlemagne.

Da er die cristin hat mit geret,
Alse uns daz buoch leret *.

Ensuite le poète raconte comment Charlemagne, ayant appris que les Espagnols étoient encore plongés dans une affreuse idolâtrie, en fut durement affligé. Un ange lui apparoît, et lui commande au nom de Dieu de convertir ces païens; l'empereur convoque les douze héros les plus vaillants et les plus sages de son armée; lesquels, d'âme pure et chaste, et pleins de zèle pour la propagation du christianisme, n'aspirent à rien plus qu'à la couronne du martyre. Charlemagne les harangue, et leur communique sa résolution de détruire le paganisme et de propager la véritable foi en Espagne. Les barons de l'empire acceptent cette proposition avec transport; francs et serfs accourent en foule et se croisent. Les exhortations de l'empereur et de l'archevêque Turpin enflamment encore plus leur zèle.

Les Sarrasins, d'abord opiniâtres et insolents comme tous les mécréants, sont pourtant intimidés par les progrès de l'armée chrétienne. ** Leur roi *Marsilie*, après avoir convoqué les plus sages de ses barons, leur propose, suivant l'avis de son privé *Blanscandiz*, d'envoyer des ambassadeurs à l'empereur, pour lui demander la paix et pour l'engager à se retirer d'Espagne, en lui offrant des ôtages, et en promettant de se rendre personnellement avec cinq cents de ses vassaux le jour de la fête de Saint-Michel à Aix-la-Chapelle, pour reconnoître la suzeraineté de l'empereur. Car si celui-ci acceptoit ces propositions, et retiroit par conséquent le gros de son armée d'Espagne, en n'y laissant que l'arrière-garde, ils pourroient tomber sur celle-ci, la tailler en pièces, et ainsi se délivrer du péril qui les menace.

Cette proposition est unanimement acceptée par l'assemblée des barons, et des ambassadeurs, parmi lesquels se trouve Blanscandiz lui-même, sont envoyés à l'empereur avec de riches présents et des palmes à la main. Ils le trouvent à Cordoue (Corderes), entouré de ses héros et de dames richement parées qui se divertissent

* Ces vers, copiés sur le manuscrit de Heidelberg, ont été publiés pour la première fois par M. Wilken (Geschichte der alten Heidelberg. Büchersammlungen. Heidelberg, 1817, in-8, pag. 347).

** Ici commence le fragment qu'a publié Schilter.

par toutes sortes de jeux, par des chansons et des contes (sie horten sagen unde singen). Mais, parmi cette foule de guerriers célèbres, ils reconnoissent sur-le-champ et sans hésiter l'empereur qui joue aux échecs, à ses yeux étincelants comme l'étoile du matin, et à sa mine noble et rayonnante :

Sie vunden then kaiser zewaren
Uffe theme scazable.
Sin anlizze was wunnesam;
Then boten harte wolgezam,
Thaz sie in muosen scowen.
Ia liuthen sine ougen
Sam ther morgen sterre.
Man erkante in uile uerre;
Nieman ne thorste uragen,
Wer ther kaiser were, etc.

(Fragm. dans Schilter, p. 3, col. 1, vers 166-175.)

Blanscandiz fait ses propositions de paix; l'empereur se sent porté à les accepter; mais le conseil des douze n'est pas d'accord à ce sujet. Turpin principalement repousse avec méfiance toute sorte d'accommodement avec ces traîtres païens, et l'évêque saint Jean, plein d'envie de se faire apôtre et martyr, conseille d'envoyer des ambassadeurs à la cour de Marsilie, pour pénétrer les véritables intentions de ce roi perfide.

Roland, Olivier et Turpin se lèvent promptement, et demandent, l'un après l'autre, à être envoyés. Mais l'empereur n'y consent pas, et leur commande de se tenir cois. Alors Roland propose pour ce message son beau-père *Genelun*; les barons applaudissent à cette proposition, et Charlemagne l'agrée. Genelun, se croyant trahi par Roland, est furieux, et jure de s'en venger. Charlemagne le semond courtoisement (manete in gezocheliche), et lui donne son gant pour le présenter au roi Marsilie comme gage de bataille :

Genelun werte sih genuoh.
Ther kaiser bot ime ie then hantscoh.

Er tete thie wulfine blikke,
Er rief uile thikke :
« Thiz hat Rolant getan !
Uble muoze iz ime ergan
Unde sinen zwelef gesellen!
Nu hauent sie allen ire willen. »

(*Ibid.*, p. 10, col. 2, v. 761-68)

L'empereur cherche de nouveau à l'apaiser; mais Genelun, pâlissant, laisse tomber à terre le gant que Charlemagne lui tend derechef, ce qui est tenu pour mauvais augure par les assistants; il se jette aux pieds de l'empereur, et, maudissant Roland, il recommande sa femme et son fils aux soins de son beau-frère.

Enfin il lui faut obéir aux ordres réitérés et décisifs de l'empereur; il part en compagnie de Blanscandiz. En route, Genelun, poussé par le diable (Ther tiufel gaf ime then siu), se laisse persuader par Blanscandiz de trahir Charlemagne et les douze pairs.

Arrivé à la cour de Marsilie, Genelun lui communique d'abord les propositions de Charlemagne, qui sont si humiliantes que Marsilie, transporté de colère, veut porter un coup de bâton à l'audacieux ambassadeur; celui-ci le pare adroitement, met l'épée à la main, et, proférant de terribles menaces, il s'éloigne. Mais les barons de Marsilie apaisent celui-ci, et vont chercher Genelun, qu'ils trouvent debout sous un arbre, ayant la mine si farouche, qu'elle portoit partout l'effroi :

Thie fursten unde thie Herren
Giengen nah Genelune.
Stunt er under eineme boume;
Sin anlizze was freisam.
Sie sprachen, sie ne wisten neheinen man,
Ther so uorhlih were, etc.

(*Ibid.*, p. 15, col. 1, v. 1235-40.)

Enfin ils lui persuadent de retourner à la cour et le réconcilient avec le roi, qui, ainsi que ses barons, le comblent de caresses et

de présents. Alors Genelun, entraîné par sa haine contre Roland et par son amour pour les richesses, enseigne à Marsilie comment il pourra faire périr sans danger l'héroïque Roland (then helet Rolanden), l'agile Olivier (Oliuiren then snellen) et les pairs : il n'a qu'à faire semblant de se soumettre à l'empereur, en lui envoyant des ôtages et des présents, et si, par suite de cette soumission, celui-ci quitte l'Espagne, et n'y laisse que l'arrière-garde sous le commandement de Roland, il doit l'attaquer au passage des Pyrénées. Les douze pairs ne peuvent manquer de s'y trouver; car :

Thie zweleue uaren alle mite ;
Thaz ist lange ire site.
Sie hauen alle einen muot ;
So wer ire eineme iwet duot,
Ther hat sie alle bestanden, etc.
(*Ibid.*, p. 18, col. 1, v. 1499-1503.)

Une fois que Charlemagne les aura perdus, sa puissance sera détruite à jamais *.

Marsilie jure de suivre en tout le conseil de Genelun ; d'abord il appelle à son secours les rois et les princes sarrasins de toutes parts **. Genelun retourne au camp des François; mais avant de se présenter devant Charlemagne, il gagne par de riches présents le duc *Naymis*, afin que celui-ci, dont l'empereur est accoutumé

* « Ce conseil des traîtres », ajoute le poète, « est appelé le *conseil sous le Pin*. »

Thiz heizet ther *Pinrat ;*
Wan iz allez gevrumet wart
Under eineme pineboume
Mit dem ungetruwen Genelune.
(*Ibid.*, pag. 17, col. 2, v. 1465-68.)

Ce qui fait croire qu'on a aussi traité séparément sous ce titre cette partie du poëme. Pour la croyance superstitieuse des Celtes au sujet du pin (arbor pinus), qu'ils regardoient comme un arbre dédié aux démons (arbor dœmoni dedicata), voyez Sulpicius Severus, *Vita sancti Martini ;* Amstelodami, 1665, pag. 457.

** Il y a ici une lacune dans le texte de Chuonrat publié par Schilter (pag. 21) qu'on peut pourtant suppléer par le récit de Striker.

à suivre les conseils, lui persuade d'accepter les propositions de Marsilie.

Charlemagne les accepte en effet, et veut donner en fief de haubert le royaume d'Espagne à Genelun, pour le récompenser de ses services. Mais le traître refuse cet honneur, apparemment par modestie, et propose de le conférer à son beau-fils Roland, comme au plus digne. Cette proposition de Genelun ayant été applaudie avec empressement par tous les barons, et acceptée avec résignation par Roland lui-même, Charlemagne, quoique à contre-cœur, et malgré de sinistres pressentiments et des songes menaçants, cède enfin à leurs instances, et fait couronner son neveu Roland roi d'Espagne.

Roland prend possession de son fief, et jure de le défendre tant que sa vie durera. Lui-même, il persuade à l'empereur de ne plus tarder à quitter l'Espagne. Lorsqu'ils prennent congé :

Do wart von in paiden,
Do si sich scholten schaiden,
Ein jammer starch vnd also gros,
Das man den chlegeleichen dos
Vber ein raste vernam.

(*Striker*; éd. de Schilter, p. 44, col. 1 et 2.)

* Charlemagne reprend sa route vers la France. Roland reste avec vingt mille hommes d'élite, tous résolus de mourir pour la gloire de Dieu. Suit la description des armes de Roland (de son casque *Venerat*, de son épée *Durendart*, de son cheval *Velentih*, etc.).

Roland monte sur une colline; il voit les armées sarrasines s'approcher déjà de toutes parts; lui et ses compagnons attendent avec joie le combat, comme les fiancés la fête nuptiale :

Sie waren alle samet uro,
Sam thie ze brutloften sint.

(Fragment publié par Schilter, p. 23, col. 2, v. 1998-99.)

* Ici continue le fragment donné par Schilter (p. 21).

Ils se confessent, chantent les psaumes, et se préparent à la bataille, ne désirant rien plus que de mourir en héros, et de mériter ainsi la couronne du martyre.

* Les rois et princes sarrasins se disputent l'honneur d'attaquer le premier. Il s'engage un terrible combat, dont le poète donne une description très-détaillée. Les chrétiens se défendent vaillamment, en criant : « *Monsoy, monsoy !* » Roland, Olivier et Turpin font des prodiges de valeur; Roland tue le fils (*Alderot* den wilden) et le frère (*Tarpin*) de Marsilie, Olivier le duc *Falsaron*, et Turpin le roi *Cursable* :

Olifier, Rulant, Turpin,
Die taten mit den werchen schein,
Wes in di hertze gerten;
Si worchten mit den swerten
Diu were da von der stal bran,
So sere, das do manich man
So rechte grosleich erschrach,
Das er wande es [wer] der suntach,
So das fewer von Himel gat,
Do mit diu werlt ein ende hat.

(*Striker*; éd. de Schilter, p. 75, col. 1.)

Cependant, malgré leurs beaux faits d'armes, les François sont accablés par le nombre. Roland alors se décide à sonner de son fameux cor *Olifant*, pour être secouru par Charlemagne : ce qu'il avoit toujours avec indignation refusé de faire, quoique Olivier, dès le moment où la bataille avoit commencé, eût insisté à plusieurs reprises sur ce sujet. Mais Olivier s'y oppose maintenant, en reprochant à Roland son opiniâtreté, qui ainsi a causé la perte irréparable de ses compagnons. Turpin les exhorte à la concorde, et leur commande d'appeler Charlemagne, pour venger

* Dans le texte de Chuonrat, publié par Schilter, se trouvent plusieurs lacunes considérables (p. 28, 44, 48) que nous avons suppléées par le récit de Striker, en le comparant avec l'extrait qu'a donné M. Gervinus (déjà cité) du poème de Chuonrat, d'après le Ms. de Heidelberg qui le contient en entier.

leur défaite. Alors Roland sonne avec une telle force que son crâne se rompt, que son cœur manque de se briser, et qu'il se fait entendre à la distance de plus d'une journée :

Do plies der Degen Rulant,
Das im der hiernchoph zuspielt,
Vnd das hertze chaume gantz behielt,
Vnd das sein stimme danne schal
Baide uber perge vnd uber tal
Ein grossev tagewaide, etc.

(*Striker*; éd. de Schilter, p. 76, col. 2-77, col. 1.)

Charlemagne l'entend, et, malgré les remontrances ironiques de Genelun, qui cherche à l'en détourner, il vole au secours de Roland, emmenant avec lui ce traître lié sur un cheval de bagage. Mais il arrive trop tard : il ne reste plus que trois des douze pairs, et soixante chevaliers, qui sont assaillis par une armée nombreuse et fraîche, commandée par Marsilie lui-même. Vains sont les efforts inouïs de Roland et d'Olivier, dont le premier coupe le bras au roi Marsilie, et l'autre tue le roi *Algaries* de Carthage; ils succombent l'un après l'autre. Olivier est blessé à mort, la vue commence à lui manquer; il dit un touchant adieu à son frère d'armes Roland :

Do wart er farlos und plaich,
Im vergiengen die augen,
Do wart im ie sa taugen,
Wer jener was oder der.
« Geselle Rulant », sprach er,
» Hilf mir von den Haiden;
» Wir muessen vns nu schaiden
» Werltleicher geselschaft;
» Mir ist erstorben div chraft,
» Die ougen sint mir vergangen,
» Der tot hat mich gevangen,

» Ich siehe niht, wer jemant ist,
» Wan ich hore wol, das du bei mir pist. »

(*Striker*; éd. de Schilter, p. 81, col. 1 et 2.)

Roland en est si touché, qu'il se pâme et qu'il est près de tomber de cheval; ce n'est que l'extrême péril dans lequel se trouve Turpin qui réveille ce chevalier : il lui donne de nouvelles forces pour venger la mort de ses amis, car il a la douleur de voir mourir encore avant lui le vaillant archevêque. Enfin Roland, lui-même, tombe épuisé; la mort va s'emparer de lui; il prend sa bonne épée Durendart, et veut la briser contre la pierre; mais, vains efforts! la pierre se brise et non l'épée! — Puis, recommandant à Dieu le salut de l'empereur, il rend l'âme, et les anges du ciel l'emportent avec eux.

Charlemagne, arrivé sur le champ de bataille, n'y trouve plus que les cadavres des François*. Il rencontre son neveu mort, tenant encore son épée si fortement serrée dans sa main droite, que per-

* Striker fait ici une addition remarquable : il cherche à expliquer comment l'empereur, trouvant morts tous les François, put néanmoins apprendre les circonstances de la bataille de Roncevaux :

Ich wil ev sagen wie das cham,
Das man die warhait vernam.
Was si sprachen oder taten,
Swas si begangen haten,
Desn mochtens selbe niht gesagen,
Si warn allesant erslagen;
Sant Egidie der raine
Der sas do alters aleine
Czu Proventze in einem hol,
Do west in Charl vil wol;
Der rait durch Got vil dicke dar,
Dem prachte diseu rede gar
Der Heilige Engel geschriben;
Also ist ditz puech her beliben
Vngefalschet seine zeit,
So liep was Got diser streit,
Das ern selben schreiben hies,
Vnd uns die warhait wissen lies.

(*Striker*; éd. de Schilter, pag. 88, col. 2-89, col. 1.)

sonne ne la lui pouvoit arracher, excepté l'empereur lui-même :

Noch het der tot Rulant
Sein swert in seiner zesmen hant,
Das woltens draus genumen han,
Do wolt ers niemant lan,
E das der Chaiser das giench
Vnd is mit seiner hant enphiench;
Do strachte sich di tode hant;
Da wart in allen bei erchant,
Das Got was mit in paiden,
Swie er si hiet geschaiden.

(*Striker*; éd. de Schilter, p. 90, col. 1.)

Charlemagne se livre au plus profond désespoir; mais un ange vient le consoler, et l'exhorte à venger la mort de son neveu et de ses guerriers. L'empereur attaque alors les Sarrasins avec une telle impétuosité, que seulement un très-petit nombre d'eux peut se sauver par la fuite. Même le soleil ne se couche pas ce soir-là afin de permettre aux chrétiens de remporter une victoire complète.

Marsilie, revenu à Saragosse, demande le secours de *Paligan*, roi de Perse. Il se livre une seconde bataille de Roncevaux. Charlemagne tue dans un combat singulier le roi de Perse, et les chrétiens restent de nouveau vainqueurs. Marsilie, ayant appris la défaite des Sarrasins, meurt subitement d'effroi et de désespoir. *Premunda*, son épouse, rend Saragosse à Charlemagne; elle se laisse baptiser, et reçoit le nom de *Juliane*.

Charlemagne retourne à Roncevaux, et là sa douleur éclate de nouveau. Il lui reste à rendre aux martyrs de la guerre sainte les devoirs de la sépulture. L'empereur et toute son armée prient Dieu de les laisser distinguer les chrétiens des païens. Et voici que le lendemain matin ils trouvent les cadavres des païens entrelacés d'aubépine, pendant qu'à la tête de chaque chrétien ils voient une belle fleur blanche :

Do si ditz gepet getaten,
Vntz di nacht ein ende nam,

Vnd der liechte tage cham,
Das si sich mochten umbesehen,
Da was ein zaihen do geschehen,
Des Got und elleu seine chint
Von schulden immer geeret sint.
Di Cristen warn gescheiden
Mit alle von den Haiden,
Vnd lagen da beide sunder;
Czwai ungeleiche wunder
Sach man an in baiden:
Durch igeleichen Haiden,
Der do zu tode lac erslagen,
Was gewachsen ein Hagen,
Di warn rechte gestalt,
Als si wern sechs jare alt;
Also lagen di unwerden
Gezwiket zu der Erden.
Die Cristen lagen hindan;
Do sach man igeleichen man
Bei seinem haubte stan
Ein weiseu plumen wolgetan.

(*Striker;* éd. de Schilter, p. 118, col. 2.)

Les chrétiens sont aussitôt enterrés par leurs compagnons. L'empereur fonde en cet endroit un hôpital pour faire la commémoraison de ces martyrs, et en nomme Juliane première abbesse.

Cependant des chevaliers sont envoyés par Charlemagne au marquis de Vienne, pour lui dire qu'il vienne avec sa nièce *Alite*, sœur d'Olivier et femme de Roland, à la rencontre de l'empereur. Celle-ci arrive, pleine de joie, au camp des François; mais, hélas! elle n'y trouve ni son mari ni son frère. Alors on ne peut plus lui cacher toute l'étendue de son malheur; c'est en vain que Charlemagne, pour la consoler, lui offre la main de son fils Louis; elle s'y refuse, et, fidèle à son mari, elle expire de douleur entre les bras de l'empereur.

Charlemagne, arrivé enfin dans sa résidence d'Aix-la-Chapelle, tient une cour plénière, pour juger le traître Genelun; mais les barons de *Kerlingen* demandent que Genelun, leur pair, ne soit pas mis à mort sans bataille. *Binabel*, son neveu, se déclare son champion; *Tirrik*, l'écuyer de Roland, prend le parti de l'empereur. Dans le combat judiciaire qui s'ensuit, le vigoureux Binabel est tué par le jeune écuyer, et Genelun, ainsi convaincu de félonie par l'ordalie, est condamné à être tiré à quatre chevaux.

A la fin de son poème *Chuonrat* se nomme, et dit l'avoir traduit du *françois* d'abord en *latin*, puis en *allemand* :

Ob iu daz hat geuallen,
So gedencket ir min allen :
Ich haize der *pfaffe Chunrat*.
Also iz an dem buochen gescribin stat
In *franczischer* zungen,
So han ich iz in die *latinen* bedvongen,
Dannen in di *tutisken* gekeret,
Ich nehan der nicht an gemeret, etc.

(Ms. de Heidelberg. Voyez l'ouvrage de M. Wilken, déjà cité.*)

* Les derniers paragraphes du poème de Striker sont, comme le reste de son ouvrage, une paraphrase amplifiée du récit de Chuonrat; cependant le premier donne de plus quelques détails qui ne se trouvent pas dans le texte publié de Chuonrat, mais qui s'accordent parfaitement avec ceux du roman françois (comme par exemple la double fuite de Genelun, son combat avec Othon, etc.).

Nous devons l'habile analyse que l'on vient de lire, à notre savant et bien cher ami M. Ferdinand Wolf, secrétaire de la Bibliothèque impériale de Vienne, auquel toutes les langues de l'Europe (ou peu s'en faut) sont familières, et dont les connoissances ne sont surpassées que par une obligeance infatigable.

X. EXTRAIT RELATIF A LA BATAILLE DE RONCEVAUX,

tiré de la chronique danoise de Charlemagne, intitulée :

KRÖNIKE OM KEISER CARL MAGNUS,

Hvorledes han stedse mandeligen streed for den hellige christelige Tro, med de tolv Jävninge, som var Roland, Oliver, Turpin Erkebiskop og andre flere, som her efterfölger, *qui a été nouvellement réimprimée et insérée dans* Dansk og Norsk Nationalvärk, eller Almindelig äldgammel morskabsläsning. Paa ny udgivet og forbedret, samt foröget med historiske litterariske Noter af *K. L. Rahbek.* Bd. I. Hft. I. Kjöbenhavn, 1827, in-8.

Da Keiseren havde vundet Spanien og Gallicien, var der et Slot igjen, som han ikke kunde vinde, hedd Saragus, det laae paa et höit Bjerg. Det havde Kong Marsilias, der var en Hedning. Marsilias sagde til sit Raad : her kommer Keiser Carl, og vil fordärve vort land; thi have vi gode Raad behov. Ham svarede Kong Blankandin, som var gammel og klog : Herre! räddes intet, skriv til Keiseren, at du vil blive hans Mand, og tage ved Christendommen, og giv ham kostelige Gaver. Keiseren er gammel, og havde mig gjerne, om han kunde : begjerer han nogen Gissel derpaa, saa send ham min Sön og din : bedre er det at miste to Mänd, end os og alt vort Rige. Alle sagde, at det var et got Raad.

Da Keiseren kom i Spanien, bestollede han Slottet Harcordes. Da kom Kong Marsilias Sendebud til ham, og berettede, at Kong Marsilias vilde fare til Frankerige til Keiseren, og blive hans Mand, og gjöre ham Tjeneste af Spanien. Da Keiseren läste Brevet, stormede han til Slottet Harcordes, og vandt det, og dräbte alle, som ikke ville lade sig christne. Siden forsamlede han sit Raad, og lod dem forstaae Kong Marsilias Brev. Somme sagde, at han maatte vel troe hans Brev, det gjorde de, som gjerne vilde hjem, og bade Keiseren annamme Gissel af ham. Da sagde Roland til Keiseren : troer du Kong Marsilias Brev, da angrer det dig, mens du lever; du veed, at han er falsk, vi haver nu vundet al Spanien, lad os nu vinde det ene Slot, för vi farer heden, thi han haver ikke Magt at värge sig for Eder. Africas Mänd og Tyrkerne ere

slagne, thi faaer han ingen Hjelp af dem. Drager for Saragus, og aldrig derfra, för Marsilias er trät, eller bliver en christen Mand.

Da stod Grev Gevelon (*sic*) op, Rolands Stedfader, og sagde til Keiseren: mig tykkes, at Rolands Ord ere mere af Overdaaddighed end af Viisdom. Kong Marsilias byder dig sin Tjeneste, og vil blive Christen, det er ugudeligt at elske Ufred, mens du kan have Fred. Thi er det mit Raad, at J sender en viis Mand til Marsilias, at gjöre Forbindelse med ham, som fast bliver og före Gissel hid igjen.

Keiseren spurgte, hvo der bedst var falden til at fare? Hertug Neymis böd sig til at fare. Keiseren saae vredelig til ham, og sagde: du skal blive hos mig det förste Aar. Roland böd sig til at fare. Oliver sagde: det er ikke godt, at du farer, thi du er hastig, du adskiller snarere vort Venskab, end sammenbinder det. Roland sagde: her er nu ingen bedre tilfalden at fare end Hertug Gevelon: dertil sagde de alle Ja. Keiseren bad Gevelon fare til Kong Marsilias. Gevelon sagde til Roland: det haver du voldet, herefter skal jeg aldrig vorde din Ven, og du volder, at vi er her saa länge, efter at Seier er vunden. Kommer jeg igjen af denne Reise, da skal jeg vorde din Död, og alle dine Jevningers. Jeg skal fare denne Färd, jeg veed, at jeg kommer aldrig igjen, thi Kong Marsilias lader dräbe mig. Roland og de tolv Jevninger loe af hans Ord, og Gevelon blev vred. Siden blev Brevene skrevne, og Skriveren fik Gevelon dem, og bad ham före dem til King Marsilias; da skjelvede hans Händer, saa at Brevene faldt paa Jorden; da loe de tolv Jevninger; Roland sagde: havde keiseren givet mig de Breve, ikk skulde de have faldet for Rädsels Skyld. Gevelon tog Brevene, og foer til Kong Marsilias. og fik ham dem. Kong Marsilias svarede lönlig dertil.

Blankandin sagde til Gevelon: jeg veed, at Keiser Carl er en mägtig Kjempe og en gammel Mand, jeg mener, Roland en af de tolv Jevninger skynder ham meget til Orlog. Hertug Gevelon svarede: det er sandt; Roland volder det, og meget ondt haver vi for hans Skyld, Gud give, at han var död, saa fik vi god fred. Han lader sig aldrig nöie, för han haver vundet al Verden.

Da Kong Marsilias havde läst Brevet, fandt han sidst deri, at Keiseren var rette Konge til Spanien, derfor blev han vred og slog til Gevelon med en Kjep. Gevelon drog sit Sverd og sagde: Keiseren skal spörge, at jeg skal have lige for mit liv. Da gik Kongens

Raad frem, og sagde, at Kongen havde Uret. En af Kongens Mänd Langelirf sagde til Kongen: hörer Gevelons Ord, han kan väre bedre paa vor Side, end J tänker.

Kong Marsilias sagde til Gevelon: jeg gjorde dig Uret, og jeg vil bedre det mod dig, han gav ham en Kaabe, som var 100 Pund Sölv värd, og sagde: jeg undrer, hvi din Herre er saa gjerrig, mens han er saa gammel? Gevelon sagde: Keiseren er en ädel Herre, för vil jeg döe, end have hans Uvenskab, og mens Roland lever, da faaer vi aldrig Fred. De tolv Jevninger ere saa overdaadige, at de frygter ikke for nogen Mand. Kong Marsilias sagde: jeg haver fire hundrede tusinde Mand, monne jeg dermed kunde bestaae Keiserens Magt? Gevelon sagde, der staaer intet Raad til paa denne Tid. Jeg vil raade dig et bedre Raad: send Keiseren Guld, Sölv, dyrebare Stene og to Mänd til Gissel, at Keiseren drager i Frankerige igjen, og Roland bliver tilbage til Land-Värn, drag saa til ham med al din Magt, og skift dit Folk i tre Dele, at de stride ikke alle paa en Tid, saa trätter du dem bedre. Kong Marsilias takkede ham for sit Raad og sagde: vist vinder vi Roland over med saadan Opsat. Gevelon svoer en Eed, og begjerede Kongens Eed derpaa, at han skulde ikke röbe ham; han svoer, at han det ikke vilde gjöre. Siden svoer Kongens Raad, at de skulle dräbe Roland.

Gevelon reed til Keiseren, og havde med sig meget Guld og Sölv, og sagde til Keiseren: jeg haver meget Guld og Sölv, som Kong Marsilias sender dig, saa og nogle Gisler og Saragus Nögler; Kongen vil blive Christen, og eders Mand. Keiseren takkede Gud, og sagde; du haver väret mit Sendebud, som en tro Mand. Keiseren samlede sit Raad, og spurgte, hvilken der ville efterblive til Runtseval, hvor Landemärket var. Gevelon svarede: Roland er det bedst tilfalden, thi han er en fuldtagen Mand at ligge her til Land-Värn. Keiseren saae vredelig til ham, og sagde: hvo skulde da väre Hövedsmand for min Här i Frankerige? Gevelon svarede: det maa Olger Danske väre. Roland svarede, og sagde: skal jeg blive her, da skal jeg ikke väre saa räd, som du var, da Brevet faldt af din Haand.

Keiseren sagde til Gevelon, dine Ord haver en underlig Mening; Roland sagde: Herre! jeg vil gjerne blive her. Keiseren bedrövedes af hans Ord, saa Taarene randt af hans Öien, og sagde: bliver her J tolv Jevninger med tyvetusinde Mänd, og Roland skal väre

eders Hövedsmand. Siden bröd Keiseren op med Paulun og Leir, og foer til Frankerige.

Alle Frankerigs Mänd frygtede for Roland, og fäldede Taare for ham; Keiseren var og bedrövet, thi sagde Hertug Neymis til ham : hvad skader dig, hvi er du sorrigfuld? Keiseren svarede : jeg drömte i Nat, at Guds Engel kom til mig, og bröd mit Glavind sönder imellem mine Händer, jeg frygter, at Gevelon har gjort falsk Raad med Kong Marsilias, og forraadt Roland. Faaer jeg den Skade, da forvinder jeg det aldrig, thi befaler jeg ham den almägtige Gud.

Da Kong Marsilias spurgte, at Roland var i Runtseval, forsamlede han over alt sit Land, Konger, Hertuger, Riddere og Svende, saa at inden 3 Dage havde han tre hundrede tusinde Mänd, og lod sätle sine Guder höit paa Muren og de ofrede alle til dem. Siden udvalgte han tolv af sine bedste Mänd imod de tolv Jevninger: nemlig, Adelrot hans Söster-Sön, Falsaron hans Morbroder, Corsablin, Grev Turgis, Eskarvit Estorgant, Estormatus, Grev Margaris, Germiblas, Blankandin, Timodes, Langelif, Kong Marsilias Faders Broder.

Kong Marsilias väbnede sig med sin Här, og drog til Runtseval. Oliver saae paa et höit Bjerg den store Här komme, og sagde til Roland : her kommer en stor Här af Hispanien, nu maaé vi see, at Gevelon haver forraad os. Roland lod, som han hörte det ikke. Oliver sagde anden Gang : her kommer en stor Här med blaa Brynier, röde Banere, og blanke Skjolde, og vi haver kun lidet Folk, thi er det bedste Raad, at du bläser i dit Horn, da vender Keiseren om til Hjelp. Roland svared : da gjorde jeg ilde, at Keiseren og Frankerige skulle tabe deres gode lov og Rygte for min Skyld; först skal jeg hugge saa store Hug med Dyrendal, at det skal spörges, mens Verden staaer. Oliver svarede : man er ikke räd, for man agter sin Fordeel og Lämpe, jeg saae saa mange Hedninger, at alle Bjergene var bedäkte og Dalene fulde, og maa du snart see stor Bedrövelse paa vort Folk, thi vi ere for faa mod saa mange tusinde Mänd og saadan mägtig Här. Roland svarede : tvi vorde alle blödagtige Mänds Hjerte og Bryst.

Da Roland saae Hedningene komme när, sagde han til sine Mänd : eder er det vitterligt, at Keiseren udvalgte os af sin Här, og satte os her at värge dette Land, om det gjordes behov; thi vi lide, hvad Gud vil gjöre mod os. Stikker mandelig med eders

Spyd og Glavind, og hugger med eders Sverd, jeg skal hugge med mit Sverd, at baade Christne og Hedninger skulle sige, at en Mand holdt om Haanfanget. Turpin Erkebisp sad paa sin Hest, han var beväbnet, og sagde : kjere Venner, denne Strid ville vi bestaae, falder paa eders Knä, jeg vil give eder Aflösning af alle eders synder, saa mange, som af eder döer, skulle blive Guds Martyrer, og det sätter jeg eder til Bod og Bedring for eders Synder, at J skulle mandelig stride imod Hedningene; og han gjorde Velsignelse over dem ; siden steeg Frankeriges Mänd til Hest.

Oliver sagde til Roland : nu maa du see, Gevelon haver solgt os for det Guld og Sölv, som han förde med sig, og Keiseren burde at hevne sig paa den Forräder, om vi ei selv kunde. Roland og alle Franske vendte sig mod Hedningene.

Adelrot sagde til de Christne : hvi ere J saa taabelige, at J torde bie os? Keiseren gjorde som en Daare, at han lod eder blive efter sig, for eders Skyld taber Frankerige sin Priis. Da Roland hörde hans Ord hug han paa hans Hjelm, og klöv ham ned i Beltestedet, at han styrtede död ned til Jorden. Da sagde Roland : du onde Hedning, ikke skal Frankerige miste sin Priis för min Skyld. Siden reed Frankeriges Mänd haardt from.

Falsradt, Kong Marsilias Broder, var en Fod bred imellem begge hans Öine. Oliver hug paa hans Hjelm og klöv ham ned i Brystet, og sagde : nu viser jeg dig til Helvede. Rider nu from Frankeriges Mänd, vi vinder Seier i Dag. Kong Corsallin sagde til Hedningene : träder haardt til, thi de Christne ere ikkun en Haand-suld mod vort Folk. Turpin Erkebisp stak ham igjennem Brynie og Bug, og kastede ham fra Hesten, at han faldt död til Jorden. Engeler den stolte slog en mägtig Kjempe af Hedningene. Geris slog og en mägtig Kjempe; Hertug Samson hug til en Hedning, at Sverdet stod i Sadelen, og han faldt död til Jorden. Turpin Erkebisp sagde : det var mandelig hugget; de tolv Jevninger dräbte hver een Kjempe i den förste Tilgang. Den raske Grev Margaris stak Oliver igjennem Skjold og Brynie, og havde ikke Glavindet brustet, da havde han faaet stor Skade. De styrtede fast paa begge Sider.

Roland foer som en Löve iblandt Hedningenes Här, hans Arme vare blodige til Axlene, ingen Hjelm holdt for hans Hug. Oliver havde brudt sit Glavind, thi slog han en Hedning paa Hjelmen med det Stykke, han havde i Haanden, saa at Hovedet og Hjelmen

revnede, og begge hans Öine udgik. Da sagde Roland: i Strid skal man have Jern at slaaes med, og ikke Kjeppe som Fähyrder. Oliver sagde: jeg fik ikke draget mit Sverd saasnart, saa harm var jeg paa den Djävel, og drog saa sit Sverd ud, hedd Hattagisser, han hug paa en Hövdings Hjelm, og klöv ham ned i Sadelen. Da sagde Roland: for saadanne Hug faae vi Priis af Keiseren. Gerin og Geris dräbte begge Hövdingen Timodes. Turpin Erkebisp dräbte den Hedning Sipor. De streed mandelig paa begge Sider. Da begyndte der meget at falde af de Christne, dog havde hver af dem slaget ti eller tolv Hedninger ihjel. De tolv Jevninger vare allerfremmest i Striden.

Samme Dag skeede det store Jertegn i Frankerig, det var saa mörkt, som det havde väret Nat, og Solen gav ingen Skin af sig. St. Ägidius siger, at det Jertegn skeete for Rolands Skyld, thi han skulde döe den Dag. Hedningene styrtede hundrede tillige, saa at a fhundrede tusinde kom ingen bort, uden den raske Greve Margaris; han var ikke skyldig, skjöndt han flyede, thi hans Harnisk var hugget af ham, og han var igjennem stukket med fire Sverd. Han sagde til Kong Marsilias, at Hedningene vare alle slagne.

Saa sendte Kong Marsilias atter hundrede tusinde imod de Christne. Da Erkebispen saae Hedningene komme, sagde han: träder nu mandelig til, vi skulle bäre Krone i Himmerige. De svarede: för ville vi döe, end Frankerige Skulde tabe sit gode Rygte; saa begyndte de anden Gang at stride. Den Hedning Libanus stak Engeler igjennem Skjold, Brynie og Bug, at han styrtede död af Hesten. Da sagde Oliver: det skal jeg hevne, om jeg kan, og hug paa Libanus Hjelm, og klöv baade Mand og Hest, at Aadden af Sverdet stod i Jorden. J det andet Hug dräbte han en Hertug. Da sagde Roland: nu est du vred. En Hedning, Voledrus, (som vandt Jerusalem med Forräderi, og gik ind i Salomons Tempel, og dräbte Patriarken for höie Altere:) han stak Samson igjennem Brynie og Bryst, at han Styrtede död ned. Det saae Roland, og hug paa Voledrus Hjelm og klöv ham ned i Sadelen. Hedningene sagde: det var et grueligt Hug. Roland svarede: Saadanne skulle J faae mange, vi ville vise eder Veien til Helvede.

En Kongesön af Africa Malcham, hans Harnisk var forgyldt som en Lue, han hug til Jevning Agases, og hug ham ned i Ryggen. Det saae Erkebispen, og sagde: du onde Hedning, den Mand du dräbte, skal du dyrt kjöbe, og hug paa hans Hals, at Hovedet flöi

paa Marken. Kongens Sön af Capadosia Grandones gjorde stor Skade paa de Christne, han slog disse fire Jevninger ihjel, Geris, Gerin, Berin og Anton af Valtaborg : da dräbtes mange Franske. Hedningene raabte til hverandre, og tröstede deres Folk.

Roland sagde til Grandones : Gud skal hevne det paa dig, og jeg skal hevne, om jeg kan, og han rendte til ham med et blodigt Sverd. Crandones vendte sig; Roland hug ham bag udi Nakken, og klöv Hovedet ned i Munden, han hug det andet Hug paa hans Axel, og Klöv ham og Hesten i to Dele. Da sagde Frankeriges Mänd : vi har en fuldtagen Hövedsmand. Striden var haard, og af Hedningene faldt saa mange, at ingen kunde vide Tal paa de Döde. Roland rendte tvers og endelangs igjennem deres Här, og sagde til Hedningene : nu skulle J kjende, om eders Djevels Guder ere mägtigere end Guds Sön af Himmerige. Da sagde Hedningene : Frankeriges Mänd ere haarde at stride imod, thi ville vi flye. De flydde til Kong Marsilias, og sagde ham, at de havde tabt to Stride. Da drog Kong Marsilias frem til den fredie Strid, og havde to hundrede tusinde Mände med sig.

Keiseren laae paa den Hede Sentes; der drömte han, at han var oppe i Luften i stor Regn, Storm og Lynild, og det faldt ned, og slog hans Mänd omkuld; ham tyktes og, at en Löve vilde gribe og sluge hans Folk, og at en Löve tog begg hans Födder i sin Mund; ham tyktes og, at han var i Frankerige, og at en Böje var om begge hans Been, saa og, at til ham kom lobende tredive Mänd og sagde : nu er Keiseren overvunden, og bär aldrig Krone mere. Da han vaagnede, sagde han : jeg haver underlig drömt i Nat, thi frygter jeg, at Roland lever ikke länge.

Hedningene og de Christne mödtes i Runtseval den tredie Gang. Turpin Erkebisp hug en Hedning Ambore og klöv ham ned i Sadelen; da sagde Roland : vor Erkebisp er en god Ridder, og er sted i Nöd, gjörer ham Undsätning. Da faldt de Christne saa fast for Hedningene, at der var ikke flere igjen af tyve tusende Mände, end syv hundrede. Hedningene begyndte at stride paa ny. Da faldt mange Christne Mänd. Da Roland saae sine Mänd saa falde, da rendte han midt igjennem Hedningenes Här, og hug paa begge Händer. Oliver gjorde ligeledes. Roland sagde til Oliver : lad os blive begge tilsammen, den Dag er nu kommen som vi skulle döe paa; Gud give, at Keiseren vidste dette; beder Gud

om sin Naad. Erkebispen sagde : det er funden i gamle Böger, at vi skulle blive slagne for den hellige Troes Skyld; vi ere nu ikke flere tilsammen end tredsindstyve Mänd.

Roland svor, og sagde : da skulle Hedningene sige, förend vi däe, at de have os dyrt kjöbt, og sagde til Oliver : jeg vil bläse i mit Horn, saa vender Keiseren tilbage, og kommer os til Undsätning. Oliver sagde : det er ikke mit Raad, og aldrig skal du faae min Söster i din Seng, om du gjör det. Roland sagde, nu est du vred, Staldbroder. Oliver svarede: du haver et mandeligt Hjerte, men ingen Viisdom, her er nu mange Christne slagne for din Hovmodighed; havde du bläst i dit Horn, da jeg bad dig, da havde Keiseren kommet os til Hjelp, og Kong Marsilias med alt sit Folk väret slagen. Da sagde Turpin Erkebispen : kjäre Venner, värer ikke vrede ! den Dag er kommen, at vi skulde döe for Guds Skyld, thi er det ligemeget, hvad heller du bläser i dit Horn eller ei, uden du bläser for den Skyld, at Keiseren skulde komme og hevne vor Död. Roland sagde : jeg vil bläse i Guds Navn; siden bläste han saa höit, at Keiseren hörte det; der imellem var femten Mile.

Da Keiseren hörte Hornet, sagde han : nu strider Roland og mine Mänd. Gevelon svarede : Hr. Keiser, du taler underlig, Roland tör bläse i sit Horn, om han seer en Hare eller andre Dyr löbe. Roland bläste den anden Gang. Da sagde Keiseren : ikke bläste Roland saa stärkt, uden Nöden drev ham dertil. Gevelon svarede : enddog du er gammel, er du dog vantro, du kjender vel Rolands store Hovmodighed, han bläste ofte for en liden Tings Skyld. Roland bläste tredie Gang saa fast og hart, at Blodet sprang af hans Näse og Mund, og Hjernen flöd ud igjennem Tindingen. Da sagde Keiseren : det Horn haver en grum Lyd. Hertug Neymis svarede : du skal vide forsandt, Herre, at Rolland er sted i stor Nöd. Keiseren lod strax gribe Grev Gevelon, og kaste ham i et Taarn, og drog til Runtseval med al sin Här.

Da sagde Roland til Oliver : nu maa du see, at Keiseren haver mist mange deilige Mänd, nu bör os at döe allesammen med dem. Siden reed Roland midt ind i Hedningenes Här, og i en liden Stund dräbte han mere end fire og tyve Kjemper, og han sagde : flyer bort J hedenske Hunde, J vinde aldrig Seier over mig. Kong Marsilias stak en Christen, Begun, igjennem Härderne, at han faldt död til Jorden. Roland var ikke langt derfra, thi sadge han

til Kong Marsilias : haver du hört nävne et Sverd, som hedder Dyrendal, du skal kjende, hvorledes det smager, og hug Armen af ham hart ved Axelen, siden kastede Roland sit Sverd om, og hug Hovedet af Marsilias Sönner. Da sagde Hedningene : nu faaer vi at flye, thi Roland haver overvundet os. Saa flyede Kong Marsilias med tusinde Folk, og ingen var usaaret.

Siden kom en Hedning, hedd Langelif, og tredsindstyve tusinde Blaamänd, da streed de mandelig paa de Christne. Roland sagde til Oliver : dette Folk vorder vor Död, lader os nu värge os mandig, at Blaamändene kunde sige, at de fandt Roland og Oliver. Langelif stak Oliver igjennem Härderne, at Aadden stod ud igjennem Brystet, og sagde : Ussel kom du hid at ligge her til Land-Värn. Oliver vendte sig om, og hug Langelif paa Hjelmen, saa at Sverdet stod i Tänderne og sagde : du skal ikke rose af, hvad du her haver gjort, og Langelif styrtede död ned til Jorden. Oliver vendte midt igjennem Hedningenes Här, og hug paa begge Händer. Roland mödte ham, og Oliver kjendte ham ikke, thi hans Öien vare fulde med Blod; han hug paa Rolands Hjelm, og klövede den ned paa Haaret. Da sagde Roland : hug ikke hid, men did, som bedre kan gjöres behov. Oliver sagde : Gud see dig bedre, end jeg saae dig nu! giv mig det til for Guds Skyld. Roland svarede : Gud forlade dig saa dine Synder, som jeg forlader dig det gjerne. Oliver fornam, at Döden vilde komme; thi steeg han af sin Hest, og faldt paa Knä, og bad Gud forlade sig sine Synder, saa döde han.

Da Roland saae, at Oliver var död, daanede han paa Hesten, dog faldt han ikke af. De Christne var da alle slagne uden Roland, Turpin Erkebispen, Valter Erkebispens Söster-Sön, og Jrod den gamle. Jrod sagde til Roland : hjelp mig, jeg var aldrig i nogen Strid för nu. Roland vendte sig til ham, og begyndte at stride, saa blev Valter og Jrod slagne. Da hörte Roland Keiserens Horn. Hedningene sagde : vi höre Keiserens Horn, lader os strax ihjelsaae Roland, för Keiseren kommer; saa vendte syv hundrede tillige paa ham. Roland og Turpin Erkebispen värgede dem mandelig. Da sagde Hedningene : ussel komme vi hid, vi hörte Keiserens Horn. Bie vi ham her, da kommer vi aldrig heden. Hedningene flyede, og sagde : Roland er saa god en Kjempe, at han bliver aldrig overvunden : i det dräbte de Rolands Hest, og flyede siden, alt det de kunde.

Roland styrtede ned, og daanede; og Erkebispen tog hans Har-

nisk af ham, som var mestendelen borthugget. Da Roland kom til sig igjen, stod han op og gik did, som Slaget stod, og fandt alle sine Jevningers Liig, og bar dem for Erkebispens Födder. Da han fandt Oliver, styrtede han ned, og daanede. Erkebispen tog Hornet Olivant, og vilde hente Vand, og slaae paa Roland, saa blev han klövet ned i Härderne, og stukket igjennem med et Sverd, og faldt ned. Roland besindede sig, og sagte til Oliver: dertil var du skabt i Verden, at du skulle styrke og oprette Retviished, og nedträde Hovmodighed og Uret, og ingen Ridder var Bedre i Verden end du; saa kyste han ham, og gik siden bort til Erkebispen, og spurgte, om han levede. Erkebispen svarede ham langt, thi han var ikke meget föer, og sagde: Gud give, at Keiseren kom, og fik at see den Skade, ham er skeet, dog haver Kong Marsilias os dyrekjöbt; siden gik Roland paa en Bakke, og satte sig imellem fire Marmor-Stene, og daanede.

En Hedning gik til ham, som för syntes at väre slagen i Hären; han meente, at Roland havde väret död og sagde: nu er Keiserens Söster-Sön overvunden, og hans Sverd og Horn skal jeg före til Arabia; han tog i Rolands Skjäg, og rystede det fast. J det besindede Roland sig, og sagde: ikke est du af vore Mänd; saa slog han ham med Hornet i Hovedet, at begge hans Öien laae paa hans Kindbeen, og Hovedet revnede itu; da sagte Roland: alle Mänd skulle kalde dig en Daare, at du turde röre mit Skjäg og Horn.

Siden gik Roland til et Bjerg, og vilde hugge sit Sverd Dyrendal itu paa det; da han kunde ikke faae det sönder, sagde han: Dyrendal! du est et got Sverd, i mange Stride haver jeg havt dig, nu skal vi skilles ad, thi beder jeg Gud, at ingen faaer dig efter mig, som er blödagtig. Siden hug han paa Bjerget og kunde ikke bryde det sönder. Da sagde han: du est et got Sverd, Dyrendal! og mange Lande haver jeg vundet med dig. Gud give at Greven af Cantuaria havde dig, thi han er en ädel Kjempe. Disse Lande haver jeg vundet med dig, som Keiseren er Herre over, Engelland, Tydskland, Peyton, Britanien, Province, Aqvitanien, Tusiania, Lombardien, Jbern og Skotland; thi var det Skade, at nogen Dravels Mand skulle bäre dig efter min Död. J din Hjerte er af St. Peters Tand, St. Blasii Blod, og St. Dionysi Har.

Da Roland fornam, at han skulde döe, faldt han paa Knä, og sagde: o Gud i Himmerige, som er alles Hjelper og Frelser, som troer paa dig, og opreiste Lazarum af Döde, og frelste Daniel fra

Löverne i Babylon, frels min Sjel fra Helvedes Pine. og forlad alle mine Synder; siden rakte han sine Händer op til Himmelen, og opgav sin Aand.

Derefter kom Keiseren til Runtseval, og saae den skade, som ham var skeet. Der kunde ingen komme frem for döde Kropper; da raabte Keiseren höit: hvor er du Roland, Oliver og J tolv Jevninger, som jeg lod efter mig? da han forstod, at de vare döde, styrtede han af sin Hest, og daanede. Jngen var saa haardhjertet af Frankeriges Mänd, at han jo fäldte Taarer. Hertug Neymis sagde: vi kan see, hvor Hedningene rider, lad os ride efter dem, at hevne vore Venners Död, og ikke sörge for de Döde. Keiseren stod op og bad tyvetusinde af hans Folk at blive hos de Döde, og reed selv efter Hedningene og det leed ad Qvälden, för han naaede dem, thi steeg han af sin Hest, og bad Gud, at Dagen maatte länges.

Gabriel Engel kom til ham, og sagde: Gud haver hört din Bön, rid efter dine Uvenner, du skal faae Dag og Lys nok. Keiseren reed efter dem, og dräbte snart tre hundrede; siden flyede alle de andre Hedninger til en Sö, og druknede, og foer til Helvede. Da Keiseren havde hevnet sine Venners Död, blev han der om Natten, om Morgenen reed han til Runtseval igjen, og fik at see, hvor Roland sad, og havde sit Sverd i den ene og Hornet i den anden Haand. Han gik til ham med stor Bedrövelse, kyste ham og sagde: velsignet väre du Roland, saavel död som levende, din Lige var aldrig föd, du var Guds og Dannemänds Ven! saa faldt han ned, og daanede, at mange sagde, at han var död.

Olger Danske slog Vand paa ham, saa besindede Keiseren sig, og bad en af sine Riddere tage Rolands Sverd, men han kunde ikke rykke det af Rolands Haand. Keiseren bad to Mänd at tage Sverdet, og de kunde ikke löse en Finger fra Haandfanget; siden frem gikfem Riddere, hver til sin Finger, men de kunde ingenlunde löse det. Da sagde Keiseren: det var ikke godt at tage det af hans Haand, mens han var levende, mens vi ikke kan faae det, nu han er död. Han haver bedet Gud, at ingen skal faae det af hans Haand som er mindre Mand, end han var. Nu vil jeg see, om jeg kan faae Sverdet af hans Haand, saa tog han Sverdet, og alle Fingrene lösnede strax fra Haandfanget. Han tog Sverdet og bröd Hjelten og Kloden deraf og havde dem for en Helligdom, men Bladet sänkte han i en Sö.

Siden lod han bäre de christne Liig fra Hedningenes, og fandt

da, hvor Erkebispen laae maallös. Keiseren lod forbinde hans Saar, og han bekom en god Läge; han blev lägt, men gik paa to Krykker saalänge han levede, og betjente alleneste sit Erkebiskops Embede. Keiseren bad til Gud den ganske Nat, at han maatte kjende de Christne iblandt de Hedenske, som vare slagne. Om Morgenen stod der en Tornebusk ved hver Hednings Hoved, og han lod de Christne jorde, hvor de bleve slagne, men Roland og de tolv Jevninger lod han före til Axelsborg og der begrave dem. Keiseren lod sjunge mange Messer, og ofrede tolv hundrede Mark Sölv, og Rolands Horn fuld med Guld; siden drog Keiseren til Paris, og var bedrövet, saalänge han levede. Siden lod han lede Grev Gevelon for Retten, og Dommen blev given, at han skulle släbes igjennem al Frankerige, hvilket og skeete, saa at intet Been blev ved det andet paa al hans Legeme.

En Dag efter Keiserens Ankomst til Paris indkom Olivers Söster og spurgte Keiseren ad : hvor er Oliver min Broder og Roland min Fästemand? Keiseren taug, omsider sagde han : min kjäre Jomfru, Roland og Oliver bleve slagne paa Runtsevals Hede. Jomfruen styrtede ned for Keiserens Födder, og af Sorrig brast hendes Hjerte sönder. Keiseren daanede af Medynk over hende, og faldt paa Liget; da han kom til sig igjen, lod han begrave hendes Liig med stor Värdighed.

XI. SAGA ISLANDOISE

EN PARTIE SUR LE MÊME SUJET.

Il paroît que la *Chanson de Roland*, ou tout au moins sa substance, a été traduite en islandois, et insérée dans une saga dont nous donnerons le titre d'après H. Wanley * et Warton ** :

SAGAN AF KARLA MAGNUSE OF KOPPUM HANS, *the History of Charlemagne, of his Champions and Captains.* Containing all his actions in several parts. 1. Of his birth and coronation : and the combat

* *Hickesii Thesaurus litteraturæ septentrionalis*, vol. III, p. 314.

** *The History of English Poetry*, édition de Price, vol. 1, p. lx.

of Carvetus king of Babylon, with Oddegir the Dane. 2. Of Aglandus king of Africa, and of his son Jatmund, and their wars in Spain with Charlemagne. 3. Of Roland, and his combat with Villaline king of Spain. 4. Of Ottuel's conversion to christianity, and his marriage with Charlemagne's daughter *. 5. Of Hugh king of Constantinople, and the memorable exploits of his champions. 6. Of the wars of Ferracute king of Spain. 7. Of Charlemagne's atchievements in Rouncevalles, and of his death.

XII. ROMANS FRANÇOIS

EN PARTIE SUR LE MÊME SUJET.

La *Chanson de Roland* n'a pas été, que je sache, traduite en françois, comme tant d'autres le furent dans le XVe siècle. Cependant les chapitres XXIII-XXVIII de *Galien Rethoré* ** contiennent un récit en prose à peu près semblable à ce poème. La suite renferme aussi des détails pris à notre Chanson, mais noyés dans beaucoup d'autres.

On lit dans le *Livre Royal*, manuscrit sur vélin, de 1328, dédié à Philippe, roi de France, fils de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel *** :

Fol. 40, recto : *Le .XXe. chapitre où parle Balaam le devineur et l'acteur, et fait mention de la bataille de Roncevoux où furent les pers de France.*

Fol. 41, recto : *Comment le pueple d'Ysrael fu trahiz par le conseil de Balaam et nos François par Guenelon.*

* Cette partie, qui forme le sujet d'un roman anglois contenu dans le célèbre manuscrit Auchinleck (voyez *Sir Tristrem*, édition de 1819, p. cxx), existoit aussi en françois dans la bibliothèque de la cathédrale de Peterborough : « Qxv. *Guy de Burgoyne, gallice. — Gesta Osuelis, gallice.* » The History of the Church of Peterburgh, by Symon Gunton, p. 223.

** Nous nous sommes servi de l'édition de Paris, sans date, *à l'enseigne de l'escu de France*, in-4, gothique.

*** Ce volume a été décrit par M. Paulin Paris, dans le *Bulletin du Bibliophile*, Paris, Techener, 1836, in-8, p. 60, 61.

Fol. 42, recto : *La lamentation dou roy Charlemaingne faite sus le corps de Rollant son neveu.*

Ce dernier morceau, qui consiste en quatre-vingt-deux vers de huit syllabes, n'est qu'une déclamation sans intérêt.

FIN DES APPENDICES.

ADDITIONS

ET CORRECTIONS.

Voyez aussi, sur la bataille de Roncevaux, la *primera parte de la Coronica general de toda España, y especialmente del reyno de Valencia, compuesta por el Doctor* Pero Anton Beuter. Impressa en Valenoia, en casa de Pedro Patricio Mey, junto à San-Martin. 1604, en-folio, capitulo .xxxj., fol. 176-179.

— Notre introduction étoit déjà imprimée lorsque parut le XVIII[e] volume de *l'Histoire littéraire de la France,* dans lequel un article est consacré à Turold *. Ce morceau est, comme toutes les notices de trouvères anglo-normands, fondé sur l'ouvrage de l'abbé de La Rue, qui est si fautif; et les citations en sont encore plus défectueuses, si c'est possible. Quoi qu'il en soit, M. Amaury Duval, l'écrivain de cet article, reconnoit l'antiquité du poème de Turold; il croit sans peine les assertions erronées de l'abbé au sujet des Turolds; et, s'élevant contre le nom d'*épopée* que l'on a donné de nos jours aux compositions poétiques du moyen-âge, il ajoute que « s'il est un de ces romans où les règles et les formes du poème épique se trouvent assez exactement observées, s'il en est un qui mérite le nom d'épopée, c'est, il faut en convenir, le roman *de la Bataille de Roncevaux.* » Suit une discussion dans laquelle M. Amaury Duval soutient contre M. Paris que le nom de *chanson de geste* ne peut s'appliquer aux romans monorimes qui nous restent, et il assure qu'ils n'étoient que *récités* par les jongleurs : pour soutenir une opinion semblable, il faut ou n'avoir pas lu les textes ou n'avoir pas voulu les comprendre. La citation du *Carolinus*, dans laquelle Gilles de Paris, poète du XII[e] siècle, parlant des hauts faits de Charlemagne, dit :

. . . . . . Decantata per orbem
Gesta solent melitis aures sopire viellis,

nous semble faire allusion aux romans de première rédaction, dont malheureusement il ne nous reste que fort peu.

M. Amaury Duval termine son article par une analyse du poème, entrecoupée de citations; et, suivant en cette circonstance, comme en toutes les autres, l'abbé de La Rue, il ne fait pas une seule fois mention du singulier *aoi* qui termine presque tous les couplets de notre texte.

— Nous indiquerons aussi pour mémoire un article sur la *Chanson de Roncevaux* qui a paru dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1836, p. 84, 85. Il est remarquable par sa brièveté et par les erreurs qu'il contient.

— Le meilleur article, sans doute, qui ait paru sur la *Chanson de Roland*, à propos de la Dissertation de M. Henri Monin, se trouve dans l'ouvrage de M. Ferdinand

* Pages 714, 720.

Wolf, intitulé *Über die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte*, etc. Wien, Fr. Beck'sche Universitäts-Buchhandlung, 1833, in-8, p. 160-181. Nous regrettons beaucoup de ne nous être pas souvenu de l'existence de cet article assez à temps pour en faire notre profit.

— Dans un article intitulé *De la Chanson musicale en France dans le moyen-âge* que M. Bottée de Toulmon a inséré dans l'*Annuaire historique pour l'année* 1837, *publié par la Société de l'Histoire de France*, à Paris, chez Jules Renouard, 1836, in-18, on lit le passage suivant : « C'est mal à propos que l'on a pensé que le morceau connu sous le nom de chanson de geste fût véritablement une chanson : c'est une erreur dont on est actuellement revenu. La chanson de geste, celle de Roland, par exemple, dont tant d'auteurs du moyen-âge ont parlé, n'était pas autre chose qu'un poème dont ce personnage était le héros, et lorsque l'on voit, d'après le témoignage de Robert Wace, dans le *Roman de Rou*, que le ménestrel Taillefer chanta à haute voix les chansons de Charlemagne, de Roland et d'Olivier, à la tête de l'armée des Normands avant la bataille d'Hastings, cela signifie simplement qu'il déclama différents morceaux de ces poèmes, dans lesquels il présentait ces personnages comme modèles aux soldats assemblés et près d'en venir aux mains. » — P. 215.

— P. 13. « Tunc cantilena Rolandi inchoata, ut martium viri exemplum pugnaturos accenderet. » *De Gestis Anglorum libri tres, incerto auctore*, Heidelberg. cIↄ.Iↄ.LXXXVII (1587), in-fol., p. 332, ligne 46.

— P. 13, note 12. Depuis, M. Wright a changé d'opinion. Voyez le *Gentleman's Magazine*, May 1836, p. 479.

Nous donnerons ici un passage en faveur de ceux qui croient qu'on chanta à Hastings une chanson de *Rollon*. C'est une notice sur ce prince, écrite sous le règne d'Henri VI, et qui se trouve dans le Ms. Harleien, n° 116, fol. 142 :

In the yere of our lord god .viij.ᶜ lx.xvj., and at that tyme Allurred being the king of Englonde, a famouse knyght borne in Denmarcke, called *Rouland*, and he at that tyme beynge a paynem vncristend, with his host entred in to Ffraunce and conquered Roone, and al the grownde that now is called Normandie. And be exortacione of ffrankis the archiebisshoppe of Rone, the said *Rouland* was cristened and named Robert, and than Charles the kyng of Ffraunce for to haue pease with hym graunted hym for to wedde his doughter Gilla and pesibley for to haue vn to hym and his heires al the grounde of Normandye that he hadde wonne, and so named Normandie.

This said Robert *Rouland*, primus dux, his duchie of Normandie kepte .xxij. yere, and died in the cristene faith.

— P. XLVI, l. 26. Lisez : *a esté*.

— P. LXVIII et LXIX. Grâce à la bonté d'un illustre étranger, nous pouvons maintenant donner les premiers et les derniers vers de quelques romans françois contenus dans les manuscrits de Saint-Marc de Venise, qui, si l'on en croit le rédacteur du catalogue de cette bibliothèque, traiteroient de la défaite de Roncevaux. Nous reprenons donc notre liste en sous-œuvre : ainsi l'on verra facilement quels sont les poèmes qui sont réellement la Chanson de Roland :

Cod. IV, in-fol. vélin, XIIIe siècle.

Commencement. Chi voit entendre voyre cançon
De Augulant et de Heumon
Ne doit pay estre mal bricon, etc.

Fin. E ci finist, que plus vos no diron;
E damnedeu li face ver pardon!
Explicit Romanus Aspremontis.
Deo gratias et toti curie celesti. Amen.

Fol. 69, recto. Chi voil oir vere significance,
A San-Donis ert une geste in France, etc.

Fin. Dont ben voit la craretė cii lusoil
Dous grant levés jusque la val de Sidoil.

Explicit liber totius Romani Roncivallis.
Deo gratias. Amen.

Cod. V, in-fol. vélin, XIVe siècle.

Commencement. Cum fu la sbare overte, le vailant roi lombart
S'en isi primerain sour un detrier liart,
Sa lance paomoiant com un vis de liopart, etc.

Fin. Che celle giant paine fu trencée ed ucise,
E la ville robée e destruite e maomise.

Cod. VI, in-fol. vélin, XIVe siècle.

Commencement. Après la passe, quand Jésus dure paine,
Doul e travaille sol por la jens humaine,
Por nos garir da li diables maine,
Li vor Jhésus ses disciples amaine, etc.

Fin. E si nos condue aul règne célestins
Celui de glorie chi confundi Chains!

Fol. 6, recto. Qi voyt entendre voyre cançon
De Agulant e de Heumon, etc.

Fin. E fu a xx di. de juni d'escrir feni il son,
In MCCCLXXI exemple el son
Fini est li libre. Jhésu mercie en son.

Cod. VII, in-4. vélin, XIVe siècle.

Commencement. Charle li rois à la barbe grifaigne
Set anz toz pleins a esté en Espaigne,
Conquist la terre jusqu'à la mer alteigne, etc.

Fin. Charle remest dolans et abosmez.
Chascuns s'en est en son rang intrez.

—

— P. 23, st. XLII, v. 2. Il est évident que, pour le sens et la mesure, il faut lire : *bele*.

— P. 66, st. CXXV, v. 20. Lisez : [*il*] *se vendrunt*, etc.

— P. 70, st. CXXXIII, v. 6. Il nous semble qu'il faut lire : *là*.

— P. 121, st. CCXXVI, v. 11. Nous proposons de lire : *li ad dit*.

— P. 126, st. CCXXXVII, v. 2. Lisez : *dedavant*.

— P. 132, st. CCXLIX, v. 7. Nous proposons de lire : *jalne* (jaune).

P. 171, col. 1. Nous croyons devoir revenir sur cet *aoi*, qui fait encore l'objet de nos recherches.

M. Wright nous apprend qu'il vient de trouver dans un manuscrit du XII[e] siècle une sorte de poème sur sainte Mildred, mis en musique, dont toutes les stances se terminent par le mot *Euouae*. Exemple :

« Inter sidereos protoparentes suos, Augustinum et socios ejus, fulget Mildretha candida ut lilium inter rosas aut rosa inter lilia. *Euouae a.* »

Aoi et *Euouae* ne seroient-ils point un seul et même mot qui correspondroit à l'*Evohe* antique?

— P. 193, col. 1, l. 30. Ajoutez à la citation de Guillaume de Malmesbury cette phrase, qui doit la suivre : « Vexillum beatissimi martyris Mauricii et Thebeæ legionis principis, quo idem rex in bello hispanico quamlibet infestos et confertos inimicorum cuneos disrumpere, et in fugam erat solitus cogere. » *Ibid.*

— P. 205, col. 2. Ajoutez à l'article RENCEVAL de notre glossaire l'extrait suivant :

Par mainte foiz chanté vous en avon
Que maint païs, maint chastel, maint danjon,
Conquist roy Challes à force et à bandon ;
Maint Sarrazin et maint paien félon
Fist-il livrer à grant destruction,
C'onques nul jour paien ne Esclavon
N'orent vers lui longue défenssion,
Jusqu'à ce jour que Rollant le baron
Et Olivier, son vaillant compaignon,
Perdi li rois par la grant traison
Que Guenes fist à guise de félon,
Qui les vendi au roy Marssilion,
Et les .xx. mile c'on dist en la chançon,
Qui furent mort par si grant mesprison
En la terre d'Espaigne.

Preudons fu Challes à la barbe florie ;
Grant vertus fist por lui Diex en sa vie,
Dont vous avez mainte chançon oye ;
N'onc trouva home de si grant seigneurie
Ne amirant ne roy de paienie,
S'il ot vers lui ne guerre ne aatie,
Qu'il n'essillast sans nule garandie
Ou [ne l' tu]ast en bataille fournie :
Ne l' pot guérir chastel ne tour antie.
Mainte miracle en fist Diex en sa vie ;
Quant en Espaigne ala à ost banie
Où il mena si grant chevalerie
Et tant de gent combatant et hardie,

Prise ot Barbastre et Nobles ot saisie
Et ot conquise la cité d'Alerie;
Bien éust lors sa besoigne fournie,
Toute la terre fust en sa comandie,
De toute Espaigne et de toute Perssie
Si éust lors toute la seignorie
Si ne fust Guenes, qui par tel félonnie
Vendi Rollant à la chière hardie
Et Olivier et l'autre compaignie
Qu'en Rencevax furent mort par envie.
Quant le sot Charlles à la barbe fleurie,
Tel duel en ot qu'il n'est hom qui le die.
Nès aprés .x. .iij. jours ne tarja mie
Que il venja sa riche baronnie;
Kar sus Marssile asembla s'ost banie,
S'occistrent tant de la gent paienie
Couverte en fu plus de lieue et demie
Toute la terre en la place et vestie,
Si en chacierent par molt grant aastie
Marsilion et sa gent maléie.
Puis revint Charlles vers France la garnie
Iriez et tristes, de ce ne doutez mie.
François reperent, chescun molt se gramie,
Bien semblent gent qui soit molt traveillie.
Challes chevauche derrier sa compaignie,
Desouz lui ot un destrier de Surie.
Des .xij. pers fait chière molt marrie
Et pour leur ames Jhésu-Crist forment prie
Que il les mete en pardurable vie :
« Biaus niez, dist Charles, vostre ame soit guérie,
En paradis couronnée et fleurie !
Que dirai or en France la garnie,
A Saint-Denis en la mestre abbaïe ?
Là trouverai la grant chevalerie,
Demanderont de la grant baronnie
Qu'en Espaigne menai par aastie :
Que dirai-ge, dame sainte Marie !
Fors qu'en Espaigne est morte et enfouïe ? »
— « Sire, dist Naymes, ne dites tel folie ;
Le duel que faites ne vous vaut une alye.
Mort sont li conte, ne 's recouverrez mie :
Ce a fait Guenes que le cors Dieu maudie ! »
— « Voire, dist Challes, bien a France honnie.
Quatre cens ans et plus après ma vie
De la venjance sera chançon oye. »
Atant le lessent, s'ont leur voie acueillie
Challes et sa compagne *.

— Nous lisons ce qui suit dans un prologue inédit de la *Chronique de Froissart* que M. Lacabane a sous presse :

* *Roman d'Aimery de Narbonne*, Ms. La Vallière, n° 23, *olim* 2735, fol. 1, verso, col. 1, vers 4.

« Car par les escriptures troeve-on la mémoire des bons et des vaillans hommes de jadis, si com les noef preus qui passèrent route par leur proece, les douze chevaliers compagnons qui gardèrent le pas contre Salehadin et se poissance, les douze pers de France qui demorerent en Raincevaus et qui si vaillamment s'i vendirent et combatirent, etc. »

— P. 214. Ajoutez ce qui suit à l'article Rollans de notre glossaire :

« Molanus, qui, dans les premières éditions de son martyrologe, n'avait pas parlé de nos deux paladins (Roland et Olivier), a fini par leur accorder une place dans sa dernière, et Solerius, en reproduisant ce passage, a eu soin de dire que c'était une addition de Molanus. Voici ce qu'on y lit à leur égard : *In Galliis Rolandi comitis cenomanensis, Oliverii et sociorum, qui juxta Pampelonam, sub Pyreneis montibus, pro Christo pugnantes, Carolo Magno imperante, occubuerunt* *. »

« C'est ainsi qu'à Anvers il y avait, en 1277, une maison qui portait le nom de *Château de Montauban*, tandis qu'un peu plus tard un autre était désigné sous celui de *Roncevaux*. Un des principaux bâtiments qui se voyaient anciennement dans la rue des Vaches, à Gand, était également connu sous cette dernière désignation **. »

« Tout le monde a entendu parler chez nous de la cloche *Roland*, qui, fondue en 1317, se trouve encore aujourd'hui dans le beffroi de Gand. On sait quel rôle elle a joué dans les émeutes populaires et dans les guerres civiles qui agitèrent si fréquemment la capitale des Flandres. Combien de nos historiens ne nous ont pas rapporté l'inscription qui se trouve sur cette cloche, sans qu'aucun jusqu'ici nous ait donné la véritable explication de son nom ? On l'a fait dériver de *Rou* ou *Rollon*, cet intrépide chef des Normands, dont les armes répandirent tant de terreur en France et chez nous. Mais, pour adopter cette origine, il faut confondre les noms tout-à-fait différents de *Rollon* et de *Roland* ; ce qui n'est nullement nécessaire, puisque le paladin de Charlemagne, que les romanciers du moyen-âge nous dépeignent muni d'un cor entendu de plusieurs lieues à la ronde, était un personnage plus connu de nos ancêtres que le chef des Normands. Ce cor, qui inspirait la terreur aux Sarrasins et ralliait les troupes de Charlemagne, offre toute l'analogie possible avec le nom d'une cloche destinée à sonner l'alarme et à réunir la commune. L'intéressant épisode de la vie de Roland, blessé après la bataille de Roncevaux, et, seul dans un bois, donnant pour la dernière fois du cor, afin d'avertir Charlemagne, aura vivement intéressé nos ancêtres, et les aura déterminés à adopter le nom de ce héros ***. »

Et cuidons bien par nos bobans
Miex valoir que ne fist *Rollans*.

(*Du vilain Asnier*, v. 21. *Nouveau Recueil de fabliaux et contes inédits*, par Méon, t. II, p. 286.)

— Nous lisons dans une chronique dont malheureusement nous n'avons que les rubriques, les deux suivantes :

* *Le Livre de Baudoyn, conte de Flandre*, publié par MM. E. P. Serrure et A. Voisin. Bruxelles, chez Berthot et Périchon, 1836, in-8, p. xxi, note.

** *Ibid.*, p. xxv.

*** *Ibid.*, p. xxvi et xxvij

« XVIII. Epistola Rollandi cujusdam principis Britonum ad Arturum olim Britonum regem missa, qui tunc apud antipodes degebat, insinuans quòd Henricus Angliæ rex terras ejus invaserat, quare vel ipse in auxilium suorum veniret, vel legiones armatas citiùs transmitteret.

» XIX. Epistola Arturi ad prædictum Rollandum, et quòd super his cum toto exercitu suo apud antipodes Arturus colloquium habuit *. »

— Dans la *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par le baron de Reiffenberg, t. I, Bruxelles, Hayez, 1836, in-4, il est question de Roland, d'Olivier, d'Aude, et de la bataille de Roncevaux, p. 112, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 206, 233, 237, 241, 272, 299, 319, 322, 317, 330, 333, 334, 342. 352, 353, 447, etc.

A la page 470 (appendices), il y a un extrait d'un manuscrit de la bibliothèque de Tournay, extrait relatif à *la bataille de Rainchevaus;* plus loin, l'éditeur donne les rubriques d'un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne intitulé : *Anciennes croniques et conquestes du très excellent empereur Charlemaine, le conquérant.* Celles qui ont trait à la bataille de Roncevaux sont p. 483-485.

* *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale et autres bibliothèques*, t. VIII, p. 306. A la page 301 (lib. I, cap. XIX) il est dit que Hrolf eut avec les François une entrevue au Pont-de-l'Arche et que..... « Post colloquium ab ipsis lacessitus, Rollandum illum Caroli magni ducem cum aliqua exercitus parte peremit. »

FIN DES ADDITIONS ET CORRECTIONS.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.





